



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



20

~~20~~

200

1/10

201

286 d. 20

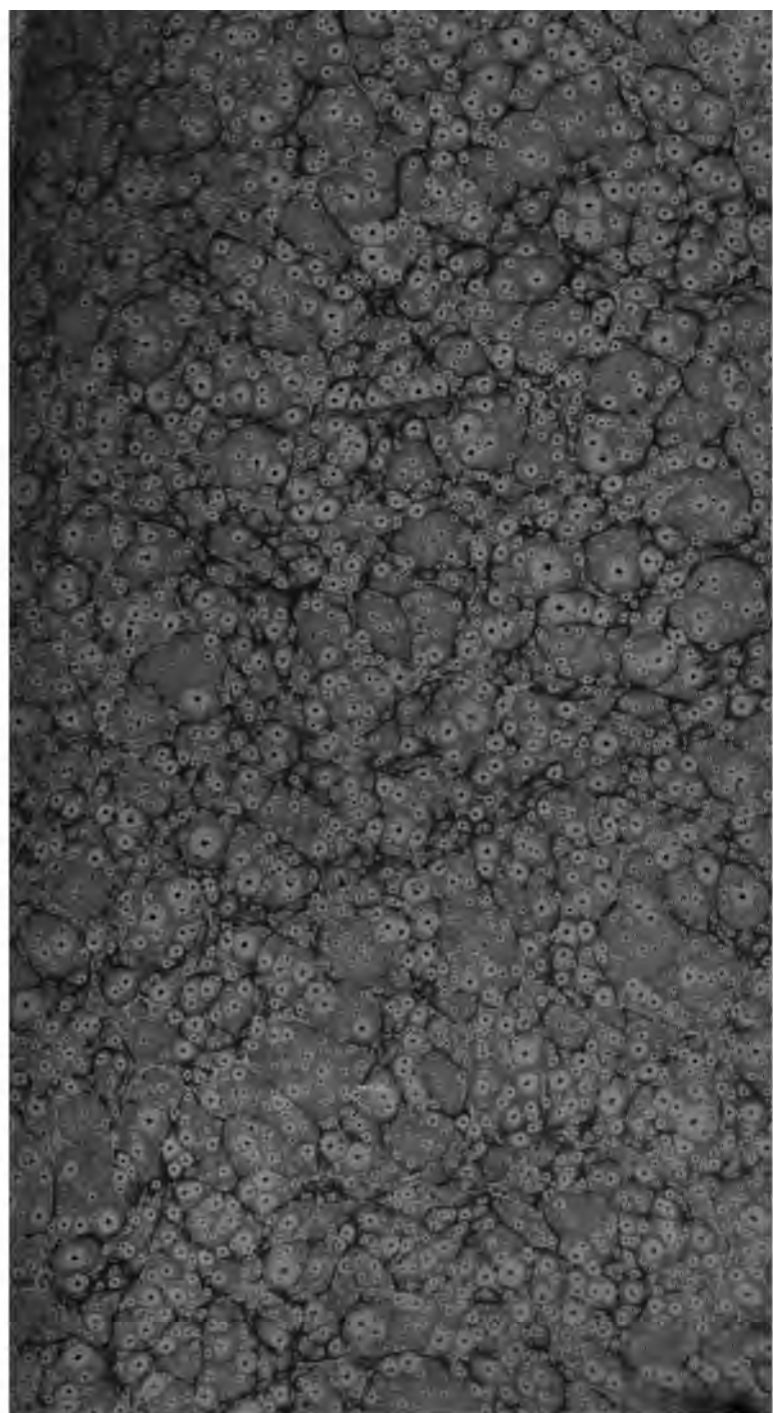
CHEFS-D'ŒUVRE
DES
THÉÂTRES ÉTRANGERS.

ONZIÈME LIVRAISON.

46



286 d. 20



20

~~20~~

3rd

1/10

201

286 d. 20

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
THÉÂTRES ÉTRANGERS.

ONZIÈME LIVRAISON.

1.46

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉÂTRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE
BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT,
CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉ-
NARD, GUIZARD, GUIZOT, LABEAUMELLE, LEBRUN,
MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MER-
VILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT,
MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE
DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE A. DE SAINT-PRIEST,
JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VIL-
LEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS-
SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.



CHEFS-D'ŒUVRE
DU
THÉÂTRE ALLEMAND.
KOTZBUE.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.



NOTICE
SUR KOTZBUE.

Théâtre de Kotzbue.

a'



NOTICE

SUR KOTZBUE.

AUGUSTE-FRÉDÉRIC-FERDINAND DE KOTZBUE naquit le 3 mai 1761, à Weimar, où son père était conseiller de légation.

Enfant précoce, il manifesta dès l'âge de six ans sa vocation littéraire par des petits essais poétiques. Ces dispositions, d'abord cultivées avec soin au gymnase de sa ville natale, par le professeur Musæus, furent ensuite développées dans les académies de Duisbourg et d'Iéna. Le jeune étudiant fit surtout son cours de droit avec distinction dans la dernière de ces universités; mais en rentrant au sein de sa famille avec le titre d'avocat, loin de se borner à l'exercice de la jurisprudence, il annonça sinon la prétention, du moins le désir de se signaler dans la culture de toutes les branches des connaissances humaines : vers, contes, romans, histoire, voyages, satire, critique, philosophie, morale, politique, tout devint du ressort de sa plume; et il commença dès lors à publier cette multitude innombrable d'ouvrages qui, au bout de trente ans, l'ont fait assimiler, par un historien littéraire (1), à Hans Sachs (2), le plus fécond des écrivains germaniques.

(1) Heinsius, *Histoire de la langue, de la poésie, et de l'éloquence allemandes*, IV^e. partie, p. 557.

(2) Né en 1494, mort en 1576. Il avait publié six mille

Son théâtre tient la place la plus considérable dans cet immense amas d'écrits, et probablement échappera seul, et même pas tout entier, à l'oubli qui a déjà englouti ou qui menace d'engloutir tout le reste. Le goût de l'auteur pour l'art dramatique fut encouragé de bonne heure, et successivement fortifié par quelques circonstances favorables. Tandis qu'il étudiait encore à Iéna, admis dans une société où l'on se livrait au divertissement de jouer la comédie, il offrit ses premiers essais à ce théâtre d'amateurs, et le succès qu'ils y obtinrent fut un heureux présage de ceux qui l'attendaient sur la scène publique. Attaché deux ans après au grand seigneur à qui était confiée la surintendance du théâtre allemand à Saint-Petersbourg, il trouva là toutes les facilités désirables pour la représentation de ses pièces; et quelques années plus tard, placé en chef à la tête du même théâtre, il profita de cette double occasion pour multiplier ses productions dramatiques, et pour donner à son talent un plus grand essor. Dans l'intervalle de ces deux périodes, il avait trouvé le même avantage à Vienne, dans la direction des spectacles de la cour, à la place d'Alxinger; et là sa muse avait aussi redoublé d'ardeur et de fécondité.

On a publié deux collections de ses œuvres scéniques; elles forment ensemble vingt-huit volumes in-8°. Ce recueil se compose de tragédies, de drames, de comédies et de farces.

A ce titre de farces que l'auteur a donné à quelques-

quarante-huit poèmes, parmi lesquels on comptait cinquante-six tragédies, soixante-huit comédies, et soixante-deux pièces de carnaval. Le surplus se composait de psaumes, de fables et de narrations bibliques, mythologiques et historiques.

unes de ses pièces, il a parfois ajouté *pour la digestion*, ce qui prouve que lui-même ne les regardait guère que comme des débauches d'esprit; et, quoiqu'il y en ait qui soient restées en possession du théâtre en Allemagne, il est peu vraisemblable que celles-là même fussent du goût des lecteurs français, et lui parussent mériter l'honneur d'être traduites. D'ailleurs ils n'auront que trop d'occasions d'apprécier le talent de l'auteur pour la bouffonnerie, non-seulement dans ses comédies, mais même dans les drames et dans les tragédies qui seront mises sous leurs yeux, car le mélange des tons est un des principes de l'école romantique auquel il s'est montré le plus fidèle.

Le système de ses comédies ne diffère pas du nôtre; peut-être seulement est-il un peu moins rigide que nous sur les unités. On pourrait croire d'ailleurs qu'il avait étudié notre théâtre comique, et qu'il ne répugnait pas à le prendre pour modèle; il a du moins traduit ou imité plusieurs de nos pièces, entre autres la *Pupille* de Fagan, sous le titre de *l'Homme de quarante ans*, et la *Petite ville* de M. Picard, à laquelle il a donné pour pendant la *Petite ville d'Allemagne*. Le poète français a peint le ridicule des gens de province, qui affectent les belles manières qu'ils croient être celles de la capitale. L'auteur allemand, au contraire, livre à la risée l'enthousiasme de ceux qui ne trouvent rien de comparable à la petite ville qu'ils habitent; manie qu'une femme célèbre (1) a cru ne pouvoir appartenir qu'à l'Allemagne, mais qui, mise en action en France, pourrait y fournir le sujet d'un tableau aussi vrai et aussi plaisant que celui dont Kotzbue a puisé les

(1) *De l'Allemagne*, t. I, p. 134.

traits et les couleurs dans son pays; car chez nous aussi règne, loin de Paris, l'esprit de clocher, et l'admiration pour les prétendues *merveilles*

Dont les bourgeois rebattent les oreilles.

Aucune des comédies de Kotzbue n'est précisément de mœurs, de caractère ou d'intrigue, mais toutes participent plus ou moins de ces trois genres. Toutefois, trop souvent la peinture des mœurs est vague, les caractères manquent de profondeur et de vérité, et l'on voudrait l'intrigue moins faiblement ourdie. On dirait qu'il n'entre aucune combinaison dans l'invention et dans la disposition des événemens dont l'action se compose; ils semblent produits par le hasard, indépendamment de la volonté de l'auteur, et ne tenir que par un fil imperceptible les uns aux autres; aussi arrive-t-il quelquefois que le nœud, n'embrassant qu'imparfaitement tous les acteurs, se délie séparément pour chacun, et qu'il y a autant de dénouemens successifs que l'on compte de personnages; mais le poète n'a pas moins l'art de les placer dans des situations vives, comiques, variées, et d'un effet d'autant plus sûr qu'elles ne sont pas amenées par des moyens forcés.

Le tissu de ses drames et de ses tragédies est en général plus travaillé et plus solide. Mais la plupart de ses pièces de ce genre ne diffèrent de ses comédies que par le but, qui dans celles-là est de faire pleurer, et dans celles-ci de faire rire; d'ailleurs elles se ressemblent par les formes et par le langage; même dans quelques-unes de celles où figurent des personnages imposans ou héroïques, le style, excepté pour l'expression des grands mouvemens de l'âme, ne s'élève guère au-

dessus du ton ordinaire du monde; et souvent à côté des interlocuteurs qui conservent dans le leur quelque dignité, d'autres, plus subalternes, s'expriment d'une manière triviale, et même parfois grossière. On passe alternativement d'une scène bouffonne à une scène attendrissante, et de la terreur et de la pitié aux sensations les plus opposées. D'illustres défenseurs de cette confusion prise de l'école de Shakspeare, prétendent qu'elle a pour but une imitation plus vraie de la vie humaine, et de rendre plus sûre et plus puissante l'impression des grands traits dont elle prépare l'effet. Ici la même raison peut être alléguée : Kotzbue a aussi cherché plus de naturel dans ce contraste; il a voulu aussi rendre par le secours des ombres ses coups de lumière plus éclatans; mais peut-être, bien des lecteurs français pourront-ils persister à croire que ces théories ne sont que d'ingénieux paradoxes; et que, par exemple, pour annoncer le caractère de César ou celui d'Egmont, on aurait pu, sans un grand effort de génie, trouver des moyens plus nobles, plus en harmonie avec la dignité du sujet, et non moins efficaces que des entretiens de soldats et que les colloques de la plus vile populace. De même, dans les drames et dans les tragédies de Kotzbue, les niaiseries d'un petit garçon, les extravagances d'un chef de Cosaques, les quolibets d'un écuyer, la naïveté plus que plaisante de deux jeunes novices de couvent, les gentilleses d'une mère abbesse, n'étaient nullement nécessaires pour rendre plus attendrissant le repentir d'Eulalie, plus saillant le caractère de Béniousky, plus intéressant le sort de Cora et d'Alonso, et le dévouement de Rolla. Quelques critiques allemands ont réprouvé ce mélange monstrueux des tons; et Kotzbue en a lui-même reconnu l'inconvénient, du

moins pour la *Prêtresse du soleil* (1) et pour les *Espagnols au Pérou* (2).

Celles de ses pièces auxquelles il a donné le nom de *schauspiel*, qu'il est d'usage de rendre assez improprement en français par celui de *drame*, ainsi que l'a judicieusement remarqué le traducteur du *Torquato Tasso* de Goëthe (3), n'appartiennent pas toutes précisément à ce genre. Tous les caractères en sont empreints dans *Misanthropie et Repentir* et dans quelques autres d'un intérêt touchant, qui n'offrent néanmoins que des tableaux de la vie commune. Mais parmi le plus grand nombre de celles qui portent le titre de *dramas*, les unes, comme, par exemple, la *Ménagère allemande*, le *Mensonge généreux*, suite de *Misanthropie et Repentir*, etc., etc., ne sont que des comédies sérieuses qui ne produisent point de vives émotions; et les autres, malgré le mélange d'une nature peu élevée, sont au fond de véritables tragédies, par la grandeur du sujet, l'importance des principaux personnages, la hauteur de leurs sentimens, l'énergie de leurs passions, le pathétique des situations et la terreur de la catastrophe.

Sa muse a cependant aussi chaussé entièrement le cothurne à la manière de Schiller, et, quoiqu'il n'ait pas réussi à l'égal, *Gustave Wasa*, *Octavie*, le *Siège de Nauenbourg* ou les *Hussites*, ont obtenu l'approbation non-seulement du public, mais même des juges les plus

(1) Avis de l'éditeur de *Misanthropie et Repentir*, p. iij.

(2) Préface de la pièce, p. 110.

(3) Notice sur cette pièce, t. II de la traduction de son théâtre, p. 281.

difficiles et les plus éclairés (1). On a cependant reproché à l'auteur, et non sans quelque raison, de n'avoir pas su là même abandonner la représentation de la nature commune, et s'élever complètement à une nature noble et choisie, et d'avoir manqué de force et de génie dans l'usage de la langue tragique.

Kotzbue, imité depuis par Schiller, a donné à quelques-unes de ses pièces le titre de *tragédies romantiques*; mais là, comme partout ailleurs, on cherche vainement à se faire une idée nette et précise de la signification de cette épithète. La *Pucelle d'Orléans* de Schiller, qui en est décorée, a véritablement assez d'étranges bizarreries pour caractériser un genre extraordinaire; mais elle n'en a pas plus que plusieurs autres de ses ouvrages de théâtre qu'il n'a pas désignés par cette qualification, et ceux de Kotzbue n'offrent généralement dans leur contexture rien qui déroge avec excès aux règles du genre classique : il n'y a pas jusqu'à celles des unités qui n'y soient que médiocrement violées.

Les définitions n'éclairent pas mieux que les modèles : les uns appellent *romantique* l'idéal; les autres ne le voient que dans le réel. Il n'admet ici que des personnages historiques et que les mœurs du moyen âge; là il a étendu son empire jusque sur les héros de la Grèce et de Rome. Ailleurs il ne croit avoir peint un caractère que quand il a mis en action une vie entière; plus loin, il consiste dans l'exaltation mystique des sentimens et dans le délire de l'imagination; enfin, pour beaucoup d'esprits qui accusent de leur impuissance le frein des

(1) Eichhorn, *Histoire de la littérature*, t. IV, p. 995.

NOTICE

règles auxquelles s'est soumis le génie des plus grands maîtres, il n'est que l'absence de tout principe et l'affranchissement de toute loi.

S'il faut conclure seulement de cette extrême divergence d'opinions et de vues qu'aucun obstacle ne doit être opposé aux efforts du génie pour reculer les limites de l'art, que toutes les sources où il peut puiser ne sont pas taries et qu'il lui reste encore des régions inconnues à explorer et des conquêtes à faire, personne sans doute ne prétendra l'empêcher de les tenter. Mais il semble qu'au mépris des conseils du bon sens et des leçons du goût, on ait l'intention de nous ramener à la barbarie dramatique du seizième siècle, de briser la Melpomène de Sophocle et d'Euripide pour y substituer la muse grossière d'un homme de génie, si l'on veut, mais d'un génie brut et qui a semé quelques paillettes d'or dans un abîme de fange; en un mot, de nous faire abandonner la carrière ouverte par Corneille, et si glorieusement parcourue par Racine et par Voltaire, pour ne plus marcher que sous les enseignes germanico-anglaises de Lessing, sur les traces de Goëthe et de Schiller. Qu'il nous soit du moins permis en ce cas d'attendre, malgré notre admiration pour les talens de ces écrivains, qu'un plus puissant génie ait perfectionné leur système autant que Racine avait perfectionné le nôtre, et que son empire soit légitimé par l'admiration universelle pour ses chefs-d'œuvre et par un respect pour ce nouveau type de l'art, fondé sur le sentiment de sa supériorité. Jusque-là, qu'on nous pardonne de rester *fidèles à nos vieilles admirations*, comme disait madame de Sévigné, et de regarder ce même Racine, si maltraité par Lessing, et tant ravalé par W. Schlegel, comme le poète dramatique le plus

éminemment doué du talent d'intéresser et d'émouvoir, de traduire le cœur humain sur la scène, d'y peindre les passions de ses personnages de toutes les nuances de leur caractère, de montrer l'homme tout entier dans une seule action, d'effacer le tort de quelques légères concessions à la galanterie de son siècle, par le charme d'un style toujours pur, toujours harmonieux et poétique sans effort, toujours assorti au rang, aux mœurs, à la situation de l'interlocuteur, et plus riche sans prétention et sans incohérence, de pensées vraies, fortes, profondes, que le langage boursoufflé d'images bizarres et de philosophie mystique qu'ailleurs on prête à la muse tragique.

Tout en avouant la grande sensation que produisaient les ouvrages dramatiques de Kotzbue, les critiques allemands ne les ont pas épargnés. Il ne serait peut-être pas difficile de trouver la cause secrète de cette rigueur dans ses querelles avec des hommes qui, l'honneur de leur nation, ralliaient autour d'eux une multitude d'admirateurs et de partisans, et étaient devenus les objets d'une espèce de culte (1). La sévérité de ses propres jugemens sur les écrits des autres a dû contribuer aussi à le faire apprécier sans indulgence; et enfin son amour-propre, de plus en plus exalté par ses succès, avait généralement irrité les gens de lettres contre lui avant qu'ils eussent des torts plus graves à lui reprocher. Dans cette disposition des esprits à son égard, pouvait-il être apprécié avec équité? Madame de Staël (2) avoue qu'on a manqué pour lui de justice, mais elle l'attribue aux principes philosophiques

(1) *De l'Allemagne*, t. I, p. 241.

(2) *De l'Allemagne*, t. II, p. 30.

qu'il a souvent prêtés à ses personnages, et qui ne supposaient pas toujours un assez profond respect pour « la vertu sévère et la religion positive. » Il a peint, il est vrai, des faiblesses, particulièrement celles des femmes ; et pour s'en justifier, chez lui les coupables appellent trop souvent, au droit primitif de la nature, des lois de convention de la société ; mais ces paradoxes, désavoués par la morale, ne sont point le tort personnel de l'auteur ; il a pu ne pas les approuver et cependant les placer dans la bouche de ses personnages, comme un effet nécessaire de leur caractère, de leur position, et de ce penchant si ordinaire au cœur humain de se faire illusion à lui-même.

Ses traits contre les abus qui ont trop souvent souillé la pureté de la religion portent bien autrement l'empreinte de la philosophie du dix-huitième siècle ; et ici, c'est, il faut avouer, l'auteur seul qui parle. Et quels interprètes a-t-il choisis ? des croisés du douzième siècle, des Indiens du Pérou. S'il a ainsi fourni un prétexte aux doutes sur ses principes religieux, il a bien plus incontestablement violé les règles de l'art, du goût et de la vérité dramatique, et mérité les plaintes que cette faute a excitées.

Mais quand Eichhorn (1) l'accuse de manquer totalement d'invention ; quand il dit que qui connaît une de ses pièces les connaît toutes, qu'elles ont la même coupe, les mêmes caractères, les mêmes situations, il est évident que la prévention seule a pu dicter une opinion si mal fondée. Les ouvrages de théâtre de Kotzbue, loin d'être tous fondus dans le même moule, se distinguent au contraire par une très-grande variété de sujets,

(1) *Histoire de la littérature*, t. IV, p. 976.

de marche et d'effets. L'auteur s'efforce toujours de donner une physionomie particulière et originale à chacun de ses personnages, et de leur conserver ce caractère distinctif; mais on ne saurait disconvenir que les traits n'en sont pas toujours assez prononcés, ni les couleurs bien nuancées.

Son style, quelquefois sentencieux et métaphorique jusqu'à l'abus, est plus souvent encore mal en harmonie avec la dignité des personnages et la grandeur de l'action; mais il étincelle d'esprit et il n'est pas rare d'y rencontrer de ces mots heureux qui partent du cœur et qui vont à l'âme.

Madame de Staël (1) paraît croire que Kotzbue n'a écrit ses ouvrages dramatiques qu'en prose : c'est une erreur, et il est surprenant qu'ayant eu l'occasion de citer la pièce intitulée : *Hugues Grotius*, elle ait omis de faire remarquer une singularité imitée de Shakspeare, c'est-à-dire le mélange des deux formes de langage : les personnages qui ont à s'exprimer noblement y parlent en vers, et la prose n'est employée que dans des bouches et que pour des idées vulgaires.

Malgré leurs défauts, les pièces de Kotzbue ont joui d'une vogue extraordinaire, et qui ne s'est pas renfermée dans les limites de l'Allemagne. Là elles forment encore le répertoire journalier de tous les théâtres; ceux d'Italie en ont adopté un grand nombre : la *Mort de Rolla*, transportée sur la scène anglaise sous le titre de *Pizarre*, par le célèbre Shéridan, s'y soutient avec éclat; et sans parler de ce que, dans son opéra comique de *Beniowsky*,

(1) *De l'Allemagne*, t. II, p. 30.

M. Alexandre Duval a emprunté de la *Conjuration du Kamtschatka*, notre scène s'est enrichie par les soins de MM. Weiss, Jauffret et Patrat, de la *Réconciliation*, sous le nom des *Deux Frères*, et de *Misanthropie et Repentir* par ceux de la comtesse de Vallivon, alors madame Julie Molé. Le premier de ces ouvrages n'a jamais cessé d'être vu avec plaisir : et le second, repris tout récemment après une longue interruption, n'a pas obtenu moins d'empressement et moins de larmes qu'à sa première apparition. Sans doute alors le talent si distingué de Saint-Phal et de mademoiselle Simon, et aujourd'hui le talent si vrai, si profond et si inimitable de Talma et de mademoiselle Mars, ont puissamment contribué à ce succès; sans doute aussi Baptiste, Damas et Michot, et même maintenant Carigny, sont en droit de réclamer leur bonne part de celui des *Deux Frères*; mais il serait injuste de ne pas reconnaître ce qui en revient à l'auteur, et ses droits n'ont pas besoin d'être discutés devant des lecteurs dès long-temps à portée de les apprécier par eux-mêmes.

Le secret de la faveur nationale et étrangère accordée aux travaux dramatiques de Kotzbue tient, comme le dit fort bien madame de Staël (1) à une intelligence parfaite des effets du théâtre. Tandis que répondant à l'appel de Lessing, Goëthe et Schiller travaillaient d'une main plus hardie qu'assurée (2) à fonder un théâtre national, mais plus pour la lecture que pour la représentation, Kotzbue, doué d'un talent unique en Alle-

(1) *De l'Allemagne*, t. II, p. 23.

(2) Préface de la traduction du *Cours de littérature dramatique* de W. Schlegel, p. xvij.

magne (1), voyait toujours la scène en perspective et ne visait qu'à l'effet théâtral. Il est vrai qu'il n'imprime pas toujours à ses tableaux la couleur des temps, des lieux et des hommes qu'il veut peindre; mais il donne de la vie aux passions qui sont de tous les siècles et de tous les pays, et qui agitent plus ou moins toutes les âmes; il les montre en action sur la scène avec une vérité quelquefois vulgaire, mais peut-être n'en retrace-t-elle que d'autant mieux à la plupart des spectateurs l'histoire de leur propre cœur. Il amuse, il intéresse, il touche tour à tour; et c'est par ce talent assorti au goût et aux dispositions morales du plus grand nombre, qu'aidé du comédien Iffland, qui comme auteur possédait aussi cet art à un assez haut degré, il a plus qu'aucun autre écrivain dramatique contribué à créer un théâtre réel dans son pays, et qu'il a réuni les suffrages du public et même des esprits éclairés et impartiaux qui ne cèdent à aucune prévention et qui n'analysent pas trop leurs plaisirs.

Fabula, quæ posci vult, et spectata reponi (1).

Heureux si, se rendant plus de justice à lui-même, au lieu de prétendre à tous les genres de moissons dans le champ de la littérature, et de se jeter ensuite dans la carrière de la politique à laquelle sont propres si peu de savans et de gens de lettres, il s'était borné à cultiver l'art du théâtre pour lequel il avait un goût de prédilection et des dispositions privilégiées! Il eût mis moins de précipitation et plus de maturité à la composition de

(1) *De l'Allemagne*, t. II, p. 24.

(2) Horat. *De arte poet.*

ses ouvrages, et, moins légers, moins superficiels et plus corrects, il lui auraient assuré une gloire plus durable et moins contestée.

Quel avantage a-t-il retiré, pour sa renommée et pour son bonheur, de sa manie encyclopédique ? Que surnagera-t-il de tant de productions, et quelle funeste influence la plupart n'ont-elles pas exercé sur sa destinée ? De ses romans on n'a guère accordé quelque estime qu'aux *Malheurs de la famille d'Ortenberg*, et qu'à quelques-unes de ses nouvelles, publiées dans deux collections ; l'une intitulée, *Recueil de petits écrits*, et l'autre, *Les plus jeunes enfans de ma fantaisie*. *L'année la plus mémorable de ma vie*, ce récit de son exil en Sibérie, n'excita qu'un intérêt éphémère de curiosité, et lui attira un vif démêlé avec M. Masson, auteur de *Mémoires secrets sur la Russie*. *Ma Fuite à Paris*, ainsi appelée parce que, pour se soustraire au chagrin de la perte récente de sa femme, il vint, en 1790, chercher des distractions dans la capitale de la France ; et la narration, sous le titre de *mes Souvenirs de Paris*, d'un second voyage qu'il y fit quelques années plus tard, tombèrent bientôt, malgré l'agrément de quelques détails, dans le mépris ; et quel autre sentiment aurait-on pu accorder à des ouvrages pleins d'observations futiles, d'anecdotes hasardées, de jugemens irréfléchis et de remarques désobligeantes sur les gens de lettres, presque tous d'un ordre distingué, qui avaient accueilli l'auteur avec empressement et avec bienveillance ? Les *Souvenirs de Rome et de Naples*, non moins frivoles et non moins suspects, n'eurent pas un sort plus brillant. Son livre *de la Noblesse*, publié après son admission dans cette caste, par un diplôme de l'impératrice Catherine II, ne

parut qu'une palinodie en contradiction formelle avec les opinions qu'il avait hautement professées jusqu'alors, et qu'une preuve non équivoque du peu de sincérité et de la versatilité de ses principes.

Des rapports étroits de confiance et d'amitié, de correspondance et de société, d'efforts et de travaux pour les progrès de la littérature et de la philosophie en Allemagne, s'étaient établis entre les savans et les gens de lettres les plus distingués de cette contrée. Lessing avait fondé ces relations, dont Goëthe devint ensuite le centre, à Weimar. Elles unissaient avec lui Herder, Musus, Bahrdt, Schiller, les deux frères Schlegel, etc; et le *Journal général de la littérature* était le dépôt commun de leurs tributs pour le soutien de la cause qu'ils cherchaient à faire triompher. Soit que les connaissances de Kotzbue leur parussent trop superficielles, soit que ses doctrines ne fussent pas assez conformes aux leurs, soit enfin qu'ils redoutassent le commerce d'un homme accoutumé à sacrifier toutes les affections et toutes les convenances au plaisir de dire un bon mot et de faire briller son esprit, ils refusèrent constamment de l'admettre dans leur intimité et de l'associer à leur entreprise. Blessé de cette exclusion et jaloux de la supériorité de Goëthe et de la plupart de ses amis et de ses collaborateurs, il se vengea d'eux par un écrit qui fut à la fois un mauvais livre et une mauvaise action. Il publia, sous le nom du baron de Knigge, un pamphlet intitulé, *Bahrdt à la tête de fer*, vrai libelle infecté; non seulement du venin d'une critique amère et injuste, mais aussi des plus noirs poisons de la calomnie. Les personnalités odieuses, les imputations atroces, et le dénigrement acharné contre les hommes les plus respectés dans la ré-

publique des lettres, entassés avec fureur dans ce misérable ouvrage, soulevèrent l'opinion publique contre le malheureux qui en était supposé l'auteur, et, malgré ses dénégations, il perdit l'emploi qu'il exerçait dans le gouvernement de Hanovre. Le vrai coupable, découvert ensuite, fut obligé à la plus humiliante rétractation dans les feuilles publiques. Mais depuis lors, ennemi déclaré de Goëthe et de ses adhérens, il ne cessa jamais de leur faire une guerre de plume dans le journal appelé le *Sincère*, pour la rédaction duquel il s'adjoignit Merckel, écrivain très-propre à servir son ressentiment et sa haine, par la tournure satirique de son esprit. Mais, sans principes fixes, sans système littéraire arrêté, ils n'étaient pas en état de lutter avec avantage contre de si vigoureux athlètes, qui avaient essentiellement établi leur défense dans la *Gazette pour le beau monde*, de Spazier; et dans le *Journal général de la littérature*, transporté de Iéna à Hall. N'opposant qu'une érudition légère et mal élaborée au solide savoir de ses adversaires, et que des paradoxes plus ou moins ingénieux à leurs profondes théories, Kotzbue ne recueillit d'autre fruit de cette longue dispute que d'ameuter contre lui les nombreux partisans de son principal antagoniste, vaste confrérie, comme l'appelle madame de Staël (1), dont l'auteur de *Werther* était le patron, et que le triste plaisir d'amuser la malignité publique de ses sarcasmes, et de la voir quelquefois applaudir à sa dextérité dans le maniement de si fragiles armes.

Il ne parvint pas à donner plus d'autorité aux arrêts littéraires qu'il prononça dans un autre journal ou

(1) *De l'Allemagne*, t. I, p. 244.

Feuille hebdomadaire littéraire. Grâce au ton tranchant et à l'esprit de malveillance avec lequel il jugeait toute la littérature allemande, cette nouvelle production périodique multiplia le nombre de ses ennemis, sans le dédommager, par son succès, d'un si déplorable résultat.

Ce qu'il a donné pour l'*Histoire ancienne de la Prusse* ne mérite pas ce nom, et n'a quelque prix que par la réunion des documens authentiques qui l'accompagnent, et qu'il lui fut permis d'extraire des archives royales de Königsberg.

La partialité de son *Histoire de l'empire d'Allemagne* l'a totalement décriée. Écrite après la chute de l'empire français, elle le fut évidemment dans l'intention de préconiser une organisation de la confédération germanique contraire à ses droits et peu favorable à son indépendance et à sa liberté.

Enfin, ce même homme qui, dans tant d'ouvrages, avait si long-temps affecté une philosophie au moins hardie, et une libéralité d'idées et de sentimens dont, sans être ni un fanatique ni un esclave, on pouvait blâmer l'excès, s'était fait le plus ardent promoteur de la doctrine du pouvoir absolu. Si son zèle s'était borné à exciter le patriotisme de sa nation contre une domination étrangère toujours honteuse et oppressive, les nombreux écrits et les deux ouvrages périodiques, l'*Abeille* et la *Feuille populaire*, dans lesquels il appelait à grands cris l'insurrection contre un joug insupportable, auraient mérité la reconnaissance des peuples de l'Allemagne, non moins que celle de leurs souverains, et il aurait obtenu pour double récompense l'estime des uns et les bienfaits des autres. Mais on le soupçonna de n'attacher de prix

qu'aux munificences impériales et royales, quand on le vit, au renversement du colosse, s'élever contre l'esprit public qui, après avoir sauvé la patrie, réclamait pour elle la liberté, et se dévouer à la cause du despotisme. Aux applaudissemens donnés à ses opinions courageuses quand on les avait cru inspirées uniquement par des sentimens patriotiques; à l'intérêt et à la bienveillance qu'avaient attiré sur lui ses efforts, d'autant plus qu'ils avaient souvent irrité la colère de l'oppressé, succédèrent la plus vive indignation et un ressentiment qui eut bientôt des suites trop funestes.

Les travaux, les querelles, les aventures, les emplois, les honneurs de Kotzbue, eurent différens théâtres. En 1781, l'ambassadeur prussien à la cour de Russie, le comte de Goertz, le fait appeler à St.-Petersbourg, pour y être secrétaire du gouverneur général, baron de Bawr. Deux ans après, il est nommé conseiller par l'impératrice Catherine II, et envoyé à Revel, en qualité d'assesseur à la cour d'appel. Anobli en 1783, il devient en même temps président du magistrat du gouvernement de l'Estonie. Après un premier voyage à Paris et un assez long séjour à Mayence, il donna sa démission de la présidence, et se retira près de Nawa, dans une retraite champêtre qu'il fit bâtir et qu'il appela *Frendenthal*. Mais s'il y goûta le contentement dont il lui avait donné le nom, ce ne fut pas durant un long espace de temps. Il sacrifia son repos pour aller à Vienne, comme nous l'avons dit, diriger le théâtre de la cour, fonction qu'il abdiqua au bout de deux ans, accablé de dégoûts de toutes les espèces, mais qui lui valut du moins une pension assez considérable. A la suite d'une courte apparition à Weimar, il retourna en Russie où ses enfans, dont

l'un s'est depuis acquis de la célébrité par ses expéditions maritimes, recevaient leur éducation au collège des Cadets, dans la capitale de l'empire. Un événement extraordinaire attendait le père à la frontière. Quoique muni de passe-ports en règle, il y est saisi au moment même de son arrivée; et, sans qu'on daigne lui apprendre les motifs, même encore ignorés, de cette rigueur, on l'entraîne au fond de la Sibérie. Il dut son prompt rappel à une de ses pièces de théâtre, intitulée *le Cocher de Paul I^{er}*, panégyrique indirect de ce prince. Par un heureux hasard, la traduction de ce petit drame en langue russe, par un jeune écrivain de cette nation, nommé Kranospoulski, fut mise en manuscrit sous les yeux du czar, et le charma tellement, que, passant, en faveur de l'auteur de l'original, de la colère à l'admiration, non-seulement il rétracta à l'instant même l'ordre de son exil, mais qu'il lui fit don, à son retour, de la terre de Worokul en Livonie, lui confia la direction du théâtre allemand, et l'honora du titre de conseiller aulique.

A la mort de ce souverain, Kotzbue se retira avec le titre de conseiller des collèges; il retourna à Weimar, d'où il passa bientôt à Iéna. Mais dégoûté du séjour de ces villes, où Goëthe, son ennemi, tenait le premier rang dans l'estime des habitants, il alla s'établir à Berlin. L'événement de la bataille d'Iéna l'en fit partir précipitamment; il s'enfuit en Russie, s'attacha de nouveau au service du czar, fut fait conseiller d'état, et suivit l'empereur dans la campagne de 1813 comme écrivain politique de l'armée.

L'année suivante, consul général de Russie dans les états prussiens, il resta deux ans dans cette résidence.

Mais, rappelé à Saint-Pétersbourg en 1816 pour être attaché au département des affaires étrangères, il reçut en 1817, avec un traitement annuel de 15,000 roubles, une mission à la fois politique et littéraire : il était chargé de rendre compte à l'empereur Alexandre de l'état de la littérature en Allemagne, et surtout de celui de l'esprit public sur des matières plus délicates et plus importantes. C'était l'époque où, après avoir rétabli l'indépendance nationale et donné à leurs souverains des preuves héroïques de dévouement, les peuples réclamaient pour leur liberté les garanties qui leur avaient été promises. Au milieu de cette fermentation générale des sentimens les plus justes et les plus généreux, Kotzbue, établi d'abord à Weimar, ensuite à Manheim, ne craignit pas de les combattre et de les blâmer. Selon ses maximes *cosaques*, ainsi que les qualifient les mémoires manuscrits, d'ailleurs très-moderés et très-impartiaux, où nous puisons ces détails, les peuples, toujours mineurs, sous la tutelle de leurs princes, n'ont aucun droit à des gouvernemens représentatifs, ni au libre consentement de l'impôt, ni à la liberté de la presse, en un mot à aucune institution constitutionnelle. Un cri général d'indignation s'éleva contre la servilité de ces principes, et quand *l'Ami du peuple*, de Louis Wieland, eut fait connaître par la publication du bulletin en langue française, prétendu littéraire, que Kotzbue adressait en Russie, sa malveillance contre les écrivains qui professaient des opinions libérales, même les plus sages et les plus modérées, les extraits perfides qu'il faisait de leurs ouvrages, l'infidélité des citations, et la malice des interprétations et des commentaires, l'animadversion fut au comble ; et, poussé au crime, par l'horreur que lui inspirait un ennemi aussi déclaré de la raison, de

la justice, de la patrie et de la liberté, un jeune enthousiaste, nommé Sand, le poignarda à Manheim, le 23 mars 1819 (1).

(1) Depuis sa mort, on a publié en Allemagne sa *Vie d'après ses écrits*.

VINCENS-SAINT-LAURENT.



ADÉLAIDE DE WOLFINGEN,

MONUMENT

DE LA BARBARIE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Théâtre de Kotsbue.

I



NOTICE

SUR

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN.

L'AUTEUR de cette pièce assure (1) qu'elle produit un grand effet à la représentation. Les âmes avides d'émotions fortes et capables de supporter l'horreur de la catastrophe ont dû sans doute en être puissamment ébranlées. C'est une situation intéressante que celle d'une femme vertueuse qui apprend tout à coup que l'époux qu'elle adore est son frère, et que ses enfans sont le fruit de l'inceste; et lorsque ensuite les terreurs religieuses égarent la raison de la plus tendre des mères au point de lui faire égorger ses deux fils par piété, quelle impression doit produire cet effroyable spectacle sur les cœurs qu'il ne révolte pas! Engelen était plus épouvanté qu'attendri. « Pauvres enfans! s'écriait-il, la » scène où ils sont tués me fait frémir; mais

(1) Préface de l'édition de 1792.

» cette émotion est sans charme. Toutefois,
» continuait-il, il me paraît impossible, par la
» nature même du sujet, de trouver une fin
» qui, de manière ou d'autre, ne révolte pas
» ma sensibilité. » Il aurait voulu qu'on eût pu
combiner l'action de façon qu'à la fin l'abbé fût
forcé de se taire, que les malheureux parens se
séparassent, et que les enfans restassent dans l'i-
gnorance ; mais il avouait que c'eût été dénaturer
entièrement le but de la pièce, que le caractère
du moine n'aurait plus été que méprisable
et qu'il doit être atroce, et que d'ailleurs, suivant
l'idée si vraie que Hugues se fait des dispositions
des femmes, la mère, malgré son innocence,
serait toujours malheureuse, « et cela
» afflige, disait le critique, cela fait mal. Plus
» tôt la mort qu'une éternelle infortune. »

Si ces observations prouvent que le sujet ne
comportait pas un autre plan, on peut en infé-
rer aussi qu'il était mal choisi ; car le goût qui
admet une action tragique repousse une action
atroce, et le cœur, au lieu d'être touché, se
soulève à l'aspect de ce qui outrage la nature.
C'est du moins ainsi qu'on en a jusqu'à présent
généralement jugé en France : le festin d'Atrée

et le cœur de Coucy y ont toujours inspiré plus de dégoût que d'intérêt. Il semble, d'après cette disposition, qu'on n'aurait pas dû faire passer dans notre langue une pièce si peu conforme à nos idées. Mais c'est précisément parce qu'elle en diffère sous plusieurs rapports, qu'on a cru nécessaire de la traduire et de l'insérer dans ce recueil : ce qui a déterminé ce choix, c'est principalement le désir de mettre les lecteurs français à portée d'apprécier ce qui distingue le génie dramatique des nations étrangères du nôtre; et plus, par conséquent, on trouve dans leurs théâtres des sentimens, des mœurs, des situations, des effets, des procédés, et des personnages inconnus à notre scène, ou que sa délicatesse en repousse, ou que notre régime public ne permet pas d'y admettre, plus il importe de faire connaître les pièces de ce caractère.

Ici, par exemple, le principal mobile de l'action est un moine hypocrite, dissolu, dominé par les passions les plus viles, et abusant de son ministère sacré pour les satisfaire. On ne souffrirait pas chez nous, sur la scène, un religieux dont la luxure convoiterait une femme mariée, et qui, pour se venger de ses refus, révélerait le

secret de la confession. En Allemagne , on joue impunément les vices de cette classe d'hommes comme ceux de toutes les autres classes de la société, et eu égard au temps de superstition, de corruption et de barbarie où se passe l'action, le portrait de l'abbé est tracé avec une grande vérité.

On a reproché à l'auteur d'avoir laissé indécis le sort de ce personnage essentiel , ou plutôt de n'en avoir plus fait mention , après l'effet de ses odieuses manœuvres pour opprimer l'innocence et la vertu sous le poids d'un crime involontaire. Le même silence est gardé à l'égard d'un pauvre villageois qui , seul dépositaire du secret de la naissance d'Adélaïde et de son mariage avec son frère , l'a confié à l'abbé sous le sceau de la confession. Cet aveu , dicté par les terreurs d'une conscience effarouchée , fournit au moins des armes pour triompher de celle qu'il aime ou pour en faire sa victime , et devient ainsi la cause de l'infortune et de l'effroyable démence de cette femme intéressante. Kotzbue répond que cette faute était inévitable , à moins de devenir long et traînant, et de deux maux il croyait avoir choisi le moindre. N'aurait-il pas plutôt

trahi seulement l'impuissance de son art et la légèreté de son travail?

Le chevalier Hugues propose à son fils, et celui-ci prend la résolution de cacher même à sa femme leur situation, et de ne pas sacrifier à un vain scrupule, en se séparant d'elle, sa félicité, celle de son épouse, l'état de leurs enfans et l'honneur de sa famille. Ce conseil et cette détermination ont été accusés d'immoralité.

L'auteur se justifie par l'exemple de Luther, qui, malgré son christianisme, dit-il, a jadis soutenu les mêmes principes dans un cas bien autrement grave (1), autorité qui aurait pu, au besoin, être fortifiée par celle de plus d'un docteur d'autres communions; mais c'est une règle assez étrange de la moralité d'un drame, que des décisions ecclésiastiques de cas de conscience.

(1) L'auteur fait sans doute allusion au double mariage du landgrave de Hesse et à la doctrine sur la bigamie, que les docteurs assemblés à Wittemberg professèrent en cette occasion. Bernardin Ochin, capucin, qui avait embrassé la réformation, soutint quelque temps après des maximes à peu près semblables dans des dialogues qu'il publia à Zurich à l'âge de vingt-six ans; mais elles n'y furent pas aussi bien accueillies qu'à la cour de Cassel : elles le firent bannir de toute la Suisse.

Quoi qu'il en soit , cette pensée n'est pas chez les deux chevaliers une inspiration soudaine de l'intérêt , le brusque effet du danger de leur position ; elle tient à un ordre d'idées qu'on peut raisonnablement s'étonner de voir si familières à des croisés du treizième siècle : un philosophe du dix-huitième ne serait pas plus affranchi des préjugés religieux , et ne s'exprimerait pas avec plus de mépris et d'amertume sur les artisans des maux de l'intolérance et de la superstition , et sur les autres abus de l'église. Cette hardiesse , à la vérité , n'était pas tout-à-fait nouvelle à l'époque dont il s'agit : déjà les conteurs commençaient à s'égayer sur la licence des moines et des nonnains. Arnaud de Brescia avait depuis long-temps signalé les désordres du clergé ; et les écrits des troubadours , dictés par la plus profonde indignation contre les persécuteurs des Albigeois et des comtes de Toulouse , s'expriment avec la liberté la plus énergique sur des fureurs qu'alors on regardait généralement comme sacrées. Hugues et Théobald sont bien ramenés à la liberté de penser et à la haine du fanatisme par un sentiment d'humanité , et par l'horreur pour les barbaries dont

leur pieuse ferveur les a rendus les témoins et les instrumens dans leurs expéditions contre les infidèles ; mais ils font des pas si grands et si rapides dans cette marche rétrograde, ils sont dès le premier moment si peu en harmonie avec le ton et l'esprit de leur temps , qu'on voit trop que l'écrivain s'est complu à leur prêter les opinions et le langage du sien , et surtout ses propres maximes.

Il y a plus de couleur locale, plus de vérité dans le caractère des autres personnages : les vertus aimables d'Adélaïde , sa simplicité , sa modestie , sa douce piété , sa tendresse conjugale et maternelle , son respect et son amour pour le paysan qu'elle croit son père , les terreurs religieuses de ce bon villageois , le stupide fanatisme d'un moine subalterne , et l'âme noble , fière , énergique , indépendante et sensible d'un chef de peuplade idolâtre , tout cela est peint avec des traits vifs , saillans , et d'après nature.

Les trois unités ne sont pas ici toutes très-crupuleusement observées ; mais on sait que ce n'est pas un mérite, ou, si l'on veut, un défaut qu'il faille s'attendre à trouver dans le théâtre allemand , pas plus que dans le théâtre anglais.

Dans notre pièce, la scène change d'un moment à l'autre au gré du besoin du poète; mais, excepté le premier acte qui se passe dans une bourgade à quelque distance du château où le reste de l'action vient s'accomplir, les autres déplacemens n'ont lieu que dans un espace très-resserré.

Quant à la durée, rien ne l'indique avec précision; et si la pièce était française, on pourrait croire que l'auteur a eu l'intention de s'asservir à la règle des vingt-quatre heures, au hasard d'entasser sans vraisemblance, dans ce laps de temps, des événemens auxquels un jour ne pourrait suffire. Mais un Allemand qui ne se piquait pas de tant de respect pour les lois d'Aristote, n'a point entendu se circonscrire dans de si étroites limites : toutefois il les a franchies avec assez d'art pour ne pas laisser apercevoir de lacune dans la durée de l'action.

Quoique dans le premier acte l'intérêt se porte sur un personnage qui bientôt après disparaît pour ne plus revenir, cet épisode est si adroitement lié au sujet principal, et contribue d'une manière si animée à l'exposition et au premier développement du caractère de l'époux

d'Adélaïde , qu'on peut regarder l'unité d'action comme parfaitement conservée.

La pièce est écrite en prose, et d'un style en général simple et naturel. Il offre peu de ces disparates trop communes dans les drames germaniques, de boursofflure et de trivialités, de déclamations emphatiques et de niaiseries. Chacun dit ici à peu près ce qu'il doit dire, et l'exprime d'un ton convenable.

On jugera par ces observations que le traducteur de cet ouvrage n'a été entraîné par aucune illusion quand il en a fait le premier objet de son travail; il est en effet loin de proposer ce drame comme un modèle; mais il lui a semblé que de toutes les pièces *tragiques* de Kotzbue, celle-ci était la plus empreinte d'un caractère d'originalité, et la plus propre à donner une juste idée de son talent en ce genre, et à ce titre il a dû la préférer pour l'offrir au jugement du public.



ADÉLAIDE DE WOLFINGEN.

PERSONNAGES.

HUGUES DE WOLFINGEN , croisé contre les Sarrasins.

THÉOBALD , son fils , chevalier de la croix contre les Poméran-
niens et les Vandales.

ADELAIDE , épouse de Théobald.

WILLIBALD , } leurs fils , agés , l'un de six , l'autre de sept
OTTOMAR , } ans.

BERTRAND , vieux paysan.

CYRILLE , abbé d'un monastère de l'ordre des Prémontrés.

LE PÈRE BENJAMIN , religieux.

UN ENFANT.

MISTIVOI , chef d'une peuplade de Vandales.

ÉCUYERS , ARCHERS , SOLDATS , VALETS , etc.

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la place publique d'un bourg habité par des idolâtres. On voit dans le fond une idole renversée, et à côté une éminence surmontée d'une croix. L'idole est nue ; elle a une tête de lion , en porte une de taureau sur la poitrine , tient une hache d'armes dans la main droite , et son front est orné d'une figure d'oiseau ressemblant à une oie. Sur les deux côtés fument encore des habitations pillées , incendiées et à moitié détruites.

THÉOBALD, un **ÉCUYER**. Ils s'avancent à travers
les ruines.

THÉOBALD remettant son épée dans le fourreau , et se jetant hors d'haleine sur un
siège de gazon.

C'EST assez brûler , assez détruire. Clairons ! sonnez la retraite ; rappelez cette troupe furibonde. Je vous ai rassemblés pour combattre , et vous avez massacré ; j'ai envoyé mes soldats contre des hommes armés , et ils ont enfoncé leurs épées dans le sein des enfans à la mamelle. Dieu ! aux regards de qui rien n'échappe , et qui as vu les cruautés dont une sombre ferveur a souillé cette nuit , je me pro-

sterne, aux premiers rayons du soleil, devant ta majesté, et je jure, dans toute la pureté de ma conscience, que les devoirs de mon ordre ont été toujours pour moi inviolables et sacrés. Le sang a rougi cette épée ; mais puisse retomber brûlante sur mon âme chaque goutte de celui qui a coulé du sein d'un enfant ou d'une femme ! — Mais, quels nouveaux cris d'effroi viennent frapper mon oreille ? Ce sont des cris de femmes, des gémissemens d'enfans. (*A l'écuyer.*) Cours, jeune homme. Moi aussi, j'ai une femme ; moi aussi, j'ai des enfans. Cours : tonne contre ces assassins ; ordonne-leur de cesser d'égorger ces êtres faibles et sans défense ; et quiconque n'obéira pas, que ta massue l'étende à tes pieds !

(L'écuyer sort.)

SCÈNE II.

THÉOBALD seul.

O Sauveur miséricordieux ! ils ont planté ta croix sur des cadavres, et cependant le sang des vaincus coule encore : du sang d'infidèles, il est vrai, mais pourtant du sang humain. Ces ruines fumantes pouvaient-elles te paraître une offrande agréable ? Mon cœur se soulève.... une voix irrésistible me crie : Ils étaient tous tes frères !

SCÈNE III.

THÉOBALD, UN ENFANT.

L'ENFANT accourant, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre et pleins d'effroi.

Ma mère ! où est ma mère ?

THÉOBALD.

Enfant, qui cherches-tu ?

L'ENFANT, pleurant.

Je cherche ma mère, je cherche ma mère.

THÉOBALD.

Dieu !

L'ENFANT.

Ils ont tué mon père ; ma jeune sœur est morte, mon frère a été jeté dans l'eau, tout sanglant : où est ma mère ?

THÉOBALD.

Viens dans mes bras, malheureux enfant !

L'ENFANT.

Notre chaumière était là-bas... Elle est détruite ; elle brûle de toutes parts.... Notre petit jardin est bouleversé.... Où pourrais-je demeurer ? Ma mère ! ma mère !

(Il sort en courant, et on l'entend dans le lointain appelant encore sa mère.)

SCÈNE IV.

THÉOBALD seul.

Oh ! comme mes membres frémissent ! mes cheveux soulèvent mon casque en se dressant sur ma tête. — Enfant ! enfant ! cesse tes cris : tu ôtes à mon cœur tout courage. Qu'est-ce donc que le courage ? La force de résister , ou la force de souffrir ? Peut-être l'une et l'autre , et ici toutes les deux m'abandonnent. Oh ! en quoi consiste donc le courage, si les plaintes d'un enfant énervent le bras du guerrier ? Mon regard se trouble , et mes genoux fléchissent. Les soupirs d'un mourant me rendent plus faible qu'une femme.... Heureusement le combat ne se livre pas en ce lieu : je serais, en ce moment, hors d'état d'y prendre part.

SCÈNE V.

THÉOBALD, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Le calme est rétabli. Les chemins sont couverts de corps morts, hommes, femmes et enfans : tout a tourné à la gloire de Dieu ; les autels des idoles sont renversés, partout domine la croix. Il n'est échappé qu'un petit nombre d'infidèles par la fuite ; on n'a fait qu'une centaine de prisonniers, et parmi eux, le chef du bourg ; les nôtres reviennent victorieux et chargés d'un riche butin.

THÉOBALD.

Du butin , dis-tu ? Appelle cela vol , oui , vol : je n'en réclame point ma part.

L'ÉCUYER.

J'ai aussi rencontré non loin du village le religieux qui nous a accompagnés dans l'expédition. Je n'ai pu m'empêcher de rire du révérend personnage : il était grimpé , pendant le combat , sur le chêne le plus élevé , et regardait furtivement en bas à travers le feuillage. Je lui ai crié que le danger était passé : alors , il est descendu du haut du tronc à terre , et il a suivi mes pas.

THÉOBALD.

Gonflé comme un enfant qui souffle la flamme ⁽¹⁾ ; poltron comme un enfant qui , échappé d'une retraite sûre , a peur de rencontrer des bêtes sauvages : voilà comment ils sont tous. — Il me semble qu'une main invisible déchire le voile qui me cachait la vérité : elle commence à me luire dans le lointain. — Je voudrais être chez moi , auprès de mon épouse.

SCÈNE VI.

Les précédens, LE PÈRE BENJAMIN.

LE PÈRE BENJAMIN.

Que Dieu soit loué ! qu'il vous assiste , noble chevalier ! Le Seigneur était avec votre épée. Ils sont tombés ces fiers païens ; ils sont anéantis ces dé-

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN,
testables adorateurs d'idoles ! des larmes de joie cou-
lent de mes yeux, des larmes d'une joie céleste,
quand je vois le signe sacré de la rédemption élevé
par vos vaillantes mains.

THÉOBALD.

Rendez-moi le témoignage que j'ai fidèlement ac-
complì mon ordre. Vous savez comment votre abbé
m'a excité à cette expédition : exhortations, bulles
du pape, indulgences, bénédictions, son saint zèle
n'a rien négligé. Attestez devant lui que j'ai rempli
ma promesse en digne chevalier.

LE PÈRE BENJAMIN.

Je n'y manquerai pas. Je veux lui raconter les
prodiges que vous avez fait sous mes yeux en l'hon-
neur de l'oint du seigneur.

THÉOBALD, ironiquement.

Oui, sous vos yeux.

LE PÈRE BENJAMIN.

Et il redoublera les pardons ; il les étendra sur
vos enfans et bénira vos fils jusqu'à la millièrne gé-
nération.

THÉOBALD.

Fort bien. J'aurai ainsi assez de bénédictions ; rece-
vez donc le serment inviolable que je fais entre vos
mains, foi de chevalier, que, tant que ce bras pourra
manier encore l'épée et la lance, il ne combattra
plus pour l'église.... ou pour Dieu, comme vous
dites, vous autres.

LE PÈRE BENJAMIN.

Chevalier ! chevalier ! vous vous oubliez.

THÉOBALD.

Je ne m'oublie point, pas plus que je n'oublierai les scènes de désolation de la nuit dernière. Je réclame votre parole : n'avez-vous pas reconnu que j'ai rempli mes engagemens ? que faut-il davantage ? Mes aïeux et moi, n'avons-nous pas assez fait ? ne vous souvenez-vous plus que je suis depuis vingt-trois ans un malheureux orphelin privé de son père ? que Hugues de Wolfingen alla dans la Terre Sainte combattre les Sarrasins, et que vraisemblablement il y a péri ?

LE PÈRE BENJAMIN.

Heureux si son sang a coulé pour la gloire de Dieu !

THÉOBALD.

Mais mes larmes et les pleurs de ma mère ont aussi coulé pour lui.

LE PÈRE BENJAMIN.

Ce sont des perles dans la couronne du juste.

THÉOBALD.

Vous ne manquez jamais de belles paroles, révérend père.

LE PÈRE BENJAMIN.

Les paroles des serviteurs de l'église, leurs témoignages, leurs bénédictions, transportent l'âme rapidement comme sur un rayon de lumière, dans la joie céleste ; avec le cortège de telles paroles, aucun ange ne lui ferme le chemin. Mais puisque les paroles bénignes répugnent à votre valeur, signalez-en l'ardeur de vous-même par de nouveaux exploits. Combat-

tez pour la gloire de Dieu. Votre bras est-il déjà lassé? votre épée est-elle rassasiée? toutes les hordes qui habitent ces rivages sommeillent; sans précaution : si quelque fuyard y porte l'épouvante, le trouble et la terreur se répandront dans toutes les âmes. Al-lons, faites sonner le départ; marchons à de nou-velles victoires.

THÉOBALD.

Père, ménagez vos poumons. Je garde mon ser-ment. Que revient-il de ces guerres barbares à Dieu, à vous, à moi, à ma patrie? Dieu n'a pas be-soin de défenseurs. J'ai rassemblé sous nos enseignes de vaillans hommes : vous l'avez vu, ils sont deve-nus des brigands; ils n'ont épargné ni les femmes, ni les enfans, et ils jouent le butin aux dés.

SCÈNE VII.

Les précédens, UN ARCHER.

L'ARCHER.

Seigneur, on amène devant vous le chef de ce bourg, chargé de fers. Voici sa bannière (*il présente à Théobald un long bâton, terminé à sa partie supé-rieure par l'image sculptée d'un ours, ou de tout autre animal féroce*); c'est un vieillard altier, in-flexible.

LE PÈRE BENJAMIN, vivement.

A-t-il blasphémé?

L'ARCHER.

Non. Il parle peu; mais chacune de ses paroles

est un ordre ; et son ton imposant, son âge vénérable et son regard perçant.... On lui obéit malgré soi.

SCÈNE VIII.

Les précédens, MISTIVOI enchaîné ; Soldats.

MISTIVOI.

Où me conduit-on ? pourquoi me traîne-t-on ici sur les cadavres de mes frères, sur les débris fumans de nos demeures renversées ? N'est-il pas égal où je meure ? Tuez-moi ; je n'irai pas plus loin.

L'ÉCUYER.

Ploie le genou devant cette croix.

MISTIVOI.

Jamais !

LE PÈRE BENJAMIN.

Quoi ! tu blasphèmes !

MISTIVOI.

Je n'ai jamais insulté à votre Dieu ; et je ne l'insulterais pas, quand même je serais vainqueur. Je n'ai jamais fléchi le genou devant lui, et je ne le fléchirai pas, tout captif que je suis.

LE PÈRE BENJAMIN.

Chevalier, vous l'entendez ; il outrage la majesté divine. Faites couler goutte à goutte son sang aux pieds de la croix.

THÉOBALD.

Non, révérend père ; mon oreille n'a point en-

24 ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN ,
tendu de blasphème. (*A part.*) Vieillard , j'estime
ta noble fierté.

LE PÈRE BENJAMIN.

Chevalier , je vous commande , au nom de Dieu...

MISTIVOI.

Est-ce là votre chef ? est-ce lui qui , dans le silence
de la nuit , est tombé lâchement sur ma troupe sans
défense ? est-ce là ce chevalier qui ne tire son épée
que pour la plonger dans le sein des enfans à la ma-
melle ?

THÉOBALD , tirant son épée.

Malheureux !... Mais tes chaînes te protègent !

MISTIVOI.

Qui t'arrête ? qu'importe un meurtre de plus ou
de moins ? ou crois-tu qu'il soit moins glorieux d'é-
gorger un vieillard mourant , qu'un pauvre enfant
plaintif ? Frappe !

THÉOBALD.

Apre vieillard , tu me méconnaiss !

MISTIVOI.

Je ne te connais que trop ; les gémissemens de tes
victimes m'ont appris ton nom. Comme ils sont là
à me considérer , les uns avec fierté , les autres avec
pitié ! Regardez-moi plutôt avec orgueil qu'avec
compassion : je puis repousser la fierté ; la pitié
m'humilie.

THÉOBALD.

Qu'on détache ses fers , et qu'on nous laisse
seuls.

(Les écuyers ôtent les chaînes et sortent avec les soldats.)

MISTIVOI.

Je ne sais, chevalier.... Est-ce un bienfait? brises-tu mes chaînes, afin que je puisse mourir en homme libre? En ce cas, je te rends grâce; ou bien est-ce une dérision? voudrais-tu me faire sentir que, même sans entraves, mon bras est impuissant? S'il en est ainsi, malheur à toi! le premier tison peut devenir dans mes mains une massue.

THÉOBALD.

Vieillard! je ne veux qu'éclairer ton cœur. Je désire un paisible entretien avec toi. J'ai cherché un moyen de calmer l'effervescence de ton sang, et je t'ai délivré de tes chaînes.

MISTIVOI.

Me calmer! es-tu en délire? J'avais six fils; ils sont morts. J'étais père de trois filles; tes brigands les ont outragées ⁽¹⁾ et massacrées. J'eus une épouse, une épouse qui partagea quarante ans ma joie et mes chagrins; elle nage là dans son sang. Me calmer! me calmer! J'étais le chef de ce peuple; j'étais aimé, honoré; jeunes et vieux se réunissaient autour de moi les jours de fête, et me nommaient leur père. Hier encore, j'étais au milieu des miens, et je bénissais le soleil couchant; aujourd'hui, privé de mes enfans, je suis seul, tout seul au monde. Me calmer! me calmer! Je possédais une demeure paisible, des champs fertiles, de nombreux troupeaux: ma maison est en cendre, mes terres sont ravagées, et mes troupeaux meurent de faim, errans et dispersés.

THÉOBALD, ému.

Arrête !

MISTIVOI le considérant avec attention , et après une pause.

Jeune homme ! tu n'es pas ce que tu veux et dois paraître. — Que t'avais-je fait ? Nous ne nous étions jamais vus ; je ne t'ai fait aucun tort : pourquoi m'as-tu attaqué , tandis que je dormais sans défiance ? As-tu aussi des enfans ? as-tu aussi un cœur ?

(Théobald garde le silence et baisse les yeux .)

LE PÈRE BENJAMIN.

Nous avons pris les armes par le commandement de Dieu : Idolâtres , pour élever sa sainte croix au milieu de vous ; Aveugles , pour vous conduire dans le chemin de la lumière ; Loups , pour vous transformer en agneaux du troupeau du Seigneur.

MISTIVOI.

Il fallait donc venir la palme de la paix dans les mains , le miel de la persuasion sur les lèvres ; vous approcher de nos cabanes solitaires pour y prêcher la vérité , et convaincre nos cœurs : peut-être vous aurions-nous volontairement suivis.

LE PÈRE BENJAMIN.

Ne reconnais-tu pas la toute-puissance de notre Dieu , et le néant de ton idole ? Regarde : elle est là couchée sur la poussière , et la croix s'élève dans les airs.

MISTIVOI.

Insensé ! la main des hommes avait taillé ce tronc ; la main des hommes a formé cette croix , et des bras mortels ont renversé l'un et dressé l'autre. Où est

la preuve de la puissance d'un Dieu qui laisse en proie son image à des méchans ? Que veux-tu dire avec ton Dieu et notre Dieu ? Nous n'avons qu'un seul Dieu. Fallait-il que le sang coulât par torrens , parce que , pour symbole de ce maître invisible , les uns ont pris une croix , et les autres la figure d'un lion ?

LE PÈRE BENJAMIN.

Vous l'entendez , chevalier ; il blasphème.

THÉOBALD.

Père ! taisez-vous , et respectez ses cheveux blancs.

LE PÈRE BENJAMIN.

Si la gloire de Dieu vous tient moins à cœur que la sienne , rappelez-vous du moins les funestes incursions de ces barbares sur votre territoire et sur celui de vos frères , depuis la mort de Henri-le-Bon et de Bernard d'Aseanie ; songez aux pauvres chrétiens qu'ils ont emmenés en esclaves ; songez aux femmes qu'ils ont rendues veuves , aux enfans qu'ils ont faits orphelins.

MISTIVOI.

Tu mens : jamais mon petit peuple , depuis que je suis son chef , n'a abandonné sa paisible contrée. Tu mens : jamais les miens ne se sont livrés à la rapine. Tu mens : jamais aucun captif chrétien n'a été maltraité parmi nous. Moi-même , je n'en ai possédé qu'un ; c'était un vieillard ; il a été plus mon ami que mon esclave : je ne l'avais pas enlevé ; un de mes voisins me l'a vendu.

LE PÈRE BENJAMIN.

Un chrétien, grand Dieu ! où est-il ? où est cette brebis égarée ? N'entend-elle pas la voix du berger ?

THÉOBALD, revenant d'une longue préoccupation, et tendant la main à Mistivoi avec un reste de timidité, mais avec un maintien noble.

Peux-tu me pardonner ?

MISTIVOI, repoussant la main.

Jamais. Tu m'as tout ravi ; et si je te pardonnais, tu mettrais le comble à ta cruauté ; tu me laisserais vivre.

THÉOBALD.

Mais si je te faisais tout le bien qui est en mon pouvoir ? si je te rétablissais dans tous tes droits ? si je rassemblais tes concitoyens dispersés ? si je rendais la liberté aux captifs ? si je déposais à tes pieds le butin ensanglanté ? si je relevais tes habitations détruites ?

MISTIVOI, levant les yeux au ciel.

Et ma femme ! et mes enfans !

THÉOBALD, après une longue pause et avec chaleur.

Oh ! pourquoi ne suis-je pas Dieu ? pourquoi le souffle de la vie n'obéit-il pas à ma voix ? Mais, vieillard, dont les cheveux blanchis pénètrent mon cœur de respect et de crainte, tu n'étais pas seulement homme et père, tu étais aussi le chef d'une grande famille ; ta bouche lui dispensait les conseils de la sagesse et de la paix ; elle te devait la tranquillité et le bonheur ; sans toi, elle devient orpheline. Reprends ce bâton, cette marque de ta dignité, continue à rendre heureux ton petit peuple, et sois un fils de notre Église.

MISTIVOI.

Jeune homme, la bonté de ton âme éclate dans tes yeux. Je te comprends; tu n'es pas un barbare (*il jette un regard sur le père Benjamin*), tu n'en es que l'instrument. (*Il lui tend la main.*) Je te pardonne; que le sang de ceux qui ont péri ne retombe pas sur toi et sur tes enfans! Je reprends ce bâton teint du sang des miens; je le reprends pour faire le bien, aussi long-temps que mes pas affaiblis se traîneront sur les bords de ma tombe entr'ouverte; mais renier ma foi! jamais. Je suis vieux; je n'ai plus que quelques jours à vivre; déjà le potier a préparé la terre dont il doit former une urne pour recueillir ma cendre : je veux mourir dans le culte de mes pères.

LE PÈRE BENJAMIN.

Chevalier, vous l'entendez; il blasphème.

MISTIVOI.

Toutefois, envoie dans ma contrée, tu le peux, des hommes chargés d'y répandre paisiblement cette vérité dont vous prétendez être les dépositaires : il ne sera pas interdit aux miens de suivre la nouvelle doctrine; s'ils remplissent d'ailleurs leurs devoirs envers moi et envers leurs frères, je garderai le silence.

THÉOBALD.

C'est assez. Cependant, encore une condition. Tu as parlé d'un captif chrétien acheté par toi; mon devoir de chevalier me défend de le laisser parmi des idolâtres.

MISTIVOI.

Je vais le chercher. Mais, avant que nous nous séparions, étranger, apprends-moi ton nom.

THÉOBALD.

Théobald de Wolfingen.

MISTIVOI.

Et celui avec qui tu t'entretiens est Mistivoi, qui, pour te prouver qu'il ne conserve aucun ressentiment, partage avec toi cet anneau. (*Il tire de son doigt un anneau qu'il partage en deux.*) Prends; et si tu t'approches jamais de ces demeures, toi, ou quelqu'un de tes fils ou de tes petits-fils, qu'il m'envoie ce gage; je reconnaitrai que j'ai contracté avec lui l'alliance de l'hospitalité, et je le recevrai dans ma chaumière,.... si toutefois j'en ai recouvré une. (*Après une pause, avec une vive émotion.*) Adieu.

THÉOBALD, se précipitant dans ses bras.

Adieu. Sois mon ami.

MISTIVOI.

Je le suis. Que ton Dieu et le mien te protègent! Des hommes tels que nous se revoient certainement, ou devant le trône de Jéhovah, ou aux banquets des célestes demeures.

(Il sort.)

de son crucifix, ou au milieu de ses femmes, le fusil à la main, ou avec ses enfans collés à ses côtés ; est-ce vertu ? est-ce tempérament ? Peut-être tous les deux ; peut-être aussi ni l'un ni l'autre. La villageoise s'est mis dans la tête de faire la grande dame ; on l'a étourdie du mot d'honneur ; chimère éblouissante dont à la fin elle se lassera. Si je parviens à lui faire comprendre le langage de mes yeux ; si, lorsqu'ils expriment la tendresse, elle cesse de me regarder avec un air.... comment dirais-je ? moins stupide, moins inanimé ; si enfin elle baisse les yeux devant moi, j'aurai gagné ma cause. Pourvu seulement que le chevalier m'en laisse le temps ; que le P. Benjamin ait bien fait sa commission ; que par de pieuses instigations il ait enflammé son audace ; qu'il l'ait traîné d'un lieu dans un autre, et de combats en combats ; et qu'il ait eu l'art de lui montrer en perspective le royaume des cieux pour prix de ses travaux ; et si, grâce à sa vaillance, la lame d'un idolâtre trouvait le chemin de son cœur.... ah ! qu'il serait doux d'avoir sa jeune veuve à consoler, de se glisser dans son âme, à la faveur du masque de la pitié !..... Mais silence ; quelqu'un vient : j'ai peut-être parlé trop haut.

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN,
rable vœu; vous-même en convenez. Cessons de
répandre le sang innocent.

LE PÈRE BENJAMIN.

Quels discours pour un guerrier chrétien ! Ne
voudriez-vous pas aussi relever l'idole abattue , et
renverser en holocauste la croix à ses pieds ?

THÉOBALD.

Laissez là votre ironie, révérend père. Désirez-
vous la propagation de la véritable église ? j'y ai
pourvu : vous avez entendu quel traité j'ai conclu
avec Mistivoi.

LE PÈRE BENJAMIN

Un traité avec un idolâtre ! comment accorder
Christ et Bélial ? Il a juré de sauver tout ce qui pou-
vait encore être sauvé ; il a juré de restituer le riche
butin que notre saint abbé destinait à l'église. Où sont
maintenant tous ses pieux desseins ? Il voulait parer
l'autel à neuf, transformer les sacrilèges ornemens
de l'idole en calices d'or, en riches chasubles, en
encensoirs d'argent, en images de saints.

THÉOBALD.

Je vous entends, révérend père ! Je ferai estimer
le butin, et dédommagerai votre abbaye de sa
perte avec mon propre bien.

LE PÈRE BENJAMIN.

Grâces vous soient rendues au nom de l'église, gé-
néreux chevalier !... Mais...

THÉOBALD.

Plus de mais. Ne me faites pas repentir d'avoir
laissé les mains de votre abbé attacher la croix sur

mon manteau. Déjà hier, au moment de partir pour l'expédition, mon zèle s'était amorti et ma résolution ébranlée.

LE PÈRE BENJAMIN.

Amorti ! ébranlée ! voyez , chevalier , avec quelle promptitude Satan....

THÉOBALD, souriant.

Satan n'est là pour rien , bon père.

LE PÈRE BENJAMIN.

Quel autre , chevalier , quel autre.... par où aurait-il été possible....

THÉOBALD.

Par où ? pourquoi aurais-je honte de l'avouer ? par les larmes de mon épouse. Mon Adélaïde tourna si douloureusement ses regards sur les miens , suivit si affligée tous mes pas , laissa échapper de si profonds soupirs de son sein ! et quand on m'apporta mon armure , elle versa tant de pleurs ! et , lorsque j'en fus revêtu , elle jeta , si troublée , ses bras autour de mon cou !....

LE PÈRE BENJAMIN.

Faiblesse de femme ! chevalier , ne connaissez-vous pas cela ?

THÉOBALD.

Non , révérend père. Je connais mon Adélaïde ; je l'ai tirée , il est vrai , du fond d'une chaumière pour en faire la compagne de ma vie ; mais il coule dans ses veines un sang aussi noble que si elle comptait une longue suite de héros pour aïeux. Jamais une pensée indigne de son état présent n'a

trahi l'humilité de sa première condition. Combien de fois, lorsque les combats et les défis m'appelaient au champ d'honneur, m'a-t-elle, de sa propre main, présenté et attaché mes armes, et accompagné d'un air serein, jusques aux portes du château ! Hier seulement d'inconcevables pressentimens ont agité son cœur ; son dernier baiser d'adieu fut inondé de larmes ; elle me supplia d'une voix attendrie d'épargner les infortunés autant que le permettrait l'intérêt de ma propre sûreté.

LE PÈRE BENJAMIN.

Épargner ! c'est vraiment magnanime de sa part ! Ne sont-ce donc pas ces mêmes infidèles qui, il y a huit ans, dans l'une de leurs incursions, enlevèrent le père de votre épouse, et l'emmenèrent en captivité ?

THÉOBALD.

Oui, mon Adélaïde a pleuré sa perte, sans avoir pour cela renoncé à tout sentiment d'humanité. L'ignoble passion de la vengeance est étrangère à son cœur.

SCÈNE X.

Les précédens ; UN ARCHER, BERTRAND.

L'ARCHER.

Seigneur, voici le chrétien captif que Mistivoi vous renvoie.

THÉOBALD, à Bertrand.

Approche. Combien de temps es-tu resté en captivité ?

BERTRAND.

Huit ans..... non , seulement cinq ans. Les trois dernières années passées chez Mustivoi n'ont pas été des années d'esclavage.

THÉOBALD.

Quel est ton pays, afin que je puisse te renvoyer à ton seigneur?

BERTRAND.

Je suis un habitant de la terre de Wolfigen. Mon seigneur est le chevalier Hugues.

THÉOBALD.

Tu es en présence de son fils.

BERTRAND.

Vous êtes donc le chevalier Théobald. Que Dieu vous garde , jeune et noble chevalier!

THÉOBALD.

Ton nom ?

BERTRAND.

Bertrand.

THÉOBALD, se levant.

Bertrand ! ô ciel ! N'avais-tu pas une fille ?

BERTRAND, interdit.

Une fille ?.... non..... oui.

THÉOBALD.

Ne se nomme-t-elle pas Adélaïde ?

BERTRAND, très-ému.

Adélaïde ?.... oui, c'est le nom de ma fille.... Est-elle encore vivante ?

THÉOBALD, le pressant dans ses bras.

Adélaïde est mon épouse.

BERTRAND, avec un grand cri.

Votre épouse !

THÉOBALD.

Ma bonne , ma chère épouse.

BERTRAND.

Dieu ! Dieu ! comment cela est-il possible ?

THÉOBALD.

Tout est possible à la vertu et à la beauté. Je la trouvai un jour à la fontaine ; c'était peu de temps après que les païens t'eurent emmené ; elle pleurait. Je lui demandai la cause de ses larmes. Je suis orpheline , répondit-elle ; j'ai perdu ma mère , lorsque je bégayais à peine , et les Vandales viennent de m'enlever mon père. Ses paroles , ses pleurs , me pénétrèrent jusqu'à l'âme ; je m'éloignai et je revins : je la vis souvent , et jamais assez. Mon oncle me choisit une noble demoiselle pour femme , mais inutilement. J'étais arrêté dans les doux liens de l'amour ; on me parla vainement de biens et de noblesse. Je conduisis Adélaïde à l'autel. J'en rends grâces à Dieu : je n'ai pas encore eu un seul moment à me repentir de mon choix. Viens , mon père , viens être témoin de notre bonheur ; viens voir tes petits-fils.

BERTRAND, toujours avec effroi.

Des petits-fils !

THÉOBALD.

Deux enfans charmans , si l'amour paternel ne m'aveugle pas. Mais pourquoi cette agitation ? pour-

quoi ces regards errans ? Le joug de l'esclavage a-t-il rendu ton cœur insensible à toute joie ? ou crains-tu que je méconnaisse en toi mon père , parce que l'aveugle hasard fit de ton gendre un chevalier , et de toi un simple villageois ? Rassure-toi : tu es le père de ma femme , je t'honorerai , mes enfans te respecteront , et le reste de tes jours coulera dans un doux repos.

BERTRAND.

Je vous rends grâce , seigneur ; mais permettez-moi une seule question.

THÉOBALD.

Appelle-moi ton fils.

BERTRAND.

Votre père est-il de retour de la Terre-Sainte ?

THÉOBALD.

Hélas ! non. Pourquoi verses-tu de l'absynthe dans la coupe de ma joie ? Depuis vingt-ans , je n'ai rien appris de son sort. Sans doute , comme tant d'autres vaillans guerriers qui l'ont suivi dans l'Orient , il a été la victime de la fureur des infidèles. J'ai versé des torrens de larmes , enfant , sur le sein de ma mère ; adolescent , sur son tombeau ; homme fait , dans les bras de ta fille ; pleurant avec moi. Laissons les essuyer : que le reste de ce jour appartienne tout à la joie ! Ciel ! quel ravissement se prépare pour mon Adélaïde ! Elle n'a été que trop livrée à de pénibles pressentimens. Je vais presser le moment du départ. Tiens-toi prêt , vieillard ! dans quelques minutes , nous nous mettrons en route.

SCÈNE XI.

BERTRAND seul.

Quel événement ! Malheureux ! ne serais-je ramené au milieu de mes concitoyens que pour plonger un couple fortuné dans un abîme de calamités ? Dieu n'a-t-il prolongé mes jours que pour m'exposer à la dure épreuve d'un combat entre la religion et l'humanité ? Un mot , et je précipite quatre personnes innocentes dans l'état le plus misérable ; je les accable de chagrins , et j'appelle l'anathème sur leurs têtes ! — Non : je veux me taire ; je veux m'arracher la langue. Adélaïde ! ma bonne Adélaïde ! Oh ! pourquoi n'a-t-on pas laissé le vieux Bertrand mourir ici ? (*On entend dans le lointain le bruit de trompettes.*) Voilà le signal du départ. Ah ! avant de quitter ces lieux , que je serre encore une fois dans mes bras le généreux Mistivoi ! Puissent les larmes que je vais répandre sur son cœur être les dernières que j'aie à verser ici-bas !

(Il s'éloigne , appuyé sur son bâton , à travers les ruines.)

SCÈNE XII.

Appartement dans le château de Wolfingen.

L'ABBÉ entrant en regardant autour de lui.

On ne rencontre pas une âme. Toujours enfermée dans son appartement ; toujours en prières aux pieds

de son crucifix, ou au milieu de ses femmes, le fuséau à la main, ou avec ses enfans collés à ses côtés ; est-ce vertu ? est-ce tempérament ? Peut-être tous les deux ; peut-être aussi ni l'un ni l'autre. La villageoise s'est mis dans la tête de faire la grande dame ; on l'a étourdie du mot d'honneur ; chimère éblouissante dont à la fin elle se lassera. Si je parviens à lui faire comprendre le langage de mes yeux ; si, lorsqu'ils expriment la tendresse, elle cesse de me regarder avec un air.... comment dirais-je ? moins stupide, moins inanimé ; si enfin elle baisse les yeux devant moi, j'aurai gagné ma cause. Pourvu seulement que le chevalier m'en laisse le temps ; que le P. Benjamin ait bien fait sa commission ; que par de pieuses instigations il ait enflammé son audace ; qu'il l'ait traîné d'un lieu dans un autre, et de combats en combats ; et qu'il ait eu l'art de lui montrer en perspective le royaume des cieux pour prix de ses travaux ; et si, grâce à sa vaillance, la lame d'un idolâtre trouvait le chemin de son cœur.... ah ! qu'il serait doux d'avoir sa jeune veuve à consoler, de se glisser dans son âme, à la faveur du masque de la pitié !..... Mais silence ; quelqu'un vient : j'ai peut-être parlé trop haut.

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ, WILLIBALD, OTTOMAR.

WILIBALD.

Dieu vous garde , seigneur abbé.

OTTOMAR.

Dieu vous garde , seigneur abbé.

L'ABBÉ.

Je vous remercie , enfans. Où est votre mère ?

WILLIBALD.

Je l'ignore.

OTTOMAR.

Mais moi je le sais.

L'ABBÉ.

Dites-le moi donc , petit savant.

OTTOMAR.

Que me donnerez-vous si je vous l'apprends ?

L'ABBÉ.

Êtes-vous si intéressé ? Ne faites-vous rien pour rien ?

OTTOMAR.

Oh ! pardonnez-moi ; pour les pauvres ; mais vous êtes riche , à ce que dit mon père ; vous avez plus qu'il ne vous faut.

L'ABBÉ.

Il vous a dit cela ? Allons , il faut donc que je vous achète !

WILLIBALD.

Tacheter ! fi, mon frère !

OTTOMAR.

Est-ce ma faute s'il l'appelle ainsi ?

L'ABBÉ.

Regardez, Ottomar, cette jolie petite image.

OTTOMAR, regardant avec curiosité.

Quel est cet homme, avec cette grosse clef ?

L'ABBÉ.

Saint Pierre.

OTTOMAR.

Que fait-il de sa clef ?

L'ABBÉ.

Il en ouvre les portes du Paradis. Dites-moi maintenant où est votre mère.

WILLIBALD.

Puisque tu t'es fait acheter, tu dois parler.

OTTOMAR.

Acheté ! Imbécile, avec ton acheté ! Seigneur abbé, reprenez votre image. Ma mère est descendue dans le village ; elle est allée puiser de l'eau à la fontaine.

L'ABBÉ.

Elle-même ! Ne pouvait-elle y envoyer quelqu'un de ses domestiques ? N'y a-t-il point de source au château ? Petit, vous mentez.

OTTOMAR.

Oui ! Savez-vous ce que j'ai fait dernièrement,

42 ADELAÏDE DE WOLFINGEN,
lorsque le grand Walther, l'écuyer de mon père,
me dit : Mon gentilhomme, vous mentez ?

L'ABBÉ.

Non.

OTTOMAR.

Je lui appliquai un soufflet.

L'ABBÉ.

Et que fit le grand Walther ?

OTTOMAR.

Il courut se plaindre à mon père ; mais mon père
ne me gronda pas pour cela.

(Il sort en courant.)

WILLIBALD.

Et mon père eut raison.

(Il court après Ottomar.)

L'ABBÉ.

Suivant les œufs, la couvée.

SCÈNE XIV.

L'ABBÉ, ADELAÏDE avec deux cruches d'eau
qu'elle pose en entrant.

L'ABBÉ.

Je vous salue, noble dame.

ADELAÏDE.

Je vous salue aussi, seigneur abbé.

L'ABBÉ.

Il est donc vrai ! Je croyais que le petit Ottomar
m'en avait imposé.

ADÉLAÏDE.

Ah ! il ne doit pas mentir, même en plaisantant.
Que vous a-t-il donc conté que vous ne voulussiez
pas croire ?

L'ABBÉ, regardant les cruches.

Que vous vous étiez abaissée à des soins serviles.

ADÉLAÏDE.

M'en blâmeriez-vous, seigneur abbé ? Peut-être
trouvez-vous de l'affectation à ce qu'une maîtresse,
qui a des domestiques, aille elle-même cher-
cher de l'eau à la fontaine ? Je veux vous en faire
connaître les motifs, seigneur abbé. Ma naissance
n'est pas un secret pour vous. Il y a huit ans au-
jourd'hui que j'étais allée puiser de l'eau avec ces
mêmes cruches, à la même fontaine. Mes larmes se
mêlaient avec l'eau ; car vous savez comment, à cette
époque, les Vandales m'avaient enlevé mon vieux
père, l'unique appui de ma jeunesse. Le chevalier
Théobald me vit ; il m'aima, me donna sa main, et
m'a rendue la plus heureuse des épouses. Ne dois-je
pas célébrer ce fortuné jour ? Tant que je vivrai,
je conserverai ces vases parmi mes bijoux nup-
tiaux. Jamais, au retour de cet anniversaire, je ne
néglige, dès que j'ai achevé ma prière du matin, de
descendre vers la fontaine, de reporter mon souve-
nir sur mon ancienne bassesse, ainsi que me le
prescrit la raison, et de me rappeler les premiers
regards, les premières paroles de mon Théobald,
ainsi que me le dit mon cœur.

L'ABBÉ.

C'est très-louable, madame. Cependant, prenez garde de faire de votre bien-aimé une idole.

ADÉLAÏDE.

Ah ! que ne puis-je le chérir encore plus ! Ne lui dois-je pas tout ? Sans lui, que serais-je devenue ? Une misérable orpheline, privée de son père et de sa mère, jetée dans le monde en proie à tous les dangers. Mes larmes coulaient dans ces vases : depuis huit ans, je n'en ai plus versé que de joie. Ah ! que ne puis-je l'aimer davantage ! que ce cœur ne peut-il éprouver un sentiment encore plus vif !

L'ABBÉ, à part.

O malheur !

ADÉLAÏDE, tristement.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis ces huit années bien heureuses, il se trouve absent à cet anniversaire. Il combat pour la sainte gloire ; mon cœur ne doit pas murmurer. Qu'en pensez-vous, seigneur abbé ? Reviendra-t-il bientôt de cette expédition ?

L'ABBÉ.

En partant, il a juré, madame, de détruire de fond en comble toutes les bourgades des idolâtres, en deçà de l'Elbe, et d'en exterminer, par la flamme et le fer, tous les habitants. S'il a trouvé ces misérables sans défiance, il s'en sera promptement rendu maître : dans le cas contraire, les jours pourraient bien se transformer en semaines.

ADÉLAÏDE, levant les yeux et les mains au ciel.

Protégez-le , grand Dieu ! c'est pour votre saint nom qu'il combat. Anges ! couvrez-le de vos ailes ; ramenez-le vainqueur sur le sein de sa tendre épouse, et dans les bras de ses enfans !

L'ABBÉ, à part.

Me voilà seul avec elle , et je demeure interdit et muet.

SCÈNE XV.

Les précédens , WILLIBALD ; OTTOMAR
accourant.

WILLIBALD.

Maman ! la sentinelle, sur la tour, a fait résonner son cor.

OTTOMAR.

Maman ! des hommes , des chevaux ; ils élèvent un tourbillon de poussière.

ADÉLAÏDE.

La sentinelle ne les a-t-elle pas reconnus ?

WILLIBALD.

Ils sont encore trop loin.

ADÉLAÏDE.

Allez donc , mes enfans ; montez aux créneaux , et, quand la troupe approchera, venez m'avertir.

SCÈNE XVI.

L'ABBÉ, ADÉLAIDE.

L'ABBÉ, avec embarras.

Ne serait-ce pas quelque incursion ennemie

ADÉLAIDE.

Rassurez-vous, seigneur abbé. Mon époux point de querelle avec ses voisins. Peut-être ce des hôtes qui nous arrivent : en ce cas, fâche que le chevalier se trouve absent. Peut aussi ne font-ils que passer dans le bois, à gauche pour prendre le chemin d'Emersdorf.

SCÈNE XVII.

Les précédents, WILLIBALD, OTTOMAR

WILLIBALD ET OTTOMAR.

Maman ! maman ! mon père arrive.

ADÉLAIDE.

Mon Théobald !

(Elle se précipite vers la porte, suivie de ses enfants.)

L'ABBÉ, frappé d'étonnement.

De par tous les diables ! père Benjamin Benjamin ! cette sottise est *culpa gravis* ⁽³⁾.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place devant le château, dans laquelle on descend par un pont-levis qui s'abaisse au lever du rideau.

ADÉLAIDE, WILLIBALD, OTTOMAR, L'ABBÉ.

ADÉLAIDE.

Pourvu que ce ne soit pas une fausse joie !

WILLIBALD.

Non, non, maman ! La garde de la tour a parfaitement reconnu l'armure de mon père et son panache blanc, et le gros père Benjamin vient derrière, monté sur une mule.

L'ABBÉ.

Je vous félicite, noble dame.

ADÉLAIDE.

Je vous remercie, seigneur abbé. Courez, mes enfans ; montez sur le tertre, et avertissez-moi quand vous verrez la troupe s'approcher.

WILLIBALD ET OTTOMAR, grimant sur une éminence.

Allons à travers les broussailles ! Mon père arrive ! mon père arrive !

L'ABBÉ, s'efforçant de sourire.

Rien n'égale cette joie enfantine.

ADÉLAIDE.

Ah ! la mienne n'est pas moins vive. Je sauterais volontiers avec eux par-dessus les haies, si cela n'était pas inconvenant pour une femme honnête. Et pourquoi cela ne convient-il pas ? Oh ! les usages sont des tyrans ; ils ont asservi jusqu'à l'amour et à la tendresse. — Enfans, ne voyez-vous rien encore ?

WILLIBALD, la main sur les yeux.

Maman, le soleil m'éblouit.

OTTOMAR, s'élevant sur la pointe des pieds.

Ma chère maman, Ottomar est trop petit.

L'ABBÉ, ironiquement.

On dirait que le chevalier n'est allé faire qu'une visite d'amitié ?

ADÉLAIDE, avec chagrin.

Il a certainement fait son devoir ; et s'il l'a rempli avec promptitude, nous devons l'un et l'autre lui en savoir gré ; vous, l'instigateur de l'entreprise, et moi, sa tendre et fidèle épouse. — Willibald, ne vois-tu rien ?

WILLIBALD.

De la poussière ; maman, beaucoup de poussière, et au travers brillent comme des armes.

L'ABBÉ, ironiquement.

S'il s'élève autant de poussière au retour qu'au départ, c'est une marque certaine que chacun rapporte sa tête saine et sauve.

ADÉLAIDE, avec inquiétude.

Je ne sais, seigneur abbé, ce que je dois penser de vos discours. Prétendez-vous entacher l'honneur de mon époux ? pourquoi affligez-vous l'oreille de sa femme ?

L'ABBÉ.

Tel n'est point mon dessein, noble dame.

ADÉLAIDE.

A la bonne heure. Je ne suis point accoutumée à voir mon bonheur troublé. — Willibald, ne distingues-tu rien encore ?

WILLIBALD, frappant des mains.

Ah ! chère maman, c'est mon père, c'est mon père ! Je reconnais son casque, et le grand Walther qui trotte après lui, et le gros père Benjamin, perché sur son maigre mulet, comme un ours sur une branche d'arbre.

OTTOMAR.

Je vois aussi tout cela, chère maman.

ADÉLAIDE.

Mon Dieu ! je te rends grâce de ce que tu as daigné exaucer mon ardente prière, et rendre vains mes tristes pressentimens.

L'ABBÉ.

Des pressentimens, madame ! en avez-vous éprouvé ?

ADÉLAIDE.

Présages, rêves, visions, comme vous les voudrez appeler. Jamais, il est vrai, je n'ai pu voir, sans que mon cœur en fût troublé, s'éloigner le cheval de mon époux partant pour les combats ; mais

je n'avais pas encore ressenti ce qui s'est passé hier en moi. Il me semblait que j'étais accablée sous le poids d'un monde, et qu'un gouffre s'ouvrait entre moi et mon Théobald. Que Dieu soit loué ! ce n'était que l'effet d'une malheureuse disposition à m'exalter la tête : mon imagination s'enflamme si facilement !

L'ABBÉ

Ne rejetez pas si légèrement ces présages : ce sont des avertissemens du ciel ; votre époux revient véritablement sain et sauf dans vos bras : j'en rends grâces à Dieu et à saint Norbert ; mais sa vie est-elle donc le seul bien pour la conservation duquel vous ayez à trembler ? Tendre épouse, vous tenez encore plus, je le sais, belle dame, à sa fidélité. Eh bien ! si.... que le ciel l'en ait préservé !.... mais le tentateur est bien adroit.... si, enfin, dans l'obscurité douteuse d'une nuit éclairée par la lune, Satan s'était servi d'une jolie païenne pour tendre ses embûches au pieux chevalier ! Je les ai vues ces dangereuses filles : leur idole est la volupté. La pudeur n'a point de temple pour elles, et le chevalier a, dit-on, hérité de l'ardeur de son père.

ADÉLAÏDE, souriant.

Seigneur abbé, si vous ne plaisantez pas, je vous le dis franchement, votre langue est empoisonnée. Mais écoutez, j'entends déjà retentir les pas des chevaux. Venez, mes enfans ; descendez ; venez vite à la rencontre de votre père.

(Elle marche précipitamment avec ses fils du côté par où Théobald arrive.)

L'ABBÉ.

Malédiction ! il n'y a ici rien à faire.

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, WILLIBALD, OTTOMAR, THÉOBALD, L'ABBÉ, LE PÈRE BENJAMIN, BERTRAND ; suite.

ADÉLAÏDE, se jetant dans les bras de Théobald.

Cher époux ! sitôt de retour !

THÉOBALD, souriant.

Serait-ce trop tôt pour toi ?

ADÉLAÏDE.

Méchant ! je devrais peut-être te répondre oui.

L'ABBÉ, à part.

J'enrage.

THÉOBALD.

Jamais plus heureuse expédition. Je vous salue, abbé. Chère épouse, je t'apporte un présent plus précieux que tous tes bijoux.

ADÉLAÏDE.

Toi-même, n'est-ce pas ?

THÉOBALD.

Veux-tu me rendre vain ? il y a long-temps que je t'appartiens. Non, je te ramène un bien qui te fut ravi et qui t'a coûté bien des larmes. Puisses-tu toujours partager ta tendresse entre lui et moi ! Regarde autour de toi ; ton cœur ne te dit-il rien ?

ADÉLAÏDE apercevant Bertrand qui s'était tenu en arrière dans la foule, et se précipitant dans ses bras.

Mon père !

BERTRAND, l'embrassant, mais laissant voir sur son visage un grand trouble.

Chère fille!

ADÉLAÏDE.

Ah! c'est plus que ne me promettaient mes plus douces espérances. Dieu! je ne saurais parler; donnez-moi des larmes, donnez-moi des larmes! Est-il bien vrai? c'est vous que je presse dans mes bras! Ah! depuis long-temps, je tremblais que vous n'eussiez succombé sous le fardeau des années et de vos souffrances. Je ne puis me rassasier de votre vue. Vous êtes encore le même; seulement vos cheveux ont un peu plus blanchi. Dieu! je n'ai point d'expressions... ma reconnaissance éclate dans ces larmes.— Mon père, je suis mariée; voici mes enfans. Venez. Willibald, Ottomar; vous voyez votre aïeul, embrassez ses genoux et demandez-lui avec moi sa bénédiction.

(Ils se mettent à genoux devant Bertrand.)

BERTRAND les relevant et les caressant tour à tour.

Relevez-vous, relevez-vous. Si la bénédiction d'un vieillard qui vous aime.... comme ses enfans, peut être entendue du Tout-Puissant,... je vous bénis... Dieu, détournez d'eux le malheur, ou donnez-leur la force de le supporter!

ADÉLAÏDE.

Pouvez-vous penser au malheur dans ce moment fortuné? tous nos vœux sont accomplis.

WILLIBALD.

Grand-papa, baise-moi.

OTTOMAR.

Et moi aussi, grand-papa.

BERTRAND, les embrassant.

Aimables enfans ! (*attendri*) pauvres et chers enfans !

THÉOBALD.

Pourquoi pauvres, respectable vieillard ? que manque-t-il à leur bonheur ? N'est-il pas vrai, abbé ? un si doux spectacle est fait pour attirer ici-bas les anges prosternés aux pieds du trône de Dieu.

L'ABBÉ.

Ah ! chevalier, qu'osez-vous dire ? assimiler des joies terrestres avec la sainte contemplation du Tout-Puissant !

THÉOBALD.

Pardonnez à un laïque, à qui l'illusion religieuse n'a pas encore prêté ses ailes pour chercher ses ravissemens dans le troisième ciel.

L'ABBÉ.

Illusion ! Vous entassez imprudence sur imprudence. Toutefois, je vous pardonne en faveur de la bonne œuvre que vous avez si bien accomplie. Votre retour a été prompt ; sans doute vous avez totalement anéanti toute cette misérable horde de païens, renversé tous leurs autels, détruit toutes leurs idoles, et apporté tous leurs vases d'or et d'argent pour le service de l'église ?

THÉOBALD.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ; j'ai fait plus que je ne devais. Mon serment m'obligeait d'a-

bolir par le fer et le feu le culte des idoles, et de planter la croix chez les infidèles : le père Benjamin attestera que j'ai été fidèle à mes promesses.

L'ABBÉ.

C'est fort bien. Mais puisque l'ange de Dieu protégeait si visiblement vos armes, pourquoi n'avez-vous pas marché contre d'autres bourgades idolâtres, et n'y avez-vous pas porté l'épouvante et le ravage ?

THÉOBALD.

Parce que.... Je vous le dis une fois pour toutes.... parce que je ne veux plus tirer l'épée contre des hommes qui ne m'ont fait aucune offense. Sont-ils des brebis égarées qui se fourvoient dans le sentier de l'erreur, qu'on leur montre le bon chemin, mais qu'on ne les mène pas à la boucherie ; du moins je n'en serais plus le boucher.

L'ABBÉ.

Chevalier !

THÉOBALD.

Abbé !

L'ABBÉ.

Osez-vous vous révolter contre l'église ?

THÉOBALD.

Non, abbé. Je connais mes devoirs, et je les remplis. Mais ne voulez-vous pas prendre part à notre joie ? Jetez les yeux autour de vous, et lisez dans tous les regards le désir de jouir sans trouble, et dans toute sa pureté, d'un jour que Dieu a signalé par un bienfait.

ADÉLAÏDE, à Bertrand.

Qu'avez-vous, mon père? vous paraissiez agité.

BERTRAND.

Je ne me sens pas bien.

ADÉLAÏDE.

Rentrez; hâtez-vous; vous avez besoin de repos.
Vous avez éprouvé aujourd'hui tant d'émotions!

BERTRAND.

Ah! oui.

ADÉLAÏDE.

Venez donc; appuyez-vous sur moi; je vais vous
conduire dans un appartement tranquille.

BERTRAND.

Non pas au château, ma chère Adélaïde. Je ne
suis pas accoutumé à vivre au milieu des tours et
dans l'enceinte des murailles. Laissez-moi retourner
dans mon ancienne chaumière.

ADÉLAÏDE.

Elle est tombée en ruines et devenue inhabitable.
Accordez-moi la satisfaction de vous garder près
de nous.

BERTRAND, avec une émotion comprimée.

J'ai besoin d'être seul,... ou j'expire à vos pieds!
Je ne veux point d'autre demeure que ma cabane.

THÉOBALD.

Votre volonté est une loi pour vos enfans. Je vais
envoyer du monde, afin qu'on rende votre de-
meure logeable, et qu'on la pourvoie de toutes les

56 ADELAIDE DE WOLFINGEN,
commodités. En attendant, le meilleur appartement du château doit être pour vous, et un joyeux banquet va augmenter la joie de ce beau jour. Nous ferez-vous, abbé, le plaisir d'être des nôtres?

L'ABBÉ.

Aussitôt que j'aurai rempli les devoirs de ma charge.

THEOBALD.

Adieu donc, jusqu'au revoir.

SCÈNE III.

L'ABBÉ, LE PÈRE BENJAMIN.

L'ABBÉ, regardant le père Benjamin avec inquiétude.

Eh bien! mon père.

LE PÈRE BENJAMIN, humblement.

Qu'ordonne votre révérence?

L'ABBÉ.

Dites-moi si vous avez bien rempli votre mission; si vous avez justifié ma confiance?

LE PÈRE BENJAMIN.

Ma conscience ne me reproche rien.

L'ABBÉ.

Vraiment! En ce cas, je vous fais mon compliment d'en avoir une si large. Ne saviez-vous donc pas qu'il m'importait de gagner du temps, de pousser le chevalier de périls en périls, de le perdre, s'il était possible, ou du moins de le tenir éloigné pendant plusieurs semaines? Ne saviez-vous pas que

je ne l'avais engagé dans cette expédition qu'à ce dessein? Parlez.

LE PÈRE BENJAMIN.

Comment pouvais-je l'ignorer? Aussi ai-je fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour retarder son retour : je ne me suis pas contenté de l'exciter par des paroles; j'ai moi-même pris l'épée; je me suis jeté au plus épais de la mêlée, et j'ai été souvent couvert du sang des vaincus.

L'ABBÉ.

Vous avez si peu fait tout ce qu'il fallait, qu'ici tout est manqué pour moi, et qu'il me faudra peut-être attendre bien des années la rencontre d'une aussi favorable occasion. Ne voulez-vous pas vous aller reposer de vos fatigues sur vos lauriers? Vous aurez peine à reconnaître votre cellule, tant il y a long-temps que vous l'avez quittée.

LE PÈRE BENJAMIN.

J'ai fait ce qui dépendait de moi. Il faut prier Dieu d'incliner les cœurs au bien, et de ne pas refuser son assistance.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

HUGUES en habit de pèlerin, descendant d'une colline vis-à-vis du château.

Le voilà donc, enfin! voilà Wolfingen! Je vous salue, antique château, noble séjour de mes pères (*il s'agenouille, et baise la terre*)! j'étais dans la force de l'âge quand je vous quittai, et je suis main-

tenant un vieillard : suivi de cent valeureux compagnons, je sortis par cette porte ; le glaive des Sarrasins les a tous moissonnés , et je reviens seul aujourd'hui. (*Il descend de la colline , et considère le château pendant quelques momens avec une vive émotion.*) Tout est encore comme je l'ai laissé ; point de pierres rompues , point d'arbres abattus ; et , en croirais-je mes yeux ? le même nid d'hirondelles attaché à la muraille. Là , sous un chêne , je pressai pour la dernière fois , contre mon sein , ma femme en pleurs , et je bénis mon fils encore enfant , embrassant mes genoux ; plus loin , sous le toit de chaume de cette humble cabane , j'embrassai le tendre nourrisson , hélas ! le fruit du crime et de mon éternel repentir. Ah ! une foule de sentimens assoupis depuis vingt-trois ans dans le fond de mon cœur , s'y réveillent en ce moment. Je te rends grâce ô Dieu ! de ce que ton ange m'a ramené , à travers mille dangers , à la demeure de mes ancêtres , ne fût-ce que pour y réunir ma dépouille mortelle à leurs ossemens blanchis. Comme le cœur me bat ! il était bien moins agité à l'assaut de Ptolémaïs. Je suis tenté de demander à chaque arbre , à chaque pierre : Mon épouse vit-elle encore ? mon fils voit-il encore le jour ? Les fenêtres du château sont désertes , les ponts-levis abaissés , point de moissonneurs dans les champs ; ou la plus profonde paix règne en ces lieux , ou la peste y a exercé ses ravages. Ange protecteur de mes vieux jours ! dis-moi s'il peut y avoir encore quelque joie pour moi dans ce château ; ou dois-je retourner en Palestine , pour y chercher un monceau de terre où le pèlerin fatigué puisse enfin trouver le repos ?

SCÈNE V.

HUGUES, WILLIBALD, OTTOMAR.

OTTOMAR.

Viens, mon frère ; je veux te montrer un nid de pinçons que j'ai découvert hier.

WILLIBALD.

Est-il bien haut ? faut-il beaucoup grimper ?

OTTOMAR.

Non ; il est au pied d'un buisson.

WILLIBALD.

En ce cas je ne me soucie pas de le voir

OTTOMAR.

Imbécile ! Pourquoi ?

WILLIBALD.

Là où il n'y a ni peine, ni danger, il n'y a point de plaisir.

HUGUES.

Deux jolis enfans ! Mon cœur bondit.

OTTOMAR.

Regarde, mon frère ; un vieillard avec une grande barbe. Viens ; allons-nous-en.

WILLIBALD.

Non ; il faut lui parler.

OTTOMAR.

J'ai peur.

WILLIBALD.

Vas-t'en donc ; va chercher ton nid d'oiseaux.
(*A Hugues.*) Qui êtes-vous , bon vieux ?

HUGUES.

Un pèlerin de la Palestine.

WILLIBALD.

De la Palestine ! Apportez-vous des nouvelles de mon grand-papa ?

HUGUES.

De votre grand-papa ! Qui est votre grand-papa ? un gentilhomme ?

WILLIBALD, d'un ton fier.

Le vaillant chevalier Hugues de Wolfingen. N'avez-vous pas entendu parler de lui ?

HUGUES, ayant peine à se contenir.

Je crois me rappeler... Oui...

WILLIBALD, dédaigneusement.

Je crois me rappeler ! oui ! Vous n'avez jamais rien su de lui ; vous ne l'auriez pas oublié.

HUGUES, se détournant pour cacher sa joie.

Dieu ! Dieu ! quel enfant ! C'est mon sang. Contenons-nous ; le moment n'est pas encore venu.

OTTOMAR à Willibald.

Que marmotte-t-il entre ses dents ?

WILLIBALD.

Je crois qu'il cherche quelque mensonge.

HUGUES.

Permettez-moi une question, aimables enfans ; à quel chevalier appartient ce château ?

WILLIBALD.

Au chevalier Théobald de Wolfingen, mon père.

OTTOMAR, vivement.

Il est aussi mon père.

HUGUES, à part, avec énergie.

Mon Dieu ! je te rends grâce. Encore un mot, jeunes seigneurs. Vous avez parlé de votre grand-père, qui est allé à la Terre-Sainte. (*D'une voix tremblante.*) Avez-vous encore une grand'mère ?

WILLIBALD.

Non ; elle est morte depuis long-temps.

HUGUES, accablé et reprenant lentement la parole.

Morte depuis long-temps ! (*A part, avec douleur.*)
Marguerite ! (*Il s'efforce de se contenir. Aux enfans.*)
Chers gentilhommes ! je suis fatigué et sans force :
je vous prie de me donner un morceau de pain et
un verre de vin.

WILLIBALD ET OTTOMAR.

Vous allez en avoir.

(*Ils veulent sortir.*)

HUGUES, les arrêtant.

Et si votre père daignait m'accorder la couchée
dans le château....

WILLIBALD.

Je vais en parler à maman. Mon père ne fait que
d'arriver d'une expédition, et il repose : je ne dois
pas le déranger. Ottomar, reste ici en attendant.

Je ne resterai pas seul auprès de cette grande barbe.

SCÈNE VI.

HUGUES seul.

Dieu ! ma souffrance de vingt-trois ans a donc trouvé un terme ! Il est donc vrai que je puis rouvrir mon cœur à l'espérance ! M'as-tu aussi pardonné, Marguerite, chère épouse, maintenant glorifiée ? N'as-tu pas quitté ce monde en me maudissant ? — Oui, je suis indigne du bonheur qui m'attend, et il n'est que l'avant-coureur de celui que me promet mon Adélaïde. Les anges doivent envier la félicité de mes vieux jours. — Quels enfans ! Mon cœur a peine à se contraindre ; je ne sais comment j'ai pu résister au désir de les serrer dans mes bras. — De quelle race peut être leur mère ? Elle a mis de bonne heure dans l'âme de ses enfans les germes de l'amour filial et de l'honneur. Que Dieu l'en récompense ! — Je suis ravi que personne ici ne me reconnaisse : les cœurs de mon fils et de ma bru s'ouvriront librement devant moi ; j'éprouverai leur hospitalité, leur libéralité ; je saurai si Théobald pense encore à son père, s'il souhaitait son retour, s'il aurait des larmes à donner à sa perte. Quel spectacle, si tout réussit au gré de mes vœux ! Mais contenons-nous : que le cœur paternel ne se trahisse pas trop tôt !

SCÈNE VII.

HUGUES, ADÉLAIDE, WILLIBALD, OTTOMAR.

WILLIBALD ET OTTOMAR.

Le voilà , chère maman.

(Ils avancent vers Hugues , et lui apportent un verre de vin et un morceau de pain.)

HUGUES.

Que Dieu vous le rende , noble dame ! et à vous aussi , aimables seigneurs !

ADÉLAIDE

Vieillard , soyez le bienvenu. Si les enfans vous ont bien compris , vous arrivez directement de la Palestine.

HUGUES.

Oui , madame. J'ai traversé la Grèce , la Bulgarie et la Hongrie. J'ai , pendant cinq mois , lutté contre la faim , la soif et toutes les peines de la vie. Souvent je n'ai point eu d'autre couche que la terre , d'autre toit que le ciel ; souvent j'ai vainement cherché tout un jour une source pour étancher ma soif , et une chaumière pour y mendier un morceau de pain.

ADÉLAIDE.

Qui a pu , à votre âge , vous faire entreprendre un voyage si long et si périlleux ?

HUGUES.

Le désir de revoir ma patrie , de mourir aux lieux où je suis né , et que la main de mes enfans y fermât ma paupière.

ADÉLAÏDE.

Vous avez des enfans ? Comme ils vont se réj

HUGUES.

Mon cœur paternel aime à s'en flatter.

ADÉLAÏDE.

Les avez-vous quittés depuis long-temps ?

HUGUES.

Depuis très-long-temps , madame.

ADÉLAÏDE.

Ainsi , en vous revoyant , vous serez d'autant heureux , que votre absence a été plus lo
Rendez grâces à Dieu, vieillard, de ce que le c
est avare de cette sorte de plaisir. Mon épou
aussi un père qui suivit, il y a ving-trois ans ,
reur Frédéric à la Terre-Sainte. Il doit n'être
N'auriez-vous pas entendu parler , dans le
de vos voyages , du chevalier Hugues de Wolfir

HUGUES.

Pardonnez-moi , madame. Bien plus ; il m'a c
d'un message pour son fils.

ADÉLAÏDE, avec feu.

Serait-il vrai ? Ah ! parlez : respire-t-il enc

HUGUES.

Il vit.

ADÉLAÏDE.

Et votre message....

HUGUES.

Je ne puis le rendre qu'au chevalier Théob

ADÉLAIDE.

R. Entrez donc.

HUGUES.

Excusez-moi, madame : j'ai fait le vœu de n'entrer avant le lever du soleil dans aucune maison ni dans aucun château.

ADÉLAIDE.

Courez, mes enfans; réveillez votre père, et dites-lui qu'il se hâte de se rendre ici.

(Willibald et Ottomar sortent.)

SCÈNE VIII.

HUGUES, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

Puis-je être présente à votre entretien ?

HUGUES.

Je vous en prie.

ADÉLAIDE.

Enfin, notre plus fervente prière est exaucée ! Oh ! si nous pouvions encore espérer d'adoucir ses vieux jours !

HUGUES.

Me pardonneriez-vous mon indiscretion, madame ? Elle ne procède pas d'une vaine curiosité. Oserais-je vous demander dans quelle race le chevalier a choisi son épouse ?

ADÉLAIDE, avec embarras.

Oserai-je vous répondre dans l'espèce humaine ?

Théâtre de Kotsbus.

HUGUES.

Je ne vous comprends pas.

ADÉLAÏDE.

Cela veut dire , bon vieillard , que si les vertus domestiques ne naissent que sur un arbre généalogique , je ne puis me vanter d'aucune. Mes aïeux ne possédaient point de châteaux ; leurs noms n'étaient inscrits dans aucun nobiliaire ; mais si la fidélité , la pitié , la vertu , donnent des droits au cœur d'un chevalier , je n'échangerais les miens contre ceux d'aucune noble demoiselle.

HUGUES, surpris.

Vous ne sortez donc pas d'une noble tige ?

ADÉLAÏDE.

Non , vieillard ; mais je ne suis pas pour cela un rejeton abject. Vous ne voyez en moi qu'une simple villageoise , et mon père n'a point d'autre titre que celui d'homme respectable.

HUGUES, à part.

Eh bien , vieux insensé ! ne voilà-t-il pas un de tes préjugés d'enfance qui vient se mettre sur ton chemin ! Tu as pendant vingt ans couru après la sagesse , et à la première occasion tu rentres dans les lisières de ta nourrice !

ADÉLAÏDE.

Vous paraissez étonné. Peut-être connaissez-vous la façon de penser du chevalier Hugues sur ce point. Me trouverait-il indigne du nom de sa fille ?

HUGUES.

Rassurez-vous, madame : autant que je peux le connaître, je le crois incapable d'une telle faiblesse. Au premier moment, peut-être, la surprise lui fera froncer le sourcil, car vous ne savez pas combien il est difficile de surmonter les préjugés du premier âge. On a beau s'être enorgueilli de les avoir foulés aux pieds, il en reste toujours quelqu'un qui lève la tête et fait entendre sa voix. Quoi qu'il en soit, je vous suis caution que le front du chevalier Hugues ne peut être obscurci qu'un moment, et qu'il sera promptement revenu à lui-même. Et quand il saura, quand il verra que vous êtes, par votre tendresse et votre fidélité, digne du cœur de votre époux, et que vous remplissez avec soin vos devoirs de mère, il ne refusera pas sa bénédiction à vos nœuds.

ADÉLAÏDE.

Vos discours mettent le sceau à mon bonheur. Oni, la plus pure tendresse a seule uni nos âmes, et depuis huit ans elle a été inaltérable.

HUGUES, s'oubliant.

Que Dieu répande sur vous sa plus précieuse bénédiction ! (*Se reprenant.*) C'est ce que je crois pouvoir, sans crainte d'être démenti, vous souhaiter au nom du chevalier Hugues.

ADÉLAÏDE, avec transport.

O vous tous ! bons anges ! ramenez-le dans mes bras aussi rapidement que l'y appellent mes vœux ! Avec quel amour et quel dévouement je servirai sa vieillesse ! Comme mes enfans se joueront à ses pieds !

68 ADÉLAIDE DE WOLFINGEN,
pour amuser ses loisirs et lire ses moindres désirs
dans ses regards!

HUGUES, à part, très-ému

Dieu! arrache de mes lèvres la coupe de la joie,
afin que dans mon ivresse je n'oublie pas la reconnaissance que je te dois.

ADÉLAIDE.

Voici mon époux.

HUGUES, à part.

Allons, ferme, mon cœur.

SCÈNE IX.

Les précédens, THÉOBALD, WILLIBALD,
OTTOMAR.

THÉOBALD.

Où est ce vieillard qui a prononcé le nom de mon père?

HUGUES.

Je vous salue, noble chevalier. Que le ciel protège et vous et toute votre maison.

THÉOBALD.

Vous avez connu mon père? parlez : mon cœur vole au-devant de votre message.

HUGUES.

Le chevalier Hugues est depuis plus de vingt-ans au nombre de mes amis. J'ai combattu à ses côtés chez les Parthes, dans la Médie, en Perse et en Mésopotamie. Nos mains ont souvent réciproque-

ment étanché , avec tout le soin d'une affection mutuelle , le sang des blessures que nous avait faites le fer ennemi ; souvent , dans notre détresse , nous avons fraternellement partagé notre dernier morceau de pain , notre dernière goutte de boisson. Mais les hasards de la guerre nous ont séparés , lorsqu'après la mort de l'empereur Frédéric il marcha contre Ascalon à la suite du roi Richard Cœur-de-Lion. Là , se livra une grande bataille entre nous et Saladin. La victoire coûta bien du sang ; les plus vaillans chevaliers mordirent la poussière. L'armée entière crut votre père mort , et mon amitié consumma de longues années en vaines recherches. Enfin , il y a huit mois , fatigué d'une vie errante , je résolus de retourner dans ma patrie , et ce fut alors seulement que je retrouvai votre père à Babylone , parmi les captifs du soudan.

ADÉLAÏDE ET THÉOBALD.

Captif!

. HUGUES.

Il n'est que trop vrai ; il languissait dans de dures chaînes. Son visage était décharné , et ses joues si pâles , son oeil si creux , sa barbe si longue et si en désordre , que j'eus peine à reconnaître en lui mon ancien ami. Il me pressa , en pleurant , dans ses bras affaiblis , et déplora de ne pas avoir vu le terme de ses jours. Il me montra sa couche , une dure pierre ; de l'eau dans un vase grossier formait toute sa boisson , et il n'obtenait qu'un peu de riz pour sa nourriture.

THÉOBALD.

O Dieu ! mon pauvre père !

HUGUES.

Oh! me dit-il, mon cher Robert, tu vois mon triste état; tu vois quels indignes fers meurtrissent mes pieds et mes mains : mais combien la chaleur du jour et un travail inusité accablent mon vieux corps, combien souvent le fouet du gardien ensanglante ma peau, et comment les vapeurs humides qui s'élèvent de mon cachot, et les froides sueurs de la nuit, me ravissent le sommeil, la santé, le repos, ami, c'est ce que tu ne vois pas.

THÉOBALD.

Arrêtez, chaque mot refoule le sang vers mon cœur.

HUGUES.

(Adélaïde pleure.)

Toi, ajouta-t-il, sois plus heureux. Tu vas retourner en Allemagne et revoir notre chère patrie. Que Dieu accompagne tes pas ! Si ton chemin te conduit près de mon château, salue mon épouse si elle vit encore, et mon fils Théobald. Peins-leur les souffrances auxquelles ma vie est condamnée, réveille dans leurs âmes la tendresse conjugale et l'amour filial, et que, pour délivrer leur époux et leur père d'esclavage, ils rassemblent au plus tôt les richesses que le ciel leur a départies. Puisse-t-il, en attendant, le supporter encore ! Je compterai les jours de ton voyage, et prierai Dieu toute la nuit sur cette pierre pour qu'il soit heureux.

THÉOBALD.

Je vous remercie, digne vieillard, de vous être si fidèlement acquitté de votre commission. Mais, répondez : que faut-il pour sa rançon ?

HUGUES, en pliant les épaules.

Dix mille besans d'or.

THÉOBALD.

C'est beaucoup, oui, beaucoup; mais Dieu nous aidera. — Chère épouse, nous vendrons notre château; nous réaliserons tout; il faut le délivrer à tout prix.

ADÉLAÏDE.

Ah! oui, sans doute, Théobald; nous sacrifierons tout avec joie. Je vais à l'instant chercher mes joyaux, mes agrafes, mes bracelets d'or.

THÉOBALD.

Ajoutes-y mon écu suspendu.

OTTOMAR, tristement.

Pourquoi n'ai-je rien à donner?

HUGUES, à part.

Mon cœur est prêt à m'échapper.

THÉOBALD, en embrassant Adélaïde.

Je te rends grâce, ma chère, mon excellente femme; et à vous aussi, mes enfans. Ce moment leur enchaîne à jamais mon cœur.

HUGUES, à part.

Et le mien aussi.

THÉOBALD.

Nous nous retirerons dans une chaumière; nous cultiverons la terre; nous ne manquerons pas de pain; et, au lieu de mets recherchés, notre régal sera la douce espérance de rendre à la liberté notre vieux père. Je cours trouver l'abbé. Depuis long-

72 ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN,
temps il convoite mes possessions. Il est vrai qu'
lorsqu'il connaîtra mes nécessités, il ne voudra m'
donner qu'un vil prix : n'importe, pourvu qu'il
nisse aussi promptement que j'en ai besoin.

HUGUES, à part.

Je ne suis plus maître de moi.

THÉOBALD.

Entrez, vieillard ; allez prendre de la nourriture
mon épouse ne vous laissera manquer de rien.
J'aperçois Bertrand. Qu'il prenne part à nos favori-
bles espérances !

HUGUES, à part.

En effet, c'est Bertrand. Oh ! que ne puis-je
crier : Qu'as-tu fait de ma fille ?

SCÈNE X.

Les précédens , BERTRAND.

BERTRAND.

Vous avez laissé long-temps seul le vieux Bertran

THÉOBALD.

Venez. Réjouissez-vous avec nous. Voyez ; ce vieil-
lard apporte un message du chevalier Hugues ,
mon père. Il languit dans les fers du soudan de
bylone ; mais aujourd'hui mon château , mes terres
tout ce que je possède , je cours en mettre
prix aux pieds des musulmans , et je ramène mon
père en triomphe.

BERTRAND, considérant Hugues attentivement.

Que vois-je?... Ce visage ne me trompe-t-il pas ?
Ces traits.....

HUGUES.

Non, tu ne t'abuses pas : c'est moi-même.

BERTRAND, se jetant dans les bras de Hugues.

Le chevalier Hugues ! mon seigneur ! mon maître !

(Tous s'agitent à ces mots, laissent éclater leur étonnement, leur admiration et leur joie par des monosyllabes à peine articulés, entourent le chevalier et se précipitent à son cou : les enfans tombent à ses pieds. La toile s'abaisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salles du château. Huit portraits de grandeur naturelle, et représentant les ancêtres de Wolfingen, sont attachés aux lambris.

HUGUES en habit de chevalier, BERTRAND.

HUGUES.

NOUS sommes ici en sûreté ; ici , ni moines ni femmes ne peuvent nous épier. Approche : réponds-moi ; tu dois lire ma question dans mes yeux.

BERTRAND, avec embarras.

Vous voulez savoir le sort de votre fille ?

HUGUES.

Que tu es lent à t'expliquer ! Oh ! qu'ils sont froids, les hommes de l'Occident ! Parle , parle ; que ta langue soit moins avare de paroles.

BERTRAND.

Hélas !

HUGUES.

Tu soupîres !... Je t'entends.... Elle ne vit plus.. Une âme de plus crie malédiction sur moi au pied du trône de l'Éternel !

BERTRAND.

Plût à Dieu qu'elle fût morte !

HUGUES.

Que dis-tu ? Est-elle déshonorée, flétrie ?

BERTRAND.

Seigneur, préparez-vous à un récit.... Le monde ne vous est pas inconnu.... Vous savez ce que le hasard.... la destinée.... Dieu ! ma langue me refuse son secours. Vos cheveux se dresseront sur votre tête, votre sang se glacera dans vos veines.

HUGUES, avec calme.

Ne sais-tu pas à qui tu parles ? J'ai vécu soixante ans ; il y en a trente-cinq que je suis chevalier. Jouet de la fortune depuis que j'ai endossé la cuirasse, j'ai appris à discerner le mensonge de la vérité..... Si elle n'est pas déshonorée, parle, je suis préparé à tout.

BERTRAND.

J'ai pendant quinze ans élevé votre fille comme la mienne ; elle grandit : belle et vertueuse, elle attira les regards de tous les jeunes gens, soigna ma vieillesse, et se mit, à la mort de ma femme, à la tête de mon petit ménage. Jamais il n'entra dans l'esprit de personne de douter qu'elle fût la fille du vieux Bertrand. Ma femme mourut et emporta le secret de sa naissance au tombeau. Moi seul pouvais désormais en expliquer le mystère. Je connaissais, seigneur, votre intention ; j'étais fermement résolu de ne jamais déchirer le voile, et je me proposais, quand elle aurait atteint l'âge d'être pourvue,

ADÉLAIDE DE WOLFINGEN,
de lui choisir pour mari, dans le village, quelque
honnête jeune homme capable de faire son bonheur.

HUGUES.

Fort bien. Telle était ma volonté.

BERTRAND.

Un impénétrable décret du ciel en a autrement ordonné. — Un jour, fête de notre patron, tout le village se rendit de grand matin à l'abbaye : hommes, femmes, enfans, tout y courut ; les vieillards seuls demeurèrent. Moi-même j'avais invité ma fille d'adoption à suivre la foule : une indisposition m'empêchait de l'accompagner. Le même jour, à peine nos gens étaient-ils éloignés, des Vandales du voisinage, en embuscade, fondirent sur le village : ils étaient au moins cinquante ; ils pillèrent nos maisons, emmenèrent nos troupeaux, et se saisirent des malheureux vieillards restés dans leurs demeures. Je fus du nombre de ces infortunés. J'ai porté huit ans les fers des idolâtres ; ma fille était morte pour moi, et j'étais mort pour elle. Aujourd'hui même, jour affreux ! pourquoi y ai-je survécu ! aujourd'hui même, délivré par les mains de votre fils, j'arrive, et je trouve votre fille dans les bras de son frère !

HUGUES reculant avec effroi, mais s'efforçant de reprendre du calme.

Après ?

BERTRAND

Après ! — Daignez m'excuser, seigneur ; mais la douleur a troublé votre raison, ou vous ne m'avez pas compris.

HUGUES.

Ni l'un ni l'autre. J'attends cette histoire épouvantable qui doit me faire dresser les cheveux.

BERTRAND.

Sainte Vierge ! ne l'est-elle donc pas assez ? Votre fils mari de votre fille ! vos petits-fils fruits de l'inceste ! votre famille sous l'anathème de l'église !

HUGUES.

Adélaïde serait-elle une femme sans foi ? mon fils serait-il un ravisseur ? mes petits-fils ne sont-ils pas d'excellens petits garçons ?

BERTRAND.

Ah ! non, non, et c'est ce qui met le comble à leur misère. Ils s'aiment si tendrement ! Leurs enfans sont des anges, et il faut qu'ils se séparent pour jamais, et les pauvres petits innocens seront en proie à la honte et au mépris.

HUGUES.

Et qui les y contraindra ?

BERTRAND.

Dieu ! comment pouvez-vous le demander ? Seigneur, vous êtes chrétien, et vous pouvez souffrir cette abomination !

HUGUES.

Pourquoi pas ? Je te pardonne tes scrupules : d'aveugles préjugés religieux te les ont inspirés ; l'ignorance du monde les a nourris, une vieille habitude leur a donné une force de géant. Mais regardons de plus près le fantôme si terrible à tes yeux. Quel in-

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN ,
convénient pourrait naître de tout ceci ? Leurs cœurs
sont unis par un double lien d'amour ; leur bonheur
est-il encore susceptible de s'accroître ? Parce que
son frère l'a rendue mère , leur union a-t-elle pro-
duit des enfans d'une moins grande espérance , des
parens moins dignes d'envie ?

BERTRAND.

Tout cela est vrai , seigneur ; mais.....

HUGUES.

Allons. Le tableau n'est encore tracé qu'à demi.
Je ne te les ai montrés que dans leur château ; je
vais te faire voir ce qui se passera au dehors. Un
bon père , un tendre époux , sera-t-il un mauvais
voisin ? en fera-t-il moins de bien ? convoitera-t-il
celui d'autrui , lui qui , avec une telle femme et de
tels enfans , se croit plus riche qu'un prince ?

BERTRAND.

Non , sans doute , seigneur ; mais le scandale.....

HUGUES.

Le scandale ! pour qui y en aura-t-il ? non pour
moi , pour toi peut-être ? rassure-toi , bonhomme ,
je te délivrerai aussi de ce fantôme. L'homme , me
diras-tu , a d'autres devoirs qu'envers sa sœur , des
devoirs dont je n'ai point parlé et qui sont plus sa-
crés que tous les autres , des devoirs envers Dieu.

BERTRAND.

Ah ! c'est précisément là....

HUGUES.

Eh bien ! priera-t-il avec moins de ferveur ? et

prends-y garde : sa prière n'est pas l'importunité d'un désir insatiable de richesses et d'honneurs ; sa prière est la paisible effusion d'une âme satisfaite et reconnaissante. Combattrait-il avec moins de valeur pour l'église et pour la patrie, que l'aventurier dont aucune pensée pour sa femme et pour ses enfans n'enflamme le courage ? recevra-t-il les sacremens avec moins de dévotion , près de sa compagne prosternée à ses côtés ? des remords empoisonneront-ils ses derniers momens, parce que , fidèle à la vocation de l'homme , il aura donné à la patrie deux utiles citoyens , au monde deux hommes probes , au ciel deux anges de plus ? Non , non , non ; accompagné de son épouse et de ses enfans , il ira un jour , le front serein , devant le trône du juge suprême , recevoir son arrêt et joindre sa voix aux concerts des bienheureux.

BERTRAND.

Mais la défense de Dieu....

HUGUES.

Je comprends ce que tu veux dire. La première loi de Dieu , c'est le bonheur de ses créatures : cette loi , aussi ancienne que la création , est universellement reconnue chez toutes les nations , dans chaque partie du monde et par toutes les religions. Celle que Moïse établit , par la bouche de Dieu , pour l'avantage d'un peuple particulier , et qui peut-être n'était bonne que pour ce peuple , souffre quelques exceptions ; et quel cas en fut jamais susceptible ? — Rassure-toi donc , bon vieillard ; donne-moi ta main , et que ce secret demeure entièrement ense-

veli ; qu'Adélaïde continue d'être la fille du vieux Bertrand : réjouis-toi avec moi du bonheur de nos enfans ; réjouissons-nous ensemble , et garde le silence.

BERTRAND.

Aussi vrai que je souhaite que Dieu me fasse miséricorde à mes derniers momens , ce que vous me demandez , seigneur , m'est impossible. Un sentiment intérieur de crainte de Dieu s'y oppose. Vous avez parlé à mon esprit , et mon esprit est faible ; parlez à mon cœur , et je suis prêt à vous entendre.

HUGUES.

A ton cœur ?... Ai-je besoin de te représenter les maux que tu attires sur nous tous , la douleur profonde de mes enfans et de mes petits-enfans , le désespoir de ton vieux maître ? dois-je , et je ne le fais qu'à regret , dois-je te rappeler les bienfaits que j'ai répandus sur toi , et jadis sur tes vieux parens ?

BERTRAND, se jetant à ses pieds.

Ah ! non , mon seigneur ; je vous en rends grâce : le souvenir en est gravé dans mon cœur. Mais mon cœur me dit aussi qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; et sacrifier tous les intérêts temporels plutôt que de risquer de perdre les biens de l'éternité. Si vous pouviez vous faire une idée des terreurs de l'enfer qui épouvantent mon âme , mon bon seigneur , vous prendriez pitié de moi. Laissez-moi du moins consulter notre vénérable abbé au tribunal de la pénitence....

HUGUES, vivement.

Que dis-tu ? Écoute-moi pour la dernière fois.

Puisque la douleur de mes enfans, le malheur d'innocentes créatures, le désespoir de ton bienfaiteur ne te touchent pas, entends le serment que je fais devant Dieu, sur ma foi et sur mon honneur de chevalier : si d'un mot ou d'un geste tu trahis ce redoutable mystère, ma main plongera ce glaive dans ton sein.

BERTRAND.

Traitez votre serviteur comme il vous plaira ; je vous bénirai à mon dernier soupir. Mais ma conscience me crie de sauver avant tout mon âme et m'épouvante plus que votre serment. — Vos enfans peuvent encore racheter leur péché, et, au prix de quelques chagrins dans ce monde, obtenir l'éternelle sanctification. Mais dites : que répondrai-je, quand votre fils m'accusera au tribunal de Dieu ? cet homme dira-t-il, a tout su, et, en me cachant cet horrible secret, il m'a ravi le seul moyen d'échapper à la perdition.

HUGUES.

Écoute, Bertrand ; seras-tu rassuré si mon fils, informé de tout, partage mon opinion ?

BERTRAND, hésitant.

Peut-être alors pourrai-je....

HUGUES.

Vas donc, et dis-lui qu'il vienne me trouver.

BERTRAND.

Comment ! vous voulez ?...

HUGUES.

Je veux lui découvrir moi-même le mystère ; ne

lui en laisse rien soupçonner par avance. Tu peux rester ici près, et attendre que je t'appelle.

BERTRAND, s'en allant.

O saints ! ayez compassion d'un pauvre vieillard tourmenté par les angoisses de sa conscience.

SCÈNE II.

HUGUES seul.

Voilà les fruits d'une aveugle dévotion, de la crédulité, de l'abnégation de sa propre raison, de ce précieux don de la nature ! Que dois-je attendre du premier moment ? comment trouverai-je mon fils ? Je veux l'éprouver avant de lui rien révéler ; et si son esprit et son cœur se montrent assez faibles pour sacrifier l'éternelle loi de la nature aux sophismes des prêtres ; si la superstition le maîtrise, que ma bouche se taise et que Bertrand meure ! Il vaut mieux qu'un vieillard, déjà au bord de la tombe, soit la victime de son aveuglement, que de voir toute une famille devenue la proie des préjugés, tomber dans l'état le plus misérable.

SCÈNE III.

HUGUES, THÉOBALD.

THÉOBALD.

Vous m'avez fait appeler, mon père ?

HUGUES.

Approche, mon fils ; nous sommes seuls ; j'ai à te parler. Je t'ai laissé petit garçon , grimpant sur tous les arbres du parc , et coupant des branches de coudrier ; maintenant, devenu homme, tu joutes et romps des lances. As-tu remporté le prix dans quelques tournois ?

THÉOBALD.

Deux fois, mon père ; à Worms et à Ratisbonne, et toujours en présence de l'empereur.

HUGUES.

Fort bien. As-tu fait la guerre au dehors ?

THÉOBALD

Trois fois pour mes amis, une seule pour moi-même.

HUGUES.

Pour quelle cause, et contre qui ?

THÉOBALD.

Contre Conrad de Rudolsheimer. Ses fils avaient assailli le bourg de Rappach, enlevé une jeune fille, et réduit en cendres une habitation ; ils se refusaient à réparer le dommage.

HUGUES.

Quand fis-tu la paix avec lui?

THÉOBALD.

Lorsque je l'eus vaincu.

HUGUES.

Fort bien. N'as-tu jamais perdu ton écu?

THÉOBALD.

Jamais, mon père.

HUGUES.

Fort bien. As-tu reçu des blessures?

THÉOBALD.

Cinq.

HUGUES.

Toutes par-devant?

THÉOBALD.

Toutes, mon père. (*Avec chaleur.*) Un éten
est suspendu dans l'abbaye d'Emersdorff; c'est
qui l'y ai apporté.

HUGUES.

A merveille. Qui t'apprit le métier des armes?

THÉOBALD.

Mon oncle.

HUGUES.

Et qui t'a reçu chevalier?

THÉOBALD.

Le duc de Brunswick, Henri-le-Lion.

HUGUES.

Fort bien. Jusque-là tout a été au mieux
brasse-moi.

THÉOBALD, l'embrassant.

Et maintenant, mon père....

HUGUES.

Arrête; nous n'avons pas fini. Depuis quand ta mère est-elle morte?

THÉOBALD.

Depuis neuf ans. Elle a expiré dans mes bras, et repose ensevelie dans le tombeau de mes ancêtres.

HUGUES, se détournant.

Marguerite! (*A Théobald.*) Est-elle morte doucement?

THÉOBALD.

Ses derniers momens furent calmes et sereins; sa mort ressembla à sa vie; elle bénit vous et moi. (*Très-ému.*) Mon père, voulez-vous rouvrir nos plaies?

HUGUES.

Bien. De qui appris-tu les préceptes de la religion?

THÉOBALD.

Du père Bernard, de l'ordre des prémontrés.

HUGUES.

Tant pis. Quel est le plus saint de tes devoirs?

THÉOBALD

C'est à quoi je n'ai jamais pensé, mon père; ils me sont tous sacrés.

HUGUES.

Fort bien, mon fils. Mais ils n'ont pas tous un égal degré d'importance. Le devoir envers Dieu est le premier; viennent ensuite les devoirs envers l'hon

neur ; puis envers l'amour, et enfin envers l'église ; à moins que tu ne fasses aucune différence entre l'église et Dieu.

THÉOBALD.

L'église tient la place de Dieu.

HUGUES.

Mais elle n'est pas toujours son organe. Écoute-moi, mon fils : comprends et pèse mes discours ; c'est un vieillard sexagénaire qui, sur le bord de la fosse, parle avec calme et conviction à son fils unique et chéri, dont le bonheur est l'objet de ses plus ardentes prières : aujourd'hui ou demain s'écroulera cet édifice déjà en ruine ; l'aspect de la tombe ne se concilie pas avec le mensonge. Écoute-moi. Esprits de mes aïeux ! c'est vous que je prends à témoin de la vérité. Que ma langue se glace, et que je respire un souffle empoisonné, plutôt que je veuille corrompre le cœur de ce dernier rejeton de votre race ! Et toi, Être éternel que j'adore, ôte à ces momens leur amertume, et répand-la sur ma dernière heure ! Je te rends grâces de ce que tu m'as fait retrouver en lui un digne chevalier et un bon fils ; mais permets que je trouve aussi en lui un cœur ferme et inébranlable comme son courage, d'acier pour les préjugés, et de cire pour l'amour et l'honneur.

(Il se relève)

THÉOBALD.

Mon père, vos discours.....

HUGUES.

Mon fils, il y a plus de trois cents ans que Jean de Wolfingen bâtit ce château. Il fut le premier de

notre maison qui , par sa valeur , gagna l'épée et les éperons de chevalier. L'empereur Conrad lui en conféra la dignité en 912, sur le champ de bataille même où , combattant contre les Hongrois , son sang venait de couler pour sa patrie. Il épousa Wolfhild de Sickingen , et pour l'amour d'elle il donna à ce château le nom de Wolfingen. Il fut massacré dans une querelle pour une statue de saint Pierre qu'on lui avait secrètement enlevée. Son fils, le second portrait, Egbert de Wolfingen , fut accusé d'avoir tué un comte Baudouin. Il fut obligé , pour prouver son innocence , de recourir au jugement de Dieu. Il succomba ; mais il protesta jusqu'à son dernier soupir contre l'odieuse fausseté de l'accusation. (*Montrant le troisième portrait.*) Son fils, Maximilien, eut l'imprudence de dire, dans l'abandon d'un joyeux festin , que l'image miraculeuse de la Sainte Vierge à Emmerich pourrait bien n'être qu'une fraude pieuse : il fut assassiné à l'instigation des prêtres. (*Au quatrième portrait.*) Son fils Henri, que l'exemple de son père n'avait pas rendu plus sage , ayant hasardé quelques paroles indiscretes sur le pouvoir des papes , fut banni , abandonné de ses enfans et de ses amis , et mourut de chagrin. (*Au cinquième portrait.*) Son fils, Albert, élevé par des moines , faible , et épouvanté de la destinée de son père , donna la moitié de ses biens aux prêtres , enrichit l'Eglise des meilleurs domaines de la maison de Wolfingen , mourut couvert de reliques , et peu s'en fallut qu'il ne passât pour saint. (*Au sixième portrait.*) Son fils, Hermann, marcha contre les idolâtres pour les convertir à la foi chrétienne.

Son cœur lui joua un mauvais tour. Il s'amouracha d'une jolie païenne ; mais il fut forcé de l'abandonner , parce qu'elle resta fidèle au culte des idoles. Il se maria avec Marie de Simmern , qui lui donna un fils , mais ne le dédommagea pas de la perte de sa chère païenne. Il languit dans les infirmités d'une triste vieillesse , et mourut. (*Au septième portrait.*) Mon grand-père , Otton de Wolfingen , s'étant écarté de sa suite à la chasse , fut tué par les trois fils de Leiningen , à cause de je ne sais quelle ancienne querelle. Il cherchèrent un asile dans le cloître des bénédictins , à Zettern , où aucun mortel n'aurait osé les attaquer , et où , à prix d'argent , ils furent absous au nom de Dieu. (*Au huitième portrait.*) Mon père , François de Wolfingen , voulant venger la mort du sien , maltraita , dans son juste courroux , un frère lai des bénédictins qu'il rencontra dans la campagne. Banni , déclaré proscrit , il mourut dans la misère. Je me rappelle encore la douleur de ma pauvre mère ; mais n'en parlons pas. Enfin , moi-même , mon fils , moi-même j'ai augmenté cette longue série d'infortunés qu'a perdus la superstition. Je ne rougis point de me confesser à toi. J'ai eu un moment de faiblesse ; et quel homme en est exempt ? Une seule action condamnable a rempli d'absinthe la coupe de ma vie. Ta mère était une digne femme ; mais la beauté ne lui avait pas été donnée en partage. Elle m'aimait ; je n'étais que son ami. Ne pouvant prendre sur moi de la presser sur mon cœur avec une tendresse égale à la sienne , ni d'attacher sur elle les regards enflammés de la volupté , je me dérobaï à ses em-

brassements. J'ignore si elle avait deviné ce qui se passait en moi ; mais, que Dieu l'en récompense ! jamais elle ne me dit un mot qui pût me troubler ; jamais elle ne m'accueillit avec un front soucieux, et ne cessa de mériter et d'obtenir mon respect : mais c'était là..... tout mon amour. (*Il s'arrête.*) Il faut tout t'avouer, mon fils, pour que mon exemple te serve de préservatif. Mon penchant m'entraînait souvent auprès des jeunes villageoises ; je ne respectais pas toujours le voile qui cachait leur sein, et je me permettais d'autres libertés. Un jour d'été, je rencontrai dans la campagne une fille charmante : Rosamonde était le nom de cette aimable créature. Elle était orpheline, n'avait rien au monde que son honneur, et je le lui ravis. Tu t'étonnes, tu rougis. Fort bien, mon fils ; que ce moment ne sorte jamais de ta pensée. J'en prends Dieu à témoin ; j'ai été toute ma vie un homme de probité.... Dans cette occasion seulement.... Vois-tu les larmes qui coulent de mes yeux ? J'en ai versé des millions, et cependant chaque larme tombe encore aussi brûlante sur mon cœur que si c'était la première. La jeune fille devint enceinte, me donna une fille, et mourut. Je confiai le malheureux fruit de ma faiblesse à un honnête villageois dont la femme mit au monde, dans le même temps, un enfant mort. Il me jura un silence éternel, et éleva la pauvre orpheline sous le nom de sa fille. Mon âme avait perdu sa tranquillité ; partout l'image de Rosamonde pâle et mourante s'offrait à mes regards ; partout je croyais entendre son dernier soupir. Je voulus expier ma faute ; je fis vœu d'aller à la Terre-Sainte

combattre les infidèles. J'abandonnai femme, enfans, patrie, pour suivre les étendards de l'empereur Frédéric-Barberousse, et pour aller massacrer, au nom de Dieu, des hommes qui ne m'avaient jamais offensé. Chaque fois que mon épée abattait un Sarrasin, je croyais laver dans son sang ma mauvaise action ; mais en vain. Je priaï, prosterné sur les degrés du Saint-Sépulcre, mais inutilement. Je m'imposai les plus rudes pénitences ; j'entrepris les plus pénibles pèlerinages, mais sans fruit : ni discipline ni indulgence ne peuvent étouffer le ver rongeur de la conscience. Enfin, je fus grièvement blessé dans une affaire, et fait prisonnier par le soudan de Babylone. Là, j'ai languï pendant vingt ans dans les chaînes des infidèles, jusqu'au moment où j'ai été délivré, avec d'autres chevaliers, par l'empereur grec. Fatigué des illusions du monde, plein d'un désir inquiet de me rapprocher des miens et de revoir mes foyers, je pris le bourdon du pèlerin, et, revenu aujourd'hui, je trouve ma femme morte, et ma fille (*il regarde attentivement Théobald*) dans les bras de son frère.

THÉOBALD, consterné

Dieu! (*Après une longue pose.*) Ah ! ma femme ! mes enfans !

HUGUES l'observant, et à part.

Bon. (*Haut.*) Eh bien, mon fils, parle : que vas-tu faire ?

THÉOBALD.

Prenez ma vie ; mais laissez-moi mon épouse.

HUGUES.

Impossible : tu connais les commandemens de Dieu.

THÉOBALD.

Ainsi Dieu pourrait me punir ! Pourquoi m'a-t-il donné un cœur sensible et tendre ? Je ne saurais l'abandonner.

HUGUES.

Ne crains-tu pas les sévères châtimens de l'église ?

THÉOBALD.

Peu m'importent ses anathèmes ! Qui m'arrache mon épouse ne peut me rendre plus malheureux.

HUGUES.

Il faut te séparer d'elle : je te l'ordonne.

THÉOBALD.

Mon père, je ne puis.

HUGUES.

Ta mère te maudira du fond de sa tombe.

THÉOBALD.

Quand chaque pierre me maudirait ; quand chaque souffle de vent m'apporterait une malédiction , ce serait en vain. Je ne puis.... Elle est tout pour moi. Et mes enfans....

HUGUES.

Bien, bien, mon fils ; embrasse-moi.

THÉOBALD.

Comment ? mon père....

HUGUES.

Tu as rempli toutes mes espérances ; j'en rends grâces à Dieu. — Rassure-toi ; je ne voulais que t'éprouver. Adélaïde est ta sœur ; mais elle n'est pas moins ta femme. Si une semblable union , dans de telles circonstances , était véritablement un péché devant Dieu , il aurait mis dans l'âme des frères et des sœurs une horreur naturelle les uns pour les autres. Tout ce qui , dans la société , est salutaire pour la masse , ne fait pas toujours loi pour les individus. Reprends donc courage , mon fils ; confie-toi en Dieu , aime ta femme , fais de tes enfans des hommes vertueux , et mérite les bénédictions qu'en ce moment je répands sur toi , de toute l'affection de mon cœur.

THÉOBALD.

Ah ! mon père ! mon père chéri ! vous me rappelez à la vie ; vous me rendez la raison : j'étais au moment de la perdre.

HUGUES

Cachons néanmoins ce secret à Adélaïde. Les nerfs d'une femme sont trop faibles pour une telle secousse ; la superstition jette de trop profondes racines dans leurs âmes : la tienne se croirait une pécheresse rejetée pour jamais , et elle empoisonnerait ses jours , les tiens et les miens par ses pieuses terreurs. Qu'elle continue de se croire la fille de Bertrand , et qu'excepté lui et nous , l'œil d'aucun mortel ne pénètre cet important mystère. Où est Bertrand ? Qu'il entre dans notre ligue , et qu'il s'enchaîne par un serment. Appelons-le.

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE IV.

Les précédens , BERTRAND.

HUGUES, prenant Bertrand par la main.

Félicite-moi, bon vieillard ; je puis me réjouir de mes enfans.

THÉOBALD, l'embrassant.

Quoique tu ne sois plus le père de mon Adélaïde, je n'en dois pas moins à tes soins une femme fidèle, pieuse, et c'est ce que je n'oublierai jamais.

BERTRAND, troublé.

Vous savez donc tout ?

HUGUES.

Je lui ai tout dévoilé. Tu ne dois plus conserver de scrupules ; le péché ne peut retomber que sur moi, sur lui et sur ses enfans.

THÉOBALD.

Chasse ces visions qui troublent ton esprit ; ne pense plus au passé ; jouis du présent ; oublie tout, excepté notre amour pour toi.

BERTRAND.

Bon et noble seigneur !.... Oui, je veux être tranquille ; pourvu que je le puisse. Vous êtes l'un et l'autre de loyaux, de pieux chevaliers ; vous ne voudriez pas, en me trompant, exposer mon salut.

HUGUES.

Que Dieu me prive du mien, si je ne suis pas ferme

et sincère dans ma foi ! Nous ne marchons pas dans le chemin des ténèbres. (*Il tire son épée.*) Approchez ; posez la main sur cette épée, et prononcez avec moi le serment d'un éternel silence. (*Théobald et Bertrand répètent le serment, Théobald avec fermeté et Bertrand d'une voix tremblante.*) Je jure, par Dieu et tous les saints, que cette langue ne trahira jamais le secret de la naissance d'Adélaïde ! Que le ciel me punisse, si je me parjure, qu'il ne m'accorde aucun pardon de mes péchés ; que le tourment de ma conscience me suive partout et me précipite dans le désespoir ; qu'il s'empare de mon lit de mort, et me torture à ma dernière heure, jusqu'à m'empêcher de prier, et qu'alors je souhaite vainement de mourir ; qu'aucun sacrement, qu'aucune bénédiction ecclésiastique n'aient la force de me délier de ce serment, et que la tombe qui doit m'ensevelir ensevelisse aussi mon secret ! je le jure aussi sincèrement que je souhaite que Dieu me soit miséricordieux. *Amen.* (*Il remet son épée.*) Tout est accompli. Embrassez-vous. Le sentiment du repos qui, depuis vingt-trois ans m'était étranger, renaît aujourd'hui dans mon âme. La douce perspective d'une heureuse vieillesse se rouvre devant moi ; je me sens plus léger, plus dispos ; tout, autour de moi, a pris une face riante. Viens, mon fils ; viens dans les bras de celle qui est doublement ma fille !

SCÈNE V.

BERTRAND seul.

Malheur à moi ! qu'ai-je fait ? quel frisson fait frémir tous mes membres ? quelle terreur infernale me saisit ? mon serment est un sacrilège. Vieux pécheur, déjà la tombe s'ouvre sous mes pas ; je succombe sous le poids de mon crime. Confident de l'inceste !.... Dieu fait planer sur moi la nue qui renferme la foudre ; l'éclair brille.... Comment échapper aux regards inévitables du juge suprême ? (*Il tombe accablé sur un siège.*) Faible vieillard ! ton cerveau est embrasé ; que ton sang se calme ; tu t'épouvantes d'un fantôme. Jette un regard sur cet heureux couple, sur ces enfans innocens ; jette sur eux un regard d'humanité seulement ; il n'en faut pas davantage. Quel démon, fût-il depuis mille ans au service de l'enfer, quel démon pourrait se charger d'accomplir la malédiction de ces tendres créatures ?... Mais les malédictions de l'église ne me menacent-elles pas ? l'église ne me rejettera-t-elle pas de son sein ? les terreurs de l'enfer n'assiégeront-elles pas ma conscience à mes derniers instans ?.... Ma conscience !... Ai-je donc seul une conscience ? Le chevalier Hugues et son fils ne sont-ils pas complices de l'innocente tromperie ? leur exemple ne peut-il donc pas me rendre le repos ? Hélas ! un triple lien d'amour enchaîne ces cœurs sans malice ; l'éclat des choses terrestres éblouit leurs yeux ; l'éternité échappe à leurs regards ! Mais voilà huit ans

écoulés , et Dieu a souffert cette horreur ; le feu du ciel n'a pas consumé cette demeure ; la grêle n'a pas ravagé la plaine ; le mari , le frère , l'épouse , la sœur , les fruits de l'inceste , tous vivent , se réveillent chaque matin plus heureux , louent avec un cœur content le créateur , et n'ont encore été marqués par aucun signe. Dieu en a pour les fraticides , pourquoi n'en a-t-il pas aussi pour les incestueux ? Téméraire ! oses-tu blâmer la clémence de Dieu ? ose-tu vouloir pénétrer dans le secret de ses conseils ? Malheureux ! quand le Tout-Puissant se rend témoin de l'abomination , n'est-ce pas pour y mettre un terme ? Et tu voudrais te taire ! songe à ta dernière heure. Quand tu réclamerais du reconfort ; quand le prêtre t'interrogera sur tes péchés , si , avant que tu aies pu en bégayer la confession , l'esprit malin te ravit la parole ; si tu soupîres après le saint viatique , et si tu ne le reçois que pour ton éternelle damnation ; si tu persévères dans ton péché , et que les démons te traînent au tribunal de Dieu !.... Ah ! loin de moi la pitié ! loin de moi le respect humain ! je dois sauver mon âme. Des rochers pendent sur ma tête ; des abîmes sont entr'ouverts sous mes pas. (*Il se jette à genoux.*) Vierge sainte ! priez pour moi.

SCÈNE VI.

BERTRAND, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Dieu bénisse le pieux Bertrand !

BERTRAND.

C'est Dieu qui vous envoie.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce ? ton regard troublé erre autour de toi ,
comme si le poids d'un énorme péché accablait ta
conscience.

BERTRAND.

Oh ! le tentateur me poursuit.

L'ABBÉ.

Jette-toi dans les bras de l'église, et tu retrouve-
ras le repos. Qu'est-ce donc qui tourmente ton âme ?

BERTRAND.

Révérend seigneur, vous êtes pieux et éclairé ;
faites une œuvre de miséricorde , et tirez-moi d'un
doute.... Vous l'avez su ; j'ai été retenu pendant
huit ans parmi les idolâtres ; témoin forcé de leurs
impitiés, j'y ai éprouvé bien des chagrins ; et quand
quelquefois je menaçais ces pécheurs des châti-
mens de Dieu, ils se riaient de moi, et m'oppo-
saient ce qu'ils appelaient la raison.

L'ABBÉ.

La raison sans la foi , c'est un bâton sur l'Océan ,
une ancre sur la terre ferme.

Théâtre de Kotzebue.

BERTRAND.

Là était entre autres un jeune couple uni par l'amour et par l'accord de tous leurs sentimens. Entourés d'aimables enfans, la paix habitait sous leur toit; la vertu la plus pure régnait dans leurs âmes; mais ces heureux époux,.... le croirez-vous, seigneur abbé? étaient frère et sœur.

L'ABBÉ, faisant le signe de la croix.

Est-il possible! Grand Dieu! quelle est votre clémence, puisque le déluge et le feu de Sodôme n'ont pas encore anéanti les lieux souillés de semblables horreurs? Et toi, vieillard, peux-tu encore leur supposer quelque vertu, à des pécheurs qui violent insolemment le plus sacré des commandemens de Dieu; qui, semblables aux fils et aux filles des hommes du temps de notre patriarche Noé, excitent la colère et la vengeance du Seigneur? ne sais-tu donc pas que les vertus sont le masque de Satan? Je le vois, et le cœur m'enseigne, le levain de l'idolâtre a déjà infecté ton âme. Hâte-toi, hâte-toi, malheureux poussin fourvoyé; sauve-toi sous l'aile maternelle de l'église, et mortifie ton corps par le jeûne et par la prière. *Ave Maria, ora pro nobis.*

BERTRAND, fort troublé.

Ainsi vous pensez, révérend seigneur, que si un chrétien avait par hasard et sans le savoir épousé sa sœur, une telle union ne saurait subsister?

L'ABBÉ.

Saint Norbert! tu offenses mes oreilles par une

semblable question. Un inceste ! ma bouche a peine à prononcer ce mot.

BERTRAND.

Pardonnez, seigneur abbé, si j'ose approfondir la chose. — Si le bonheur d'un tel mariage était depuis long-temps le modèle de la contrée ; si des enfans aimables, bien élevés...

L'ABBÉ.

Arrête, je frémis. Malheur ! malheur ! Une engeance formée par le péché ! pourrais-tu croire qu'un péché soit moins tel parce que ses suites funestes ne se manifestent pas soudainement aux faibles regards des mortels ? Le voleur est-il moins un voleur, parce qu'il jouit de son larcin avec une apparente tranquillité ? qui peut connaître à fond la longanimité de Dieu ? Qui peut pénétrer la sagesse de ses vues, quand son bras tarde à lancer la foudre sur la tête du coupable ?

BERTRAND.

Seigneur abbé, permettez-moi encore une question. — Que doit faire celui qui a connaissance d'un semblable péché ?

L'ABBÉ.

Aller livrer les coupables à la justice, afin de n'être pas condamné avec eux.

BERTRAND.

S'ils sont ses bienfaiteurs !

L'ABBÉ.

Quel est son premier bienfaiteur ? Dieu. A qui a-t-il d'abord promis obéissance ? à Dieu.

BERTRAND.

Mais si sa langue est liée par un serment !

L'ABBÉ.

Malheur à lui, si dans l'ivresse du péché il était retenu par un pareil engagement ! Ne t'y trompe pas : Dieu ne se laisse pas abuser. L'église n'a-t-elle pas exclusivement le pouvoir de lier et de délier ? La violation de son serment serait le premier pas vers la repentance.

BERTRAND, hors de lui-même et se jetant à genoux.

Révérant seigneur, voulez-vous m'entendre en confession ?

L'ABBÉ, attentivement.

Pas en ce moment. Ce lieu n'est pas propre à la dispensation des sacrements.

BERTRAND.

Au nom de Dieu, seigneur abbé, écoutez-moi. Vous avez froissé ma conscience ; vous avez versé une flamme ardente dans mes os. Au nom du Dieu de miséricorde, écoutez-moi. Ah ! si l'ange de la mort me frappait en ce moment ; si, l'âme accablée sous le poids de mes péchés, je mourais sans confession et sans absolution, prenez pitié de moi, vénérable seigneur ; vous êtes l'homme de Dieu, et on peut parler à Dieu en tout temps.

L'ABBÉ.

Parle donc.

BERTRAND.

Il y a environ vingt ans qu'un matin le chevalier Hugues entra dans ma chaumière. Ma femme

avait été délivrée depuis quelques heures seulement d'un enfant mort. Bertrand, me dit-il, en déployant son manteau et en me montrant un enfant nouveau-né, Bertrand, je te connais pour un brave homme, et j'ai confiance en toi. Regarde cette petite fille ; elle est le fruit d'un moment d'égarement, pendant lequel j'ai trahi la foi que j'avais jurée à mon épouse. La mère est morte, l'enfant est sans secours : prends-la et élève-la comme ta fille. Voilà de l'or.

L'ABBÉ.

Juste ciel ! les écailles tombent de mes yeux. Cet enfant....

BERTRAND.

Est Adélaïde.

L'ABBÉ.

Femme de son frère !

BERTRAND.

Et mère de deux enfans.

L'ABBÉ.

Misérable ! tu n'empêchas pas....

BERTRAND.

Vous oubliez, seigneur abbé, que j'étais en captivité.

L'ABBÉ, se contenant.

Adélaïde est-elle instruite de son affreuse situation ?

BERTRAND.

Elle me croit toujours son père.

L'ABBÉ.

Sainte Vierge ! saint Norbert ! (*A part.*) Quelle découverte ! Quel bonheur ! ceci peut m'être utile.

BERTRAND.

Que décidez-vous, seigneur abbé?

L'ABBÉ, avec une feinte humilité.

Je ne suis, comme toi, qu'un faible mortel. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Je cours au temple du Seigneur, et je veillerai toute cette nuit en mortifications et en prières, au pied de l'autel. Peut-être Dieu daignera-t-il apparaître à son serviteur, et lui manifester sa volonté.

BERTRAND.

Daignez, en attendant, seigneur abbé, m'accorder l'absolution.

L'ABBÉ.

Trouve-toi demain, après matines, au confessionnal, et je t'y prescrirai les pénitences nécessaires pour que tu puisses être admis avec un cœur épuré à la sainte communion.

BERTRAND.

Avec quelle ferveur je ferai couler le sang de ma peau sous les coups de la plus rude discipline; avec quelle satisfaction je verrai mes genoux écorchés, et je jeûnerai jusqu'à n'être plus qu'un squelette, si par-là je puis sauver le couple infortuné d'une éternelle perdition!

SCÈNE VII.

L'ABBÉ seul.

Que je suis heureux ! la victoire est maintenant certaine. Le temps du silence est passé. Je me ris de ses sévères regards ; je me ris de son inébranlable fidélité. Dois-je plus long-temps , comme un imbécile , m'en tenir à de vagues insinuations , et ne laisser parler mon cœur que par mes yeux ? Non : je veux d'un front assuré lui faire ma déclaration. On a du courage avec les femmes qui ont commis une faute. Sois le bienvenu , vieux Bertrand ! sois le bienvenu ! Grâce à ta simplicité , je suis plus rapproché du but que par tous les artifices de l'amour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

ENFIN, madame, vous avez compris mon signe.

ADÉLAIDE, étonnée.

Votre signe, seigneur abbé ? Vous plaisantez. Un saint prêtre, une honnête femme, et des signes comment cela peut-il s'accorder ? Je n'ai point secrets, pas même au confessionnal.

L'ABBÉ.

Quelle vertu farouche ! Vous ne m'avez pas entendu. Il m'a semblé, madame, que nous éprouvions l'un et l'autre un peu d'ennui, et c'est ce que mon clin-d'œil a voulu vous dire. Les chevaliers en vidant leurs coupes, s'entretiennent de batailles et d'aventures. Mon état me prescrit la tempérance et mon oreille n'est accoutumée qu'aux accents de psalmodie. Vous aussi n'êtes là que l'échanson, ces sauvages récits de destructions et de ravages, de meurtres et d'incendies, ne peuvent qu'affliger votre sensible cœur. Êtes-vous fâchée que, cédant

au désir d'un plus doux entretien , mon regard vous ait indiqué cette salle ?

ADÉLAÏDE.

Avez-vous remarqué avec quelle attention mes enfans considéraient et écoutaient le chevalier Hugues ? Avez-vous vu comment moi-même j'ai involontairement laissé échapper le fuseau de ma main , quand il a si vivement raconté comment il se débattit contre un grand nombre de Sarrasins , comment il en prit un par les cheveux , comment le sabre d'un autre était suspendu à deux doigts de sa tête ? J'aime à entendre un modeste chevalier rap-peler ses exploits et ses dangers ; je m'en laisse émouvoir avec une sorte de plaisir ; j'écoute , en respirant à peine , les paroles qui sortent de sa bouche , et il m'est souvent arrivé de m'élancer de mon siège avec un grand cri , quand mon imagination enflammée a cru voir le glaive ennemi briller sur sa tête.

L'ABBÉ.

C'est précisément comme les enfans , quand leurs nourrices leur font des contes.

ADÉLAÏDE.

J'y prends en effet plaisir comme eux.

L'ABBÉ.

Tout cela n'est bon qu'à échauffer l'imagination , et à disposer à de mauvais rêves.

ADÉLAÏDE.

Un songe pénible même n'est pas sans douceur , à cause du réveil.

L'ABBÉ.

Jeune femme ! vous aimez la contradiction.

ADÉLAIDE.

J'espère que mon époux n'a pas ce défaut à me reprocher.

L'ABBÉ.

Votre époux ! et toujours votre époux ! Ne vivre vous donc que pour lui ?

ADÉLAIDE.

Sans doute, seigneur abbé.

L'ABBÉ.

Et vous renoncez pour lui à tous les devoirs de la société ?

ADÉLAIDE.

Ce serait injuste, et il ne l'exige pas. Mais où trouverais-je l'occasion de la cultiver ? Depuis le dernier tournoi à Ratisbonne, je n'ai pas quitté notre château. Personne ici ne nous visite, que de temps en temps notre vieil oncle, qui se complaît davantage au milieu de ses portraits qu'auprès d'une femme toute simple.

L'ABBÉ.

Et ne comptez-vous pour rien mes visites ?

ADÉLAIDE, riant.

Vos visites, seigneur abbé ? Vraiment, serais-je donc une société pour vous ? S'il en était ainsi, ce serait parce que votre état vous oblige à supporter les défauts du prochain.

L'ABBÉ.

Non toutefois pour les dissimuler, mais pour les

corriger par des paroles amicales. Votre conduite envers moi ressemble à de la dérision, (*avec un regard tendre*) et je ne ne l'ai pas mérité.

ADÉLAÏDE.

J'en suis incapable. Mais le respect que commande votre état.....

L'ABBÉ.

Touche peu mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Avez-vous aussi un cœur? Je croyais que vous deviez y renoncer en prenant la tonsure.

L'ABBÉ.

Oui, je l'aurais dû; mais il se révolte souvent contre ma volonté! D'ailleurs nos cérémonies et nos vœux ne sont qu'un spectacle fait pour la multitude : l'église n'est pas si cruelle pour ses enfans. Pour l'exemple du monde, nous devons paraître pauvres, chastes, soumis; mais exiger que nous ne rompions jamais nos vœux secrètement, c'est faire des religieux plus que des anges.

ADÉLAÏDE, indignée.

Vous m'enseignez là une morale toute nouvelle.

L'ABBÉ.

Comprenez-moi bien, belle dame : je veux dire que la vertu de l'homme est proportionnée à ses forces; moi-même je puis attester par serment que depuis que je porte cet habit, je ne me suis jamais écarté de mon devoir. (*Toujours plus tendrement.*) Mais il y a des chefs-d'œuvre du Créateur auxquels on oppose vainement ses vœux et les pratiques de la

religion, et auprès de qui l'œil s'égare, la bouche ment dans la prière, et le cœur rentre dans tous ses droits.

ADÉLAIDE, avec une vive inquiétude.

Sortons, seigneur abbé.

L'ABBÉ.

Non, madame; je ne vous quitte pas. Depuis long-temps mes regards n'ont plus de secret pour vous; depuis long-temps je ne suis plus maître de mon agitation, de mes transports; votre image me suit partout, à vêpres et aux matines, au confessionnal et à l'autel. (*Il lui prend la main.*) Femme incomparable! je vous adore.

ADÉLAIDE, avec dignité.

Qu'ai-je donc fait, seigneur abbé, qui vous autorise à une aussi impérieuse déclaration? Ai-je oublié mes devoirs? ai-je montré de la coquetterie? mes yeux ont-ils sollicité les hommages? un seul mot douteux a-t-il trahi en moi un cœur impudique? Et vous avez l'audace de me parler d'amour! et vous osez en présence de Dieu, et sans être retenu par les images des ancêtres de mon époux, me proposer de violer la foi conjugale que j'ai jurée jadis entre vos mains!

L'ABBÉ.

Ne vous échauffez pas, madame...

ADÉLAIDE.

M'échauffer!... non; je vous méprise, et je cours dans les bras de mon époux me plaindre de l'outrage qu'on a osé faire à sa compagne.

L'ABBÉ, la retenant.

Arrêtez, Adélaïde ! Le feu de l'amour brille encore dans mes yeux ; mais sachez que l'amour délaigné se change facilement en haine et en fureur. Tremblez !

ADÉLAÏDE, se dégageant.

Pécheur, laisse-moi ! Tu déshonores l'habit que tu portes, et tu couvres un scélérat du manteau sacré de la religion.

L'ABBÉ, la retenant.

Je puis t'écraser d'un seul mot !

ADÉLAÏDE.

Et que pourra dire le crime pour écraser la vertu ?

L'ABBÉ.

Misérable incestueuse !

ADÉLAÏDE.

Vous êtes en démente.

L'ABBÉ.

Tu es la femme de ton frère.

ADÉLAÏDE.

Abbé, vous êtes en démente.

L'ABBÉ, ironiquement.

Jamais je n'ai mieux joui de ma raison. Demande au vieux Bertrand ; demande à ton.... Comment dois-je l'appeler ? à ton beau-père. A la fois épouse, sœur, mère, tante : voilà vraiment une famille bien pure !

ADÉLAIDE.

N'oubliez pas que vous aurez à justifier ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Justifier ! pourquoi non ? Croyez-vous que je manque de preuves ? Un seul mot suffira : vous êtes le fruit de la débauche du chevalier Hugues avec une paysanne. Bertrand n'était que votre père nourricier ; les idolâtres l'emmenèrent, et vous devîntes la femme de votre frère.

ADÉLAIDE.

Seigneur abbé, c'en est trop. Songez que vous mettez mon âme au désespoir ; rétractez cet horrible récit, ou prouvez-m'en la vérité.

L'ABBÉ.

Contentez-vous des aveux du vieux Bertrand, qui, poussé par les remords de sa conscience, est venu me déclarer cette infamie au tribunal de la pénitence.

ADÉLAIDE.

Dieu ! cela n'est pas ; cela ne peut pas être !

L'ABBÉ.

C'est pourtant ainsi, madame. Cependant ne craignez rien, tant que je serai votre ami : remettez-vous ; tout peut aller bien. Plus de regards sévères ; apprenez à connaître, à apprécier mon cœur. Vous ne pouvez plus rester la femme de Théobald ; je dois soumettre le cas au saint-siège ; mais vous savez que tout dépend de la manière de le présenter ; j'aurai soin que, pour toute pénitence, on vous relègue

ACTE IV, SCÈNE I.

111

dans le prochain monastère de Siegmars. Ce couvent communique à mon abbaye par un souterrain ; l'abbesse est de mes amies ; rien ne vous manquera , et l'amoureux Cyrille s'estimera heureux d'aller adoucir l'ennui de votre solitude.

ADÉLAÏDE.

Monstre ! Fuis loin de moi , infernal séducteur ! respecte mon infortune ; respecte la vertu souffrante ; tu ne parviendras pas à la dégrader , jusqu'à la faire condescendre à une bassesse !

L'ABBÉ.

Cessez de m'irriter ; souvenez-vous que votre sort est dans mes mains.

ADÉLAÏDE.

Dis dans celles de Dieu.

L'ABBÉ.

Vous vous obstinez à molester mon cœur ; vous me forcerez à la plus terrible vengeance.

ADÉLAÏDE.

Va , méchant ! obéis au démon que tu sers.

L'ABBÉ.

Eh bien , puisque vous êtes sourde à la voix d'un ami , vous entendrez celle d'un ministre de Dieu. Au nom du Christ , je lance l'anathème sur votre tête ; au nom de l'église , je vous excommunie ! Maudits soient Théobald et son épouse incestueuse , et leurs enfans , et les enfans de leurs enfans ! Qu'aucun chrétien fidèle n'ait pitié d'eux ni dans leur faim ni dans leur soif ; que le feu et l'eau leur soient interdits dans toute l'étendue du saint empire

romain ; que celui qui les touchera soit impur ; que ce château , la demeure du crime , soit détruit de fond en comble ; qu'il n'y reste pas pierre sur pierre ; que l'écusson du chevalier soit foulé aux pieds , et que lui-même et sa complice , attachés sur le même bûcher , expirent dans les flammes pour la plus grande gloire de Dieu ! Alors , créature opiniâtre , quand la flamme aura déjà atteint tes cheveux , quand déjà la fumée étouffera ta voix , tu appelleras vainement à ton secours Cyrille dédaigné. Je t'écouterai avec le sourire de la vengeance , et je ferai éloigner de toi les charbons ardents qui brûleront sous tes pieds , afin de jouir plus longtemps de tes souffrances.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE seule.

Dieu ! où suis-je ? Ma tête s'égare , mes membres frémissent.... Je ne comprends pas encore l'horreur de ma situation.... Il me semble que je rêve.... et je cherche autour de moi une main bienfaisante qui m'arrache à ce songe pénible. C'est en vain ; où que je porte ma vue , je ne rencontre que le désespoir. Maintenant la conduite énigmatique de Bertrand ne répand que trop de lumière sur cette effroyable aventure. Hélas ! être précipitée en un moment du faite du bonheur et de la tranquillité dans l'immense abîme de toutes les misères !.... et non pas moi seulement.... mais mon époux , mes enfans ! N'est-il donc aucun moyen de salut ? Une victime

suffirait-elle à Dieu , à l'Église ? Je suis prête.... je fuirai dans les déserts , j'irai cacher mes gémissemens dans la plus profonde solitude ; je confinerai mes tristes jours dans un cloître éloigné.... Grâce , grâce seulement pour Théobald et ses fils innocens ! Que la vengeance divine ne tombe que sur moi ! que son bras ne punisse que moi seule d'avoir eu la vanité d'oublier mon état , et d'échanger l'humilité de ma chaumière contre la fastueuse demeure d'un château ; mais qu'il épargne ce noble jeune homme qui , cédant à l'impression d'un cœur tendre et passionné , a pris pour sa compagne une pauvre villageoise , et qui maintenant trouve dans les bras de sa sœur le tombeau de sa félicité. Fuis ! fuis ! Adélaïde ! fuis à travers les ténèbres de la nuit ! Hâte-toi ; cours jusqu'à ce que tes pieds déchirés ne puissent plus te porter ; fuis dans les déserts les plus reculés ; va te cacher dans les murs sacrés d'un monastère , et qu'il n'entende plus prononcer ton nom ! Inutile dessein ! Un prêtre hypocrite a appelé la malédiction sur tes enfans et sur leur postérité ; la misère de leur mère ne lui suffit pas ; il veut tous nous exterminer. Malheur ! malheur ! Dans le sein de qui pourrais-je sans péché répandre ma douleur ?..... Paix ! Qui s'approche ? Fuyons au jardin. Chaque habitant de ce château est le complice de mon crime.

(Elle veut sortir, heurte Bertrand, et tombe en poussant un cri d'effroi.)

SCÈNE III.

ADÉLAÏDE, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah ! l'infortunée sait tout. (*Il s'approche d'elle, et s'efforce de la ranimer.*) Ma fille ! ma chère fille !

ADÉLAÏDE, revenant à elle.

Oh ! répétez encore une fois ce nom ; rendez-moi la vie.... dites-moi encore une fois que je suis votre fille. (*Bertrand la relève ; elle lui saisit vivement la main.*) Venez, mon père. N'est-il pas vrai ? il a menti ! Oh ! il est rempli de venin, ce prêtre ; il n'a proféré que des mensonges empoisonnés, infâmes.... N'est-ce pas, mon père ? (*Bertrand garde le silence.*) Vous vous taisez ! Peut-être ne savez-vous pas de quoi il s'agit ? Quelle extravagance ! Il ose soutenir que je ne suis pas votre fille.... et que j'ai pour vous trop de tendresse. (*Bertrand veut parler, mais ne peut.*) Vous voulez parler ; je vous entends. J'étais bien simple de me tourmenter de ses discours. — Votre Adélaïde n'est qu'un enfant. (*Bertrand la serre dans ses bras.*) Oh ! quel tendre intérêt vous prenez à votre fille ! Qui peut douter encore que vous soyez mon père ? Allons, allons, ce n'était qu'un fantôme ; il s'est évanoui, et j'ai repris ma tranquillité. (*Bertrand se détourne, joint les mains et prie.*) Il prie : je ne dois pas l'interrompre ; mais mon cœur, mon cœur ! Il s'élance hors de mon sein..... Mon père bien-aimé ! un mot de votre bouche, un

seul mot, et c'est assez. Mon trouble est probablement une faiblesse.... mais figurez-vous que vous avez un enfant devant vous. (*Bertrand sanglote et continue de prier.*) Mon Dieu! vous est-il donc si difficile de me donner une seule fois le nom de votre fille? Quand j'étais petite, quand vous me faisiez sauter sur vos genoux, et que je jouais avec votre barbe, je vous entendais souvent dire : Chère enfant, tu es mon unique joie; et maintenant.... je ne vous ai pourtant pas offensé. Ah! vite, appelez-moi votre fille.... vite, mon père.... Songez, si ce que m'a dit le prêtre était vrai!.... Votre malheureuse Adélaïde.... et ses pauvres petits enfans.... (*Bertrand reste d'abord dans la même attitude, pleure amèrement, et se relève ensuite avec effort.*) Parlez donc, mon père. Mon père, mon père, parlez! (*Secouant Bertrand.*) Nommez-moi votre fille; au nom de Dieu! nommez-moi votre fille.

BERTRAND, se jetant à terre.

Non, tu n'es pas ma fille.

ADÉLAÏDE, au désespoir, se tordant les mains, et passant dans le jardin par une porte latérale.

Ah! Dieu! ah! Dieu!

SCÈNE IV.

BERTRAND se relevant.

Le calice est épuisé jusqu'à la lie.... Je veux la ivre.... Le désespoir l'entraîne loin de moi : s'il

allait la conduire sur le penchant d'un précipice, ou sur le bord de l'étang ! Je veux la suivre ; et, si je ne la retrouve pas, je me précipite après elle.

SCÈNE V.

HUGUES, THÉOBALD, L'ABBÉ.

HUGUES.

Quoi ! révérend, vous voulez vous séparer de nous, sans vider à ma bienvenue la coupe ornée de mes armoiries : ordinairement les gens de votre robe ne dédaignent pas un bon verre de vin.

L'ABBÉ.

Le vin réjouit le cœur de l'homme ; mais le mien saigne, et la joie y est morte.

HUGUES.

Il saigne ! que lui est-il donc arrivé ?

L'ABBÉ.

Les crimes de la terre l'ont navré.

HUGUES.

Calmez-vous, seigneur abbé ; le monde n'est ni plus méchant, ni meilleur qu'il ne l'a été depuis mille ans, et qu'il ne le sera dans mille ans encore : les hommes tournent dans un cercle ; le bien, le mal, tout est pour eux pierre d'achoppement, et le mal, c'est presque toujours nous-mêmes qui le jetons sur le chemin.

L'ABBÉ.

Ne me retenez pas, seigneur ; les vêpres sont sonnées.

HUGUES.

Pas plus long-temps qu'il ne faut pour vous offrir quelques présens que j'ai apportés de la Palestine pour votre abbaye. Une branche encore verte et fraîche de la couronne d'épine de Notre-Seigneur ; un éclat de la vraie croix, teint d'une goutte de sang qu'aucune main ne peut laver ; enfin un morceau de la robe que les soldats jouèrent aux dés. Entrez ; venez recevoir ces reliques de la main de mon fils.

L'ABBÉ.

Ni de sa main, seigneur, ni de la vôtre.

HUGUES.

Non ! Comme il vous plaira. Quel caprice vous passe par la tête ?

L'ABBÉ.

Aurez-vous la patience de m'écouter ?

HUGUES.

Pourquoi pas ? pourvu toutefois que vous soyez bref ; car les coupes sont pleines, et le vin s'évapore.

L'ABBÉ.

J'étais à minuit couché dans ma cellule sans pouvoir dormir, et j'éprouvais une angoisse de cœur qui me couvrait le front d'une sueur froide.

HUGUES.

Vous aviez l'estomac surchargé.

L'ABBÉ.

Point de raillerie ; sachez que je parle au nom de Dieu. J'allais quitter ma couche, et commencer un acte de contrition, lorsque tout à coup une lumière céleste a rempli ma cellule et frappé mes yeux : l'ange de Dieu m'est apparu sous un vêtement blanc comme la neige ; son front était environné d'un nuage, sa main tenait un glaive ; je me suis prosterné la face contre terre, et j'ai prié.

HUGUES, riant.

Eh bien ! que vous a dit le messager divin ?

L'ABBÉ, d'un ton significatif.

Il m'a dit : Il y a dans ton troupeau des brebis galeuses, et au jour du jugement il sera demandé au berger compte de leurs âmes.

HUGUES.

Pas davantage ?

L'ABBÉ, toujours plus expressivement.

Il a ajouté : Le péché lève sa tête audacieuse, la semence de la corruption a germé, les temps sinistres du déluge sont revenus.

HUGUES.

Après.

L'ABBÉ, le regardant fixement

Il a dit : Des hommes ont profané la foi conjugale, corrompu l'innocence, et donné à leur fils leur fille pour épouse. (*Hugues et Théobald restent comme frappés de la foudre.*) Maintenant, chevalier, pourquoi ce changement subit ? où est votre humeur moqueuse ? Voulez-vous en entendre davantage ? Il

Il dit : Lève-toi, et arme-toi des foudres de l'église ;
lénonce cette abomination au pape, au successeur
de saint Pierre, afin qu'il arrache l'épouse incestueuse
des bras de son frère ; qu'il anéantisse la génération
qui a puisé l'existence dans le sein du péché ; qu'il
extermine toute cette race en horreur aux âmes pieuses ;
que leurs corps soient livrés aux flammes, et leurs cendres
jetées au vent.

SCÈNE VI.

HUGUES, THÉOBALD.

HUGUES, après une pause.

Mon fils, nous sommes perdus ; car Dieu nous a
fait tomber dans les mains d'un prêtre sanguinaire.

THÉOBALD.

O ciel ! Comment se peut-il ?....

HUGUES.

Comment ? Le vieux Bertrand nous a trahis ;
l'apparition de l'ange n'est qu'une sainte imposture.

THÉOBALD.

Il faut que mon épée dans le sein du traître....

HUGUES.

Arrête ! mon fils ; d'abord notre salut, ensuite la
vengeance.

THÉOBALD.

Et quel moyen de salut nous reste-t-il encore ? Il
va remplir du récit de notre déplorable histoire,
envenimée par sa méchanceté, l'oreille du fanatique
pontife de Rome. Nous n'avons qu'un parti à

prendre : fermons les portes du château , et défendons-nous jusqu'à ce que nous soyons écrasés par la chute de ses murailles.

HUGUES.

Non , mon fils ; ce serait une témérité inutile. L'anathème romain soulèvera tous les états de l'empire : nos voisins , nos amis , nos proches , seront contraints de réunir leurs armes contre nous. Qu'opposer à de telles forces ?

THÉOBALD.

Le courage de mourir ; le courage de percer de ma propre main le cœur de ma femme et de mes enfans , et de m'ensevelir ensuite moi-même sous les débris de cette demeure.

HUGUES.

Fort bien , mon fils ; je me félicite de trouver en toi un homme : que ce soit là notre dernière ressource.

THÉOBALD.

La dernière et l'unique. Je cours tout disposer pour munir le château , pour en réparer les murs et pour rassembler des défenseurs.

HUGUES.

Ne précipitons rien , mon fils. (*Réfléchissant.*)
Le sort ne nous laisserait-il donc aucune autre voie ?

THÉOBALD.

Aucune , mon père , excepté une fuite honteuse.

HUGUES.

Honteuse ! Pourquoi honteuse ? Un brave compro-

met-il son courage, quand il quitte l'abri peu sûr d'un chêne menacé de la foudre ?

THÉOBALD.

Eh bien ! fuyons ; abandonnons ce château, et allons chercher dans quelque contrée lointaine une chaumière assez grande pour un couple qui s'aime, assez petite pour échapper aux regards de la persécution. — Dieu ! quelle idée me vient à l'esprit ! Mistivoi ! vieux et vénérable Mistivoi ! (*Il tire de sa poche la moitié de l'anneau.*) Mon père, ce gage de l'hospitalité me fut donné par un païen : je ne croyais pas avoir à en faire un si prompt usage.

HUGUES.

Non, mon fils, la fuite ne nous rendrait pas la tranquillité ; elle est d'ailleurs impossible, du moins aussi long-temps qu'Adélaïde n'y sera pas préparée. Sous quel prétexte pourrais-tu lui persuader de te suivre ? Il serait impossible de lui cacher la vérité ; la lui révéler serait risquer le repos de son âme. Tu connais mes sentimens à ce sujet. Elle est femme.

THÉOBALD.

Oui ; mais elle n'est point une femme vulgaire. Elle a le cœur noble, l'âme grande et élevée ; elle est pieuse sans superstition, ferme dans le danger.... et comptez-vous pour rien son amour pour moi ?

HUGUES.

Qu'importe, mon fils ; tu ne sais pas quelles profondes racines jettent dans le cœur d'une femme les préjugés de son enfance : moins elle a connu le monde et les choses hors de sa portée, et plus cette

ivraie est difficile à extirper. Toi-même, mon fils, ne m'as-tu pas avoué qu'il avait fallu le spectacle d'une scène de sang et de désolation pour te faire prendre en horreur les croisades? — Non, je forme un autre projet. Tu sais que pour subvenir aux dépenses de mon voyage à la Terre-Sainte, j'engageai à l'abbaye mes seigneuries de Rappach et de Simmern; allons trouver l'abbé et offrons lui l'entier abandon de ces terres pour prix de son silence. Qui sait? peut-être obtiendrons-nous de la cupidité du prêtre ce que son zèle pour la cause de Dieu nous a refusé.

THÉOBALD.

Mais s'il se montre inflexible?

HUGUES.

Il sera temps alors d'employer d'autres moyens. Viens, hâtons-nous avant que dans la fureur de son fanatisme il ait ameuté contre nous tout le clergé. (*En sortant.*) Insensé que j'étais d'espérer gagner un moine par des reliques, comme s'il n'en savait pas fabriquer lui-même!

(Ils sortent.)

(Le théâtre reste vide quelques instans.)

SCÈNE VII.

DÉLAIDE, entrant à pas lents, les cheveux en désordre, la pâleur de la mort sur le front, la tête penchée, le regard farouche et égaré ; et de temps en temps un sourire amer et convulsif trahit l'égarement de son esprit.

Je suis seule encore, toujours seule. Tout être vient m'éviter. J'étais dans le jardin, les oiseaux ont fui son aspect ; aucun insecte même n'a osé m'approcher. Chaque fleur que j'ai touchée, flétrie sous ma main, est tombée en poussière ; j'ai regardé le ciel, soleil s'est couvert d'un nuage. Que vais-je devenir ? misérable créature, repoussée de tout le monde ! il aura assez de pitié de moi pour m'anéantir ? *Regardant les portraits.*) Qui sont ces hommes qui l'entourent ? pourquoi ces épées à leur côté ? (*À genoux devant un des portraits.*) Sois miséricordieux, toi, qui portes un front si sévère ; délivre la terre d'un monstre, ou si le fer d'un chevalier est une arme trop noble, si tu crains de la souiller d'un sang incestueux, écrase-moi sous tes pieds comme un venimeux reptile. Vœux impuissans ! je dois mourir d'une longue mort, dans l'affreux supplice d'une conscience déchirée. — Si du moins je pouvais mourir ! — Si quelqu'un prononçait la prière..... Où sont mes enfans ? (*Elle tressaille.*) Des enfans ! ai-je des enfans ? ai-je un époux ? je ne suis point mère, je ne puis pas être mère. Mon sein a produit une race dévouée aux enfers. Les premiers gémissemens de mes enfans firent sourire Satan. Pousse-les ici,

ange exterminateur ! que je brise leurs têtes contre ces murs ; que je rassemble leurs ossemens , que je les réduise en cendre et que je la jette au vent ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*) — Où suis-je ? l'obscurité m'environne ; il me semble que c'est le soir : tout est si tranquille , si tranquille ! aucun oiseau ne gazouille , aucune mouche ne bourdonne ; le soleil est à son déclin ; demain peut-être , à son lever , son premier rayon éclairera ma tombe , et baisera une larme sur la joue de mon frère. — Où placeront-ils mon tombeau ? sous les tilleuls , vers l'orient ? — Oh ! non ; contre le mur du cimetière , parmi les orties , et ils le surmonteront d'une chétive croix noire. — Mon Dieu ! ayez pitié de mon âme ! — Oui , mourir.... je veux mourir.... moi et mes pauvres enfans. Sans lui , je ne saurais vivre , et je ne puis vivre avec lui. Dieu nous jugera ; nos âmes souillées iront , pendant mille ans , se purifier dans les flammes du purgatoire ; mais les enfans innocens seront admis au rang des anges. Mon esprit est dans les ténèbres. — Mourir ! cette résolution ne m'est pas inspirée par l'esprit malin. (*Elle se prosterne.*) Sainte mère de Dieu ! une misérable pécheresse se prosterne devant toi dans la poussière ; laisse tomber sur elle un regard de compassion , et si la noire pensée de la mort qui m'obsède n'est pas un fantôme de mon imagination , ou une suggestion de Satan , daigne faire un miracle en faveur de ta servante ; entoure mon cœur d'acier , affermis mon bras , mets dans ma main une arme meurtrière , et fais-moi connaître ainsi que tu es avec moi !

SCÈNE VIII.

ADÉLAÏDE, VILLIBALD, OTTOMAR.

WILLIBALD, un poignard à la main.

Maman, maman, voyez le beau poignard enlevé par grand-papa à un Sarrasin; voyez comme il brille !

ADÉLAÏDE, avec effroi.

Je suis exaucée.

WILLIBALD.

Voyez donc, maman, voyez donc. (*Adélaïde se lève épouvantée, regarde Willibald fixement, marche vers lui à pas lents, et lui arrache vivement le poignard.*) Prenez garde, maman; il est aigu.

ADÉLAÏDE, regardant tour à tour, d'un air égaré, le poignard, et ses enfans, et passant ensuite du trouble et de l'agitation à l'accablement, poussant de profonds soupirs et commençant à pleurer.

Le voilà donc !

OTTOMAR, se courbant vers elle.

Chère maman, qu'avez-vous ?

WILLIBALD.

Êtes-vous malade, chère maman ?

ADÉLAÏDE.

Oui, malade, très-malade; faible, très-faible. O très-sainte Vierge ! achève ton miracle; soutiens mon courage.

OTTOMAR, tirant son frère avec effroi.

Viens, mon frère.

WILLIBALD.

Oui, allons prier pour ma mère.

(Il veut sortir.)

ADÉLAIDE, leur coupant le chemin.

Où voulez-vous aller ? (*Elle les ramène sur le devant de la scène.*) Revenez, revenez, race maudite que réclame l'enfer. Ce bras est conduit par Dieu même. Ah ! tu ne lui échapperas pas. Cette main est armée par un prodige. Tremble ! ton heure est arrivée.

OTTOMAR, se réfugiant derrière son frère.

Mon frère, que veut-elle dire ?

WILLIBALD.

Chère maman, papa va bientôt venir : laisse-nous aller au-devant de lui.

ADÉLAIDE.

Ton père, dis-tu ? Qui est ton père ? Ah ! serpent ! devais-tu le rappeler à ma mémoire ? (*Elle lève le bras.*) Arrête !... Approche, Willibald ; viens, Ottomar. Dites-moi, avez-vous prié aujourd'hui ?

WILLIBALD ET OTTOMAR.

Oh ! oui, chère maman.

ADÉLAIDE.

Qu'avez-vous demandé à Dieu ?

WILLIBALD.

Qu'il daigne nous faire miséricorde.

ADÉLAIDE, pleurant.

Mon Dieu ! fais-leur miséricorde.

OTTOMAR.

Vous pleurez , bonne maman.

ADÉLAIDE.

Continuez. N'avez-vous fait rien de mal depuis que vous avez prié ? Pensez-y bien.

WILLIBALD.

Moi ? rien , ma chère maman.

OTTOMAR, hésitant.

Moi.... moi... j'ai.... pris un oiseau à un petit villageois ; mais je m'en repens de tout mon cœur.

ADÉLAIDE, à Ottomar.

Mets-toi à genoux , et prie Dieu de te pardonner.

OTTOMAR.

Mon Dieu ! me pardonneriez-vous ? Je lui donnerai le premier nid que je trouverai.

ADÉLAIDE, tremblant.

Allons.... tout est accompli.... Voici l'instant.... Dieu ! conduis mon bras ! Fais-moi d'abord atteindre le cœur !.... Que je ne voie pas les convulsions !.... que je n'entende pas les gémissemens !.... Allons , allons , hâtons-nous.

(Elle court le poignard levé sur Willibald ; mais le poignard échappe de sa main. Ses genoux fléchissent ; elle jette ses bras autour de ses enfans et pleure amèrement.)

WILLIBALD ET OTTOMAR, suspendus au cou d'Adélaïde.

Chère, bonne maman !

ADÉLAIDE.

En vain la religion me crie d'une voix terrible : Frappe ces enfans ; ils sont le fruit du plus exécrationnel forfait , et en abomination à Dieu et aux

hommes. Regardez , juges inexorables ! regardez ce visage riant où se peint l'innocence.... Ah ! si Satan se cache sous ces traits , qu'il doit aisément séduire les saints ! (*En montrant Ottomar.*) Celui-ci a pris un oiseau à un pauvre petit villageois : c'est là tout ; c'est la plus grande faute qu'il sache avoir commise , et il s'en repent de tout son cœur ! N'est-il pas vrai, Ottomar ?

OTTOMAR.

Oui , chère maman.

ADÉLAÏDE.

Il a aussi prié ce matin , et sa prière n'était pas l'acte fallacieux de l'hypocrisie monacale ; c'était le pur hommage d'un cœur simple et innocent , et tel qu'il plaît à Dieu dans la bouche des enfans. Non ; vous êtes absous devant Dieu , vous et vos infortunés parens , car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Venez , mes chers enfans , venez aider votre mère à chercher quelque consolation dans les bras de l'auteur de vos jours. (*Elle veut sortir , et revient tout à coup sur ses pas.*) Malheureuse ! que vais-je faire ? Quelque esprit infernal cherche à m'aveugler , à me ravir la seule consolation qui me reste , l'espoir d'une heureuse éternité ? Jusques ici une erreur involontaire fut mon crime , et la bonté de Dieu me le pardonnera ; mais désormais le premier embrassement serait une mort éternelle. Vainement la voix du séducteur me dit : Ce n'est qu'un embrassement fraternel ; la sœur peut presser le frère contre son sein. Loin de moi , loin de moi , trompeuses amorces du péché ! Je ne saurais changer

mon cœur ; c'est le cœur d'une épouse , d'une amante : l'amour fraternel lui est étranger. Dieu a prononcé la plus terrible malédiction contre le crime de l'inceste. L'abbé ne me l'a-t-il pas dit ainsi ? L'anathème de l'Église ne frappe-t-il pas mes fils et moi ? La Sainte-Vierge n'a-t-elle pas armé mon bras par un miracle ? Le doigt de Dieu n'a-t-il pas désigné l'offrande expiatoire que ma main lui doit présenter ? Le bonheur temporel et éternel de mes enfans est le plus saint de mes devoirs de mère. Que deviendront-ils si je montre de la faiblesse en ce moment ? Approchez davantage, mes chers fils, et dites-moi ce que vous comptez faire quand vous serez grand.

WILLIBALD.

Je tâcherai d'être un brave et loyal chevalier comme notre père.

OTTOMAR.

Et moi aussi, ma bonne maman.

WILLIBALD.

J'irai dans les tournois ; je romprai des lances ; je combattrai à l'épée et à la massue.

OTTOMAR.

Et moi aussi, ma chère maman.

WILLIBALD.

Je ferai du bien aux pauvres ; je serai le soutien de la veuve et de l'orphelin, et le protecteur des opprimés, car papa dit que tel est le devoir d'un chevalier.

OTTOMAR.

Je veux faire aussi tout cela, ma bonne maman.

ADÉLAÏDE.

Voilà donc ce que vous comptez faire? — Eh bien, vous ne pouvez être chevaliers ; vous n'êtes pas nés pour l'être ; personne ne voudra jouter avec vous ; personne ne daignera mesurer son épée contre les vôtres ; les hérauts effaceront vos noms, déchireront vos bannières, briseront vos armes, mutileront vos chevaux et fouleront aux pieds votre écu. Vous sortirez de la lice couverts d'opprobre, et vous maudirez le sein qui vous donna le jour. Il faudra vous cacher dans les antres, dans les forêts, renoncer à l'héritage de vos pères, et partout l'anathème de l'église vous poursuivra. L'homme de bien, à votre aspect, se couvrira du signe de la croix ; l'assassin vous plongera impunément son poignard dans le sein, et vos cadavres deviendront la pâture des vautours. Non (*Elle ramasse le poignard.*) : il vaut mieux que vous mouriez des coups de votre mère. Je ne souffrirai point qu'un vil scélérat porte sur vous sa main infâme ; que des outrages flétrissent l'éclat de votre nom ; que d'injurieux murmures portent jusqu'à votre oreille la honte de votre mère ; qu'errans dans les déserts, vous soyez réduits à arracher vos alimens à la terre, à n'avoir pour boisson que l'eau de la nue ; je ne veux point que vous ayez à maudire Dieu et votre propre existence. — Mon âme était pure lorsque vous fûtes conçus dans mon sein ; mon âme est pure encore à cette heure fatale. Dieu ! tu me les a donnés ; leurs esprits sont sortis de ta main ; reprends-les et laisse-moi les retrouver aux pieds de ton trône ! (*Pleurant et hors d'elle-même.*)

Enfans ! pourquoi frémissez-vous ? pourquoi me regardez-vous avec effroi ?... Ne tremblez pas... vous serez heureux.... vous n'avez point fait de mal.... Viens, mon cher Willibald... embrasse-moi.... embrasse encore une fois ta mère.

WILLIBALD, l'embrassant

Bonne maman !

ADÉLAÏDE, lui plongeant le poignard dans le sein.

Adieu, cher et tendre enfant ; adieu ; vas en paix.

(Willibald pousse un soupir et tombe mort à ses pieds.)

OTTOMAR, pleurant.

Ah ! mon frère !

ADÉLAÏDE, regardant Willibald d'un air égaré.

C'en est donc fait !... Encore une palpitation , un dernier spasme.... Il est mort ; l'esprit s'est envolé , il n'en reste que la grossière enveloppe ; l'âme affranchie s'élève vers les cieux ; tous ses liens sont rompus ;... la céleste clarté l'environne.... Regarde ; un ange reçoit ton jeune frère ; et , plein de joie , il l'accompagne devant le trône de l'Éternel. C'est là ta place , aimable enfant . Mais pourquoi y es-tu seul ?... où est ton frère ?

OTTOMAR, à genoux , dans le coin où il s'est réfugié , et tendant ses mains jointes vers sa mère.

O ma chère maman , ne me tuez pas !

ADÉLAÏDE, rapidement.

Qui remue dans ce lieu retiré ? Parle ; réponds !

OTTOMAR, la suppliant.

C'est votre petit Ottomar.

ADÉLAÏDE.

Toi, encore ici ! et seul ! Où est ton frère ?

OTTOMAR.

Hélas ! il est là couché.

ADÉLAÏDE.

Enfant ! tu mens. Ne l'entends-tu pas qui t'appelle ? es-tu sourd à la voix de ton frère ?

OTTOMAR.

Je ne l'entends pas, chère maman.

ADÉLAÏDE.

Écoute, il t'appelle encore.... Et, pour la troisième fois,... regarde là-haut,... il nous sourit,... il fait signe, il appelle. Vite, vite ; va donc le joindre.

(Elle le frappe de plusieurs coups.)

OTTOMAR à genoux, les mains-sur ses plaies.

Ah ! maman.... ah !... le pauvre... petit Ottomar....

ADÉLAÏDE, le frappant encore.

Sors, démon !.... Enfin, ce coup a porté ; plus de soupirs, plus de râlement.... Victoire, victoire ! Je les ai dérobés à la griffe de Satan ; ils planent sur ma tête en se tenant par la main ; leur voix chante l'hymne céleste ; la lumière est leur vêtement.... Victoire ! victoire ! Je me ris de l'anathème, je me ris des menaces de l'église ; l'expiation est accomplie. Dieu ! jette ici-bas un regard satisfait. (*Elle jette le poignard.*) Courons à la chapelle, prions pour le repos de leurs âmes, et rendons des actions de grâces à Dieu. (*Elle aperçoit du sang sur ses mains.*) Arrê-

tons-nous. J'aperçois du sang ; je ne puis entrer ainsi dans le temple.... Les mains teintes de sang , je ne puis répandre sur moi l'eau sacrée , ni tracer sur mon sein le signe des chrétiens. Je veux me laver.... Je vais descendre vers la fontaine où m'attend mon bien-aimé. (*Elle heurte le corps de Wilibald.*) Qu'est-ce que je touche ? Silence ! silence ! doucement , les enfans dorment.... Si j'allais faire trop de bruit !.... Voyez : un songe pénible tourmente celui-ci ; sa bouche exprime la douleur.... Pauvre enfant !.... Les insectes ne te laissent pas dormir.... Ils t'ont piqué jusqu'au sang.... Attends , attends.... (*Elle détache son voile , et en couvre le corps de Wilibald.*) Maintenant , dors , mon cher enfant.... dors d'un sommeil doux et paisible.... Mais que me reste-t-il pour l'autre ?.... Dois-je , pour ces enfans , déchirer ce beau voile ? N'est-il pas assez grand pour les couvrir tous deux ?.... Pourquoi gissent-ils séparés l'un de l'autre , comme si en les renversant l'ouragan les eût dispersés ? Je veux les réunir.... Doucement , doucement , qu'ils ne se réveillent pas.

(*Elle approche avec précaution le corps d'Ottomar de celui de son frère , et les couvre soigneusement de son voile.*)

SCÈNE IX.

ADÉLAÏDE , HUGUES , THÉOBALD.

THÉOBALD.

Adélaïde , quel est ton dessein ?

ADÉLAÏDE.

Chut ! chut ! mes chants ont endormi les enfans.

(Elle soulève le voile)

THÉOBALD, reculant d'effroi et s'appuyant sur la première coulisse, le corps tremblant, le visage décomposé, le regard fixé sur les cadavres, et ne pleurant pas.

Jésus Maria !

ADÉLAÏDE, avec le sourire de la démence.

J'ai chanté un beau cantique : la Sainte-Vierge me l'avait appris..... et tandis que je chantais , ces aimables enfans se sont endormis.

HUGUES.

Hélas ! elle est tombée en démence.

ADÉLAÏDE.

Chut ! vieillard ; parle plus bas.... Je cours dans le jardin ; j'y vais cueillir des fleurs.... des violettes, des roses , des marguerites.... Je les répandrai sur eux , afin qu'ils s'éveillent parmi les plus doux parfums.... et qu'ils récompensent par un baiser, le tendre soin de leur mère.... Vieillard , assieds-toi près d'eux.... prends garde que le voile qui les couvre ne se soulève.... et qu'aucun insecte ne les poigne et ne les ensanglante.... Je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

HUGUES, THÉOBALD.

HUGUES, regardant tour à tour son fils, les enfans et le ciel.

O Dieu ! puisse cette victime de la superstition
être la dernière, et daigne placer ces âmes inno-
centes parmi tes anges !

(Il s'agenouille et baise les enfans La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.



NOTES

SUR

ADÉLAÏDE DE WOLFINGEN.

(¹) ALLUSION à l'usage conservé dans quelques endroits de souffler le feu avec un tube de fer, opération qui nécessite le renflement des joues.

(²) *Littéralement* : Violées.

(³) Les prémontrés distinguaient avec le plus grand soin trois degrés de fautes : *Culpa levis*, *media*, *gravis*. (Note de l'auteur.)

(⁴) *Littéralement* : Chaque jour de votre absence versera une goutte de plus dans la coupe de la joie.



LA PRÊTESSE

DU SOLEIL,

DRAME EN CINQ ACTES.



NOTICE

SUR

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL

A UNE représentation de *Cora*, opéra de Neumann (1), tiré d'un épisode des *Incas* de Marmontel, une dame observa que ce sujet paraissait susceptible de fournir un drame non lyrique intéressant. Kotzbue accueillit cette idée, et la mit bientôt à exécution.

Sa pièce offre le tableau d'une jeune prêtresse du soleil séduite par l'Espagnol don Alonso de Molina, condamnée à mort, ainsi que ses parents, pour avoir violé ses vœux, et sauvée du supplice par l'abolition de la loi qu'elle avait enfreinte.

A ce fond et à quelques pensées se bornent les emprunts de l'auteur allemand à l'écrivain français. Tout le reste, ressorts de l'action, si-

(1) Il existe en France un ouvrage lyrique sous le même titre et sur le même sujet, par madame Viot.

tuations, sentimens , caractères , appartient exclusivement au premier.

Si nous avons à juger son ouvrage d'après les maximes de notre goût et de notre théâtre classique , nous serions loin de regarder toutes ses inventions , toutes ses combinaisons , comme également dignes d'éloge ; mais ne perdons pas de vue qu'on ne doit apprécier les compositions dramatiques que sur les données qui leur sont propres.

Ainsi , nous ne ferons pas un mérite à l'auteur d'avoir respecté les unités de temps et de lieu , quoique la durée de l'action n'excède pas vingt-quatre heures , et que , malgré d'assez fréquens changemens de scène , elle se passe dans les limites qu'admettent nos principes à cet égard. Leur observation est purement accidentelle : le poëte ne s'est trouvé avoir besoin ni d'un plus long espace de temps , ni de transporter ses personnages à de plus grandes distances ; et il a si peu entendu se conformer à nos lois , que , pour leur translation il n'a pas , comme nous , attendu les entr'actes , et qu'il les fait sans scrupule changer de place sans intervalle d'une scène à l'autre ; mais cette liberté,

bien qu'elle paraisse généralement en France contraire aux règles du bon sens et de la vraisemblance, étant consacrée ailleurs, nous nous abstiendrons d'en blâmer l'usage.

Puisque la poétique allemande comme l'anglaise autorise le rapprochement des natures les plus opposées, il faut bien se résigner à voir sans murmure dans le même tableau, à côté de figures nobles et imposantes de Raphaël, d'ignobles caricatures de Callot; Melpomène confondue avec la Thalie de la foire, et la terreur et la pitié mêlées à la bouffonnerie. Les amateurs de cette confusion, qui est, dit-on, l'image fidèle de la vie, trouveront ici de quoi se satisfaire : ils pourront à la fois pleurer sur le sort de Cora et d'Alonso, et rire des plaisanteries d'un écuyer ridicule; s'attendrir sur le malheur du vieux Télasco près de périr pour le crime de sa fille, et s'amuser de la naïveté comique de deux jeunes novices plus qu'ingénues, cajolées par Vélasquez et Diégo; admirer l'amour si brûlant et si désintéressé de Rolla, et applaudir à une grande prêtresse qui, pour charmer les ennuis de sa clôture, donne à manger à ses oiseaux, fait la conversation avec eux,

leur prodigue les noms les plus tendres et les plus mignards, et les accable de caresses en soupirant de n'avoir pas où les mieux adresser, et qui un moment après vient demander, du ton le plus solennel, la mort de la coupable, et prononcer sur elle et sur sa famille les plus terribles imprécations. Toutefois ces disparates cessent à mesure que l'action se développe et que l'intérêt devient plus pressant : alors il n'y a plus de place que pour les principaux personnages, les situations pathétiques et les effets imposans ; et sans doute le spectateur, entraîné par son émotion, oublie ou regrette peu les interlocuteurs et les traits plaisans.

L'intérêt a deux sources principales : le caractère de Cora et celui de Rolla.

Épris pour Cora d'une passion profonde, Rolla ne respire que pour elle, ne connaît qu'elle dans l'univers. C'est pour mériter son estime qu'il a cherché la gloire dans les combats ; c'est par désespoir de l'avoir perdue, lorsqu'à son retour il l'a trouvée enchaînée aux autels, qu'il a quitté l'armée, la cour, le monde, et qu'il s'est comme enseveli au fond d'une grotte sauvage. Il apprend le crime et le péril de celle

qu'il aime ; il ne se montre ni courroucé , ni jaloux ; il n'a qu'une seule pensée , celle de la secourir , et même , offensé par le rival qu'on lui préfère , il n'hésite pas à vouloir aussi le sauver pour l'amour de Cora. La fuite qu'il a projetée devenant impossible , il n'épargne , pour obtenir leur grâce , ni démarches , ni instances , ni supplications ; et quand toutes ses prières sont vaines , il s'arme pour leur défense , et soulève en leur faveur le peuple et les soldats : rien ne le retient , ni la majesté des lois , ni son respect pour son souverain , ni la présence des dieux ; qu'il arrache Cora au coup qui va la frapper , et il mettra aux pieds de son roi ses armes et sa vie. Mais Cora parle , Cora l'invite à la soumission , et ce vengeur si terrible et si menaçant obéit à cette douce voix , et , repoussant le pardon qui lui est offert , il attend aux genoux du monarque le dernier arrêt de son amante , qui sera aussi le sien. Ce caractère si dramatique reçoit dans une autre pièce (*la mort de Rolla*) , qui fait suite à celle-ci , un nouveau développement ; mais ici déjà il forme une conception théâtrale d'un ordre peu commun.

C'est aussi par l'amour et pour l'amour seu-

lement que respire Cora ; mais il se combine si intimement dans son âme douce , naïve et pure avec tous ses autres sentimens , la piété , la bonté , l'humanité , la tendresse filiale et fraternelle et l'amitié , que même en les dominant il ne les altère pas. Dans le délire d'une première passion , elle ne soupçonne pas que la religion , les institutions sociales , les lois , puissent contrarier , condamner et punir l'abandon aux impulsions de l'amour et à l'instinct de la nature. Elle gémit du malheur que sa faute attire sur sa famille , elle succombe sous le poids de la malédiction de son père ; mais elle est sans remords , et au moment de subir sa peine , elle se console même de la mort de son amant , par l'espoir d'être éternellement réuni à lui dans le sein des dieux , et cette confiance pleine de candeur répand un charme attendrissant sur toutes ses actions et sur tous ses discours. Il n'y a guère à en excepter que ses efforts devant ses juges , dans un débat assez étrange et assez inutile , pour prouver que c'est elle qui a séduit son amant. Mais qu'elle est touchante , quand avec une éloquence simple , douce et caressante , si l'on peut s'exprimer ainsi , elle désarme la

fureur de Rolla près de la sauver et de la venger ! et que de larmes fait répandre ce triomphe de sa vertu qui semble devoir infailliblement lui coûter la vie ! Mais il est fâcheux que l'impression profonde qu'a produite dans l'âme du spectateur cette belle situation soit affaiblie par une déclamation philosophique dans la bouche du grand-prêtre, qui détermine la grâce des coupables et l'abolition d'une loi cruelle.

Le reproche qu'on a fait généralement à l'auteur de prêter à ses personnages ses propres opinions, sans égard pour les convenances de temps, de lieu, d'état (1), trouve encore ici son application. Quoique les Péruviens fussent un peuple doux et humain, d'amères invectives contre les prêtres, dans la bouche de Rolla et des principes philosophiques, appartiennent plutôt à un écrivain européen du dix-septième siècle, qu'à des Américains du quinzième.

Le style s'élève quelquefois ; mais souvent aussi, à force de vouloir être naturel, il tombe dans une familiarité très-difficile à rendre. Il paraîtrait rampant dans une traduction litté-

(1) Voir les notices sur Kotzbue et sur Adélaïde de Wolfinzen.

rale ; et si on voulait l'ennoblir pour le mettre en harmonie avec la grandeur et le rang des personnages, on le dénaturerait entièrement. Il a fallu chercher un juste milieu entre ces deux écueils , mais l'on n'ose pas se promettre de les avoir toujours évités.

Cette pièce , long-temps goûtée du public , a comme tant d'autres du même auteur subi de sévères critiques dans les journaux littéraires sans rien perdre de son effet au théâtre. L'une et l'autre de ces destinées s'expliquent. Il est incontestable qu'on peut y relever de nombreux défauts ; mais il ne l'est pas moins que les caractères de Rolla et de Cora portent l'empreinte d'un talent original et fécond , et qu'ils parlent avec beaucoup de puissance au cœur et à l'imagination.

LA PRÊTRESSE
DU SOLEIL.

PERSONNAGES.

ATALIBA , roi de Quito.

LE GRAND-PRÊTRE du soleil.

XAIRA , prêtre du soleil.

TÉLASCO , vieillard de la famille des Incas.

ZORAI , son fils.

CORA , fille de Télasco , prêtresse du soleil.

ROLLA , ancien général péruvien.

IDALI ,
AMAZILI , } prêtresses du soleil.

DON ALONSO DE MOLINA , Espagnol.

DON JUAN VÉLASQUEZ , son ami.

DIÉGO , écuyer de don Alonso.

UN CHAMBELLAN DU ROI.

PRÊTRES.

PRÊTRESSES.

COURTISANS.

SOLDATS.

PEUPLE.

LA PRÊTESSE

DU SOLEIL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toute la scène est occupée par un épais bocage. On aperçoit au fond un reste de vieux mur en ruines, et dans le lointain la coupole du temple du soleil. Sur le devant, à droite, une grotte; à gauche, une colline dont le sommet domine les arbres. — Crépuscule du soir.

ROLLA, LE GRAND-PRÊTRE. Ils arrivent à travers le bois.

LE GRAND-PRÊTRE.

VOILA donc le chemin de la demeure de Rolla! Ah! il est aussi sauvage, aussi impénétrable que celui de son cœur.

ROLLA.

Épargnez-moi, mon oncle, épargnez-moi, je vous supplie. Si vous pouviez me connaître, me comprendre....

LE GRAND-PRÊTRE.

Eh! ne le fais-je pas? mais tu appelles te com-

prendre, caresser ta chimère; te connaître, flatter ta passion.

ROLLA.

Infortuné! je suis un être à part; une goutte qui ne peut couler avec aucune autre goutte; une voix qui ne trouve point d'écho dans la nature.— Ce ver qui rampe sur cette feuille.... Voyez! un autre ver vient à lui.... Moi seul! moi seul!.... O dieux! si, au milieu de la foule des êtres que vous avez créés, je suis le seul condamné à rester isolé.... (*En jetant un regard d'impatience sur le grand-prêtre.*) Hommes! laissez-moi donc seul.

LE GRAND-PRÊTRE.

Rolla! Rolla! je suis vieux, mais si ton cœur n'a besoin que d'affection, tu en trouveras dans le mien. Jeune homme, je t'aime comme un père.

ROLLA.

Eh bien! que le repos de votre fils vous soit cher, Laissez-le vivre à sa guise. Je suis plus heureux dans cette grotte, que mille autres dans de fastueux palais. — Qu'elle soit mon tombeau! car, mon oncle, une voix secrète me dit : conduite un jour sombre à l'entrée de cette caverne, Cora viendra contempler les restes de Rolla, apprendre comment il a exhalé, sur la terre humide et froide, sa vie par l'amour consumée, comment le nom de sa meurtrière adorée errait encore sur ses lèvres; comment son dernier sourire attestait que ce fut en bénissant Cora qu'il sortit de ce monde. Peut-être alors, touchée de ce spectacle, Cora laissera tomber sur ma cendre une fleur..... ou..... ô pensée ravissante!

ou même une larme, et cette larme.... ah ! elle me rendrait l'existence.

LE GRAND-PRÊTRE.

Insensé !

ROLLA.

Que voulez-vous ? je suis ainsi fait. Ce cœur a été formé pour de grandes passions. Petit garçon, déjà je m'irritais de la contrariété ; tandis que mes compagnons se livraient joyeusement à leurs jeux autour de moi, je les partageais, mais l'ennui me poursuivait, et j'ignorais moi-même ce qui me manquait. Mais quand les nuages s'amoncelaient à l'horizon, quand au milieu de la nuit les volcans vomissaient des flammes, ou que des secousses souterraines annonçaient un tremblement de terre, ô ! alors, mon cœur s'épanouissait, mon esprit languissant retrouvait de l'aliment ; la plante flétrie relevait sa tête abattue. Parvenu à l'adolescence, un sein, même nu, n'attirait point mes regards ; aveugle pour toutes les beautés de la nature, je ne portais un œil avide et fixe que sur l'éclat de la gloire ; mon cœur, mon cœur palpitant, n'était enflammé que du désir des grandes actions et de la renommée. Chaque victoire remportée, au lieu de tempérer cette ardeur dévorante, lui donnait une nouvelle activité. — Hélas ! je revis Cora....

LE GRAND-PRÊTRE.

Et ce feu s'éteignit, ce feu dont la vivacité promettait une éternelle durée, il s'éteignit comme une lampe sur laquelle souffle un enfant.

• ROLLA.

Non, la flamme se conserva, mais elle changea d'aliment. C'était une flamme sauvage, elle se transforma en feu d'une chaleur douce et pénétrante. La gloire fit place à l'amour.

LE GRAND-PRÊTRE.

Un feu doux et pénétrant ! que ces paroles sonnent agréablement à l'oreille ! mais ton feu, qui éclaire-t-il, ou qui embrase-t-il ?

ROLLA, froidement.

Je sens ce que vous voulez dire.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu le sens et tu ne rougis pas ! Jeune homme, doué d'un courage héroïque, peut-être pour le bonheur de la moitié d'un monde, tu circonscris ta sphère.... dans une grotte ! Inca, fils du soleil, destiné à affermir le trône, tu fuis dans un antre ! Général, appelé à la tête des armées de ta patrie, et obligé envers elle, par cette glorieuse confiance, à la servir par tes hauts faits.... tu t'ensevelis dans une caverne !

ROLLA.

Pensez-vous me séduire par des flatteries ? Comme inca, comme général, j'ai satisfait à tous mes devoirs par des victoires et des blessures. J'y ai satisfait dans cette journée terrible où, ébranlé par la puissance d'Huascar, le trône d'Ataliba chancela, et où mon épée inonda de sang ennemi les champs de Tumibamba. (*Avec une noble chaleur.*) Sais-tu l'histoire de cette journée ? Une flèche me traversa

le bras gauche, une autre me pcrça le sein; le tranchant du glaive me fendit la joue, et un coup de massue m'ouvrit le front. Tu peux encore en voir les cicatrices, là, et là, et là.... et cependant je n'abandonnai pas le combat. Ai-je payé ma dette ?

LE GRAND-PRÊTRE, ému.

Brave jeune homme ! Mais les bénédictions de ton pays, l'amitié du monarque, l'amour et les transports de ton armée, n'ont-ils pas été ta récompense ?

ROLLA, soupirent.

Sans doute.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et ton cœur n'y est plus sensible ?

ROLLA.

Non.

LE GRAND-PRÊTRE.

Punissez donc, ô dieux ! un indigne amour qui étouffe dans le cœur de l'homme tous les sentimens généreux.

ROLLA.

Soyez moins prompt à me condamner. L'amour n'est pas moins que l'honneur le mobile des grandes actions. Mais moi, pour qui dois-je combattre ? qui se réjouira de me voir parcourir de nouveau les sentiers de la gloire ? Cora ne m'aime pas, (ému) et je n'ai plus de père, plus de frère, plus de sœur ; je suis seul sur la terre.

LE GRAND-PRÊTRE, le pressant dans ses bras.

Mon fils ! mon cher fils !

ROLLA.

Laissez-moi, mon oncle, laissez-moi. Je ne saurais répondre à vos empressemens. Vous, avec vos cheveux blancs, avec vos vêtemens pontificaux, si respectable, si imposant, vous ne pouvez pas être le confident de mon cœur. Je ne puis séparer en vous le ministre des dieux de l'homme. Ah ! si j'avais encore une mère ! Dieu créa la femme pour être la confidente de l'homme. Ne peux-tu partager ton chagrin avec une amante, verse-le dans le sein de ta mère. — Je n'ai point d'amante.... je n'ai point de mère.

LE GRAND-PRÊTRE.

Aie recours aux dieux.

ROLLA.

Les dieux me haïssent, parce que j'aime une jeune fille consacrée à leur service ; parce que je l'aime plus que les dieux. Que le soleil se lève, ou que Cora se montre, mes sens et mon cœur en sont également ravis.... ou plutôt ils le sont bien davantage de cette dernière apparition.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que les dieux te pardonnent ces extravagances ! Rolla, il est dans la nature de l'homme de désirer avec plus d'ardeur ce qu'il lui est impossible d'obtenir. Cora, libre, avait seulement su te plaire ; c'est Cora prêtresse du soleil que tu aimes.

. ROLLA, se récriant.

Quoi ! (*Il se contient et jette un regard de mépris sur le grand-prêtre.*) Adieu, mon oncle.

(Il veut entrer dans sa grotte.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Où cours-tu, jeune homme ? Ton ami sera donc absolument sans pouvoir sur toi ? Vis comme il te plaira ; fuis les humains, si tu veux ; mais quitte ce désert où les images se retracent involontairement à l'âme avec la même confusion que se montrent aux yeux ces bois sauvages. Viens dans ma demeure. Tu connais cette portion de l'édifice qui touche au rivage, où l'on peut vivre si solitaire au milieu du tourbillon, et où aucun importun ne viendra t'arracher à des rêves qui te sont devenus si chers : ta porte pourra être fermée à moi-même ; mais la mienne te sera toujours ouverte.

ROLLA.

Je vous remercie, mon oncle. Je le sens, vous me voulez du bien ; je connais aussi votre demeure : elle a des retraites silencieuses ; mais il faut que Rolla vive et meure dans cette grotte. Là-bas, où le dôme du temple s'élève par-dessus la cime des arbres, c'est là qu'habite Cora.... et Rolla vivra et mourra dans cette caverne. Adieu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quelle obstination ! Pense du moins à ton devoir pour la fête de demain. La grande fête du soleil exige ta présence dans le palais du roi et au temple.

ROLLA.

Excusez-moi : dites au roi ce qu'il vous plaira ; dites-lui que je n'existe plus. Je ne retournerai point parmi les hommes. Toutefois, je ferai un sa-

LA PRÊTESSE DU SOLEIL,
crifice aux dieux ; mais ma grotte est mon temple.
Ne leur est-ce pas égal ? Adieu.

(Il entre dans la grotte.)

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE seul.

O jeune homme ! jeune homme ! tu ne soupçonnes pas combien ce cœur s'intéresse à ton repos. — Les rayons du soleil resplendissent encore sur le faite du temple, et déjà tout est ici dans les ténèbres. A peine pourrai-je trouver un sentier pour sortir de ces lieux sauvages.

(En s'en allant il rencontre Diégo.)

SCÈNE III.

LE GRAND-PRÊTRE, DIÉGO.

(Diégo marche à travers le bois, et jette un grand cri en apercevant le grand-prêtre.)

LE GRAND-PRÊTRE.

D'où viens-tu ? où vas-tu ?

DIÉGO.

Où le hasard peut conduire un homme qui se promène.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu te promènes dans des chemins non frayés ?

DIÉGO, effrontément.

Où.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu t'es sans doute égaré ?

DIÉGO.

Quelque chose d'approchant , car je vous rencontre.

LE GRAND-PRÊTRE.

N'es-tu pas l'écuyer d'Alonso ?

DIÉGO.

Vous êtes à peu près sur la piste de la vérité.

LE GRAND-PRÊTRE.

Si tu ne connais pas le pays , tu t'égareras toujours davantage en t'enfonçant dans le bois. Suis-moi , et tu seras en peu de momens dans la bonne voie.

DIÉGO, avec humeur.

Qui vous a dû que je suis dans la mauvaise ? Seigneur grand-prêtre , il faut que vous sachiez que dans la Castille et en Aragon , à Grenade et à Murcie , et dans aucun des pays sous la domination de mon roi , personne ne surpasse le noble Diégo en vaillance et en mérite.

LE GRAND-PRÊTRE, souriant.

Je le crois ; et comment en douter après l'aveu que tu en fais toi-même ?

DIÉGO.

Vous l'avez arraché à ma modestie.

LE GRAND-PRÊTRE

Pardonne ; mais explique-moi comment il se fait que je te trouve de nuit dans ce lieu désert , et ce-

pendant sur le droit chemin. Es-tu seul ? ton maître serait-il près d'ici ? Qu'y fais-tu ? car tu ne me persuaderas pas que tu y sois pour une simple promenade.

DIÉGO, hésitant.

Puisque vous voulez le savoir.... je dois vous avouer que j'aime.

LE GRAND-PRÊTRE, souriant.

Tu aimes ?

DIÉGO, avec affectation.

Oui, j'aime, et avec passion, avec désespoir. Tantôt l'amour me fait gravir les plus hautes montagnes, tantôt il me précipite dans les plus profondes abîmes des mers, et enfin il m'a mené dans ces charmans bocages pour y soupirer avec les tourterelles.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ce bois semble en effet avoir été choisi par les dieux pour y recueillir les fous dont l'amour a troublé la raison.

DIÉGO.

Je veux y confier mes douleurs aux arbres discrets, et y adresser mes soupirs à la pudique lune.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu as perdu l'esprit.

(Il sort.)

DIÉGO.

Perdu l'esprit!... Tant pis pour vous. Un fou en aura donné à garder au grand-prêtre du soleil. Vive l'esprit! il a son prix dans le nouveau monde comme

dans l'ancien. Est-il parti?... Je n'entends plus rien. (*Après avoir regardé de côté et d'autre.*)
St,.... st....

SCÈNE IV.

DON ALONZO, DON JUAN, enveloppé dans un manteau; DIÉGO.

DON JUAN.

Sommes-nous en sûreté, Diégo?

DIÉGO.

Belle demande! aussi en sûreté que peuvent l'être des hommes qui s'en vont au milieu de la nuit dans une forêt pour faire un mauvais coup. Par saint Barnabé! je crois que nous ne sommes pas plus sûrs qu'un ivrogne qui traverserait le fleuve des Amazones sur un fil d'archal.

DON JUAN.

As-tu vu quelqu'un?

DIÉGO.

J'y vois peu quand il fait sombre; mais j'ai entendu.

DON ALONZO.

Qu'as-tu entendu?

DIÉGO.

La voix du grand-prêtre en personne.

DON ALONZO.

Du grand-prêtre! Que voulait-il?

DIÉGO.

Me mettre sur le bon chemin ; d'ailleurs rien. Il en est de même chez tous les peuples ; ce sont les prêtres qui connaissent la bonne route.

DON ALONSO.

Mais quel motif avait pu le conduire dans ce lieu désert ? Parle, Vélasquez.

DON JUAN.

A quoi bon ? Me précipiter dans la mêlée, les yeux fermés, l'épée à la main ; telle est ma maxime au milieu du danger. Parler emporte le courage, comme en tombant sur le rocher, les eaux entraînent le peu de terre dont il est couvert : alors on devient incapable de toute action hasardeuse. Ah ! si je voulais parler, il n'y aurait que trop à dire.

DON ALONSO.

Que dirais-tu ?

DIÉGO.

Ah ! parlez, seigneur ; parlez, je vous en prie ; j'aime à entendre parler quand il fait noir.

DON JUAN.

Je le veux bien, ne fût-ce que pour passer le temps, Alonzo, en attendant que ton étoile paraisse sur l'horizon. L'attente d'un amoureux rendez-vous est sans doute toujours ennuyeuse : je parlerai donc jusqu'à ce que tu me pries de me taire ; et le texte.... Ami, cette aventure ne vaut rien ; crois-moi, elle ne vaut pas le diable.

DIÉGO.

Il a raison.

DON ALONSO.

Ce langage est étrange dans ta bouche. Depuis quand don Juan Vélasquez est-il disposé à redouter une entreprise périlleuse ?

DON JUAN.

Nous y voilà ! Écoute : Si tu pouvais douter de mon courage , je te le prouverais en attaquant le plus formidable des serpents à sonnettes. Tu connais mes principes : la vie a moins de valeur pour moi qu'un moment de bonheur ; et il est heureux chaque moment que je consacre à l'amitié. Si donc je te suis cher, ne parlons plus de cela. Mon bras et mon épée sont à toi, et je te suivrai aveuglément dans les ténèbres ; mais qu'en te suivant il me soit du moins permis de penser que nous perdons ici notre temps à des bagatelles , tandis que nous pourrions bien mieux l'employer.

ALONSO.

Bien mieux ! Explique-toi.

DON JUAN.

Qui fait mal a toujours mieux à faire ; et , par tous les chevaliers dont le sang coule.... ou ne coule pas dans mes veines , nous sommes engagés dans une mauvaise route. Je ne parle pas du glaive suspendu par un cheveu sur nos têtes : l'amour passe avant la vie ; tu adores Cora , je t'aime , et Diégo nous est attaché.

DIÉGO.

Oui , oui ; mais , ne vous en fâchez pas.... la vie passe avant l'amour.

DON JUAN.

Supposons maintenant qu'il nous en coûte à tous trois quelques années d'une vie agitée.... Qu'importe? qui a vécu heureux a vécu long-temps.

DIÉGO.

Détestestable raisonnement!

DON JUAN.

Mais, Alonzo, le bonheur,... ce que j'appelle être heureux, cette santé de l'âme, est inséparable de la probité et de la vertu. La main sur le cœur, que se passe-t-il en toi dans les momens de désenivrement? Don Alonzo de Molina a quitté la féroce troupe de Pizarre, parce qu'il en détestait la barbarie, parce qu'il chérissait un frère dans chaque Indien. Je veux, disait-il, devenir l'ami, l'instituteur de ce bon peuple; je veux former son esprit, lui enseigner les arts utiles, et être son bienfaiteur. Noble et louable projet! tu l'as effectué. Le souverain de ces contrées t'ouvrit ses bras et son cœur; le peuple te chérit; la famille des Incas t'honore, et les grands de l'empire t'ont vu sans envie devenir le favori de leur maître. Tu partages ses sollicitudes, mais aussi ses plaisirs et ses trésors. Tu as cessé d'être un étranger, et les prêtres mêmes te voient presque sans murmure assister aux cérémonies de leur culte. Qu'en est-il arrivé? Dans un de ces jours de fête, mon noble ami Alonso voit dans le temple une prêtresse du soleil qui présentait au roi le pain d'oblation. Elle est jeune, elle est belle; Alonso s'enflamme, et tout à coup tous ses

grands desseins tombent et s'engloutissent dans l'océan de l'oubli. Les intérêts de l'humanité s'assoupi-
pissent dans le cœur du chevalier ; le bel emblème
de son écu, deux mains jointes sur une croix rayon-
nante, fait place à un cœur enflammé percé d'une
flèche. Ai-je à parler à Alonso : où me le faut-il
chercher ? aux conseils du roi ? chez les magistrats
du peuple ? parmi les instructeurs de la jeunesse ?
C'était là que je le trouvais autrefois ; mais mainte-
nant il se glisse furtivement, dans l'ombré de la
nuit, au pied et derrière une muraille ; il s'enve-
loppe de son manteau ; se cache à sa propre con-
science, et tente sa glorieuse entreprise, comme un
enfant malin qui va secrètement briser les œufs
d'une poule qui couve.

ALONSO, piqué.

Vélasquez !

DON JUAN.

A quoi bon ce regard courroucé ? il ne te sied pas.
On n'a pas le droit de s'indigner quand la conscience
n'est pas pure. Tu t'étonnes de ce que le joyeux Vé-
lasquez s'est fait prêcheur ; fais-y attention : Vélas-
quez est toujours gai, toujours d'humeur riante,
parce qu'il n'a pas cessé d'être homme d'honneur.
Mais laisse-moi prêcher, puisque j'ai commencé.
Toi, pour qui naguère était sacrée la moindre su-
perstition populaire, parce qu'enfin le repos de
quelque faible mortel y est toujours attaché, tu
violes sans scrupule la plus sainte des lois d'un peu-
ple qui t'a donné la plus généreuse hospitalité ; tu
séduis une fille jeune, simple, ingénue, consacrée

au service des dieux. La nature bouleversée semble venir elle-même à ton aide; un tremblement de terre renverse ces murs impénétrables pour te frayer un chemin jusque dans les bras de Cora; et au milieu de ce choc épouvantable des élémens tu immoles l'innocence.

DON ALONSO.

Tu es impitoyable. Crois-moi, ma conscience n'est pas endormie.

DON JUAN.

Elle est donc sourde; et il faut lui crier : Ataliba est ton bienfaiteur; cet excellent peuple t'accueillit comme un frère, et toi, ... toi, tu l'assassines par-derrière.

DON ALONSO.

Arrête, Vélasquez. Je reconnais la voix de l'amitié, je te rends grâce; mais qu'exiges-tu de moi?

DON JUAN.

Que Dieu soit loué! Enfin, il commence à se réveiller. Je demande que tu renonces à tes dangereux, à tes criminels desseins.

DON ALONSO.

Il faut que je parle à Cora.

DON JUAN.

A merveille! Cora est en effet un juge compétent dans cette affaire. (*Ironiquement.*) Oh! je vois; ceci est sérieux.

DON ALONSO.

Oui, vraiment; je veux lui dire tout; lui dévoiler

toutes les alarmes du plus tendre amour, la colère du roi, la malédiction du peuple, mon danger....

DON JUAN.

Ton danger ! Ami, pardonne ; tu n'y penses pas : ton danger, en comparaison du sien, n'est qu'une légère plume de duvet auprès d'un lingot d'or ; tu ne hasardes que ta vie.

DIÉGO.

Malepeste ! n'est-ce donc pas assez !

DON JUAN, continuant.

Elle, au contraire, risque son honneur, son repos, la bénédiction de son père, l'amour de sa famille et l'espérance de son salut ; et enfin, à quelle horrible mort elle serait réservée si elle portait dans son sein un être qui dût révéler votre amour !

DON ALONSO.

Oh ! non, non ; cela n'est pas..

DON JUAN.

Que le ciel en soit béni ! Mais qui garantit que ce malheur n'arrivera pas ? Et en ce cas quel affreux chagrin pour elle et pour toi ! Il faudra qu'elle meure ; et de quel supplice ? ensevelie vivante dans un caveau souterrain dont l'issue sera fermée sur elle ; assise entre une lampe et un morceau de pain, privée d'air ;.... j'en frissonne d'horreur. J'ai vu la mort sous mille formes, mais sous cet aspect je n'en supporte pas l'idée.

DON ALONSO, se jetant à son cou.

Je ne veux plus revoir Cora.

DON JUAN.

Tu feras bien. Hâtons-nous donc....

(Il veut l'emmener.)

DON ALONSO.

Laisse-moi seulement lui dire un dernier adieu.

DON JUAN.

Écris-lui un billet que nous jeterons par-dessus le mur. Tu hésites ! ah ! ta résolution n'est pas sérieuse. Hélas ! je vois déjà ta malheureuse Cora au fond de son effroyable tombeau, écrasée sous le poids des tourmens de son corps et de son âme, rongéant la chair de ses bras, le blasphème à la bouche, et exhalant dans des transports de rage son âme que tu as empoisonnée. Arrivée devant celui qui juge le Péruvien comme l'Espagnol, elle t'accusera d'avoir fait d'elle une infanticide.

DON ALONSO, vivement.

Viens, viens ; fuyons.

DON JUAN.

De tout mon cœur.

(Au moment où ils vont s'éloigner, on entend frapper dans les mains, derrière le mur.)

DON ALONSO, revenant rapidement.

Ah ! Vélasquez, voilà le signal. Ma Cora ! ma Cora !

(Il quitte don Juan et s'élance par-dessus le mur.)

SCÈNE V.

DON JUAN, DIÉGO.

(Don Juan étonné et mécontent suit des yeux don Alonso.)

DON DIÉGO, après un silence.

Qu'on me dise maintenant qu'il y a un bruit inutile dans le monde. Le seigneur Vélasquez a fait là un sermon tel qu'on n'en entend pas tous les jours en chaire, à Salamanque ; et à peine deux petites mains ont fait entendre ce son, cla, cla, le diable a emporté en l'air tout l'effet du discours.

DON JUAN, avec un peu d'amertume.

Poursuis, mon cher ; je m'en lave les mains. Maudite tête à l'envers ! où d'autres se chauffent, il se brûle ; où les autres marchent posément, il vole. Dieu veuille qu'il arrive à bien ! L'amitié a fait son devoir ; si les choses tournent à mal, elle n'a plus qu'à en partager le chagrin. Jusque-là vive la joie ! Diégo, comment te trouves-tu ?

DIÉGO.

Comme un poisson hors de l'eau.

DON JUAN.

Tu ments. Là où il se fait des sottises, chaque fou est dans son élément ; et, par saint Georges ! nous faisons ici d'énormes sottises.

DIÉGO.

Avec cette différence qu'il faut que je fasse ce qui

vous plaît , et que vous ne voulez pas ce que Dieu et la justice exigeraient.

DON JUAN.

Explique-toi. Écoutons les leçons de ta sagesse.

DIÉGO.

Si j'étais à la place du vaillant chevalier don Juan Vélasquez, je prêcherais d'abord à peu près comme il l'a fait, et, si c'était sans fruit, je dirais : Mon cher ami Alonso, ou don Alonso , tu ne peux pas exiger que je me laisse griller tout vif pour l'amour de toi. Porte-toi bien ; je m'en retourne dans mon pays, et j'emmène notre cher Diégo. Nous dirons pour toi notre chapelet.

DON JUAN.

C'est ce que nous pouvons fort bien faire ici.

DIÉGO.

Ici ! sur une terre idolâtre , à l'aspect d'un temple païen ?

DON JUAN.

Imbécile ! notre Dieu est partout. Mais on le sert mieux par une amitié sainte et fraternelle que par le chapelet, et voilà pourquoi je ne veux pas le dire en ce moment. Je suis ici le gardien de mon ami qui s'égare.

DIÉGO.

Fort bien. Et moi, que suis-je donc ?

DON JUAN.

Un écuyer.

DIÉGO.

Je suis donc inutile , car je ne passe pas ici ouvertement pour son écuyer.

DON JUAN.

Tu dois obéir. Allons, mon drôle, prends ce sifflet, glisse-toi, à gauche, autour de l'enceinte du temple ; je prendrai à droite, et nous nous rencontrerons. S'il survient quelque chose d'important, tu siffleras : prends.

DIÉGO, prenant le sifflet en tremblant.

A gauche, dites-vous ?

DON JUAN.

A gauche.

DIÉGO.

Tout seul ?

DON JUAN.

Tout seul.

DIÉGO.

Je me perdrai dans ces taillis.

DON JUAN.

Imbécile ! ne vois-tu pas le mur et la coupole du temple ?

DIÉGO.

Suis-je donc un hibou ?

DON JUAN.

La lune n'est-elle pas assez claire ?

DIÉGO.

Non.

DON JUAN.

Non ! A ce que je vois, le seigneur Diégo a peur.

DIÉGO.

Souffrez seulement que je vous représente que la nuit est faite pour le repos ; et quand l'homme est

privé du sommeil , ses forces internes n'en dorment pas moins. Ma valeur va se coucher en même temps que le soleil.

DON JUAN, allant à lui.

Ami Diégo, nous la réveillerons à coups de poing.

DIÉGO, reculant.

Oh ! elle a le sommeil léger : la voilà réveillée.

DON JUAN.

Pars donc, maraud !

(Il le pousse d'un côté, et sort lui-même par l'autre.)

SCÈNE VI.

ALONSO, CORA.

(Don Alonso saute par-dessus le mur ruiné et tend la main à Cora qui le suit.)

DON ALONSO.

Seulement un faible élan, ma chère Cora ; jette-toi hardiment dans mes bras. Tu trouveras ici un lieu tranquille et retiré, tout fait pour l'amour et gardé par l'amitié. Il est moins éloigné, moins vaste, plus touffu que vos jardins dépourvus d'arbres, où pénètre partout l'indiscrete clarté de la lune, et où l'ombre qu'elle projette double chaque figure ⁽¹⁾. (*Il la presse contre son cœur.*) Enfin, je te revois !

CORA, l'embrassant.

Enfin, je te revois !

DON ALONSO.

Ces trois semaines ont été éternelles.

CORA.

Trois semaines seulement !

DON ALONSO.

C'étaient des mois pour l'amour.

CORA.

Des années pour mon cœur.

DON ALONSO.

Chaque jour , à l'entrée de la nuit , le pauvre Alonso était ici , attendant le signal , et écoutant si tu ne l'appelais pas à la secrète jouissance d'une nuit de bonheur.

CORA.

J'ai pleuré chaque soir du chagrin de ne pouvoir venir.

DON ALONSO.

Tu n'as pourtant pas été malade ?

CORA.

Ah ! je le suis toujours loin de toi.

DON ALONSO.

Parle : qui t'a retenue ? Tu m'avais promis....

CORA.

J'avais eu tort de promettre ; je ne pouvais qu'espérer. L'amour prend facilement ses vœux pour des espérances , et ses espérances pour des certitudes. Mon tour de service nocturne dans le temple arrive rarement ; mais j'offris de remplacer une de mes compagnes malade : elle se rétablit , et me remercia de ma bonne volonté. La pauvre Cora fut bien

triste, et les nuits passées dans l'insomnie lui ont paru bien longues.

DON ALONSO.

J'ai aussi perdu le repos. L'aube matinale m'a retrouvé sous ces arbres, mes habits encore humides de la rosée du soir, mon corps engourdi du froid de la nuit. Vois ce palmier : c'est là que je les ai passées toutes, les yeux fixés sur votre temple. Quelquefois, à la lueur de la lampe éternelle qui l'éclaire, je voyais aller et venir dans l'ombre une figure que je prenais toujours pour la tienne.

CORA.

Aucune ombre ne pouvait me faire illusion, à moi, pauvre recluse ; mais je n'en ai pas moins vu partout ton image. Je marchais à grands pas de tous les côtés ; je ne pouvais prendre un seul instant de repos. Dis-moi si l'on est toujours aussi impatiente quand on porte l'image d'un homme dans son cœur. Autrefois, j'étais calme, paisible ; lorsque la pluie empêchait ma promenade, ou quand le vent brisait une fleur que j'avais moi-même cultivée, je supportais sans peine ces petites contrariétés. Il en est à présent tout autrement ; je ne suis plus la même. Quand je travaille, que je file ou que je brode, si mon fil se casse, j'en prends une telle humeur, que souvent je me fais peur à moi-même. (*Se penchant vers Alonso.*) Alonso, l'amour nous rend-il meilleur ou plus méchant ?

DON ALONSO.

Le véritable amour rend meilleur.

CORA.

Ah ! non , non. Un véritable amour réside dans mon cœur, et je vauz moins qu'autrefois.

DON ALONSO.

Non ; seulement ton sang coule avec plus de rapidité.

CORA.

Serais-je malade ? Oui , mon cher Alonso , je suis souvent malade.

DON ALONSO.

Sérieusement ?

CORA.

Sérieusement. J'éprouve des défaillances ; mais cela doit être : bientôt tu ne seras plus le seul que j'aimerai.

DON ALONSO, étonné.

Plus le seul ?

CORA, souriant.

Plus le seul.

DON ALONSO.

Tes paroles renferment une énigme ou un crime. Cora ! l'amour embrasse tout et cependant il est indivisible. Pas moi seul ! (*Il la regarde attentivement.*) Non, c'est impossible ; avec quelle tranquillité tu me regardes !

CORA.

Eh pourquoi pas ? ce que j'éprouve est si doux ! que pourrait-il y avoir de condamnable ? un sentiment inconnu de tristesse, un désir non encore éprouvé, se sont emparés de mon âme. Tandis qu'à la dernière fête du soleil, j'ornais de fleurs le pé-

ristyle du temple, j'aperçus une jeune femme endormie sur les degrés; un petit ange souriant reposait sur ses genoux. Comme mon cœur s'anima et s'attendrit ! j'avancai involontairement mes bras vers l'enfant; je voulais l'enlever doucement à sa mère et le presser contre mon sein; mais qu'y a-t-il de plus léger que le sommeil d'une tendre mère? A peine eus-je touché l'enfant, elle se leva, serra son trésor contre son cœur, et me regarda d'un oeil courroucé. N'est-il pas vrai, Alonso, une mère est une créature bien respectable ?

DON ALONSO, étonné.

Où veux-tu en venir ?

CORA.

Tu ne me comprends pas encore ! (*Avec l'expression d'une joie pure.*) Eh bien ! je serai mère aussi.

DON ALONSO.

Grand Dieu !

CORA.

Qu'as-tu ? ne crains rien ; je t'aime toujours autant. J'avais cru jusqu'ici brûler des feux les plus ardents de l'amour, et j'avais raison, Alonso, car je voyais en toi le plus adorable des hommes ; mais tu es un enchanteur qui as su t'établir dans mon cœur sous une forme nouvelle : je vois en toi, aujourd'hui, le père de mon enfant.

DON ALONSO.

Cora ! Cora ! les cheveux m'en dressent à la tête ; et toi si calme....

CORA.

Que crains-tu ? est-ce un crime que de devenir mère ? Non, sans doute. Mon vieux père m'a toujours dit : celui qui commet un crime n'a jamais de contentement. Et moi, je suis si satisfaite !

DON ALONSO.

Tu ne connais donc pas les devoirs de ton état ? quels sermens prononças-tu, quand on attachait sur ton vêtement cette image du soleil ?

CORA.

D'observer les lois de notre temple.

DON ALONSO.

Et que prescrivent-elles ?

CORA.

Je l'ignore. Mon père dit : celui à qui la vertu est sacrée, n'a pas besoin de lois ; il les accomplit toutes sans le savoir. La vertu m'est sacrée.

DON ALONSO.

Sais-tu ce que c'est que la vertu ? hélas ! tu ne connais pas encore la triste différence de la vertu fondée sur l'éternelle loi de la nature, et la vertu de convention, ouvrage arbitraire du fanatisme.... (*Il la presse dans ses bras.*) Ah ! Cora ! qu'avons-nous fait ? dans toutes les conditions, l'amour et la joie sont le prix des douleurs de l'enfantement ; dans la vôtre seule c'est la mort.

CORA, effrayée.

La mort !

DON ALONSO, au désespoir.

Et moi.... je suis ton meurtrier.

Théâtre de Kotsbue.

CORA, se rassurant.

Comment peux-tu ainsi te tourmenter pour rien ?
Homme étrange ! qui me tuera, et pourquoi me fera-t-on périr ?

DON ALONSO.

Tu as.... du moins ainsi le disent vos prêtres.....
tu as offensé les dieux.

CORA.

Moi, offenser les dieux ! Non, je les adore.

DON ALONSO.

N'importe, tu seras immolée à une antique superstition. Nous n'avons d'espoir de salut que dans la fuite. Mais la fuite, ciel ! dans un pays inconnu !

CORA.

Mon doux ami, je sais un moyen de dissiper tes alarmes.

DON ALONSO.

C'est donc le ciel qui te l'a révélé ?

CORA.

Il est simple et infaillible. Si mon instinct me trompe, si les dieux sont irrités contre moi, c'est ce que demain doit nous apprendre. Nous n'avons eu jusqu'à présent pour confident de notre secret amour que la lune et les étoiles. Eh bien ! j'en veux rendre témoin le plus grand des dieux, le soleil. Il est encore nuit, je ne puis m'arrêter plus longtemps ; je retourne au soin de la lampe éternelle. Toi, mon cher Alonso, demeure ici ; dors sous l'ombrage de ces arbres. Aussitôt que les premiers feux de l'aurore viendront colorer l'horizon, je serai

auprès de toi et nous gravirons ensemble cette colline. Là , nous tournerons nos regards vers l'orient, nos bras enlacés, nos lèvres unies, et nous attendrons ainsi hardiment le lever du soleil. Me comprends-tu ?

DON ALONSO.

Seulement à demi.

CORA.

Quoi ! tu ne devines pas ? si Cora est criminelle, le soleil se voilera , ou son premier rayon , en tombant sur moi , anéantira la coupable. Mais si..... Alonso ! s'il poursuit sa carrière, mon père et mon Dieu, s'il jette un regard favorable sur deux amans et approuve ainsi notre tendresse, alors sois sans crainte, ô mon ami ! il ne me sera pas arraché un cheveu ; innocens devant le soleil , quels regards pourraient faire rougir Cora ?

DON ALONSO.

Charmante créature ! dangereuse candeur !

CORA.

Ce n'est pas tout. C'est demain la grande fête du soleil ; c'est le jour qui annonce la faveur des dieux pour cet empire , si l'astre monte resplendissant sur l'horizon : élève, Alonso, élève tes regards vers le ciel ; vois les étoiles encore étincelantes ; la voûte éthérée est de l'azur le plus pur ; aucun nuage ne menace, aucun souffle n'agite l'air : nous aurons demain le plus beau jour ; embrasse-moi. Adieu, Cora te retrouvera endormi sous ces ombrages et réveillera par un doux baiser l'aimable dormeur.

(Elle repasse par-dessus les débris du mur.)

DON ALONSO, plongé dans la rêverie,

Adorable créature! Ah! je suis un misérable. Sauve-la, sauve-la.... avant que la flamme l'enveloppe. Il est trop tard. Je ne puis plus que mourir avec elle.

(Il cache sa tête dans ses mains et s'appuie contre un arbre.)

SCÈNE VII.

ALONSO, DON JUAN, DIÉGO.

(Diégo arrive doucement par la droite; et en apercevant don Alonso, il siffle fortement.)

DON ALONSO, se retournant vivement et mettant l'épée à la main.

Qu'est ceci ?

DON JUAN, accourant d'un autre côté.

Qu'arrive-t-il ?

DIÉGO.

C'est vous, seigneur Alonso! Pourquoi ne m'avoir pas d'abord dit que c'était vous ?

DON JUAN, lui frappant sur l'épaule.

Fais peindre un lièvre ailé sur ton écu.

DIÉGO.

Plutôt qu'un lion aveugle. Les chevaliers se font un devoir de traiter la prévoyance de poltronnerie, comme nous autres ignorans, qui ne savons pas écrire, donnons ironiquement aux savans le nom de héros de plume. Ne m'avez-vous pas commandé vous-même de siffler aussitôt que je verrais quelque chose de suspect ?

DON JUAN.

Imbécile, depuis quand ton propre maître t'est-il suspect ?

DIÉGO.

A vous dire vrai, seigneur don Juan, il me l'est grandement. Voyez seulement comme il est là planté.

(Il montre don Alonso qui a repris sa place.)

DON JUAN, prenant don Alonso par le bras.

Cher ami, les adieux ont-ils donc été si déchirans ?

DON ALONSO, l'embrassant.

Ah ! Vélasquez, ta remontrance est arrivée trop tard.

DON JUAN, le retenant.

Jamais. Quoi ! elle serait....

DON ALONSO.

Elle est mère.

DON JUAN, le repoussant.

Nous voilà donc tous plus près du royaume des cieux que du jour de demain.

DON ALONSO, lui tendant la main.

Ne m'abandonne pas, mon compagnon, mon ami, mon frère d'armes.

DON JUAN, lui prenant la main.

Alonso, il n'est pas dans mon caractère de crier à l'enfant qui se noie : Tu n'aurais pas dû tomber dans l'eau ; j'aime mieux l'en retirer quand je le puis. Mais, de par tous les diables, je ne peux rien dans cette occasion ! Si nous avions un vaisseau ou

quelque talisman qui pût nous conduire à travers les airs, Vélasquez ne serait pas le dernier à s'en-voler. (*Avec une contenance ferme.*) Mais puisqu'il y est réduit, Vélasquez s'arme de courage, s'enveloppe jusqu'aux yeux dans son manteau, et laisse l'orage gronder autour de lui.

DON ALONSO, se tordant les mains.

Tout est perdu; il ne reste aucun moyen de salut.

DON JUAN.

Non, non; tout n'est pas perdu tant qu'on ne perd pas la tête. Allons manger, boire et dormir; demain matin l'esprit et le corps auront pris de nouvelles forces; à demain le surplus.

DIÉGO.

C'est la fleur de la chevalerie.

DON ALONSO.

Arrête. Elle doit revenir; elle m'a promis qu'à l'aube....

DON JUAN, revenant sur ses pas.

S'il en est ainsi,.... ma foi.... il n'y a point dans le monde d'emploi plus incommode que celui de confident des amans. Ils ne pensent jamais que l'humanité est sujette à des besoins, qu'il faut dormir...

• DIÉGO.

Qu'il faut manger, qu'il faut boire.

DON ALONSO.

Pardonne.

DON JUAN.

Je te pardonne; mais sache-m'en gré au fond de

ton cœur; car, morbleu, j'aime mieux me battre que de renoncer la nuit à mon repos. (*Il étend son manteau au pied d'un arbre, et s'y couche dessus.*) Mais il faut faire de nécessité vertu : la fatigue est le meilleur des oreillers. Bonne nuit, Alonso; celui qui a la conscience pure, dort aussi bien au pied d'un arbre que les sept dormans ⁽²⁾ à qui mieux mieux.

DIEGO, qui s'est aussi préparé une place pour se coucher.

Pourvu qu'il n'y ait point ici de serpens à sonnettes ou de tigre aussi affamé que moi! Bon! voici ce qu'il faut. (*Il tire de sa poche un chapelet qu'il suspend à un arbre.*) Nous voilà en sûreté. Ah! si je dors cette fois, ce sera un chef-d'œuvre,... car ma tête est pleine d'idées,... mon cœur rempli de crainte... et mon estomac vide.

(Il s'endort.)

DON ALONSO, les considérant.

Les heureux mortels!

(Il s'appuie contre un arbre. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALONSO , DON JUAN , DIÉGO.

(Don Juan et Diégo dorment encore Don Alonso erre parmi les arbres.)

DON ALONSO.

CETTE nuit est éternelle. Les étoiles scintillent encore et la lune n'a point pâli. L'obscurité et le silence règnent partout autour de moi. Le bruit et le fracas sont un bienfait pour le coupable ; ils étourdissent sa conscience. — Ce fou de Diégo disait bien naguère : il en est de la conscience comme de l'estomac ; dès qu'on le sent, on n'est plus en santé. — Le fou a dit la vérité. — O ma mère ! tes sages leçons devaient un jour me conduire dans un meilleur monde ; elles ne m'ont pas même accompagné dans une autre partie du monde. Tu es peut-être prosternée en ce moment, et tu pries pour ton coupable fils. Prie, prie ; il a besoin de l'intercession d'une sainte. — Ah ! chassons ces idées ; les choses peuvent changer. Après la nuit vient l'aube du jour.... et après l'aube, les premiers rayons du soleil. (*Se tournant vers l'orient.*) Regarde l'image du

retour du bonheur. Déjà un trait de pourpre colore l'orient , et l'œil n'aperçoit plus que les grandes étoiles. Écoute : déjà aussi, dans le lointain , commence à gazouiller un oiseau. Le moment approche qui doit ramener Cora. Tant que je la presse dans mes bras , ma conscience se tait , et le péril n'est qu'un jeu. — Je vais éveiller les dormeurs. Diégo , lève-toi , il fait jour ,

DIÉGO , se frottant les yeux.

Hé ! — Ah ! vous voulez rire ; on n'y voit goutte ,

DON ALONSO.

Non , la lune est couchée et les étoiles disparaissent.

DIÉGO , bâillant.

Voilà pourquoi nous sommes dans l'obscurité.

(Il se tourne de l'autre côté , prononce quelques paroles inintelligibles et s'endort.)

DON ALONSO.

Quand ces gens-là n'ont pas dormi et repu , ils trouvent toute heure indue. (*Il réveille don Juan.*) Vélasquez , le jour point.

DON JUAN , regardant autour de soi.

Oui ! eh bien , après ?

DON ALONSO.

Ne veux-tu pas jouir de la beauté du matin ?

DON JUAN.

Compose un poème sur ce sujet , et laisse-moi dormir.

(Il veut se recoucher.)

DON ALONSO.

As-tu oublié que Cora va venir ?

DON JUAN.

Que m'importe ? Vient-elle pour moi ?

DON ALONSO.

Et le plaisir de voir cet ange ne te paraît-il pas valoir la peine d'ouvrir les yeux quelques minutes plus tôt ?

DON JUAN, se recouchant.

J'aime mieux rêver d'elle.

DON ALONSO.

Les voilà de nouveau couchés et endormis, sans égard pour l'agitation de mon âme. Leur esprit reprend des forces dans l'inaction. — Oh ! je trouve l'homme d'autant plus heureux qu'il se rapproche davantage de la brute. Plus heureux !.... sinon aux yeux du sage, du moins à ses propres yeux ; et que faut-il de plus ? (*On entend des coups de mains derrière le mur.*) Elle vient ! Rien n'est plus faux que ce que je viens de dire. Un instant de jouissance du cœur vaut mieux que des heures entières consacrées aux seuls plaisirs des sens.

(Il court au devant d'elle.)

SCÈNE II.

Les précédens, CORA.

CORA, se précipitant dans les bras d'Alonso.

Me voilà, ô le plus aimé des hommes ! Mais tu as ravi un plaisir à Cora. J'en aurais eu à te trouver encore enseveli dans le doux sommeil du matin ; je me serais cachée derrière un arbre ; je t'aurais jeté des feuilles, traité de paresseux.... M'entends-tu, ou rêves-tu tout éveillé ? Quand je suis dans ses bras, Alonso peut-il avoir une autre pensée que celle de Cora ?

DON ALONSO.

Ame divine ! sois moins injuste. Une Cora règne seule dans mon cœur, comme un seul soleil dans les cieux ; mais la découverte de cette nuit.... Mon repos, mon repos est perdu. — Le trouble, la conscience, d'affreux pressentimens.... La mort, sous sa forme la plus épouvantable, arrachant d'une main glacée Cora du fond de mon cœur....

CORA, lui posant la main sur la bouche.

Tais-toi, et prends confiance aux dieux. Regarde : mon cœur est en extase. Quelle sérénité ! quel azur ! Rien n'en souille la pureté. Le soleil va paraître : hâtons-nous : suis-moi sur la colline. (*Elle y court et Alonso la suit.*) Tu le vois ; une minute encore, et nous arrivions trop tard. Vois-tu le cercle d'or resplendissant ? (*S'exaltant.*) Contemple autour de toi les monts et les forêts sortant du crépuscule ; ad-

mire ce grand et beau spectacle ; vois briller des milliers de gouttes de rosée ; entends gazouiller mille oiseaux. — O Alonso ! mon dieu est grand.... mon âme est pleine. O mes yeux ! ne retenez pas ces pleurs.... Coulez, larmes voluptueuses ! — Réjouis-toi, Alonso, réjouis-toi. Aucun voile ne couvre la face de mon Dieu : il n'a point de courroux. (*Elle tombe à genoux.*) Père au service de qui je me suis consacrée ; père dont je porte l'image sur mon sein et dans mon cœur, daigne jeter sur moi un de tes mille regards ; sois témoin de mon amour pour ce jeune mortel ; sois mon juge. Si ce que j'éprouve est un crime , que les ténèbres enveloppent ton front radieux , ou ordonne aux nuées orageuses de s'amonceler devant toi , et lance ici-bas un carreau messenger de ta vengeance. Accorde-moi , mon dieu , un signe de ta colère ou de ton amour. (*Après une pause.*) O quel regard favorable il jette sur moi ! quel regard de bonté et de bénédiction ! (*Elle se lève.*) Eh bien ! j'en cours le risque ; en présence de mon dieu, Alonso.... viens dans mes bras. (*Elle l'embrasse.*) C'en est fait , je suis tranquille. Il nous aurait anéantis dans cet embrassement, s'il nous avait jugés coupables.—Oh ! mon cœur est plein de reconnaissance et de joie. Viens ; prosterne-toi avec moi ; prions et rendons grâces.

DON ALONSO.

Moi ! prier , chère Cora ; le soleil n'est pas mon dieu.

CORA.

Il est aussi ton dieu ; il luit pour tout le monde.

ACTE II, SCÈNE III.

189

C'est lui qui nous donne la nourriture, la lumière et la chaleur. Je t'en prie, prosterne-toi à mes côtés.

DON ALONSO, s'en défendant.

Chère Cora !

CORA.

Ingrat ! qui t'a donné Cora ? — Faut-il que j'aie honte de ton Dieu en présence du mien ? — Bon Alonso, si tu m'aimes....

(Elle se met de nouveau à genoux et le tire par la main.)

DON ALONSO.

Qui pourrait résister à cette enchanteresse ?

(Il se met à genoux.)

CORA.

De silencieuses actions de grâces ; l'offre silencieuse de nos cœurs.

DON ALONSO.

C'est ce que je t'apporte, Dieu des dieux !

(Ils prient à voix basse.)

SCÈNE III.

Les précédens, ROLLA sortant de sa grotte.

ROLLA.

Encore de si bonne heure ! Le jour est à peine éclos. Le soleil se lève et se couche, et me trouve toujours éveillé ! Patience ! il viendra un temps où il me trouvera toujours endormi. (*Il aperçoit don Juan et Diégo.*) Que vois-je ? deux des étrangers qui vivent parmi nous. Ils se sont égarés, sans

doute ; la nuit les aura surpris dans le bois. Je vais les réveiller , et leur offrir quelques alimens. Mais je te dois avant tout ma prière du matin , ô mon père !

Il se tourne du côté de l'orient, et en levant les yeux et les mains au ciel, il voit les deux amans sur la colline. Il lui échappe un cri d'effroi, et il demeure immobile. Cora et don Alonso se relèvent lentement, toujours tournés vers le soleil et s'embrassant en silence. Rolla accablé de douleur et de rage, s'écrie : *Cora ! Cora !* Cora et don Alonso effrayés se retournent à la fois et jettent les yeux en bas. Cora tombe évanouie. Don Alonso, un moment incertain s'il doit descendre ou seconrir Cora, vole à elle, se met à genoux et s'efforce de la ranimer. Rolla agité, mais sans changer de place, regarde ce groupe d'un œil fixe.)

DON ALONSO, appelant.

Vélasquez ! Diégo ! aux armes ! aux armes !

DON JUAN ET DIÉGO, se levant avec précipitation.

Qu'arrive-t-il ? qu'arrive-t-il ?

DON ALONSO.

Arrachez-lui la vie.

DON JUAN ET DIÉGO, tirant leurs épées.

A qui ?

DON ALONSO.

Tuez-le avant qu'il vous échappe.

DON JUAN, montrant Rolla.

Qui ? cet homme seul ?

DIÉGO, agitant son épée.

Deux contre un, j'en suis.

DON ALONSO.

Tuez-le ; nous sommes trahis.

DON JUAN, froidement.

Un homme seul et sans armes !

(Il ramet son épée dans le fourreau.)

ACTE II, SCÈNE III.

191

DON ALONSO, descendant de la colline, l'épée à la main, et courant à Rolla qui ne discontinue pas de fixer ses regards sur Cora.)

Il faut donc que moi-même....

DON JUAN, lui saisissant le bras.

Arrête, mon ami.... ou mon ennemi,  tu fais un pas de plus.

DON ALONSO.

O ciel ! Vélasquez, à quoi penses-tu ? Nous sommes trahis ; il y va des jours de Cora.

(Il veut se dégager.)

DON JUAN, le repoussant vivement.

Mets un frein à ta fureur, jeune homme. (*A Rolla.*) Il me semble que je te connais. N'es-tu pas Rolla ?

ROLLA, revenant à lui.

Moi ?.... qui je suis ?.... Oui, c'est ainsi qu'on me nomme.

DON JUAN.

Le chef de l'armée, Rolla ; précisément, c'est toi. (*Il lui tend la main.*) Je salue donc en toi un des mortels les plus nobles et les plus vaillans de cette contrée.

ROLLA.

Où suis-je ? Il est encore de bien bonne heure. (*Se frappant la tête.*) Ai-je rêvé ? (*Après une pause, regardant de nouveau Cora.*) Non, je n'ai pas rêvé.

DON JUAN.

Ce n'est point un songe que le sévère arrêt que je lis dans tes yeux, que l'horreur que tu ressens de la vérité. Probablement, tu reconnais cette jeune fille

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,
dont l'image de votre divinité orne le sein : c'est
une prêtresse du soleil.

ROLLA.

Oui.... elle se nomme Cora.

DON JUAN.

Et cet étranger, ce favori de ton roi, qui lui
sauva la vie à Cannara, tandis que tu combattais
pour sa couronne, sous les murs de Cusco, le re—
connais-tu aussi?

ROLLA, tendant la main à don Alonso.

C'est Alonso.

DON JUAN.

Eh bien, Rolla, si tu es tel que je te crois, tu
penserai, tu sentiras autrement que vos prêtres qui,
contemplant sans cesse le soleil, en sont tellement
éblouis, qu'en regardant ici-bas ils ne savent plus
où ils en sont. Tu connais le monde, tu connais les
hommes ; tu sais combien de passions se disputent
leur faible cœur. La plus impérieuse est l'amour ;
celui-là seul lui résiste qui ne l'a jamais trouvée
digne du combat. — Regarde cette jeune fille....
elle est belle....

ROLLA.

A qui le dis-tu ?

DON JUAN.

Regarde ce jeune homme : il est tout de feu. L'avoir
vue.... l'avoir aimée, voilà son crime.

ROLLA.

Ce n'en est pas un.

DON JUAN.

Rolla ne m'a point trompé.

DON ALONSO, à Rolla.

Et tu consens à te taire? Veux-tu détourner de la malheureuse Cora des tourmens inexprimables?

ROLLA.

Moi, trahir Cora! Apprends, jeune homme, que depuis long-temps je l'aime, je l'idolâtre.

DON ALONSO ET DON JUAN, étonnés.

Toi!

ROLLA.

Quelle question! Ni ma langue, ni la vôtre, ni aucune autre dans l'univers ne peut rendre ce que j'éprouve pour Cora. Elle touchait encore à l'enfance, la première fois que je marchai contre les révoltés qui habitent au pied du mont Sangai. Elle pleura quand nous nous séparâmes, et depuis ce moment je n'ai goûté de bonheur que par le souvenir de ses larmes. Je revins, tout était changé; au lieu d'une jeune fille libre, je trouvai en elle une vierge dévouée aux dieux. Je voulais l'obtenir pour épouse; je lui découvris ma flamme, l'ardeur et la pureté de ma tendresse; mais le fanatisme s'était emparé d'elle; elle nomma le soleil son époux, et jeta sur moi un dédaigneux regard. Bientôt vint le jour où un serment solennel l'enchaîna éternellement aux autels, et me rendit la plus infortunée des victimes. J'ai traîné ça et là, pendant deux ans, ma déplorable existence; j'ai obtenu la gloire en cherchant la mort; et depuis quelques semaines seule-

ment cette grotte est devenue ma demeure ,
grotte où je fuis le soleil qui m'a ravi Cora.

DON ALONSO, qui pendant le récit de Rolla est retourné vers Cora , lui
des soins inutiles , et redescend.

Crois que je te plains de tout mon cœur ;
comment puis-je me confier à toi , à mon r
Jure-moi....

ROLLA.

Moi , te jurer ! quoi donc ?

DON ALONSO.

Que tu consens à être anéanti par le courroux
dieux , si ta langue trahit le secret que le ha
vient de te révéler.

ROLLA.

Je ne jure point.

DON ALONSO.

Et tu aimes Cora ?

ROLLA.

Précisément parce que je l'aime , à quoi bon
serment ?

DON ALONSO.

Au nom de mon repos !

ROLLA.

Que m'importe ton repos ?

DON ALONSO.

Je t'en conjure. Veux-tu me déchirer par
tourmens éternels ? veux-tu me forcer à commettre
un crime ? car , vois-tu , il y a des occasions où
crime est vertu.

ROLLA, ironiquement.

Vraiment !

DON ALONSO.

Tant que je conserverai le moindre soupçon que tu pourrais trahir Cora, ... je t'honore, Rolla ; mais , j'en atteste ton dieu et le mien , je t'ôterai la vie....

ROLLA.

Je ne jure point.

DON ALONSO.

Je t'en supplie, Rolla. Que dois-je penser de ton refus ? Tu le vois, tout mon être est ébranlé ; je frissonne, mes veines se gonflent, la souffrance m'ôte la respiration ; par pitié, jure-moi....

ROLLA.

Je ne jure point.

DON ALONSO, tirant son épée.

Eh bien ! meurs.

DON JUAN, se précipitant au-devant de lui.

Voilà sa raison encore une fois égarée. Arrête, arrête ! Es-tu chevalier ?

DON ALONSO, se débattant.

Laisse-moi, ou crains pour toi-même.

(Rolla reste immobile à sa place.)

DON JUAN.

Ce forcené est plus fort que moi. (*Il donne à Rolla son épée, qu'il est parvenu à tirer.*) Prends, Rolla ; je ne puis plus le contenir ; toi-même défends-toi.

ROLLA.

Laisse-le aller. Je mourrai volontiers pour Cora.

CORA, revenant à elle, accourt entre les combattans et se jette dans les bras de Rolla.

Alonso, que prétends-tu faire ?

DON ALONSO, baissant son épée.

Quoi, toi aussi ! toi aussi !... Pour l'amour de toi-même.... S'il te trahit, tu es perdue.

CORA, avec une confiance naïve.

Lui, me trahir ! Rolla, mon ami, me trahir ! lui qui fut mon protecteur, mon défenseur, lorsque j'étais encore enfant ! Quand ma mère s'irritait contre moi, combien de fois l'a-t-il apaisée ! N'est-il pas vrai, Rolla ?

ROLLA, très-ému.

Ah ! oui.

CORA,

Et lui, lui me trahirait !

DON ALONSO.

Mais pourquoi me refuse-t-il le serment que je lui demande ?

CORA.

Un serment est-il nécessaire ? Lis dans ses yeux : là est écrit qu'il est notre ami.

ROLLA, la pressant contre son cœur.

Ah ! puissé-je mourir en ce moment ! oui, grands dieux ! ôtez-moi la vie. Ce moment est si heureux ! Cora me témoigne de la confiance ; je te tiens dans mes bras, je te parle, j'entends ta voix chérie ; depuis cinq ans je ne t'avais contemplée que de loin.

CORA, avec sensibilité.

Et moi aussi, je me réjouis de me retrouver près de toi : ta présence a reproduit à mes yeux, sous les plus douces images, tous les jours fortunés de mon enfance.

DON ALONSO, appuyé sur son épée, très-agité de jalousie.

Cora, tu me désespères.

CORA.

Comment? Oh! tu ne sais pas combien il m'est cher. Il m'aima dès le berceau; nous étions destinés l'un à l'autre. N'est-il vrai, Rolla?

ROLLA, très-ému et troublé.

Oui, oui,... nous fûmes... Ta respectable mère... Ah! si la mort ne nous l'avait pas sitôt ravie.... Qui sait?...

CORA.

Et apprends, Alonso, qu'alors j'ai souvent ri de ses vœux, parce que j'ignorais ce que c'est que l'amour. Pardonne-moi, bon Rolla. Il n'est que trop vrai que je t'ai souvent amèrement affligé.

ROLLA.

Amèrement, amèrement. Mais que tout soit oublié; ce moment est si heureux!

CORA, à don Alonso.

Vois comme il est bon. Ma mère me le disait toujours; Rolla est bon, accepte-le pour époux et je mourrai en paix. Mais quand je la perdus, Rolla était à la guerre, et un feu sacré s'alluma dans mon âme. Il revint, je ne pus l'aimer, mon cœur appar-

tenait aux dieux, et je soupirais après le jour où je devais devenir épouse du soleil.

ROLLA.

Et la nature a enfin triomphé de cette illusion ?
Tu aimes ?

CORA.

Oui, j'aime, Rolla ; je t'en fais l'aveu ; j'aime ce jeune et beau mortel. La première fois que je le vis, c'était au temple, à côté du roi, et la coupe du sacrifice échappa presque de ma main tremblante ; son regard brûlant attaché sur moi me révéla soudain ce que je lui faisais éprouver. Mais moi, renfermée dans l'enceinte du temple, et lui, errant en vain au dehors, autour d'un mur jaloux, nous perdîmes tous deux la douce espérance de jamais nous rapprocher. Les dieux prirent pitié de nous. Rappelle-toi ce jour terrible où, il y a peu de mois, les monts vomirent des feux, où la mer bouillonna et où trembla la terre. Plus d'un palais fut renversé, le temple même du soleil chancela sur ses fondemens, et une partie du mur qui l'environnait s'écroula. Nous, pauvres créatures éperdues, nous courions çà et là les unes vers les autres ; la mort était partout, hors de l'édifice comme au dedans. Nous mêlions nos cris aux mugissemens de la terre bouleversée. Alonso aperçut dans l'épaisseur du bois une brèche au mur et s'y élança : les pierres détachées roulaient sous ses pieds ; ici s'ouvrait la terre, et là mes bras pour le recevoir. Nous ne fûmes pas remarqués, et depuis cette nuit mon Alonso a souvent franchi ces débris.

ROLLA.

Je frémis, Cora. Quelle téméraire entreprise !

DON ALONSO.

Ne lui cache rien ; dis-lui les suites de ta faiblesse...
de mon crime,.... dis-lui....

CORA, naïvement.

Oui, mon cher Rolla....

ROLLA, avec effroi.

Serait-il possible ? imprudente ! (*A Alonso.*) Et
toi, étranger à nos mœurs, à nos usages, ignorais-
tu que.... O dieux ! fuyez, fuyez.

DON JUAN.

Mais où ?

DON ALONSO.

Ah ! Rolla, sauve-la.

CORA, effrayée.

Il est donc vrai ! les dieux ne manifestent pas leur
colère, et cependant c'est un crime ici-bas.

ROLLA

J'ai peiné à revenir de mon trouble et à fixer ma
pensée.... Écoute, Cora ; l'aimes-tu ?

CORA.

De toute la puissance de mon âme.

ROLLA.

Bien réellement ? dans ses bras aucun remords ne
déchire ton cœur ?

CORA.

Aucun.

ROLLA.

Eh bien ! je vous sauverai. (*Il se place entre Alonso et Cora.*) Venez ; acceptez-moi pour frère. Cora, ma sœur bien-aimée (*il place la main de Cora dans celle d'Alonso*), je t'unis à ce mortel. Que l'esprit de ta mère plane sur nous en ce moment ! que sa bénédiction s'étende sur toi ! Si tu es heureuse , je le suis aussi.

(*Il se détourne et essuie une larme de ses yeux.*)

CORA ET DON ALONSO l'embrassant.

O notre frère !

ROLLA.

Votre frère ! je vous suivrai. J'ai pour ami , dans une contrée déserte , encore en deçà des montagnes bleues , un cacique qui règne sur un peuple doux et humain. Soumis au souverain de Cusco , il l'avait suivi dans la dernière guerre , à la tête de ses soldats belliqueux. Son fils , grièvement blessé , tomba en mon pouvoir ; il guérit par mes soins et je le renvoyai sans rançon à son père. Depuis lors , ces bonnes gens n'ont su comment me témoigner leur reconnaissance. Ils nous recevront avec transport , et votre amour trouvera un asile assuré au fond de leurs forêts lointaines. Là j'habiterai avec vous ; je soignerai , j'élèverai vos enfans ; je serai satisfait et heureux si Cora est heureuse ; et un jour , fraternellement pleuré par vous , je retournerai calme et serein dans le sein de mon père.

CORA.

Mon cher Rolla , ah ! combien ma mère t'y rendra d'actions de grâce !

DON ALONSO.

Homme noble et généreux ! à peine j'ose lever les yeux sur toi.

DON JUAN, à part, attendri.

Par tous les saints ! si celui-là n'est pas chrétien, je suis moi-même un infidèle.

ROLLA.

Maintenant, arrêtons nos projets. La fuite est décidée ; mais comment, et quand ?

DIÉGO, qui pendant cette scène a presque toujours fait le guet dans le fond, s'avançant fort troublé.

J'entends du bruit ; j'entends derrière la muraille comme des voix de femmes.

ROLLA.

Vite, dans ma caverne.

(Au moment où ils vont y entrer, Idali et Amazi'i, ont déjà passé par la brèche du mur et regardent de tous côtés.)

SCÈNE IV.

Les précédens, IDALI, AMAZILI.

DON ALONSO.

Il est trop tard. Les voilà déjà !

IDALI, appelant.

Cora, nous te cherchons.

CORA.

Je viens.

ROLLA.

Arrête, encore un moment ; elles nous ont vus

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,
et entendus. Au nom de Dieu, ne les laissez pas
rentrer si promptement. Il faut dissiper leur effroi,
et les attirer dans notre parti,

DON JUAN.

Ce serait un chef-d'œuvre pour un ministre
d'état. S'il y réussissait, je le tiendrais pour capable
de conquérir des provinces sans coup férir.

ROLLA.

Rien de si facile : flattons-les ; elles sont femmes.

DON JUAN.

Ne voulez-vous pas approcher de plus près,
aimables enfans ?

IDALI, à Amazili.

Je crois que c'est à nous qu'il parle.

IDALI,

Avec quels yeux il nous regarde ! Allons-nous-en.

IDALI.

Viens, Cora ; la grande prêtresse nous a envoyées
pour te chercher.

DON ALONSO, d'un ton suppliant.

Approchez-vous, gentilles personnes.

DON JUAN.

Laissez-moi rendre hommage à vos charmes.

IDALI, à Amazili.

Faut-il nous retirer ?

AMAZILI.

Oui, oui ; retirons-nous.

(Elles restent en place.)

CORA.

Je rentrerai avec vous. Pourquoi vous tenez-vous si honteuses là-bas derrière les arbres? Venez ici, chères sœurs.

IDALI.

Oh! non; tu es parmi des hommes.

DON JUAN.

Nous, des hommes! Pour qui nous prenez-vous, jeunes beautés? Nous trois sommes des Espagnols; cet autre nous fera certainement le plaisir de s'en aller, si sa présence vous fait rougir.

(Il donne un coup d'œil à Rolla.)

ROLLA.

De tout mon cœur.

(Il se retire à l'entrée de la grotte.)

DON JUAN.

Eh quoi! toujours craintives, adorables créatures!

AMAZILI, à Idali.

Qu'en penses-tu? nous approcherons-nous?

IDALI.

Marche devant, je te suivrai.

AMAZILI.

Non; tu es plus âgée que moi.

IDALI.

Mais c'est toi qui as passé la première à travers le mur.

AMAZILI.

Mais c'est toi qui la première as vu la brèche.

DON JUAN.

Il est facile de vous mettre d'accord. (*Il se place entre elles, et les amène.*) Maintenant vous pouvez jurer qu'aucune des deux n'a fait le premier pas.

AMAZILI, effrayée.

Ah ! Idali, il m'a saisie.

IDALI.

Et moi aussi.

DON JUAN.

Rassurez-vous, adorables enfans ; il ne vous sera fait aucun mal. (*A Idali, en lui caressant le menton.*) Tu es fraîche comme la rose. (*Se tournant vers Amazili.*) Et toi, toi, comme.... comme...

(Il cherche une comparaison.)

DIÉGO, galement.

Comme un tournesol.

DON JUAN, à Idali.

Les jolis yeux bleus !

DIÉGO, à Amazili.

Quel regard fripon !

DON JUAN.

Quel doux sourire !

DIÉGO.

Que ces lèvres sont appétissantes !

DON JUAN, prenant la main d'Idali.

Et cette main, qu'elle est potelée !

DIÉGO, prenant la taille d'Amazili.

Et cette taille ! comme elle est svelte !

AMAZILI, à Idali.

Nous en irons-nous ?

IDALI.

Nous pouvons, je crois, rester encore un moment.

AMAZILI.

Mais est-il bien sûr que vous ne soyez pas des hommes ? Vous nous exposeriez à la mort si vous nous trompiez.

DON JUAN.

Soyez tranquilles ; le bonheur réside dans nos bras.

DIÉGO.

L'amour dans nos cœurs.

IDALI, jouant avec les cheveux de don Juan.

Regarde ces cheveux bouclés !

AMAZILI, caressant les joues de Diégo.

Et ces joues si fraîches !

(Don Juan et Diégo leur donnent chacun un baiser.)

IDALI ET AMAZILI, effrayées.

Ah ! qu'est-ce que cela ?

IDALI, oppressée.

Ah ! j'ai peine à respirer.

AMAZILI, de même.

Il m'a pénétrée jusqu'au bout des doigts.

CORA.

Mes sœurs, allons ; on s'apercevra de notre absence.

IDALI.

Et la grande-prêtresse grondera.

AMAZILI.

Et il faut nous parer pour la fête d'aujourd'hui.

IDALI.

Et personne dans le temple ! si le feu sacré s'éteignait !

DIÉGO.

Qu'il s'éteigne ; il vous sera aisé de le rallumer à celui de vos beaux yeux.

CORA.

Dis-moi, Idali ; de quoi vous a chargé la grande-prêtresse ?

IDALI.

Nous sommes descendues ce matin dans le temple pour te relever ; ne t'ayant pas trouvée, nous sommes retournées vers la grande-prêtresse pour l'en prévenir, et elle nous a ordonné de te chercher dans le jardin.

CORA.

Pas autre chose ?

AMAZILI.

Et de te conduire auprès d'elle quand nous t'aurions trouvée.

DON JUAN.

Si elle vous demande où vous avez rencontré Cora , que lui répondrez-vous ?

IDALI.

Nous lui raconterons vos jolis cheveux et vos douces paroles.

DON JUAN.

Au nom du ciel, n'en faites rien, aimables enfans ! elle pourrait se fâcher de ce que vous avez tant tardé, et vous défendre de nous revoir. (*D'un ton caressant.*) Ne voulez-vous pas revenir quelquefois causer avec nous ?

DIÉGO, de même à Amasili.

Je me sens du goût pour toi, petite friponne ; ne veux-tu pas revenir ?

AMAZILI, à Idali.

Qu'en penses-tu, Idali ?

IDALI.

Nous verrons.

DON JUAN.

Dites plutôt que Cora s'était endormie dans un coin du temple ; et que, dans le crépuscule, l'ombre d'un pilier vous avait empêché de la voir.

DIÉGO.

Ou l'ombre d'un palmier dans le péristyle.

AMAZILI.

Ah ! fort bien.

IDALI.

C'est une bonne pensée.

CORA.

Hâtons-nous.

IDALI, à Amasili.

Allons.

AMAZILI.

Allons.

(Elles ne remuent pas.)

DON JUAN.

Va, douce créature.

DIÉGO.

Va, va, petit démon.

IDALI, s'en allant lentement.

Je viens.... Mais ne pourrai-je pas éprouver encore une fois un saisissement aussi extraordinaire que celui de tout à l'heure ?

AMAZILI, à Diégo.

Voyons si je m'effraierais de nouveau.

(Don Juan et Diégo les embrassent.)

IDALI ET AMAZILI, poussant un cri.

Ah ! (*Avec un profond soupir.*) Adieu, adieu.

(Elles sortent.)

CORA, embrassant don Alonso.

Adieu, mon bien-aimé.

DON ALONSO.

Bientôt ton époux.

SCÈNE V.

ALONSO, DON JUAN, DIÉGO, ROLLA.

ROLLA, rentrant.

Les avez-vous apprivoisées ?

DIÉGO.

A les faire manger dans la main.

DON JUAN.

Rolla connaît leur naissance.

ROLLA.

Par oui-dire.

DIEGO.

L'aventure commence à me plaire. La petite créature est tout-à-fait gentille.

DON JUAN.

Songez que la nue qui renferme la foudre plane sur nos têtes toujours plus épaisse et plus menaçante.

DON ALONSO, prenant la main de Rolla.

Toi, notre frère, prête-nous ton secours; hâte-toi, hâte-toi de nous sauver.

ROLLA.

Rassure-toi; nous allons en combiner ensemble les moyens. Oh! je prends une nouvelle existence; je suis devenu un tout autre homme; je sens le besoin d'agir; je me suis rattaché au monde; tout ne m'est plus indifférent: j'éprouve de nouveau des désirs et des répugnances. — Grâces te soient rendues, Cora, pour la douce pluie qui a ranimé la plante desséchée. (*Avec enthousiasme.*) Oui, nous fuirons: la fuite est dangereuse; eh bien! tant mieux. Quand ceux qui nous poursuivront seront près de nous atteindre, quand leurs cris frapperont nos oreilles, quand leurs flèches voleront autour de nous... Ah! ce sera de la vie (*Avec plus de chaleur.*) Combattre pour Cora! tirer l'épée pour elle!.. Vous verrez alors ce que peut Rolla; vous m'avez donné le nom de vaillant sous les murs de Cusco et dans les champs de Tumibamba... Faibles efforts! je n'ai pas

encore combattu pour Cora, pour elle et sous ses yeux. — Ah! je serai un dieu.

DON ALONSO, se jetant à son cou.

Homme magnanime! jette sur moi un regard bienveillant; que je sois certain que tu as pardonné à un jeune insensé.

ROLLA

Non, Alonso; ne m'en demande pas davantage. Tout pour Cora, rien pour toi; pour toi, rien du tout. Mais si Cora laissait tomber dans un gouffre d'eau une fleur flétrie, et me disait : Je voudrais la ravoir, je m'y précipiterais et j'irais l'y chercher au péril de ma vie.... Voilà comment je suis à présent ton ami, comment je t'ai pardonné.

DON ALONSO.

Laisse-moi du moins l'espérance qu'un jour tu me trouveras moi-même digne de ton amitié.

ROLLA.

Tu es aimé de Cora; que te faut-il de plus? Oir! si Cora m'aimait, ce serait aux dieux à rechercher mon amitié. Mais nous perdons ici le temps en de vaines paroles, et nous devrions agir. Suivez-moi dans ma grotte : nous serons à l'abri des espions. — Allons déterminer le mode, le lieu et l'heure de notre fuite, et trinquer ensemble, car aujourd'hui je veux boire et m'enivrer.... Oh! je suis déjà dans l'ivresse, ivresse de joie, qui s'est emparée de moi depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds! toutes mes forces sont tendues comme un arc; aujourd'hui, je gouvernerais l'univers.

(Il prend don Alonso par la main et entre avec lui dans la grotte.)

ACTE II, SCÈNE V.

211

DON JUAN, le suivant.

Heureux le roi de Quito, de ce que cet homme est amoureux ! aimer ou le précipiter du trône est la destinée de ce héros.

(Il sort.)

DIÉGO.

Boire ! s'enivrer ! j'en suis. Nous verrons qui enseignera le mieux à sa maîtresse à honorer la bouteille.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement de la grande-prêtresse dans le palais de l'Étoile.

Un grand nombre de cages renfermant des tourterelles, des perroquets et d'autres oiseaux apprivoisés, sont attachées aux murs. La grande-prêtresse est occupée à y distribuer de la nourriture.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

VOILA ta part, petite Bibi, prends, prends, prends. Toi, petit goulu, tu as tout dévoré. — Les jeunes filles tardent long-temps : elles sont à coup sûr à jaser ensemble dans quelque coin et sans savoir de quoi. — Oui, oui, Lulu, attends, attends ; ton tour viendra aussi. Là, là. — N'y a-t-il pas de quoi s'impatiser avec des créatures si peu diligentes ? Le ciel sait où elles sont maintenant à vagabonder : elles sont stupides comme des huîtres, et lentes comme des tortues. — Viens, petit Dudu, viens ici, viens ici. (*Elle l'appelle des lèvres.*) Prends, et donne en échange quelque chose à ta petite femme. (*Retirant vivement la main.*) Ah ! petit vaurien, tu sais aussi mordre. — Non, c'en est trop : le soleil a déjà dépassé la cime de la montagne. Les étour-

dies comptent sur l'indulgence, sur la bonté de mon cœur. — N'est-il pas vrai, Bibi, je leur passé trop de choses? — N'est-il pas vrai, Lulu? — Enfermer et faire jeûner, c'est le moyen d'apprivoiser et d'assouplir; n'est-il pas vrai, Dudu?

SCÈNE II.

LA GRANDE-PRÊTESSE, IDALI, AMAZILI.

IDALI ET AMAZILI.

Nous voilà déjà.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Doucement, doucement, jeunes filles. — Elles t'ont effrayé, pauvre Bibi! — Vraiment, vous voilà déjà?

IDALI.

Nous n'avons fait que courir.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

D'où venez-vous donc?

IDALI, en même temps qu'Amazili.

Du jardin.

AMAZILI, en même temps qu'Idali.

Du temple.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

L'une de vous ne dit pas la vérité.

IDALI ET AMAZILI, effrayés.

C'est moi qui ai menti.

Ah ! ah ! l'une des deux a menti de nouveau. Que signifie cela ? Idali, retire-toi dans un coin : là. — Amazili, approche. (*Elle l'entraîne de l'autre côté de la scène et lui parle bas.*) Parle-moi sincèrement ; venez-vous du temple ?

AMAZILI

Oui.

LA GRANDE-PRÊTESSE

Reste là. (*Elle va vers Idali.*) Je ne puis encore le croire : Amazili soutient toujours que vous venez du jardin. Tu vas me dire la vérité.

IDALI.

Oui, nous venons du jardin.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Hé ! hé ! vous me paraissez deux friponnes. Il faut pourtant que je sache tout ce que cela veut dire. Restez chacune à votre place. Que signifient ces coups d'œil d'intelligence et ces signes de tête ? Ne vous tordez pas le cou ; baissez les yeux : c'est cela. (*Elle va vers Amazili.*) Avez-vous trouvé Cora ?

AMAZILI.

Oui.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Où ?

AMAZILI.

A l'ombre du grand palmier qui est à la porte du temple : elle dormait.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Fort bien ! Ne bouge pas de la place, et que tes

yeux ne quittent pas la terre. (*A Idali.*) Avez-vous trouvé Cora ?

IDALI.

Où ?

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Où ?

IDALI.

Derrière une colonne du temple : elle s'y était accroupie et endormie. Nous avions vingt fois passé près d'elle sans l'apercevoir.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Oh ! oh ! — Venez ça toutes deux. (*Elle les prend l'une et l'autre par la main et les examine attentivement.*) Vous mentez. Vous dites qu'elle dormait, toi, dans le temple, derrière une colonne ; et toi, sous le portique, à l'ombre d'un palmier. (*Idali et Amazili interdites toussent et crachent.*) Eh bien, obtiendrai-je une réponse ?

IDALI, à Amazili.

Imbécile, tu as tout oublié.

AMAZILI.

C'est toi.

IDALI.

Non, c'est toi.

AMAZILI.

Je sais fort bien que le mien m'a recommandé de dire à l'ombre d'un palmier.

IDALI.

Tu te trompes : le mien m'a donné le conseil de dire à l'ombre d'un pilier.

Le mien ! le tien ! que signifie tout cela ? Si vous ne voulez pas avouer tout de bonne grâce, j'ai des moyens de vous délier la langue.

IDALI, à Amasili.

Nous voilà bien ! C'est ta faute.

AMAZILI.

Non, c'est la tienne.

IDALI.

Voyez ! je n'aurais certainement pas parlé la première du sien.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Du sien ! De qui, de qui, misérables enfans ? Que les dieux nous préservent de toute calamité ! Je crois véritablement que vous avez été parmi des hommes.

IDALI ET AMAZILI.

Oh ! non ; oh ! non.

IDALI.

Ce n'étaient pas des hommes.

AMAZILI.

Ce n'étaient que des Espagnols.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, hors d'elle-même.

Des Espagnols ! Quoi ! des Espagnols ! (*Se calmant soudain.*) Ainsi, seulement des Espagnols ? passe pour cela. Étaient-ils nombreux ?

AMAZILI, avec satisfaction.

Trois : un pour Cora, un pour Idali et un pour

moi. Le mien avait de beaux cheveux et de beaux yeux châains.

IDALI.

Les cheveux du mien étaient noirs et bouclés, et son regard était tendre.

AMAZILI.

Le mien était le plus beau.

IDALI.

Ce n'est pas vrai : le plus beau, c'était le mien.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Taisez-vous, petites filles ; c'est ce que nous déciderons une autre fois. Dites-moi maintenant par quelle magie les Espagnols ont pénétré dans le temple ?

IDALI.

Ils n'étaient pas dans le temple.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Ils avaient donc franchi les hautes murailles du jardin ?

IDALI.

Ils n'étaient pas non plus dans le jardin.

AMAZILI, étourdi.

Mais ils auraient pu être dans le jardin tout aussi facilement que nous en étions dehors.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Vous, hors du jardin ! Écoutons : voyons ce que tout ceci deviendra.

IDALI.

Nous étions allées à la recherche de Cora ; nous

avons couru çà et là, et l'avions appelée par son nom, mais en vain. Tandis que nous étions aux écoutes et que nous tendions l'oreille au plus petit bruit, il nous a semblé entendre, au delà des murs, le bourdonnement de plusieurs voix ; c'était près du berceau de verdure, là où le petit ruisseau se perd sous le feuillage. Nous allons au bruit ; nous nous glissons doucement à travers les arbres dont les rameaux nous frappent le nez et les oreilles : tout à coup nous nous trouvons vis-à-vis d'une grande brèche dans la muraille, devant une ouverture du haut en bas si large et si commode, qu'Amazili et moi n'avons eu besoin que de monter sur une ou deux pierres pour nous trouver dehors.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Et vous avez sauté par-dessus ?

AMAZILI

Il le fallait bien si nous voulions trouver Cora.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Sans doute, et là vous l'avez trouvée...

IDALI

Au milieu des trois Espagnols. Nous avons cru d'abord que c'étaient des hommes, et nous voulions fuir ; mais en y regardant de plus près et en voyant que ce n'étaient que des Espagnols, nous nous sommes laissé persuader de causer et de badiner avec eux.

AMAZILI

Il nous a fallu aussi promettre de revenir.

ACTE III, SCÈNE II.

219

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Fort bien ! et vous l'avez promis positivement ?

IDALI.

Entre deux.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Et cependant vous comptez tenir parole ?

AMAZILI.

Qu'en penses-tu, Idali ?

IDALI.

Peut-être, si la grande-prêtresse le trouve bon.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Allez : appelez Cora ; qu'elle vienne. Allez, préparez-vous en attendant pour la fête. Coupez le pain du sacrifice, et remplissez-en les corbeilles.

IDALI, prenant Amazili par la main.

Viens, petite sœur ; je suis en train de danser.

AMAZILI.

Et moi, de rire et de chanter.

(Elles sortent.)

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Dancez, riez, chantez. Votre ingénuité vous garantit de ma colère ; mais vous ne retrouverez plus de brèche au mur. — Cependant Cora !... Serait-il possible que l'audacieuse créature eût quelque communication avec des hommes ! Chaste Oëlla⁽³⁾ ! sois-nous propice. — Je remarque depuis long-temps qu'elle est pensive, distraite ; elle ne fait attention ni à qui lui parle, ni à ce qu'on dit ; la paleur fane les roses de son teint... Tout cela n'annonce rien de bon ; n'est-il pas vrai, Dudu ?

SCÈNE III.

LA GRANDE-PRÊTESSE, CORA.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

N'as-tu pas de honte de paraître en ma présence ?

CORA, avec calme.

Je sors de la présence de notre dieu.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Remercie-le donc de ce qu'il ne m'a pas confié sa foudre.

CORA.

Que voulez-vous de moi ? par où ai-je excité votre courroux ?

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Crois-tu que ta coupable conduite soit ignorée ? que l'on ne sache pas comment Cora déshonore ces murs sacrés, elle-même et ses compagnes ?

CORA.

Je n'ai fait rien de mal.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Oseras-tu me le nier face à face ? Tu as eu des communications avec des hommes.

CORA.

Je n'ai point offensé les dieux.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Regarde-moi, Cora. Tu connais un Espagnol.

CORA.

Je suis innocente.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Ce matin même, tu l'as vu et tu lui as parlé.

CORA.

Le soleil a été témoin de notre entretien.

LA GRANDE-PRÊTRESSE

Fais l'aveu de ton crime.

CORA.

Je n'en ai point commis.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Quel égarement! quelle illusion!

CORA.

Le chemin dans lequel je marche est celui de la nature et de l'innocence.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Obstinée! tu es prêtresse du soleil : frémis du châ-
timent auquel la rigueur de nos lois te condamne.

CORA.

Je le subirai sans l'avoir mérité.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

N'as-tu rien à me confier?

CORA.

Non.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Tu ne veux pas avouer?

CORA.

Non.

Je t'y invite, Cora, pour la dernière fois : tu n'as à disposer que de quelques momens ; mets-les à profit. Je suis informée ; je sais tout. Je vais assembler nos prêtresses dans le temple ; j'appellerai les prêtres : ils te jugeront et sévèrement. La mort t'attend, et plus que la mort, la honte. En cet instant nous sommes seules : persistes-tu dans ton silence ?

CORA.

Oui.

LA GRANDE-PRÊTESSE, changeant de ton.

Non, Cora ne s'exposera pas à ces extrémités. J'ai connu ta mère lorsque tu n'étais encore qu'un enfant ; j'ai eu beaucoup de relations avec elle. Ma Cora, me disait-elle souvent, porte un cœur bon et docile, et c'est par-là qu'elle m'est si chère.

CORA.

Elle disait cela ! Ah ! c'était une excellente mère : elle emporta au tombeau le bonheur de ma vie.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Sans doute sa mémoire n'a pas cessé de t'être sacrée ?

CORA.

Pouvez-vous le demander ? Ah ! je lui donne chaque jour des larmes en silence.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Et tu pourrais vouloir, jusqu'au fond de son tombeau, convaincre ta mère de mensonge ? Elle a un cœur docile et sincère, disait cette mère aveuglée. Était-ce vrai ?

CORA.

Certainement, ce l'est.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Prouve-le donc. L'amie de la mère a des droits à la confiance de la fille.

CORA.

Hélas!

LA GRANDE-PRÊTESSE.

J'entends encore les dernières paroles échappées de ses lèvres décolorées : ma Cora est jeune et sans expérience ; quand elle n'aura plus sa mère pour conseil et pour guide , daignez lui en servir. En s'exprimant ainsi , elle pressait ma main de sa main défaillante. (*Cora incertaine lutte avec elle-même.*) Et quand ton vieux et vénérable père te remit dans mes bras : Prenez-la , me dit-il , c'est une fille soumise ; elle ne vous causera aucun chagrin. Et toi , te souviens-tu qu'en imprimant son dernier baiser sur ton front , et te baignant de ses dernières larmes , il ajouta : Respecte-la comme ta propre mère.

CORA , se jetant à ses pieds.

J'aime.

LA GRANDE-PRÊTESSE , avec effroi.

Tu aimes!

CORA.

Je ne veux plus être prêtresse du soleil.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Ne plus être prêtresse du soleil !

CORA.

Je veux me marier.

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Toi , te marier !

CORA.

Les dieux m'ont donné un cœur.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Pour le leur conserver.

CORA.

J'étais née pour un homme.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Le soleil est ton époux.

CORA.

Je lui offre ma prière , mes actions de grâce. Ma
tendresse, mon cœur, appartiennent à un mortel.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Cora, reprends tes sens : lève-toi , reviens à toi ;
tu es en délire.

CORA.

Je vous ai ouvert mon âme , et si vous aimez la
mère dans la fille , secourez-moi.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

C'est donc un Espagnol ?

CORA.

Un Espagnol.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Son nom ?

CORA.

Alonso.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Comment , où et quand l'as-tu vu pour la pre-
mière fois ?

CORA.

Au temple, à côté du roi.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Et quel prodige vous a réunis ?

CORA.

Le prodige de la nature qui ébranla le temple et renversa son mur d'enceinte.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Fort bien ! je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Que le passé demeure dans un éternel oubli ! Tu vois si le dernier vœu de ta mère m'est sacré. Je me tais, et tu désarmeras la colère des dieux par une sévère expiation. Arrache de ton cœur son image, oublie ses paroles séduisantes ; ne pense plus à lui ; prie et travaille.

CORA.

Vous n'avez sans doute jamais aimé.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Que grâces en soient rendues aux dieux !

CORA.

Souffrez donc que je vous dise que tout ce que vous me prescrivez n'est plus en mon pouvoir. Extirper son image de mon cœur ! ne plus penser à lui ! ah ! ma mère, vous n'avez jamais aimé. A mon réveil il est ma première pensée ; quand je me prosterne dans le temple, son nom interrompt ma prière ; si je contemple l'image du soleil, je ne vois que lui ; quand je pense à Dieu, c'est à lui que je pense.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

C'est un crime abominable. Cora, prie, jeûne, repens-toi.

CORA.

Je ne saurais prier sans demander sa possession. Ah ! l'amour est un sentiment si doux, si profond ! Croyez-vous réellement qu'il soit condamnable ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Condamnable, ma fille ! exécration.

CORA.

Êtes-vous donc vous-même si étrangère à tant d'amour ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE, dévotement.

Je me suis consacrée toute entière aux dieux.

CORA.

Vous me trompez, ou vous vous trompez vous-même. N'ai-je pas vu souvent avec quel tendre soin vous nourrissez ces oiseaux ; comment vous sortez de sa cage, tantôt celui-ci, tantôt celui-là ; comment vous les pressez tour à tour dans votre main, les caressez, leur parlez et leur prodiguez les baisers.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Les pauvres petites créatures ! Un goût aussi innocent !...

CORA.

Mon amour aussi est innocent.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

L'amour pour un homme ?

CORA.

N'est-ce pas la même chose ? Le cœur a besoin d'aimer. Une tourterelle suffit au vôtre ; est-ce ma faute si ce n'est pas assez pour moi ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Cesse de te faire illusion , Cora. Est-il égal que tu te serves de ta flamme pour éclairer le temple ou pour l'embraser ?

CORA.

Je ne comprends rien à votre comparaison ? Mon cœur me dit tout simplement et clairement : Aime , tu peux aimer ; l'amour est agréable aux dieux ; et l'événement a justifié l'oracle de mon cœur. Quand Cora sert dans le temple , se couvre-t-il de ténèbres ? le soleil se voile-t-il de nuages ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Non , parce que tu ne t'es rendue coupable que dans l'ombre ; parce que les rayons du grand astre n'ont jamais été les témoins de ton crime.

CORA.

Il l'ont été. Encore ce matin , j'ai solennellement embrassé mon Alonso à la face du soleil.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, épouvantée.

Embrassé !

CORA.

J'ai imprimé mes lèvres sur les siennes.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Tes lèvres !

CORA.

Pressé mon sein contre son sein.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Ton sein !

CORA.

Et notre dieu m'a souri.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Retire-toi, malheureuse ! va te cacher avant que je me repente de t'avoir promis le secret. Maintenant ce n'est plus ton honneur que je ménage ; c'est la gloire de notre ordre. Va , et qu'il te soit aisé ou difficile de l'oublier , prends ton parti : tu ne le verras plus.

CORA, avec fermeté.

Je ne veux plus être prêtresse du soleil.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Tu dois l'être : la mort seule peut t'affranchir de tes vœux.

CORA.

Mais vous dites que je suis parjure : comment puis-je servir encore le soleil ? Si je lui consacrais à ma place une créature innocente et pure, ne lui plairait-elle pas davantage, et ne pourrais-je pas être relevée de mon serment et de mes obligations ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Je ne te comprends pas.

CORA.

Je vous offre l'être innocent que je porte dans mon sein. (*La grande-prêtresse recule d'effroi, veut parler, ne le peut pas, et tombe tremblante sur un siège.*) Qu'avez-vous ? ne m'avez-vous pas entendue ?

Je veux vouer au soleil l'être innocent que je porte dans mon sein.

LA GRANDE-PRÊTESSE, hors d'elle.

Idali! Runa! Amazili! accourez, accourez toutes, vierges du soleil! — Ah! je n'en puis plus; je me meurs.

(Elle s'évanouit.)

SCÈNE IV.

Les précédens, IDALI, AMAZILI, PRÊTESSES.

LES PRÊTESSES, tour à tour.

Qu'est-ce? — Qu'est-il arrivé? — Elle a perdu le sentiment. — Cora, éclaire-nous. Qu'a-t-elle? pourquoi ces cris?

CORA, toujours calme.

Je l'ignore.

LA GRANDE-PRÊTESSE, revenant à elle.

Filles du soleil! jetez cette indigne créature dans le plus noir cachot, afin que son hideux regard ne puisse profaner la majesté de notre dieu. Idali et Runa, vous répondrez de la captive sur votre vie, jusqu'à l'instant de son arrêt. Vous et toutes vos compagnes, couvrez-vous des plus sombres voiles du deuil, et suivez-moi dans le palais du roi. Le soleil est en courroux; les dieux sont irrités; le crime pèse sur nous; la malédiction sur le Pérou; le bras vengeur des dieux va s'appesantir. Allez, éteignez les feux dans le temple; arrachez les festons; la fête ne sera point célébrée aujourd'hui; ce jour est un

230 LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,
jour d'affliction. Courons sur les marches du trône.
Vengeance ! vengeance sur la parjure !

(Elle sort. Grande rumeur parmi les prêtresses.)

LES PRÊTRESSES.

Qu'as-tu fait, Cora ? raconte, raconte.

CORA.

Je n'ai rien fait de mal.

(Elle sort tranquillement.)

LES PRÊTRESSES, la suivant.

Veillez sur elle ; il y va de vos jours. Allons,
allons.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Salle dans le palais du roi.

UN CHAMBELLAN, Gardes.

LE CHAMBELLAN, à la garde.

Ouvrez les portes ; laissez entrer tous ceux qui,
dans ce jour solennel, viennent pour rendre hom-
mage au fils du soleil, et pour le suivre au temple.
Aussitôt que l'Inca aura revêtu ses habits royaux,
il paraîtra.

(Il donne un signal ; les gardes ouvrent les portes et le peuple entre petit à petit.)

SCÈNE VI.

LE GRAND-PRÊTRE, XAIRA, LE CHAMBELLAN, ALONSO, DON JUAN, PRÊTRES, COURTISANS.

(Saluts réciproques. Différens groupes se forment. On va et vient. Plusieurs courtisans entourent le chambellan.)

XAIRA, au grand-prêtre.

Que font ici ces étrangers ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Ils viennent sans doute pour accompagner le roi lorsqu'il ira au sacrifice.

XAIRA.

Quelle indignité d'admettre des étrangers à nos saints rites, et peut-être pour s'en moquer.

LE GRAND-PRÊTRE.

S'en moquer ! Ce serait un acte de démence, et l'un de ces jeunes gens n'est certes pas insensé. As-tu donc oublié que notre roi lui est redevable de la vie ? qu'il a fait des peuples de Quito l'effroi de leurs ennemis, en leur apprenant à combattre avec méthode ? qu'il nous a enseigné aussi les arts utiles de la paix ?

XAIRA.

Hélas ! il a augmenté nos besoins ; nous étions plus heureux sans lui.

LE GRAND-PRÊTRE.

Esprit sauvage !

LE CHAMBELLAN.

Seigneurs , ne savez-vous aucune nouvelle dont on puisse entretenir le roi ?

UN COURTISAN.

Aucune , si ce n'est l'arrivée du vieux Télasco , venu hier de sa province.

UN AUTRE COURTISAN.

Il amène son fils Zoraï ; il veut le présenter à l'inca.

LE CHAMBELLAN.

Combien y a-t-il de temps que nous n'avons vu ici ce respectable vieillard ?

LE PREMIER COURTISAN.

Il y a deux ans , lorsqu'il conduisit sa fille Cora dans la retraite de l'Étoile.

DON ALONSO, à don Juan.

Entends-tu ; Vélasquez ? Le père de Cora est ici.

DON JUAN.

J'entends.

DON ALONSO.

Son frère aussi.

DON JUAN.

J'ai entendu.

DON ALONSO.

Il nous manquait leur présence. Comme leur moindre regard va torturer ma conscience !

(On entend derrière la scène , une courte marche militaire.)

LE COURTISAN.

Voici le roi.

SCÈNE VII.

Les précédens , ATALIBA. Suite.

ATALIBA, au grand-prêtre.

Je me réjouis de voir, bon vieillard , que vos forces se jouent du poids des années.

LE GRAND-PRÊTRE.

On rajeunit sous un souverain tel que votre majesté.

ATALIBA.

Ce que je suis, je le suis par vous ; je ne l'oublierai jamais. (*A Xaïra.*) Nous avons un beau jour, Xaïra ; les dieux nous sont propices.

XAÏRA, soucieux.

Cependant de tristes pressentimens ont troublé mon cœur.

ATALIBA.

Comment ?

XAÏRA.

L'agneau que j'ai voulu sacrifier aux dieux à minuit , a tenté de se dérober au sacré couteau.

ATALIBA.

Il n'y a rien là que de naturel.

XAÏRA.

Et sa langue arrachée, qui, lorsqu'elle remue et palpite encore un peu, présage une année prospère, est restée sans mouvement.

ATALIBA.

Je te remercie de l'avis ; mais ne le répands pas dans le peuple , entends-tu ? (*Au grand-prêtre , en riant et à part.*) Nous avons assez de tigres qui nous menacent. Faut-il que nous tremblions aussi devant les agneaux ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Cet agneau est plus redoutable à la multitude qu'un tigre , et le roi doit ménager la croyance du peuple.

ATALIBA.

Vous avez raison, bon vieillard ; ce fut sur cette croyance que Manco Capac fonda sa puissance. (*A Alonso.*) Eh bien , mon cher Alonso , es-tu toujours avec plaisir parmi nous ?

DON ALONSO.

Aussi long-temps , inca , que toi-même m'y verras avec bonté.

ATALIBA.

C'est-à-dire tant que mes amis me seront chers. (*A don Juan.*) Comment te portes-tu , don Juan ? la troupe que tu inities dans l'art de la guerre fait-elle des progrès ?

DON JUAN.

Braves gens ! des bras de fer et des cœurs de cire.

ATALIBA.

Puisse une éternelle paix me permettre de n'employer leurs bras qu'à la culture des champs ! (*Au grand-prêtre.*) Il me semble qu'il est l'heure de nous rendre au temple.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous sommes prêts.

LE CHAMBELLAN, rentrant après être sorti au commencement de la scène ,
appelé par un garde.

Sire , le vieux Télasco , le gouverneur de la province d'Antis , sollicite l'honneur de saluer le fils aîné du soleil.

ATALIBA.

Le vénérable Télasco ! qu'il entre.

DON ALONSO à don Juan.

Ah ! mon ami ! mon cœur.... mon cœur....

DON JUAN.

Garde de te trahir.

(Sur un signe du chambellan , la porte s'ouvre.)

SCÈNE VIII.

Les précédens , TÉLASCO , ZORAI.

ATALIBA, allant au-devant de Télasco et l'embrassant..

Sois le bienvenu , digne vieillard ! Quel motif t'a fait quitter ta douce solitude pour le tumulte de la cour ? Qu'on lui donne un siège.

TÉLASCO.

Inca , laisse-moi debout ; cette attitude convient à un suppliant.

ATALIBA.

As-tu quelque chose à demander ? parle.

TÉLASCO.

Je vins ici , il y a deux ans , avec ma fille Cora. Je la vouai au culte des dieux , parce qu'elle-même le désira. Le sacrifice me fut pénible , je ne saurais le nier. Je m'étais fait de sa présence une si douce habitude ! Faible et infirme , depuis la mort de mon épouse je n'avais plus qu'elle pour me prodiguer des soins ; elle ne me quittait pas ; et quand il fallut nous séparer , combien je versai de larmes ! Ce fils fut alors le seul bien qui me resta ; il est devenu homme. Sa sœur sert les dieux : je le consacre à la patrie. Inca , je te le donne. J'ai peu d'années à vivre. Si je meurs , sers-lui de père. Le jeune homme se conduira bien , j'en suis certain ; il n'oubliera jamais que le sang des incas circule dans ses veines. Accepte mon présent avec bonté ; je t'apporte ce que j'ai de plus précieux , je t'apporte tout ce que je possède.

ATALIBA.

Il sera mon propre fils. Approche, jeune homme ; (*Zorai se met à genoux*) hérite du mérite de ton père , et tu hériteras de ses dignités.

ZORAI.

Pardonne si je me tais. Le temps seul peut faire voir si j'étais digne du bonheur que j'éprouve en ce moment.

ATALIBA.

Lève-toi. Je te mets au rang de mes gardes. Alonso , je le confie à tes soins. Qu'il apprenne à tes côtés à combattre et à vaincre.

DON ALONSO, trouble.

Prince, je m'efforcerai d'obtenir sa confiance.

TÉLASCO, à don Alonso.

C'est donc toi en qui les peuples de Quito bénissent le sauveur de leur roi ! permets que je te presse dans ces bras affaiblis. Ta renommée est venue jusqu'à moi dans les contrées lointaines. Nos enfans bégaient ton nom. Heureux mon fils de t'avoir pour guide !

DON ALONSO, toujours plus trouble.

Il sera mon frère.

TÉLASCO, au roi.

Tu m'as préparé une nuit paisible ; je te rends grâce.

(On entend une marche derrière la scène.)

ATALIBA.

Allons, mes enfans, rendons-nous au temple. Viens, Télasco, place-toi à ma droite ; et si la marche te devient trop pénible, appuie-toi sur moi ; tu as été si souvent mon appui !

TÉLASCO.

Que les dieux te protègent, bon inca !

(Ils se disposent à sortir, tout à coup cesse la musique.)

ATALIBA, s'arrêtant.

Qu'est-il survenu ?

LE CHAMBELLAN, accourant, tremblant et hors d'haleine.

Seigneur, la grande-prêtresse du soleil s'avance, suivie d'un nombreux cortège, soupirant et sous des vêtemens de deuil.

ATALIBA, seul calme, au chambellan.

Conduis-la en ma présence.

DON ALONSO, à don Juan.

Ciel ! — Vélasquez , que signifie ceci ?

DON JUAN.

Fi ! tu trembles , je crois ? Sois homme.

SCÈNE IX.

Les précédens , LA GRANDE-PRÊTESSE ,
PRÊTESSES.

(La grande-prêtresse et les prêtresses toutes voilées et la tête baissée, s'avancent solennellement.)

LA GRANDE-PRÊTESSE, relevant son voile.

Malédiction ! malédiction ! malédiction !

ATALIBA, un peu interdit.

Sur qui l'appelles-tu ?

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Le temple est souillé ; l'autel est profané ; le feu sacré est éteint. Malédiction ! malédiction !

ATALIBA.

Nomme la coupable. Je ferai de la vengeance des dieux ma vengeance.

LA GRANDE-PRÊTESSE.

Fils du soleil ! que les chants cessent , que la harpe sacrée se taise ; qu'on dépouille le temple de ses ornemens , et la victime de sa couronne de fleurs ! Aucune fête ne peut être célébrée au-

jourd'hui. Que des gémissemens soient nos hymnes, et des vêtemens de deuil notre parure ! Une vipère a souillé de son venin la demeure de l'Étoile ; une prêtresse du soleil a violé son vœu de chasteté. Malédiction ! malédiction sur Cora ! (*A ce nom il échappe au roi un cri de douleur. Télasco s'appuie en tremblant sur son bâton. Zoraï se couvre le visage. Alonso veut se précipiter à genoux ; don Juan le retient. Un murmure confus s'élève parmi les autres personnages.*) Vengeance ! vengeance sur le corrupteur de l'innocence , sur un scélérat qui a trahi les droits de l'hospitalité , et violé le saint asile des filles du soleil. Malédiction ! malédiction sur Alonso. (*Nouvel effroi de l'Inca. Alonso reste immobile , pâle et les yeux baissés ; tous les yeux se tournent vers lui. Télasco promène autour de lui ses regards égarés.*) Fils premier-né du soleil , image de notre dieu sur la terre , je suis devant toi , et je réclame une justice sanglante.

ATALIBA, d'un air sombre.

Tu l'auras.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Honte et mort aux coupables ! honte et mort sur la race de Cora !

TÉLASCO, à demi-voix.

Honte !

(Il tombe évanoui ; Zoraï se précipite sur lui.)

ATALIBA.

Dieux clémens ! venez au secours de ce vieillard infortuné. (*Les courtisans relèvent Télasco. La*

grande-prêtresse veut continuer ; le roi lui fait signe de se taire.) C'est assez, femmes pieuses. Je connais mes devoirs , et je ferai ce que me prescrivent les lois de Manco. — Quant à toi , Alonso , je ne te demande pas si ce dont on t'accuse est vrai : ton aveu est écrit sur ton front décoloré — Tu es perdu ; je ne puis te sauver. — Eusses-tu soulevé toutes mes provinces , ton épée m'eût-elle enlevé la moitié de mon empire , je te tendrais la main et te dirais : Tu m'as autrefois sauvé la vie ; je partage volontiers avec toi.... Mais..... ici je ne puis être que roi , et l'ami doit se taire. — Tu es perdu.... Alonso ! qu'as-tu fait ?

DON ALONSO.

Ordonne ma mort. — Tu m'as accablé de tant de bienfaits ,.... et je n'y ai répondu que par de l'ingratitude..... Ordonne ma mort , (*se jetant à ses pieds*) mais sauve Cora : elle est innocente, son séducteur est seul coupable.

ATALIBA.

Lève-toi. Mon pouvoir a des bornes , et les plus étroites du côté par où il touche à la religion. (*Il reste un moment pensif, et comme luttant avec lui-même ; ensuite il reprend un visage sévère.*) Gardes , qu'on l'enchaîne. (*Au grand-prêtre.*) Toi , rassemble tes prêtres dans le vestibule du temple , et juge les coupables d'après nos saintes lois et nos antiques usages. Avant que le soleil descende dans les flots de la mer , qu'on m'appelle au temple pour y sanctionner l'arrêt.

(*Il veut s'éloigner.*)

XAIRA.

Seigneur, il est indispensable qu'on charge de fers et le père et le frère.

ATALIBA.

Quoi ! ce malheureux vieillard ! il ne vous échappera pas.

XAIRA.

Du moins son fils.

ATALIBA.

Soit , puisqu'il le faut. Oh ! qu'il est cruel d'être roi quand il faut punir !

(Il sort. On emmène Zorai.)

LA GRANDE-PRÊTESSE, au grand-prêtre.

Va , ministre suprême de notre dieu , presse la vengeance , et que ce soir encore le soleil éclaire de ses derniers rayons la tombe qui aura englouti Cora. Vous, filles du soleil, allez , prosternez-vous, priez ; que vos larmes lavent l'autel , et qu'un voile épais cache vos fronts rougis de honte , jusqu'à ce que soit effacé l'opprobre dont un impie étranger a couvert notre ordre.

(Elle sort avec les prêtresses.)

LE GRAND-PRÊTRE, à part.

Malheureuse Cora !

XAIRA, à quelques prêtres.

Allez par la porte du nord , au delà des murs, jusqu'à un lieu aride marqué par divers monceaux de pierres ; creusez là une fosse.

Théâtre de Kotsbue.

TÉLASCO.

Et que j'y sois enseveli le premier.

(Les prêtres sortent. Diégo s'est éloigné dès le commencement de cette scène.)

XAIRA, aux gardes.

Emmenez les captifs.

DON ALONSO, à don Juan.

Adieu , Vélasquez. Quand tu retourneras dans notre patrie , salue ma mère , et cache-lui ma déplorable histoire.

TÉLASCO, saisi par le garde.

Où me conduisez-vous, moi, misérable vieillard?

DON ALONSO.

Ah ! ce vieillard , Vélasquez..... cet infortuné vieillard !

TÉLASCO.

Rendez-moi ma fille , rendez-la-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place déserte en dehors du temple.

ROLLA , PRÊTRES.

(Quatre prêtres creusent la fosse. Pendant la première strophe , Rolla entre sur la scène.)

CHORUR DE PRÊTRES.

CREUSONS d'une main diligente ;
Creusons pour échapper au plus funeste sort ;
Et que, plongée ici vivante ,
La coupable y trouve la mort !

ROLLA , s'arrêtant.

Qu'entends-je ? que dois-je croire ?

CHOEUR.

Du ciel préparons la justice ,
Et que dans ce tombeau , subissant son arrêt ,
Avec Cora s'ensevelisse
Le souvenir de son forfait !

ROLLA.

Le forfait de Cora ! — Parlez , répondez.

UN PRÊTRE.

Éloignez-vous de ce lieu , il est maudit à cause de Cora.

ROLLA.

Sois maudit toi-même , exécration discoureur !
Que fais-tu là ? parle : quel est ce tombeau ?

CHŒUR.

Venez , amenez la victime ;
La tombe est déjà prête et s'ouvre sous ses pas ;
Qu'elle y descende , et que son crime
Soit expié par son trépas !

ROLLA.

Grands dieux ! une montagne est tombée sur mon cœur. (*Les prêtres rassemblent leurs instrumens et se préparent à sortir.*) Parlez , barbares ! parlez ; parlez , c'est Rolla qui vous implore. Rolla suppliant ! l'auriez-vous jamais pu croire ? Qu'est-ce qui se passe ? qu'est-il arrivé ? que présagent cette fosse et vos chants funèbres ? (*Les prêtres veulent se retirer.*) Arrêtez et parlez , ou je m'en prends à vous.

(*Les prêtres sortent ; il veut les suivre , mais il s'arrête à la rencontre de Diégo sanglottant.*)

SCÈNE II.

ROLLA , DIÉGO.

ROLLA.

Toi ici ! je te connais ; tu étais avec nous. Qu'est-il arrivé depuis que ton maître m'a quitté ? parle , parle.....

DIÉGO.

Vous le voyez ; je tremble de tous mes membres. Mon pauvre , mon malheureux maître , hélas ! il languit dans les fers.

ROLLA.

Et Cora , Cora ?

DIÉGO.

Probablement elle partage son sort. Don Juan doit en savoir davantage ; il était présent , et il est resté.....

ROLLA.

Don Juan ! je te remercie de l'avoir nommé. Où est-il ? pars , va le chercher à l'instant ; amène-le-moi , je l'attends ici même. Va , va , les momens sont précieux. (*Diégo sort.*) Je brûle de tout savoir et je frémis d'apprendre. L'angoisse m'ôte la respiration. Où trouverai-je maintenant mon oncle ?

(Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

ROLLA, LE GRAND-PRÊTRE.

ROLLA.

Ah ! le voici. Oui ou non ? est-ce vérité ou mensonge ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Je ne comprends pas tes paroles ; mais j'entends tes farouches regards. (*Avec un soupir.*) Ce n'est que trop vrai.

ROLLA montrant la fosse.

Et ici....

LE GRAND-PRÊTRE, détournant la tête.

Hélas !

ROLLA.

O terre ! entr'ouvre-toi, et engloutis tout ce qui te couvre ! Monts, rugissez au loin ! que des torrens de feu sortent de vos entrailles, et inondent les vallées ! Que tout périsse ; que l'herbe ne puisse plus croître et que l'univers n'offre désormais que les débris d'un immense incendie ! — Et vous, l'effroi de la nature, fracas du tonnerre, hurlemens de la tempête, environnez-moi pour que je respire librement ; que ma voix retentisse encore plus terrible que la vôtre, et que mon bras porte la mort plus promptement que vos éclairs !...

LE GRAND-PRÊTRE.

Au nom de tous les dieux, Rolla !...

ROLLA.

Non, elle ne mourra point : le temple croulera plutôt, et dût la flamme éternelle s'éteindre, crois-moi, mon oncle, elle ne mourra pas. Tu auras beau dire que la tombe est prête. Oui, la tombe est prête; mais Rolla vit encore.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu es donc bien redoutable?

ROLLA.

On arrachera plutôt le jour à Rolla; il faudra qu'auparavant il soit couché par terre, et qu'il ne puisse plus mouvoir aucun de ses membres, aucun de ses muscles, et qu'on s'assure en effet qu'il est mort, car je te le dis, mon oncle, tant qu'il me restera une étincelle de vie, tant que je pourrai fermer cette main... qui sera assez hardi pour porter la sienne sur Cora? Je tuerais les prêtres, et toi, et le roi lui-même, et quiconque oserait me résister.

LE GRAND-PRÊTRE.

Insensé! quelle vaine fureur! Ta rage prétend s'attaquer aux dieux!

ROLLA.

Aux dieux! Oh! non. Les dieux pensent comme moi; leur foudre est dans ma main; leur égide couvre mon cœur. Aveugles humains! l'amour est le rayon le plus pur, le plus ardent de notre divinité; il développe les boutons de rose et le cœur des hommes. Malheur à l'être qui, au fond d'une sombre et froide retraite, vit comme renfermé dans des écailles⁽⁴⁾, et jamais ne les ouvre à ce rayon! Cora est

devenue encore meilleure depuis qu'elle aime. Elle devait aimer, car les dieux ne pouvaient laisser leur chef-d'œuvre imparfait. Et un mortel sans amour, qu'est-il ? une lampe sans lumière, un œil qui ne voit point. Mais sans doute, mon oncle, vous ne comprenez rien à cela.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu es injuste, Rolla.

ROLLA.

Injuste ! Vous concevez le sentiment céleste, divin, de l'amour, et votre bouche maudit Cora !

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, ma bouche la maudit.

ROLLA.

Et non votre cœur ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Et non pas mon cœur.

ROLLA.

Ah ! venez donc dans mes bras. Je fais des vœux pour votre bonheur. Vous êtes homme. Mais que faites-vous là, si froid et si inactif ? sauvez-la.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je ne puis.

ROLLA.

Courage, mon cher oncle ; courage ! Vos cheveux blancs, votre éloquence entraînant, mon épée et le secours des dieux... Certainement nous la sauverons.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah ! jeune homme ! ton zèle t'aveugle ; tu ne vois pas les rocs escarpés qui sont devant nous.

ROLLA.

Je sens en moi la force de les gravir.

LE GRAND-PRÊTRE.

D'antiques croyances, des usages séculaires....

ROLLA.

La nature est plus ancienne.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mais non aussi puissante.

ROLLA.

Vaine défaite !

LE GRAND-PRÊTRE.

Si je pouvais, au prix du petit nombre d'années qui me sont encore destinées, racheter la vie de Cora, je descendrais d'un pas ferme dans cette tombe.

ROLLA.

Frivoles discours !

LE GRAND-PRÊTRE.

Ces larmes sont-elles aussi douteuses ?

ROLLA.

Pure hypocrisie ! Parle moins ; agis.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que puis-je pour elle !

ROLLA, levant les mains au ciel.

Eh bien ! sauve-la, toi, ô mon père ! ne souffre

pas que la plus parfaite des créatures sur qui puissent tomber ici-bas tes rayons, soit anéantie; sauvela, à la confusion des prêtres insensibles. Comment ai-je pu chercher un cœur dans une telle horde? Aucun ne bat sous cet habit. Ils ne connaissent que de futiles, de stupides coutumes; ils mentent au nom des dieux et ont soif de sang comme des tigres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! Rolla! Rolla! tu m'outrages,

ROLLA.

Vos pères et vos mères vous ont soigneusement appris à détruire toutes les fleurs qui naissent autour de vous; à étouffer chaque oiseau tombé entre vos mains; et dans celui qui réussissait le mieux était caché un futur grand-prêtre.

LE GRAND-PRÊTRE

Rolla, que faut-il entendre de ta bouche?

ROLLA.

La seule idole de leur cœur est le moi; la beauté est pour eux un dard émoussé, l'amour une fable absurde; les maux de leurs frères leur font lever les épaules; jamais une larme de pitié n'est tombée spontanément de leurs yeux; il faut qu'ils les pompent: peu leur importe que le monde soit bouleversé, pourvu qu'ils vivent, qu'ils s'engraissent et nagent dans le bien-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Jeune homme, tu me contrains à rompre le silence! Je parlerai, et tu rougiras.

ROLLA

Oui; parler, parler, c'est à quoi vous vous entendez, et même pas toujours.

LE GRAND-PRÊTRE.

Apprends à te taire quand parle un vieillard; et si tu es sans égard pour mon âge, aies-en du moins pour mon malheur. Si je suis prêtre, est-ce par mon choix? Le plus proche parent du roi n'est-il pas prêtre-né? Si tu avais pu me voir il y a cinquante ans;... j'étais un jeune homme vigoureux, plus jaloux de manier une épée que l'instrument des sacrifices. Est-ce ma faute, si le caprice de la fortune m'a lié aux autels du soleil pour immoler des colombes, pour tirer des augures des entrailles des victimes, et pour interpréter des songes? Ah! crois-moi, peu d'hommes sont à leur place, et principalement là où les marque la naissance.

ROLLA, froid et contraint.

Si j'ai été trop loin, pardonnez-le-moi. Je ne me connais plus, à force de douleur et d'indignation.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cette dignité, dont tu me fais un reproche,... j'ai voulu mille fois la rejeter loin de moi, comme un vêtement oppresseur; car elle a été pour moi la source de vingt-quatre ans de chagrins. Non, jeune homme, je ne puis souffrir plus long-temps ce front glacé, ce froid dédain de tes regards. Toi, à qui seul tient encore mon cœur; toi, de qui seul je souhaite la tendresse, écoute ma déplorable histoire; hélas! elle est si semblable à la tienne! Mon cha-

grin est aussi un chagrin du cœur ; mes souffrances sont aussi les souffrances d'un amour sans espoir ; j'ai aussi aimé une prêtresse du soleil.

ROLLA.

Vous !

LE GRAND-PRÊTRE.

Comme grand-prêtre, j'avais le droit d'entrer, quand bon me semblait, dans la demeure des prêtresses : chaque jour mes yeux contemplaient ce jardin, où aujourd'hui ici, demain là, s'épanouissaient ces boutons. Ce spectacle ne fut long-temps qu'une récréation de mes sens ; mon cœur n'y avait pris aucune part, lorsque enfin apparut rayonnante, au milieu de ses compagnes, Zulma, image du dieu qu'elle servait : je la vis souvent, et avec plaisir, et j'ignorais pourquoi. J'interrogeai mon cœur, et je fus saisi d'épouvante. Elle aussi y avait lu, car elle cherchait à m'éviter ; mais je vis combien cet effort lui était pénible. Je voulus rendre à sa vertu le combat plus facile ; je l'évitai. Nous traînâmes tous deux pendant plusieurs mois, en silence, notre existence dans les tourmens du désespoir et de l'amour. Nos fronts pâles, nos yeux mornes et creusés, tout exprimait en nous l'abattement et la tristesse : son corps, plus faible, y succomba ; elle tomba malade ; elle lutta contre la mort, et moi.... Tu t'attendris !

ROLLA, détournant son visage et lui tendant la main.

J'ai été injuste envers vous ; j'en rougis. Poursuivez, mon oncle. Elle mourut ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Je volai à son secours. Je gravissais jour et nuit les rochers les plus escarpés d'alentour ; je cueillais des plantes salutaires dans les forêts, au fond des précipices ; j'eus recours aux vieux pasteurs les plus renommés dans la science des végétaux, et... Zulma fut sauvée. La reconnaissance la précipita dans mes bras ; nous ne parlions pas, mais nous nous comprenions : nous pleurions tous deux. (*Très-ému.*) Tu le vois ; j'ai vieilli, et comme cependant ce souvenir m'émeut encore !

ROLLA, l'embrassant.

Bon, cher, excellent oncle !

LE GRAND-PRÊTRE.

Écoute la fin de mon histoire. Le feu de l'amour, long - temps renfermé, s'échappa enfin en flammes dévorantes et ne connut plus ni raison, ni devoir. Nous nous oubliâmes.... Zulma devint mère... et te donna la naissance. Tu es mon fils.

ROLLA, se jetant en arrière et regardant d'un air fixe le grand-prêtre ; se précipitant ensuite dans ses bras et s'en arrachant tout à coup.

Ma mère vit-elle encore ?

LE GRAND-PRÊTRE, regardant le ciel.

Elle jette d'en haut ses regards sur nous. (*Rolla laisse tomber sa tête et ses bras et baisse les yeux vers la terre.*) Sens maintenant toute la douleur que fait éprouver à mon cœur l'amertume de tes reproches. Tu comprends pourquoi je t'ai toujours témoigné tant d'attachement, et pourquoi, sans cesse m'empressant auprès de toi, et suivant

partout tes pas, j'ai si souvent supporté tes mauvais traitemens ; tu connais la cause de mes soucis, de mes angoisses, quand tu partis pour la guerre ; de ma joie, quand tu revins triomphant.

ROLLA, le pressant contre son cœur.

J'ai donc pu être pour quelqu'un un sujet de joie ! Mon père... Ce nom m'est encore si nouveau... et ce sentiment si récent !... Souvent, quand, à la tête des armées, je recevais votre bénédiction pontificale et sentais votre main sur ma tête... comme elle tremblait !... Ah ! si j'avais su la cause de ce saisissement !... Si j'avais su que c'était la bénédiction d'un père !..... Mon père, pourquoi vous êtes-vous si long-temps dérobé à un cœur tel que le mien, privé de toute espèce de plaisir et de bonheur ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pouvais-je me confier à la fougue de ta jeunesse ?

ROLLA.

Mais... tout est encore obscur à mes yeux. Achevez de déchirer le voile.

LE GRAND-PRÊTRE. /

Ce qui est et sera toujours impossible à tout autre qu'au grand-prêtre, ne l'était pas pour lui. Je t'envoyai, à l'instant même de ta naissance, aux confins de l'empire, chez les peuples d'Ibarra, dont mon frère était gouverneur. Tu passas pour son fils. Tu étais encore enfant lorsqu'il mourut. Son trépas me fournit un prétexte pour te faire revenir sans éclat du fond de ces contrées sauvages à la cour de Quito, sous la garde de tes parens. Autant que je le pus,

sans éveiller le soupçon, je pris moi-même le soin de ton éducation. Ta mère était descendue, un an auparavant, au séjour du repos. Et moi... je traîne encore ma tête chauve et ma triste existence.

ROLLA.

Triste!... Et vous avez un fils! — Jusqu'à présent je me suis cru malheureux; mais traitez-moi de misérable si je murmure encore, car j'ai un père. Oui, me voilà réconcilié avec le monde. Vous et moi ne pouvons sans doute être jamais parfaitement heureux. Cependant, je vous promets une vie supportable, et même assaisonnée de quelques heures fortunées. Voyez la douce image que je m'en fais. Cora et Alonso fuient; nous les accompagnons; je vous conduis loin d'ici, chez un ami qui, à cause de moi, sera aussi le vôtre à tous. Là, nous vivrons paisibles et contents; chaque jour, comme le précédent, sera exempt de soins, et si quelquefois les caresses de Cora et la félicité d'Alonso affligent mon cœur, au point de ne pouvoir en être témoin plus long-temps, je vous fais un signe; nous laissons seuls ces amans; nous nous asseyons au dehors sur le seuil de l'habitation, et vous me faites des récits de ma mère.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu t'abuses, Rolla... La fuite est impossible. Tous deux dans les fers, tous deux observés par mille regards; et, dans peu de momens, les prêtres assemblés vont prononcer l'arrêt. — Ah! ne te fais pas illusion; Cora est perdue sans espoir de salut.

ROLLA.

Non, mon père, non. C'est à vous de la sauver.
— N'êtes - vous pas le grand - prêtre ? le premier
d'entre ses juges ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Que puis-je seul contre la foule mutinée ? — J'entends déjà tonner le fanatique Xaïra. Crie à perdre la voix, quand gronde le vent de l'orage, tu ne l'empêcheras pas de déraciner le jeune arbuste.

ROLLA.

Ainsi, vous avez fait tout ce que vous pouviez faire, et vous abandonnez le reste aux dieux et à mon épée ? Mon père, lorsque Cora mise à mort, rencontrera là-haut ma mère, et lui dira : je suis une prêtresse du soleil, condamnée au trépas, pour avoir aimé, par un grand-prêtre et sa troupe !...

LE GRAND-PRÊTRE.

Pourquoi me déchirer, mon fils ? Je ferai avec plaisir tout ce qui dépendra de moi ; je parlerai, je prierai, je tenterai tout ce qui est au pouvoir d'un vieillard. (*Avec un soupir.*) L'heure du jugement approche.

ROLLA.

Hâtez-vous ; parlez, faites tout ce que vous pourrez ; ma vie dépend de celle de Cora. Mais si vos efforts sont inutiles, vous apprendrez qu'en attendant je ne suis pas resté oisif. Allez.

LE GRAND-PRÊTRE, lui tendant la main.

Puissions-nous nous revoir plus contents ! Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ROLLA, seul après une pause.

Tu ne sais pas ce qui couve ici, bon vieillard ! Je me fie peu au succès de tes discours. — La force, la force, voilà la vraie éloquence. — Où reste Vélasquez ? Que sa main frappe dans la mieune, et que mon ardeur passe dans son sein ! — Ah ! je veux la sauver ; je dois la sauver... Ma mère était prêtresse du soleil... Je n'ose pas prononcer son nom. — Le salut de Cora vengera ma mère sacrifiée. — Je vous rends grâce, ô dieux ! Avec quelle sagesse vous avez tenu les rênes du destin ! Ce n'est pas votre faute si Rolla ne s'est pas signalé par de plus hauts faits. La liberté des amans, un sacrifice funèbre pour ma mère ; celui qui n'embrasse pas un tel dessein, est pétri de la neige éternelle qui repose sur le sommet des Condelières.

SCÈNE V.

ROLLA, DON JUAN.

ROLLA.

Sois le bienvenu ; je t'attends ; j'ai besoin de toi.

DON JUAN.

Me voici : que veux-tu ?

ROLLA.

As-tu le courage d'exposer ta vie pour ton ami ?

DON JUAN.

Si c'est nécessaire, pourquoi non ?

ROLLA.

Donne-moi ta main.

DON JUAN.

La voilà !

ROLLA.

Cora et Alonso sont perdus.

DON JUAN.

Hélas !

ROLLA.

Il faut les secourir.

DON JUAN.

Si nous le pouvons.

ROLLA.

Un coup hardi ! une entreprise hasardeuse !

DON JUAN.

Soit ; mais point de crime.

ROLLA, interdit.

Point de crime ! tu m'accables. L'entreprise est un crime.

DON JUAN.

En ce cas, cherche un autre complice.

ROLLA.

Ou... ce qu'on nomme un crime.... Parle, quel crime est plus grand, porter une loi inhumaine, ou l'abolir ?

DON JUAN.

L'abolir est vertu.

ROLLA.

C'est ce que nous voulons faire.

DON JUAN.

Nous!... En avons-nous le droit? L'usage d'une telle vertu n'appartient qu'à la puissance royale.

ROLLA.

Nous conseillerons le roi...

DON JUAN.

J'y consens.

ROLLA.

Les armes à la main.

DON JUAN.

Un conseil serait donc une révolte!

ROLLA.

Qu'importe le nom, pourvu que le bien s'opère?

DON JUAN.

Non par cette voie. Ataliba m'a donné l'hospitalité; il est mon bienfaiteur.

ROLLA.

Le danger de ton ami est pressant.

DON JUAN.

Je ne me rendrai pas coupable pour l'y soustraire.

ROLLA.

Mais si je te promets qu'il n'en coûtera pas un cheveu au roi, ni à aucun de ses serviteurs; que pour réussir il nous suffira de nous faire craindre? Tu le sais, j'ai commandé l'armée; je lui suis cher encore, car elle a vaincu sous moi, et le moindre de mes soldats trouvait en moi un frère. Le roi t'a

aussi confié une troupe valeureuse : un signe , et tout ce qui porte des armes se rassemble autour de nous. Nous ne demandons rien pour nous-mêmes ; le trône nous est sacré ; nous ne réclamons que la liberté , la liberté de Cora et d'Alonso.

DON JUAN.

Généreux Rolla ! l'amour t'aveugle. Descends dans ton âme ; tu y surprendras , peut-être pour la première fois , une pensée criminelle.

ROLLA.

Je suis sourd à tes remontrances : la vertu est trop facile quand elle n'a point de passions à combattre.

DON JUAN.

Quand elle en a , la victoire est d'autant plus glorieuse qu'elle est plus difficile.

ROLLA.

Non , non , non ; je ne veux rien sentir que le danger de Cora ; je ne veux rien entendre que la voix qui m'invite à la secourir. Regarde : là est la tombe de Cora. Homme insensible ! regarde , c'est la tombe de Cora. Mais que t'importe Cora ? (*Il lui prend vivement la main.*) Viens , viens vers le bûcher qu'on prépare pour ton ami. Si là aussi ton cœur laisse à ton esprit le pouvoir de réfléchir ; si là aussi mes angoisses , mon ardeur , ne t'enflamment pas , alors je t'abandonne , je cherche le tombeau de ma mère , et au premier coup d'œil , dès que j'aurai vu le souffle du vent agiter l'herbe , tous tes vains discours s'effaceraient de mon âme. Viens , suis-moi.

(Il sort.) (Il rentre.)

SCÈNE VI.

Vestibule du temple.

XAIRA, PRÊTRES.

XAIRA.

Il tarde long-temps.

UN PRÊTRE.

Très-long-temps.

XAIRA.

Le temps s'écoule.

UN PRÊTRE.

Il est plus de midi.

XAIRA.

Que peut vouloir de lui le roi?

UN PRÊTRE.

Le messenger n'en a pu rien dire.

UN PRÊTRE.

Souhaiter de s'entretenir avec le grand-prêtre
avant que l'arrêt soit rendu!

XAIRA.

C'est singulier.

UN PRÊTRE.

Le message était très-pressant.

XAIRA.

Il s'agit infailliblement de l'arrêt ; c'est presque
participer au crime. Amis, je ne suis pas sans

crainte ; cet inca est tiède pour la vengeance des dieux. Déjà, ce matin,... combien lui paraissait amer l'ordre d'enchaîner le jeune Zoraï ! quel regard de compassion il jetait sur l'impie étranger ! Ne s'est-il pas abaissé jusqu'à lui parler ? Ah ! son père était un autre homme.

UN PRÊTRE.

Oui, certes, un autre homme.

UN PRÊTRE.

Il ne retardait aucun sacrifice.

UN PRÊTRE.

Il tremblait chaque fois qu'il entrait dans le temple.

XAIRA.

Et il honorait notre sagesse.

UN PRÊTRE.

Notre commerce intime avec les dieux.

XAIRA.

Plein d'une sainte terreur, il baissait les yeux là où son fils ose sourire ; mais à qui en est la faute ? à son précepteur, à son instituteur, en un mot, à notre grand-prêtre. Je ne veux point parler ; ce n'est ni le temps, ni le lieu ; mais je connais ses motifs. Soyez sur vos gardes, soyez sur vos gardes...

UN PRÊTRE, l'interrompant.

Il vient.

XAIRA.

Enfin,

SCÈNE VII.

LE GRAND-PRÊTRE, XAIRA, Prêtres.

XAIRA, allant au devant du grand-prêtre.

Nous t'attendons avec une extrême impatience.

LE GRAND-PRÊTRE

L'inca m'a fait appeler.

XAIRA.

Votre entretien est-il un secret pour nous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Non ; la volonté du roi impose aux juges d'Alonso et de Cora le devoir d'examiner attentivement si tous les deux sont également coupables ; si l'un n'a pas séduit, enivré, entraîné l'autre....

XAIRA, interrompant avec impatience.

Eh bien ! quand cela serait ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il faudrait punir le coupable, et pardonner à celui qui ne fut qu'égaré.

XAIRA.

Dois-je en croire mes oreilles ? Le roi aurait pu tenir un semblable discours ! et le grand-prêtre du soleil ose le répéter !

LE GRAND-PRÊTRE.

Pourquoi pas ?

XAIRA.

Les transgresseurs de la loi doivent tous deux subir la mort ; Dieu l'a dit.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'as-tu entendu de la bouche de Dieu ?

XAIRA.

C'est tout comme.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu as raison. L'inca est l'image de Dieu sur la terre, mais le dernier inca aussi-bien que le premier ; et une rigueur jugée nécessaire par l'aïeul, pour un peuple encore sauvage, ne peut-elle être du moins adoucie par son petit-fils ?

XAIRA, ironiquement.

Pourquoi pas entièrement abolie ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Je te l'avoue, j'y ai trouvé le roi disposé ; cependant il doit un exemple pour la tranquillité de son peuple.

XAIRA.

Un seulement ? et lequel ! LE COUPABLE DOIT MOURIR. Quelle sagesse humaine a le pouvoir d'ébranler ce fondement ? Ne se prétendent-ils pas tous les deux innocens ? et ne se rejettent-ils pas l'un sur l'autre la première faute ?

LE GRAND-PRÊTRE, levant les épaules.

C'est très-possible.

XAIRA.

Et alors notre arrêt.....

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous verrons après. En ce moment, notre devoir est d'obéir au prince. Qu'on amène Cora et Alonzo.

(Un prêtre sort.)

XAIRA,

Non, je ne veux point blesser ma conscience, même pour plaire au roi. Tous deux ont mérité la mort, tous deux séduits ou non : c'est indifférent. Je le dirais au roi en face, je le crierais à l'oreille du peuple; et si Ataliba ne craint plus les dieux, qu'il tremble du moins devant ses sujets!

LE GRAND-PRÊTRE.

Sa conscience est sa loi et aussi la tienne. Nous prononcerons sur Cora et sur Alonzo; mais n'oublions pas qu'un jour Dieu prononcera sur nous. C'est assez. Prenez place.

(Le grand-prêtre siège au milieu, Xaira à sa droite et le reste des prêtres se partage entre les deux côtés.)

SCÈNE VIII.

Les précédens, CORA, ALONSO, Gardes.

(Des gardes introduisent Cora et don Alonso par des côtés opposés. Ils sont enchaînés. Cora est dépourvue de la ceinture couleur de feu et de l'image du soleil qu'elle portait sur la poitrine.)

CORA, gracieusement et d'un air libre.

Mon Alonso!

DON ALONSO.

Ciel! toi aussi dans les fers!

CORA.

Cesse de t'affliger, Toi et moi... nous mourrons ensemble.

DON ALONSO.

Et moi... je suis ton assassin !

CORA.

Silence !

LE GRAND-PRÊTRE, avec douceur.

Nous, les serviteurs des dieux, exécuteurs de ses volontés, nous sommes ici réunis pour juger Cora, la fille de Télasco, et l'étranger Alonso. O notre père, éclaire nos cœurs d'un rayon de tes lumières, toi qui d'un coup d'œil embrasses l'univers entier. Tu nous as établis juges de la vie et de la mort, de l'honneur et de l'ignominie ; affermis-nous de manière que nous ne soyons entraînés ni par la prévention, ni par l'intérêt, ni par la vengeance ! (*Il se met à genoux, ainsi que tous les prêtres.*) Nous jurons, ô soleil ! de prononcer selon ta loi que Manco Capac nous a révélée. Nous jurons d'être cléments, si la profanation de ton temple permet de faire grâce. Rappelle à toi, aujourd'hui ou demain, tes serviteurs ; nous jurons de rendre compte de cette heure solennelle.

TOUS LES PRÊTRES.

Nous le jurons.

(Ils s'assèyent.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Cora, as-tu trahi tes sermens ?

CORA.

Oui,

LE GRAND-PRÊTRE.

Connais-tu ce jeune homme !

CORA.

Il est mon époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Alonso , connais-tu cette jeune fille ?

DON ALONSO.

Elle est mon épouse,

XAIRA.

Vous méritez la mort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Avant de rendre le sanguinaire arrêt, un devoir consolant m'est imposé : je dois annoncer sa grâce, au nom du roi, à celui qui n'a été que la victime de la séduction. Ataliba, le fils du solsil, sous la domination de qui fleurit l'empire de Quito, exige de vous un sincère aveu : qui de vous a été le séducteur ? qui fut seulement séduit ?

CORA, en même temps que don Alonso.

Je l'ai séduit,

DON ALONSO, en même temps que Cora.

Je l'ai séduite.

CORA, vivement.

Ne le croyez pas ; il en impose.

DON ALONSO, de même.

Ne la croyez pas ; elle vous trompe.

CORA.

Moi , moi seule, je suis criminelle.

DON ALONSO.

C'est moi, c'est moi qui mérite la mort.

CORA.

Délivrez-le ; rendez-lui la liberté.

DON ALONSO.

Ayez pitié d'une femme faible ; que l'homme expie la faute.

CORA.

Non, non, non.

(Le grand-prêtre ému détourne ses regards.)

XAIRA.

Taisez-vous. Qui, dans ce labyrinthe, peut démêler la vérité ? Faites vos aveux tour à tour.

LE GRAND-PRÊTRE.

Garde le silence, Alonso ; parle, Cora.

CORA.

Je le vis au temple pour la première fois. Dès ce moment, l'espérance de l'y revoir m'y retenait long-temps, et quand il y venait, j'avais toujours quelque prétexte pour m'approcher de lui ; je relevais mon voile chaque fois que je passais près de lui, et mes avides regards sollicitaient son cœur.

DON ALONSO, vivement.

Fausseté, fausseté ; tu baissais les yeux.

XAIRA.

Étranger, tais-toi ; tu parleras à ton tour.

CORA.

La rougeur de mon front... mes yeux pleins de tendresse, excitaient la sienne. Il franchit nos sain-

tes murailles ; mais épouvanté de son action , à peine l'eut-il commise , qu'il voulut retourner en arrière sans m'avoir vue. Je l'aperçus de loin ; j'aurais dû fuir : toute communication avec lui m'était défendue. Il ne lui était pas interdit de communiquer avec moi ; mais je ne m'éloignai pas, j'appelai, je fis signe : timide et irrésolu, il n'avancait pas ; je courus à lui, je le pressai contre mon sein, j'imprimai mes lèvres sur les siennes. Il voulut s'arracher de mes bras, je le retins ; il ne voulait plus revenir, je le suppliai ; il me peignit nos dangers, je le rassurai. C'est moi, juges équitables, c'est moi que vous devez condamner ; c'est moi qui l'ai séduit.

DON ALONSO.

La nature te donne un démenti : la pudeur est la sœur de la beauté. L'homme provoque l'amour, la femme ne fait qu'y répondre. Ne fut-ce pas moi qui, le premier, osai lever sur toi dans le temple un oeil audacieux ? ne fut-ce pas moi dont le regard enflammé t'embrasa et troubla la paix de ton âme ? qui franchis, sans respect pour les dieux et pour les humains, votre enceinte sacrée ? M'y avais-tu invité ? connaissais-tu mon projet ? ne me conjuras-tu pas de me retirer aussitôt que tu m'aperçus ? ne tombai-je pas à tes pieds ? ne te retins-je pas par ton vêtement ? Et qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Juges, vous connaissez les hommes : ne va-t-il pas de soi-même que je fus le séducteur ?

CORA.

Épargnez-le ; il a sauvé les jours de l'inca, et il est innocent.

DON ALONSO.

Elle s'égare ; je suis coupable.

CORA.

Voulez-vous une preuve que moi seule je le suis ? eh bien ! la voici : Il se repent de son crime ; je n'en sens point de remords , ma faute m'est chère ; et ici , en présence des dieux , en présence de vous tous (*elle se précipite dans les bras d'Alonso*), je l'embrasse comme mon époux. Voyez son effroi ; il dépose contre lui. Il s'arrache de mes bras ; c'est moi qui l'ai enlacé....

DON ALONSO.

Cora , que fais-tu ?

CORA.

Vous l'entendez ; il veut m'empêcher de me trahir ; il m'avertit.... C'est ainsi qu'il a toujours fait ; mais je ne l'ai point écouté ; je ne lui ai pas obéi , et je l'ai entraîné avec moi dans l'abîme.

XAIRA.

Téméraires ! Qu'on les sépare.

CORA, tranquillement, en retournant à sa place.

Portez maintenant votre arrêt.

XAIRA.

Je frémis !

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'on les emmène.

DON ALONSO, tendant les bras à Cora.

Adieu.

CORA, souriant.

Bientôt nous nous reverrons.

XAIRA.

A l'heure de la mort.

CORA.

Tant mieux. Un plus grand pouvoir liera à la dernière heure d'ici-bas, la première d'une meilleure vie.

XAIRA.

Qu'ils sortent.

DON ALONSO.

Adieu.

CORA, tristement, mais avec douceur.

Nous nous séparons les larmes aux yeux ; nous nous reverrons là-haut en souriant.

(Ils sortent.)

XAIRA.

En faut-il davantage ? J'opine pour la mort, la mort pour tous les deux.

LE GRAND-PRÊTRE, tristement.

Suivez-moi dans le temple ; offrez un sacrifice aux dieux, et pénétrez bien vos cœurs de ce que vous avez vu ou entendu ; ensuite prononcez en hommes sur des humains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur du temple ; au fond , l'image du soleil sur un autel
auquel on monte par des marches.

LE GRAND-PRÊTRE, XAIRA, Prêtres.

(Quelques prêtres encensent et font un sacrifice.)

LE GRAND-PRÊTRE, à Xaira.

UN mot encore, Xaira, avant que nous profanions, par une sentence trop rigoureuse, le nom sacré que nous portons. Ne sommes-nous pas les ministres de la miséricorde divine ?

XAIRA.

Et de la vengeance céleste.

LE GRAND-PRÊTRE.

Laissons cette croyance au peuple. L'offensé a seul le droit de se venger, et Dieu ne peut jamais être l'offensé. — Nous, initiés dans les secrets d'une pure doctrine, nous qui nous prosternons devant le Dieu invisible, nous pouvons nous parler sans réserve.

XAIRA.

A quoi bon ? pourquoi dans ce moment ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Parce que ce moment pourrait se changer ailleurs pour nous en de longues années de souffrance.

XAIRA.

Je cède à ma conviction.

LE GRAND-PRÊTRE.

Non, c'est impossible. Dieu a créé l'homme faible et fragile ; voilà tout ce dont toi et moi pouvons être convaincus. La terre et tout ce qui existe sur sa surface ou dans son sein est imparfait, et ce devait être ainsi. Le dieu qui souffre qu'un tigre déchire un agneau, ne pardonnerait-il pas aux faiblesses des hommes, quand ils obéissent à la voix de la nature ?

XAIRA.

Mais nous, nous hommes, nous tuons le tigre et nous avons raison ; nous punissons l'homme faible et nous faisons bien.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, quand sa faiblesse trouble l'état ; quand...

XAIRA.

Et n'est-ce pas ici le cas ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Non.

XAIRA.

Non !

LE GRAND-PRÊTRE.

Non, non. Toi-même tu n'invoquais que la vengeance des dieux.

XAIRA.

Et toi, voudrais-tu que notre indulgence devînt la cause de la corruption des mœurs?

LE GRAND-PRÊTRE.

A l'origine d'une source pure, on pense peu à la fange qu'un jour elle pourra entraîner dans son cours. — Je t'en conjure, soyons fidèles à notre vocation. Ressemblons au dieu que nous servons et dont les rayons répandent partout la chaleur et la vie. Rendons à Cora sa liberté. Le roi fera ensuite ce qui lui plaira. S'il rejette notre arrêt, nous aurons fait notre devoir, et les pauvres victimes, à leur dernier soupir, nous sauront gré de notre bonne volonté.

XAIRA.

Qu'exiges-tu de moi? Tu me parles comme si la décision dépendait de moi seul. N'es-tu pas le pontife suprême? Ne dois-tu pas soumettre la question à la réunion générale des prêtres? Je n'ai que mon suffrage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! tu sais que la loi me défend tout rapport étudié. Le mien doit être simple et sincère. Il est vrai, tu n'as que ta voix; mais tu es le plus ancien, tu dois me succéder comme grand-prêtre. Les jeunes se tournent vers toi, et penchent du côté où tu inclines.

XAIRA.

Plût au ciel ! mais il n'en est pas ainsi de l'inca ,
et il a toujours le pouvoir de faire grâce.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quelle dérision ! Depuis des siècles , chaque inca ,
de père en fils , a confirmé la sentence des prêtres.
Ataliba s'écartera-t-il de l'usage de ses ancêtres ?

XAIRA.

Brisons là. — Il est contraire à ton devoir de vio-
lenter mon opinion ; il est contraire au mien de
t'écouter plus long-temps.

(Il veut se retirer.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Eh bien ! que le sang retombe sur toi !

XAIRA , vivement.

Oui , que le sang retombe sur moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Prêtres , approchez. (*Ils se rassemblent. — A part.*) Ah ! je lis déjà l'arrêt sur leurs visages.
(*Il s'efforce de se contenir.*) Vous connaissez le
crime et les coupables , prononcez.

XAIRA.

Que prescrit la loi ? (*Silence du grand-prêtre.*)
Je te demande ce que prescrit la loi ?

LE GRAND-PRÊTRE d'une voix basse , après quelques momens d'hésitation.

La mort.

XAIRA , haut et avec satisfaction.

La loi prononce la mort sur Cora et sur Alonso.

TOUS.

La mort,

LE GRAND-PRÊTRE, après une pause.

Je n'ai aucune part à cet arrêt sanguinaire. Ma voix crie grâce, car je sens que je suis homme comme eux. Descendez dans vos cœurs, amis ! interrogez-les ; ils vous diront tout bas : Grâce ! Criez hautement avec moi : Grâce !

XAIRA, froidement.

Que prononce la loi ? Mort sur Cora et sur Alonso.

TOUS.

Mort !

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'ils meurent donc ! Tu le vois, dieu méconnu ! ma main n'est souillée d'aucune goutte de sang. — Amenez ces déplorables victimes de votre aveugle zèle. (*Deux prêtres sortent par des côtés différents.*) Vous, déposez sur l'autel le glaive et une palme fraîchement coupée. (*L'ordre est exécuté.*) Toi, Xaira, suis-moi chez le roi.

(Il sort avec Xaira.)

SCÈNE II.

CORA , ALONSO.

(Ils entrent de deux côtés opposés, Pendant cette scène et la suivante, les prêtres vont et viennent, et sont occupés dans le fond à l'autel.)

DON ALONSO,

Je frémis. — Ce n'est qu'un temple d'idoles.... mais Dieu est présent partout, ici même, où, dans l'image du soleil, la créature adore le créateur. Et j'ai profané ce temple ! Assassin de Cora, meurtrier d'un vénérable vieillard qui ne m'a jamais offensé, perturbateur de la tranquillité d'un peuple qui m'a si généreusement accueilli !.... O terre ! engloutis le monstre avec tous ses forfaits ! qu'aucune herbe ne croisse sur mon tombeau ; que la rosée du ciel jamais ne l'humecte ; qu'aucun passant ne s'y repose ; qu'aucun enfant n'aille s'y livrer à ses jeux. (*Cora entre.*) Ah ! Cora, qu'il m'était doux naguère de te voir !.... Combien ce m'est cruel aujourd'hui !

CORA.

Qu'oses-tu dire , Alonso ? Tu n'exprimes pas ta véritable pensée. Ne t'ai-je pas souvent entendu dire : Si je ne puis vivre avec Cora , je veux mourir avec elle ? Cora nourrissait la même pensée..... et elle n'en a pas changé. Vivre avec toi , mourir avec toi , afin de vivre là-haut avec toi.

DON ALONSO.

C'est le calme de l'innocence. Tu ne savais pas ce que tu faisais ; mais moi !.... moi , je vais à la mort poursuivi par les reproches de ma conscience.

CORA.

Non , nous n'avons ni l'un ni l'autre commis aucun crime. Nous aimions , et nous devions aimer , n'est-il pas vrai ? — Était-il en ta puissance de ne me pas aimer ? ne t'aimer pas n'était pas en la mienne. A qui en est la faute ? — Au hasard qui nous a rapprochés..... ou à la divinité qui nous a réunis. Non , tout est bien ainsi ; je suis contente de mon sort. Les hommes aussi sont bons, ils ne veulent pas nous séparer. Prêtresse du soleil, je ne puis t'avoir pour époux..... mais la mort ! la mort fait notre hymen. — Prends courage , cher Alonso. Combien de fois n'ai-je pas franchi avec toi les monceaux de pierres anguleuses entassées au pied de notre mur renversé ! La mort n'est aussi qu'un saut par-dessus quelques pierres anguleuses. Dès qu'on est au delà , tout est passé , et l'amour et la liberté nous y attendent.

DON ALONSO.

Douce créature ! avec une âme innocente telle que la tienne , on envisage sans crainte le trépas et l'avenir ; mais moi !....

CORA.

Et si je te fais voir que , plus tranquillement que Cora , tu peux regarder l'avenir ! Ta mère est loin , bien loin d'ici ; et si elle n'entend plus

parler de toi , elle croira que tu as péri dans un naufrage , que tu as été enlevé par la maladie ; enfin , qu'elle t'a perdu par quelque cause semblable. Elle se consolera , et sa tendresse maternelle se figurera tout ce que tu as déjà fait , et que tu aurais pu faire encore de beau et de grand. Mais moi !..... il me reste un père..... à la vérité éloigné d'ici , au fond d'une province reculée ; mais il n'en apprendra pas moins bientôt pourquoi et comment j'ai subi le trépas. Ah ! cette pensée seule rend la mort pénible à Cora. Je suis si chère à ce vieillard ! il est si bon !.... Ah ! s'il était ici , son cœur serait brisé.

DON ALONSO, à part.

O ciel ! elle ignore.....

CORA.

Je me suis prosternée dans ces derniers moments , et j'ai prié avec ferveur pour mon père ; j'ai demandé qu'une mort douce l'enlevât de ce monde avant qu'il apprît le destin de sa fille. Une sérénité soudaine s'est répandue dans mon âme , comme si le jour venait de naître , et j'espère d'être exaucée. — Maintenant mon dernier vœu est que ce qui doit m'arriver s'accomplisse bientôt , bientôt et vite ; que je quitte promptement ce monde , afin que les préparatifs de ma mort ne révoltent pas mes sens et n'ébranlent pas mon courage.

DON ALONSO.

Ah ! l'idée de tout ce que tu as souffert.... et

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,
de tout ce que tu dois souffrir encore accable mon
âme d'un poids insupportable.

CORA.

Sois-en sûr , je ne souffrirai plus....

SCÈNE III.

Les précédens , TÉLASCO , ZORAI enchainés.

CORA , poussant un grand cri.

Ah !.... je suis exaucée..... ce fantôme..... c'est
l'esprit de mon père..... Mais.... son regard est
sombre..... (*Elle se cache le visage*) son regard
est terrible. — Alonso, écarte ce songe funeste....

DON ALONSO.

Plût au ciel que ce ne fût que l'ombre de ton
père ! C'est lui-même. O quel moment cruel !....

CORA , regardant Télasco avec crainte.

Mon père !....

TÉLASCO , à Zorai.

Pourquoi m'a-t-on conduit ici , précisément ici ?
— J'ai servi si long-temps la patrie ! Suis-je donc
indigne de tout ménagement ? — Va, demande aux
ministres des dieux s'il est indispensable que je sois
ici réuni avec elle. — Va, va ; je resterai , en at-
tendant , auprès de cette colonne.

CORA , s'approchant de Télasco.

Mon père !....

TÉLASCO , avec effroi.

Sauve-moi , Zorai , sauve-moi !

ZORAI, repoussant Cora.

Loin de nous, serpent ! Épargne cet infortuné
vieillard, du moins à ses derniers momens.

(Télasco détourne la vue.)

CORA à genoux, et levant ses mains suppliantes.

Mon frère !

ZORAI.

Moi ton frère !.... Oui, je le suis ; ces fers me
disent que je le suis.

CORA.

Mon père !

TÉLASCO.

Qui m'appelle ? je ne connais pas ta voix.

CORA.

Mon frère ! mon père !... Ah ! ceci surpasse les
angoisses de la mort.

(Elle se tord les bras.)

TÉLASCO.

Ah ! Zorai ! mon cœur paternel se déchire. C'est
la voix de sa mère (*il jette un regard sur Cora*),
et l'image de sa mère. Cora ! Cora ! j'ai vécu pour
l'honneur, et tu couvres d'opprobre mon tombeau !
Si ta mère le savait ! Heureuse de n'avoir pas vécu
jusqu'à ce jour ! Éloigne-toi de moi ; ne compte pas
sur ma pitié. En es-tu digne ? T'ai-je contrainte à
vouer ta jeunesse au culte du soleil ? ne t'ai-je pas
dit souvent : Ma fille, ma fille, réfléchis à ce que
tu fais. Il y a des plaisirs que tu ne connais pas en-
core, qui bientôt peut-être exciteront ton désir, et
déjà ce désir serait seul un crime, et la privation un

malheur. Le soir même qui précéda le jour où les dieux reçurent tes sermens inviolables, le dernier soir encore.... et Dieu sait avec quelle vive instance, je te conjurai de revenir sur tes pas : Ma fille, te dis-je, ma chère fille, il en est temps encore. L'avenir s'offrait dès lors à mes yeux, chargé de vapeurs, comme la mer dans un jour nébuleux. Toi aussi.... tu pleurais; ton cœur était si plein! tu ne savais pourquoi. C'était ton bon génie qui t'avertissait; mais tu t'opiniâtras dans ton fanatisme; tu rêvais une plus intime union avec les dieux. Maintenant nous voici, moi, malheureux vieillard avec mes cheveux blancs, témoin du déshonneur de ma maison, cet innocent jeune homme plein de force et d'amour pour la patrie, enveloppés dans ta destinée, tous deux assassinés de la main d'une fille, d'une sœur,.... et nous mourons dans l'ignominie! Ah! pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour? Heureuse, heureuse ta mère de ne l'avoir pas vu! (*Cora, accablée des reproches de son père, tombe sans connaissance à ses pieds. Télasco avec un mouvement de tendresse.*) Ah! Zorai! prête-lui ton secours.

ZORAI, repoussant don Alonso qui veut l'aider à relever Cora.

Retire-toi, assassin de la vertu. Oh! que les héros sont petits lorsqu'on les considère de près! Combien je t'ai aimé dans l'éloignement, cet homme dont j'entendais dire tant de bien! comme palpitait mon jeune cœur! combien de fois j'ai souhaité d'être à sa place! Insensé! ses exploits étaient l'ouvrage du hasard; il n'est qu'un faible mortel comme nous tous. Regarde, et repais-toi de ce spectacle; il est ton ou-

vrage.... Ah ! rends grâce à ces chaînes, de ce que, dans le temple même de notre dieu, ton sang n'assouvit pas ma vengeance.

DON ALONSO.

Si vous saviez à quel point mon cœur est déchiré, quels indicibles tourmens j'éprouve, vous me plaindriez.

TÉLASCO.

Laisse-le, mon fils ; il est plus malheureux que nous. Nous avons un trésor que nous emporterons dans le ciel, notre conscience. Il est plus misérable que nous, il a tout perdu.

CORA.

Ah ! mon père ! ne me laissez pas mourir dans le désespoir. Pouvez-vous, à mon heure dernière, me refuser votre bénédiction ? (*Elle tombe aux pieds de Télasco.*) J'embrasse vos genoux ; ma douleur doit vous attendrir : laissez-vous toucher, laissez-vous toucher. Bénissez-moi, mon père ; mon frère, pardonne-moi. (*Télasco et Zoraï paraissent émus.*) Voyez mes horribles souffrances... Par pitié... Ah ! je succombe....

TÉLASCO, très-ému.

Mon fils ! mon fils ! ne lui rendons pas la mort plus douloureuse.... On pardonne si facilement à un infortuné.... Conduis-la dans mes bras. (*Zoraï obéit.*) Meurs en paix ; je te pardonne.

(Il la presse contre son cœur.)

CORA, très-faible.

Mon frère....

TÉLASCO.

Lui aussi, lui aussi. Viens, Zoraï ; plus de ressentiment ; nomme-la ta sœur.

ZORAI, embrassant Cora.

Malheureuse !... Ma sœur !

CORA.

Que les dieux soient loués ! l'amertume de la mort est passée.

DON ALONSO.

Vos cœurs sont attendris.... Hélas !... Alonso osera-t-il implorer votre pitié ? Tu m'as appelé homme faible, Zoraï. Oui, je suis faible,.... mais non pas pervers. Le malheur lie ordinairement les hommes les uns aux autres.... Mourons réconciliés.

TÉLASCO.

Étranger, je ne conserve aucune haine contre toi. Comment pourrais-je sortir plus dignement de la vie qu'en pardonnant à qui m'a offensé ? As-tu encore des parens ?

DON ALONSO.

J'ai encore une mère âgée.

TÉLASCO.

Eh bien ! pour l'amour de ta vieille mère, approche ; que je te bénisse à sa place.

(Il l'embrasse.)

DON ALONSO.

Oh ! de quel fardeau mon cœur est soulagé ! Et toi, Zoraï ?...

(Il lui tend la main.)

ZORAI.

Laisse-moi. J'admire mon père ; mais suivre son exemple ,.... je ne puis.

DON ALONSO.

Rends le repos à un mourant.

ZORAI.

Je ne saurais. Faut-il t'abuser par une fausse réconciliation ? Tu m'es en horreur. Laisse-moi ; je tâcherai de surmonter le sentiment amer qui te repousse. Si j'y parviens, tandis que nous irons à la mort, je te tendrai la main, et tu me comprendras.

DON ALONSO.

Je te rends grâce de cet effort ; c'est déjà plus que je ne mérite.

(Cora, pendant cet entretien, est restée appuyée contre une colonne.)

SCÈNE IV.

Les précédens, LE GRAND-PRÊTRE, XAIRA,
Prêtres, ATALIBA, Suite.

XAIRA.

Le roi vient.

(Les prêtres se rassemblent sur les marches de l'autel. Cora, Télasco, Zorai, restent d'un côté ; don Alonso, de l'autre.)

ATALIBA, pensif, marchant à pas lents, se prosternant devant l'image du soleil, y demeurant quelques momens en prière, s'approchant ensuite de don Alonso, et lui parlant à demi-voix très-rapidement.

Sauve-toi, Alonso ; allègue que tu es étranger,... que tu ignorais.... que la loi et la peine t'étaient inconnues ; rappelle tes services rendus à l'état,

à moi , au peuple ;... dis tout ce que t'inspirera ton danger.... Ton ami est ton juge. Donne-moi le moyen de te sauver sans m'exposer au reproche de partialité. (*Alonso s'incline en silence avec l'expression de la reconnaissance. — A Télasco.*) Toi, dont l'âge a blanchi la tête ⁽⁵⁾, tu es libre. Celui qui exposa mille fois sa vie pour son pays l'a déjà sacrifiée aux dieux. Je ne crains pas avec toi de commettre une erreur.

TÉLASCO.

Quoi ! tu serais , inca , assez barbare pour priver le tronc de ses rameaux , et pour ne pas l'abattre avec eux !

ATALIBA , à Zoraï.

Jeune homme , tu es libre aussi , (*murmures parmi les prêtres ; le roi les entend , et jette sur eux un regard sévère*) , car la volonté de mon père , du soleil , est que désormais les coupables seuls soient punis. Console ton vieux père , Zoraï ; prend soin de ses jours ; et , quand il ne sera plus , viens auprès de moi ; viens vers ton frère aîné. (*Zoraï veut tomber aux pieds d'Ataliba , qui l'en empêche. — A Cora.*) Toi , Cora ,... je ne puis rien faire....

CORA , avec une vive reconnaissance.

Ah ! tu as déjà fait assez pour moi.

ATALIBA , avec intérêt.

Tu es immédiatement sous la main de la loi ,... et le monarque y est aussi soumis. (*Il se retourne , monte les degrés de l'autel , s'arrête sur le plus élevé , s'incline encore une fois devant l'image du soleil ,*

et se tourne ensuite du côté de l'assemblée.) Grand-prêtre, remplissez vos fonctions.

LE GRAND-PRÊTRE.

Pardonne, inca; et daigne permettre, à cause de la faiblesse de ma santé, du saisissement de mon cœur, qu'aujourd'hui Xaïra s'en acquitte à ma place.

ATALIBA.

J'y consens.

XAÏRA, s'avançant solennellement.

Fils aîné du soleil, une vierge consacrée aux dieux a violé ses saints engagements. Cora, approche. Un étranger est le complice de la parjure. Approche, Alonso. Ministres du dieu outragé, du temple profané, fidèles à la loi de tes ancêtres, nous avons prononcé l'arrêt contre les deux coupables, et cet arrêt est la mort.

ATALIBA, après une pause, à Cora et à don Alonso.

Pouvez-vous vous justifier ? (*Cora et Alonso se taisent.*) C'est à vous que je m'adresse, Cora, Alonso; pouvez-vous vous justifier ?

CORA.

Non.

DON ALONSO.

Non.

ATALIBA, étonné.

Quoi ! Alonso, tu n'as rien à dire pour ta justification ?

DON ALONSO.

Rien.

ATALIBA.

Rappelle tes esprits ; je te donne le temps de la réflexion ; rappelle tes esprits, étranger.

DON ALONSO.

J'ai mérité la mort, et je la subirai sans me plaindre.

ATALIBA, très-inquiet.

Pense à ce que tu fais... il ne te reste que peu d'instans. — Vous tous qui êtes rassemblés autour de moi, je regarde l'indulgence comme un devoir ; il est étranger, il n'a pas été élevé dès l'enfance dans le saint respect pour nos dieux, dont les enseignemens de leurs ministres remplissent l'âme des Péruviens. Il ignorait... il ne connaissait pas... il ne voyait pas des mêmes yeux que nous... Encore une fois, Alonso, parle, dis une parole. Les dieux sont justes... équitables... et cléments.

DON ALONSO.

J'ai mérité la mort.

ATALIBA, après une pause.

C'est donc là ton dernier mot ?

DON ALONSO.

Mon dernier.

ATALIBA, après quelques instans de silence, accoudé sur l'autel et les mains sur le visage.

Ministres des autels, faites votre devoir.

(Deux prêtres s'avancent de l'autel à pas lents, montent chacun d'un côté vers le roi ; l'un prend l'épée, l'autre la palme, ils redescendent et vont se placer auprès de Xaira.)

XAIRA, présentant l'épée au roi.

Fils du soleil, reçois de ma main le symbole de la

justice. (*Il lui présente la palme.*) Fils du soleil, reçois de mes mains ce symbole de la grâce. Que les dieux t'inspirent l'arrêt que tu vas rendre !

ATALIBA, prosterné.

Dieu ! tu vois mon cœur , il saigne en ce moment. Ah ! ne permets pas que j'aie jamais à exercer de nouveau un si douloureux emploi. — Esprit de mes aïeux ! que votre sagesse descende sur moi, et quand j'aurai accompli mon devoir.... que je retrouve dans cette pensée.... le repos.

(Il se relève. Cora et don Alonso, Télasco et Corai, tombent à genoux, la tête inclinée. Ataliba hésite quelques instans ; il lève enfin l'épée et va parler.)

SCÈNE V.

Les précédens, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN, accourant épouventé.

Pardonne, inca ; j'apporte de fâcheuses nouvelles : le feu de la révolte éclate de toutes parts, le peuple furieux se répand dans les rues, l'armée se rassemble en poussant d'épouvantables cris ; le bruit des tambours et des clairons, le cliquetis des armes, une forêt de lances, chacun criant et courant à la fois, tout accroît l'horreur de ce tumulte. On questionne en vain ; seulement les airs retentissent du nom de Rolla, proclamé par dix mille voix. L'étranger Vélasquez, à la tête de ses soldats, se tenait à l'écart dans la prairie ; je l'ai vu parcourant les rangs, et j'ai compris, à son geste, qu'il suppliait et menaçait tour à tour pour

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL,
contenir sa faible troupe, mais inutilement ; tous,
tous, l'un après l'autre, se sont joints à Rolla.

(Toute l'assemblée, excepté Ataliba, montre de l'agitation et de l'effroi.)

ATALIBA.

D'où naît ce désordre ? personne ne peut-il me dire ce qu'il signifie ? (*Silence général. Au chambellan.*) Rolla, dis-tu, est à la tête de l'armée ? ce ne peut être une sédition. Rolla et la révolte ! Non, tu te trompes. L'as-tu vu toi-même ?

LE CHAMBELLAN.

Seulement de loin. Les chefs formaient un cercle autour de lui. Il parlait haut et avec chaleur. Son visage était enflammé ; son feu embrasait tout autour de lui, et des transports tumultueux couvraient ses paroles. Ils brandissaient leurs épées au-dessus de leurs têtes, et agitaient leurs lances. La troupe, devenue immense, s'est ébranlée et a pris sa marche vers le temple. J'ai couru pour la devancer.

(Grand bruit derrière le théâtre.)

LES PRÊTRES, confusément.

Ils arrivent ; les voilà déjà.

SCÈNE VI.

Les précédens, ROLLA , Chefs , Soldats.

ROLLA , armé d'une épée, d'un javelot, et portant sur le dos un arc et un carquois.

Amis , suivez-moi.

XAIRA , avec un grand cri.

Le temple est profané.

ROLLA.

Oui , par votre sanguinaire arrêt.

XAIRA.

Dieux ! vengez-nous.

(Mouvement confus.)

ATALIBA , à Xaira.

Silence. (*Il fait signe de la main qu'il veut parler ; soudain le bruit cesse. A Rolla.*) Qui es-tu ?

ROLLA.

Ne me connais-tu pas ?

ATALIBA

J'avais autrefois un chef de mes guerriers qui te ressemblait ; il se nommait Rolla , et il avait de nobles sentimens. — Mais toi , qui es-tu ?

ROLLA.

Point de raillerie , inca ; au nom des dieux , point de raillerie. — Toutefois tu peux avoir raison ; je ne suis plus Rolla , je ne suis plus moi-même..... une tempête me pousse..... un torrent

m'emporte. Prends pitié de moi. Je t'honore, inca, je te respecte et je t'aime.

ATALIBA.

Toi ! J'ai pu jadis me laisser abuser par ce songe. — Tant que je posséderai Rolla, me disais-je, quoi que le souverain de Cusco médite contre moi dans sa rage, quoi qu'osent entreprendre les provinces soulevées, sa valeur est un arbre à l'ombre duquel je pourrai dormir en repos.

ROLLA.

Mais cet arbre à l'ombre duquel tu dors, est-ce sa faute si un tourbillon le déracine et le renverse sur toi ?

ATALIBA.

Quel tourbillon t'a enveloppé ? que prétends-tu ? Parle, et rends grâce à tes services passés de la faveur que je t'accorde de t'écouter. Je n'ai jamais dignement récompensé tes exploits ; je le fais en ce moment.... je te permets de parler.

ROLLA.

Un mot suffira pour ma justification ; tu l'admettras, inca, si tu es homme plus que fils des dieux. — J'aime. J'étais encore enfant, et déjà l'amour se glissa dans mon cœur avec tant de douceur et de charme, et si exempt d'agitation, que je l'accueillis et que je m'y abandonnai avec délice. Alors l'amour fut pour mon âme un jour serene, jusqu'au temps où la fougue de la jeunesse vint le troubler. Il fallait que tout phiât ou rompît, il fallait que tout allât au gré de ma tête

brûlante. Je ne vécus plus que pour l'amour, je n'aspirai plus qu'à être payé de retour, qu'à m'enivrer de volupté entre les bras de Cora, oubliant la patrie, la gloire, le noble sang des incas qui coule dans mes veines. Mon oncle voulut arrêter ce torrent en lui donnant une autre direction : il m'envoya combattre. J'aurais dû me calmer au milieu des travaux de la guerre, m'élever aux régions de la gloire ⁽⁶⁾, et ne voir l'amour qu'au-dessous de moi. Vain remède ! l'amour seul m'éleva, l'amour seul enflamma mon courage. Tout ce que j'ai pu faire de glorieux et d'utile pour toi, je ne l'ai dû qu'à l'amour. Il fut mon compagnon sur chaque champ de bataille. Quand à chaque instant la mort me menaçait ⁽⁷⁾, je ne pensais ni à toi, inca, ni à ton trône, ni au salut de la patrie ; je ne pensais qu'à Cora : Cora devait m'admirer. Tu ne me dois rien, tu es redevable de tout à mon amour pour Cora, et tu dois aujourd'hui pardonner à cet amour. Tu le vois, je suis devenu un homme mûr, mais rien n'est changé dans mon cœur : la tempête de l'adolescence, et le songe charmant de l'enfance, le remplissent encore. C'est à présent un arbre dont les racines se sont si intimement confondues avec ma vie, que tu ne pourrais l'arracher sans m'anéantir. Sois clément, inca, sois humain, je te demande à genoux leur vie. (*Il se jette aux pieds d'Ataliba.*) Depuis que Cora a donné le nom de frère à Rolla, il a pris de l'orgueil ; mais je n'en suis pas moins à tes pieds, je ne t'implore pas moins pour les jours de ma sœur.

ATALIBA, maîtrisant son émotion.

Lève-toi.

ROLLA.

Grâce !

ATALIBA.

Lève-toi ; dépose tes armes à mes pieds ; renvoie tes soldats , et attends ensuite , dans le silence et la soumission , la volonté de ton roi.

ROLLA.

Grâce ! — Mon oncle..... ma sœur , suppliez-le avec moi. J'ai si peu supplié en ma vie ! j'y suis si peu habile !

ATALIBA.

Un suppliant en armes ! prétends-tu insulter^(*) à ton roi ?

ROLLA, se relevant.

Non ; mais tu exiges l'impossible.... la soumission chez un homme agité de la fièvre ! Cora dans les fers , et Rolla sans glaive et sans lance !..... Non , par le ciel ! je ne les quitterai pas.

ATALIBA.

Je te l'ordonne : pose les armes.

ROLLA.

Délivre-la , inca , déclare-la déliée d'un serment odieux , et je mettrai à tes pieds mes armes et ma vie.

ATALIBA.

Sans condition , pose les armes.

ROLLA.

Je ne puis. Viens dans mes bras, Cora ; mon sein sera ton bouclier, mon épée brisera tes chaînes.

ATALIBA.

Rebelle ! fais tout ce que te conseille ton audace , et que les dieux permettront ; mais sache qu'Ataliba ne prononcera l'arrêt qu'après t'avoir vu désarmé et prosterné à ses pieds. Il ne sera pas dit que tu as arraché à ton roi la grâce que tu lui demandes. — Vous, peuple de Quito, écoutez la voix de votre souverain , écoutez-le, peut-être, pour la dernière fois ; car en ce moment je dépose le sceptre , et laisse à mon père à vous juger. — Depuis sept ans je règne sur vous... Je suis ici dans le temple en présence de Dieu... Quelqu'un a-t-il à me reprocher une injustice volontaire?... qu'il paraisse. Qui s'est retiré de mon trône sans assistance quand j'ai pu le secourir?... que celui-là se montre. — J'ai conquis des états ; j'ai vaincu des rois ; mais c'est peu. Quand , il y a quelques années, la colère des dieux frappa la terre de stérilité, j'ouvris mes greniers bien approvisionnés ; je nourris celui qui avait faim , je soulageai celui qui souffrait. Que de nuits j'ai passé dans l'insomnie, le cœur déchiré du spectacle de vos misères , et par l'impuissance de les adoucir toutes ! — Peuples de Quito , je n'ai pas mérité votre soulèvement. — Qu'on le saisisse, qu'on l'enchaîne, ou j'abdique.

(Marmares confus.)

ROLLA, aux siens.

Vous, me saisir ! vous, m'enchaîner ! qui de vous

l'oserait ? toi , peut-être , mon vieux compagnon ; toi , avec qui j'ai partagé mon dernier morceau , lorsque nous manquions de tout ? ou toi , à qui je sauvai la vie à la bataille de Tumibamba ? ou toi , dont je délivrai le fils au moment où l'ennemi allait l'égorger ? Qui de vous veut me saisir ? parlez.

LE GRAND-PRÊTRE, avec douleur.

Rolla , mon pupille , combien tu m'humilies ! Veux-tu voir mes cheveux blancs à tes genoux ?

ROLLA.

Je respecte en vous mon père ; mais n'essayez pas de commander à l'orage , ce serait en vain. (*Le grand-prêtre veut parler.*) Cessez , mon oncle ; le sort en est jeté : il en sera ce qui pourra ; je veux sauver Cora ou périr avec elle.

CORA , passant son bras autour du cou de Rolla.

Cette larme rend grâce à ton amour , mon cher frère. (*Elle lui donne un baiser.*) Accepte ce baiser de ta sœur. Tu es un mortel sublime ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je te connais ; mais un homme aussi généreux , aussi bon , doit être l'ami de son roi. Cora a commis un crime ; et toi , pour sauver Cora , tu veux en commettre un second ! il retomberait sur ma conscience , et ma conscience est déjà bien assez chargée. (*D'un ton doux et caressant.*) Non , Rolla , tu ne le feras pas. N'arrache pas de la main des dieux les rênes dont ils conduisent évidemment ma destinée. Laisse-moi mourir : mon père et mon frère m'ont pardonné , et Alonso meurt avec moi ; je meurs sans peine. Nos âmes planeront sur toi ;

elles se réjouiront si tu te montres fidèle à ton roi et à ta patrie. Supporte sans moi les instans d'une si courte existence. N'y consens-tu pas, mon cher Rolla? Cher, bon Rolla, si ma prière te touche, je terminerai ma vie par une bonne action, et je t'en rendrai grâce. Oh ! oui, je le vois ; ton front s'éclaircit, ton oeil devient humide.... Ne cherche pas à dérober cette larme ; elle ne fait pas honte au guerrier. Donne-moi ton épée ; donne-moi ce javelot. (*Elle lui ôte l'un et l'autre.*) Voilà le héros ; et cette larme qui coule sur sa joue a lavé la tache faite à sa gloire et à sa vertu. Je te rends grâce ; Rolla ; je suis fière de ton amour. Allons maintenant nous jeter aux pieds de notre roi. Viens, ô viens ; que ta vertu ne triomphe pas à demi ! (*Elle l'entraîne doucement aux pieds du roi.*) Je te ramène ton héros ; pardonne-lui ; il est digne de ta clémence. (*Elle se lève, et retourne à sa première place.*) Maintenant, inca, dispose de notre sort.

(*Elle se jette à ses genoux.*)

TÉLASCO.

Ma fille ! Oh ! je puis à présent lui rendre ce nom devant vous tous ; je puis à présent sans honte la nommer encore ma fille !

ATÁLIBA.

Rolla se soumet-il à son roi ?

ROLLA.

Je me soumets.

ATÁLIBA.

Tu as mérité la mort.

ROLLA.

Je l'avoue.

ATALIBA.

Je te pardonne.

ROLLA.

Et Cora?...

ATALIBA.

Je te pardonne.

ROLLA.

Hélas!

ATALIBA.

Lève-toi.

ROLLA.

Laisse-moi entendre à genoux l'arrêt de Cora ; tu vas prononcer aussi le mien.

ATALIBA.

Eh bien !...

(Il reprend l'épée et la palme qu'il avait posées sur l'autel.)

LE GRAND-PRÊTRE, tombant vive ment à ses pieds.

Pardonne-leur.

ATALIBA, le relevant avec bonté.

Toi aussi, mon père ? La volonté des dieux te serait-elle manifestée ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Grâce ! telle est la volonté des dieux. Le temps où l'un de tes ancêtres fonda le culte du soleil, ce temps de barbarie n'est plus. Sans vêtements, semblables aux animaux des forêts, les hommes habitaient autrefois sous la voûte des cieux. Leurs femmes étaient comme le fruit du palmier que chacun

avait le droit de cueillir, et dans cet état sauvage les peuples vivaient du jour au jour, sans religion, sans propriétés et sans lois. Alors parut Manco-Capac, riche de tous les dons d'un fils des dieux. Ce qu'il dit, ce qu'il a fait, est gravé dans nos cœurs : il bâtit un temple au soleil, et consacra des vierges à son culte. Il porta la loi de la chasteté ; car quand on ne connaissait encore que l'empire des sens, quand la raison était dans l'enfance, le temple serait devenu, aux jours solennels, la lice de la volupté. — La nécessité le força de porter atteinte au premier droit de la nature. Mais une longue suite d'années a changé une loi de convention en sentiment des convenances. Où celui-ci règne, l'autre est superflue. Organe des dieux, je t'adjure donc, inca, toi le bienfaiteur de tes peuples ; couronne tes grandes actions par un sacrifice à la raison, et par elle à la divinité. — N'hésite pas ; fais le bien promptement ; et si quelque chose manque à ta conviction, laisse-toi émouvoir par les larmes d'un vieillard qui t'éleva, qui te chérit comme son fils, qui veilla d'un soin infatigable, et avec la plus tendre sollicitude, autour de ton berceau, lorsque encore enfant tu dormais d'un sommeil paisible. Récompense-moi aujourd'hui de toutes mes peines (*il se découvre la tête et la montre à Ataliba*), par égard pour mes cheveux blancs, devenus tels à ton service.

ATALIBA.

C'est assez. — Approche, Cora ; et toi aussi, Alonzo.

300 LA PRÊTRESSE DU SOLEIL, ACTE V, SCÈNE VI.

LE GRAND-PRÊTRE.

Grands dieux ! dirigez son grand cœur.

(Cora et don Alonso s'avancent près du roi.)

TÉLASCO, à Zorai.

Soutiens-moi, mon fils, soutiens-moi.

ATALIBA, après une pause, brisant l'épée d'une main et de l'autre présentant la palme à Cora.

Que la loi soit abolie ! — Cora, reprends ta liberté.

(Cora tombe évanouie; don Alonso se précipite sur elle; Rolla presse le roi contre son cœur; le grand-prêtre lève au ciel ses mains reconnaissantes; Télasco, chancelant, s'appuie sur Zorai qui relève sa sœur.)

LE PEUPLE.

Vive l'Inca!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

NOTES

SUR

LA PRÊTRESSE DU SOLEIL.

(1) **L** Le texte porte seulement : *Où la lune double chaque figure.* Il a fallu paraphraser pour rendre la pensée de l'auteur intelligible.

(2) Ces sept dormans étaient, suivant la légende dorée, sept frères chrétiens qui s'étant cachés, pour fuir la persécution, dans une caverne dont l'empereur Déce fit murer l'entrée, afin de les y faire mourir de faim, s'endormirent et ne se réveillèrent qu'au bout de cent soixante dix-sept ans.

(3) C'est comme la divinité de la chasteté que l'auteur la fait invoquer ici. Dans la réalité, le nom d'*Oëlle* désignait des femmes de la race des incas qui se consacraient volontairement à la pénitence, à la retraite et à la vie contemplative.

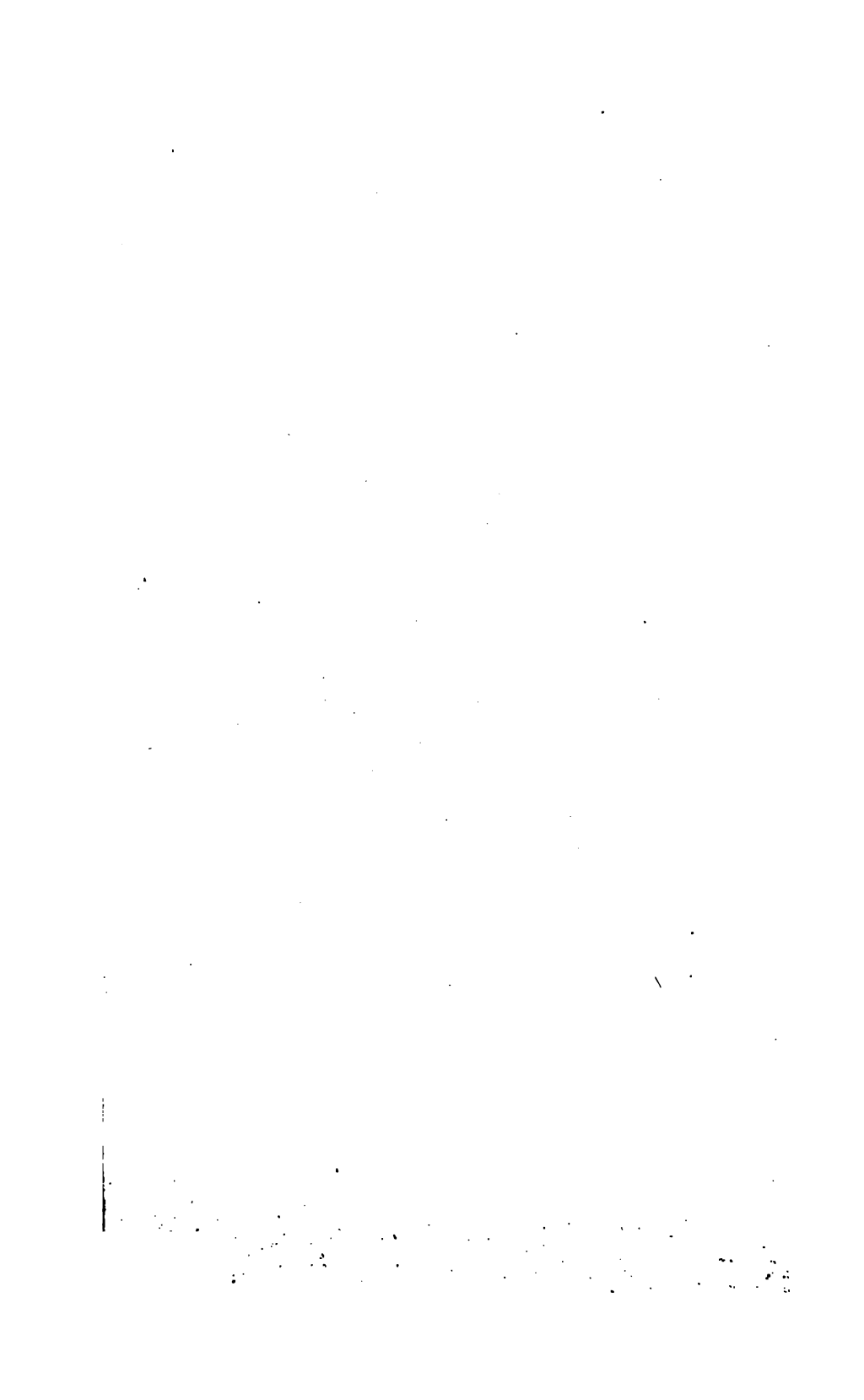
(4) *Littéralement* : « Malheur à celui qui, dans un coin froid et humide, mène une vie d'huître et ne s'ouvre jamais à ce rayon ! »

(5) *Littéralement* : « Vieillard à la chevelure d'argent. »

(6) *Littéralement* : « Monter à l'échelle de l'honneur. »

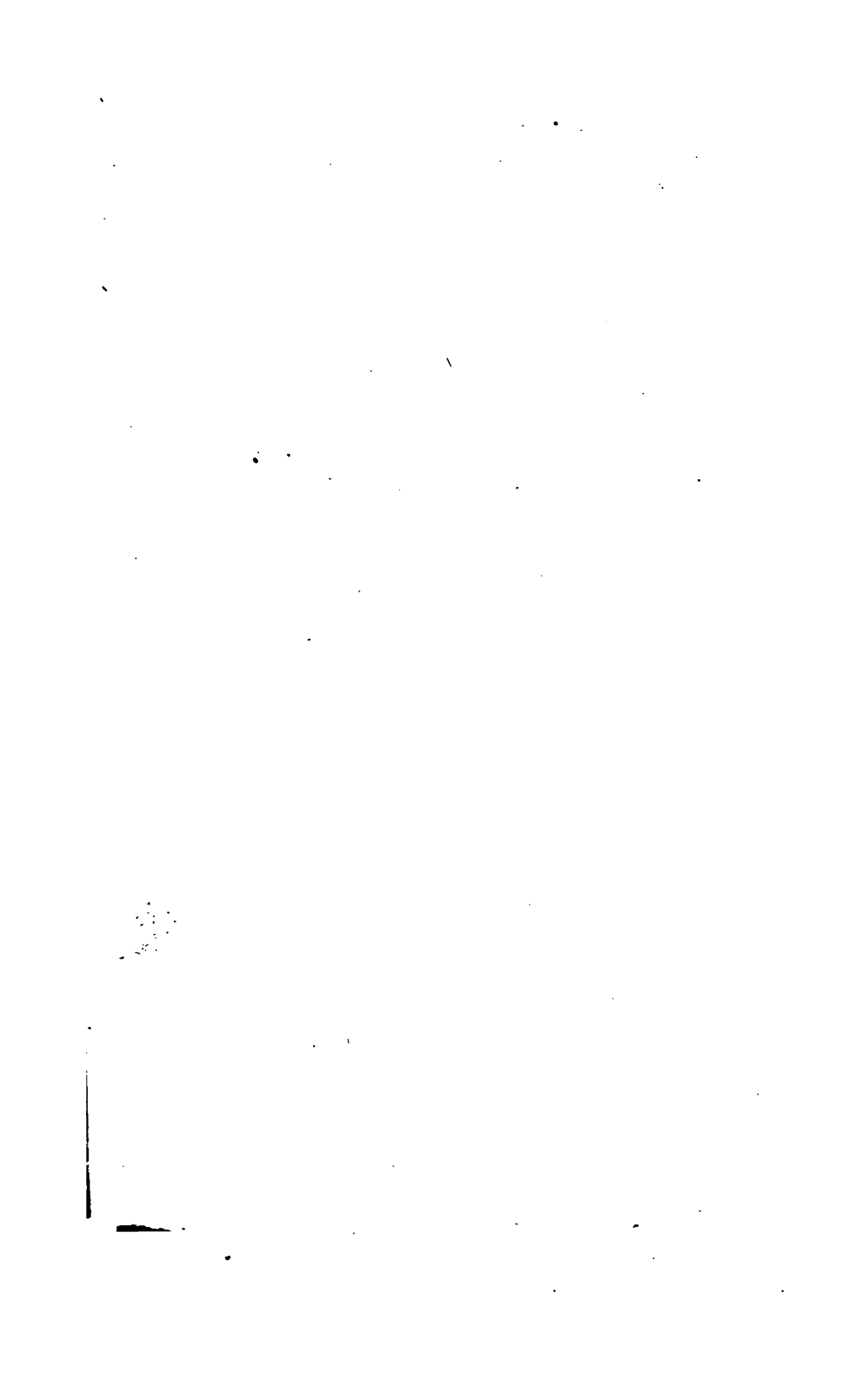
(7) *Littéralement* : « Me montrait les dents. »

(8) *Littéralement* : « Te moquer. »



LES ESPAGNOLS
AU PÉROU,
OU LA MORT DE ROLLA.

TRAGÉDIE ROMANTIQUE EN TROIS ACTES.



NOTICE

SUR

LES ESPAGNOLS AU PÉROU.

OU LA MORT DE ROLLA.

CETTE pièce est intitulée *tragédie romantique*. S'il est des lecteurs qui aient pu se faire une idée exacte de ce genre prétendu, d'après les doctrines de Schlegel, et des autres écrivains nationaux ou étrangers qui en ont expliqué la théorie, nous leur laisserons à juger si l'ouvrage dont nous leur offrons la traduction en remplit toutes les conditions et en porte tous les caractères. Pour nous, qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, n'avons encore trouvé nulle part une définition précise de ce système, et qui n'avons vu que des contradictions dans les diverses expositions qu'on en a faites, et que des incohérences entre les compositions qu'on cite gé-

néralement comme en étant les chefs-d'œuvre et les modèles, nous nous abstiendrons d'examiner celle-ci sous ce point de vue, et nous nous bornerons à quelques observations sur ce qui la distingue sous d'autres rapports.

Le double titre (*Les Espagnols au Pérou , ou la mort de Rolla*) que l'auteur a donné à sa pièce, annonce l'intention de placer l'action au milieu de ce grand tableau de la découverte et de la conquête du Pérou. Mais ce qui se rapporte à cette fameuse expédition, ne forme ici qu'une faible esquisse et ne reproduit qu'imparfaitement l'image des hommes qu'elle a illustrés. Almagro, Gonzale, les compagnons de Pizarre ne jouent que des rôles subalternes; ils ne paraissent que dans une sorte d'avant-scène; et ne rappellent que par quelques conseils violens et que par quelques froides cruautés épisodiques les horreurs dont ils se rendirent coupables et qui flétriront éternellement leur mémoire. Pizarre lui-même ne déploie qu'à demi ce courage, cette énergie, cette persévérance qui assurèrent le succès de son entreprise, ou plutôt il n'applique ces qualités qu'à la poursuite d'une vengeance personnelle, et livré aux

passions les plus opposées, tour à tour barbare et généreux, humain et sans pitié, il finit par disparaître, sans que rien présage la glorieuse issue de ses travaux. La figure de Las Casas n'est pour ainsi dire dessinée qu'en profil, et Valverde, ce moine fanatique et sanguinaire dont le nom est voué à l'exécration de la postérité, est travesti en un obscur secrétaire, en un vil scélérat, méditant de lâches complots contre son maître, et entièrement inutile au développement de l'action. L'auteur ne le métamorphosa ainsi que d'après le conseil de Schröder. « J'ai, dit-il (1), transformé le moine » Valverde en secrétaire, parce qu'on ne souffre » plus les méchants prêtres que sur la grande » scène du monde, et qu'on ne veut plus les » voir au théâtre. » Il avait été moins scrupuleux ou moins docile dans Adélaïde de Wolfin-gen, où il a peint un abbé des couleurs les plus odieuses. « A la vérité, ajoute-t-il, j'avais ré- » solu de ne faire ce changement que pour la » scène et de rétablir à l'impression ce détesta- » ble prêtre, qui n'est pas un personnage d'in-

(1) Préface de l'édition de 1796, p 111.

» vention, dans toute son indignité; mais, n'ayant
» ni le temps ni l'envie de m'occuper de nou-
» veau de ce misérable, je laisse subsister les
» choses telles qu'elles sont. » Il aurait encore
mieux fait de supprimer totalement ce rôle,
puisque c'était un ressort parasite et superflu.

Un caractère plus remarquable est celui
d'Elvire, de cette maîtresse de Pizarre qui,
dans son enthousiasme pour ses premiers ex-
ploits, lui a sacrifié son innocence, son pays
et sa famille; et qui conspire sa mort, quand
elle croit qu'il a terni sa gloire par la proscrip-
tion d'un ennemi sans défense; mélange singu-
lier de corruption et de grandeur d'âme, ex-
trême dans tous ses sentimens, et méditant un
crime par une sorte de vertu. On voit que
l'auteur s'est complu dans la peinture de ce
caractère, et l'on ne peut nier qu'il ne soit très-
dramatique. Mais tous les traits en sont-ils éga-
lement vrais? quelques-uns n'encourent-ils pas
le reproche d'exagération? et l'espèce d'intérêt
que peut inspirer ce personnage, ne s'affaiblit-il
pas par sa facilité à offrir successivement son
cœur à tous ceux dont l'héroïsme et l'humanité
lui paraissent en être dignes? En réalité, de telles

avances ne sont peut-être pas impossibles ; mais si les principes du genre romantique permettent de les transporter sur la scène, il faut avouer du moins que l'objet de ce genre n'est pas l'imitation d'une nature choisie.

En opposition à ces Espagnols avides, cruels, superstitieux, forcenés, Las Casas excepté, se montre, dans les rangs de leurs ennemis, un transfuge espagnol qui, d'abord l'admirateur et l'élève de Pizarre, révolté de son brigandage, l'avait quitté pour aller offrir à ses victimes l'appui de son courage, de ses talents et des vertus chrétiennes que Las Casas lui avait enseignées. C'est par ce personnage, et par ceux des Indiens qui l'environnent, que la *Mort de Rolla* se rattache à la *Prêtresse du soleil*, et en forme la suite. Nous retrouvons ici le roi Ataliba, monarque digne, par sa bonté, de l'amour de ses sujets, qui ne fait la guerre que pour la défense de son empire et dont la sensibilité s'afflige des maux qu'elle entraîne pour ses peuples ; Cora, non plus, cette jeune prêtresse dont l'amour appelait à la nature des sermens téméraires qui l'avaient liée aux autels, mais épouse tendre et surtout mère digne d'un nom

si doux ; enfin Rolla , toujours adorant Cora , quoique sans espoir , lui sacrifiant sans cesse sa passion , ne respirant que pour son repos et pour son bonheur , arrachant au péril de sa vie , l'époux de celle qu'il aime aux fers et à une mort inévitable , et mourant pour la sauver et lui rendre son fils . Peut-être , lorsqu'il croit Alonso tué dans le combat , s'empresse-t-il trop de rappeler qu'en marchant à l'ennemi , son ami lui a légué la main de sa femme , et peut-être aussi Cora pousse-t-elle trop loin les soupçons et les reproches dont elle l'humilie ; mais , quoique forcé , ce moyen donne un si brillant éclat à l'effort avec lequel la fierté de Rolla , subjuguée par son amour , dévore cet affront , et il répand un si touchant intérêt sur son dévouement pour le salut de l'enfant et sur ses dernières paroles , que cette faute est rachetée par les beautés qu'elle produit .

C'est essentiellement le caractère noble , énergique et passionné de Rolla se développant dans des situations attachantes , qui a fait la fortune de cet ouvrage ; et des nombreuses productions dramatiques de Kotzbue , il n'en est aucune qui ait joui d'un plus brillant succès . Elle a fait

couler des larmes sur tous les théâtres de l'Allemagne; Shéridan l'a transportée sur celui de Londres, et elle a été honorée du suffrage de madame de Staël (1).

Le mélange de tous les tons paraît être de l'essence du genre romantique; du moins sur la scène d'illustres exemples attestent qu'il admet à la fois les plus basses bouffonneries et l'expression des sentimens les plus élevés; les personnages les plus héroïques et la plus vile populace. Cependant un critique allemand qui probablement n'était pas encore à la hauteur de cette poétique, engagea notre auteur à supprimer du premier acte de sa tragédie, comme une disparate choquante, la scène où l'écuyer d'Alonso, fait prisonnier par les Espagnols, se livre à des plaisanteries un peu triviales et déplacées; et il faut remarquer d'une part qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi grossières que les quolibets de Cabiban, des fossoyeurs d'Hamlet et de tant d'autres de la même espèce; et d'un autre côté, que le langage des autres interlocuteurs est très-simple et peut-

(1) De l'Allemagne, t. II, p. 29.

être même plutôt trop vulgaire que trop relevé; ce qui rend le contraste et l'inconvenance moins sensibles. Retranchée à la représentation, cette scène a été rétablie à l'impression, à la vérité par une méprise du typographe, à ce que dit l'auteur (1). Quoi qu'il en soit, nous avons cru devoir la conserver, afin de faire mieux voir par quels moyens ingénieux et de bon goût, empruntés de l'enfance de l'art, on prétend en agrandir la sphère et le perfectionner.

Ici, comme dans presque toutes les pièces du même écrivain, la durée de l'action est indéterminée, et l'on pourrait à toute force, y trouver une sorte d'unité de temps, du moins n'excède-t-elle pas deux jours, et tous les événements se suivent sans interruption.

L'unité de lieu est moins respectée, mais elle n'est pas plus violée que dans le *Coriolan* de la Harpe, et la distance des lieux divers où se transporte successivement la scène, ne cesse pas d'être proportionnée avec l'espace de temps dont le poète a disposé.

Cette tragédie n'est point en vers. Fidèle au

(1) Préface, p. 11, à la note.

système de Lessing, Kotzbüe n'a guère écrit qu'en prose. Il avait cependant placé dans cette pièce trois morceaux lyriques : deux chœurs, l'un au moment d'un sacrifice au soleil ; l'autre final, et un air que chantait Elvite en s'accompagnant de la guitare. Une main amie a sacrifié cet air et le second chœur ; le premier seul est resté , et nous avons essayé de le rendre dans la même forme que l'original.

Le style est rarement déclamatoire, et quoiqu'il ait en général plus de dignité que celui de la plupart des autres pièces de l'auteur, on est peut-être en droit de lui reprocher quelquefois des formes encore un peu trop communes et mal assorties à l'état des personnages, d'autant que cette simplicité, évidemment systématique, se trouve de temps en temps en opposition avec des traits de force ambitieusement exprimés, et avec des coups de pinceau d'une couleur poétique et dans lesquels se fait même trop sentir la main de l'artiste.

Parmi les bonnes qualités qui distinguent le dialogue, telles que la vivacité, la concision, la variété de ton et la vérité dans beaucoup de rencontres, on blâmera probablement en France

le développement quelquefois prolongé et souvent intempestif de certains sentimens tendres ou mélancoliques ; mais en Allemagne cette métaphysique du cœur plaît aux spectateurs , et ils craignent bien moins que nous qu'à ce prix la marche de l'action ne se ralentisse : la maxime *adventum festina* n'est pas à leur usage , ou du moins ils pardonnent facilement qu'on y déroge , même dans les situations les plus vives et les plus pressantes , pourvu que ce soit pour déployer subtilement devant eux , les moindres replis de l'âme.

Malgré ces épanchemens parfois trop abondans , l'art des effets , cet art que Kotzbue a possédé à un degré si éminent , se signale ici dans toute sa force. L'intérêt est vif , progressif , concentré ; il résulte de l'action réciproque des événemens sur les caractères et des caractères sur les événemens , et de l'habile gradation par laquelle Rolla , dont la figure originale , vigoureusement dessinée , domine toutes celles qui se groupent autour de lui , est amené de services en services , de dévoûmens en dévoûmens , toujours plus généreux , toujours plus touchans , au sacrifice de sa vie pour

une femme qu'il adore et dont il sait qu'il ne peut jamais être aimé.

Tels sont les droits de cet ouvrage à l'estime qu'il a obtenue en Allemagne et chez d'autres nations, et dont la légitimité sera sans doute aussi reconnue en France, si la faiblesse de la traduction ne les a pas trop atténués.



LES ESPAGNOLS
AU PÉROU,
OU LA MORT DE ROLLA.

PERSONNAGES.

ATALIBA , roi de Quito.

ROLLA ,

DON ALONSO DE MOLINA , } généraux des Péruviens.

CORA , femme d'Alonso.

PIZARRE , général des Espagnols.

ELVIRE , maîtresse de Pizarre.

ALMAGRE ,

GONZALE , } compagnons de Pizarre.

DAVILA ,

GOMEZ ,

VALVERDE , secrétaire de Pizarre.

LAS CASAS , dominicain.

DIÉGO , écuyer d'Alonso.

UN VIEUX CACIQUE.

UN VIEILLARD.

UN JEUNE GARÇON.

GARDES INDIENS ET ESPAGNOLS.

PRÊTRES, FEMMES, ENFANS.

LES ESPAGNOLS

AU PÉROU,

OU LA MORT DE ROLLA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp espagnol. Intérieur de la tente de Pizarre.

ELVIRE , VALVERDE.

(Elvire, en habits d'homme, dort sur un lit de repos. Valverde entre doucement, la contemple avidement et baise sa main pendante. Elvire s'éveille et le regarde d'un air mécontent.)

VALVERDE.

PARDONNE au pouvoir de tes charmes.

ELVIRE.

Ah ! tu pourrais à la fin opérer un miracle.

VALVERDE.

Et lequel ?

ELVIRE.

Brouiller une femme avec sa propre beauté.

VALVERDE.

Toujours de l'humeur.

ELVIRE.

Pourquoi as-tu détruit mon agréable songe ?

VALVERDE.

Qu'as-tu rêvé ?

ELVIRE.

Je te voyais pendre.

VALVERDE.

Jusques à quand Elvire se rira-t-elle de mon amour ?

ELVIRE.

De ton amour ! Qui a donné à un bâtard ce nom respectable ? Entre nous , Valverde , quand je t'entends parler d'amour , tu me parais un filou qui demande l'aumône , et qui , tandis qu'il cherche à escamoter la bourse , prodigue les bénédictions.

VALVERDE.

Que ne se permet pas de dire une jolie femme !

ELVIRE.

Que ne se permet pas un fat ! Qui t'a autorisé à troubler mon sommeil ? n'est-ce donc pas assez que chaque nuit les tambours me réveillent ? mais je laisse plutôt incommoder mes oreilles que mes yeux.

VALVERDE.

Tu as un talent particulier pour mettre la patience à l'épreuve.

ELVIRE.

Faut-il que j'informe Pizarre de tes desseins ?

VALVERDE.

Dis-moi plutôt par quel enchantement ce Pizarre a pu te captiver ? — De gros yeux de taureau, une barbe mal peignée, perfide en amitié, tyran en amour.....

ELVIRE.

Arrête ! le panégyrique arrive trop tôt ; il n'est pas encore mort.

VALVERDE.

Grossier et rude d'esprit et de corps, conducteur de porcs dans sa jeunesse, et maintenant menant les hommes comme des bêtes.

ELVIRE.

Ha ! ha ! ha ! peut-être vous connaît-il mieux que vous ne croyez.

VALVERDE.

Ignorant comme un muletier d'Andalousie, le héros ne sait pas même lire et écrire.

ELVIRE.

Mets-toi dans la tête, mon pauvre ami, qu'une femme qui aime s'embarrasse fort peu que son amant sache lire et écrire, car l'amour ne se lit que dans les yeux, et ne s'écrit que dans le cœur. La bravoure a plus de pouvoir sur le cœur d'une jeune fille que la science. Pizarre combat avec l'épée, et toi avec la plume. Il verse du sang, et tu ne répands que de l'encre.

VALVERDE.

L'un et l'autre nous ont encore peu profité.

ELVIRE.

Mais avec ton griffonnage Nunez de Balboa n'eût jamais découvert la mer du Sud ; et, avec toutes les périodes de ton Aristote , Pizarre et Almagro n'auraient pas équipé un vaisseau. Tu serais encore dans la poussière de l'école , et je serais peut-être religieuse.

VALVERDE.

Reste à savoir si nous y aurions gagné ou perdu.

ELVIRE.

L'uniformité du cloître est le sommeil d'une marmotte.

VALVERDE.

Voilà comme vous êtes , vous autres femmes : vous ne voulez que faire du bruit. Vous préférez un malheur éclatant au repos et à un bonheur paisible.

ELVIRE.

Sais-tu ce que nous haïssons le plus ? un baillard volontaire, un diseur de lieux communs.

VALVERDE.

Fort bien ; moque-toi tant qu'il fait beau temps, et tu trembleras de peur quand grondera l'orage ; le moment n'en est peut-être pas très-éloigné.

ELVIRE, ironiquement.

Valverde prophète ! et sur quoi se fonde ta sombre prédiction ?

VALVERDE.

Ne sommes-nous pas dans un pays étranger, où nous pouvons trouver la mort dans chaque plante nouvelle, dans chaque fruit inconnu ? Celui qu'épargne le fer de l'ennemi périt victime d'un climat inaccoutumé. Chaque jour notre nombre diminue.

ELVIRE.

Tant mieux. N'héritons-nous pas de tous ceux qui meurent ?

VALVERDE.

C'est cela : la rapacité seule vous domine.

ELVIRE.

Et toi, ami Valverde, qu'est-ce qui t'anime ? crois-tu que je ne reconnaisse pas le loup parce qu'il contrefait le bêlement de l'agneau ? Penses-tu que le fourbe échappe à des yeux féminins ? Va, va, dans le camp, il n'y en a pas un seul qui dise ce qu'il pense, excepté le vieux Las Casas.

VALVERDE.

Ne me parle pas de ce radoteur : il rêve humanité, tolérance.

ELVIRE.

Sais-tu qu'il y a des moments où les rêves de ce vieillard s'emparent puissamment de mon cœur ? que souvent j'aimerais mieux baiser sa barbe grise que tes joues brunes ? qu'il me faut la distraction de plusieurs nuits de plaisirs, pour effacer ces impressions importunes ?

VALVERDE.

Tu devrais en rougir.

ELVIRE, avec un demi soupir.

Qui sait , si j'avais connu plus tôt cet homme respectable , ce que je serais devenue ?

VALVERDE.

Une fanatique de la prétendue humanité, car on ne s'enthousiasme pour rien aussi facilement que pour les mots qui n'ont point de sens précis. L'imagination se met en travail et voilà un martyr engendré.

ELVIRE.

Valverde est aussi philosophe ?

VALVERDE.

Cela te déplaît-il ? eh bien ! descendons des nuages de la philosophie sur les fleurs de l'amour.

ELVIRE.

Elles se flétrissent sous tes pas. Bref, mon cher flatteur, jette ta plume, prends une épée, et fais quelque grand exploit si tu veux qu'Elvire t'aime.

VALVERDE.

Apprends-moi ceux de Pizarre.

ELVIRE.

Demande-les à l'ancien et au nouveau monde. Ils s'est élevé par sa seule force, de la condition la plus abjecte, au rang des héros. Lorsqu'il quitta Panama sur un frêle bâtiment, pour aller à travers mille dangers chercher un monde inconnu, mon cœur l'appela téméraire ; mais quand dans la petite île de Gallo, traçant de son épée une ligne sur le sable, il laissa maîtres de l'abandonner tous ceux qui

la franchiraient ; et quand treize braves seulement ayant juré de le suivre , il se mit à leur tête et se dévoua à la mort , mon cœur le nomma hautement un grand homme.

VALVERDE.

Grand quand on réussit ; mais l'entreprise échoue-t-elle , le monde vous traite de fou.

ELVIRE.

C'est le sort de tous les héros. Les enfans voient avec admiration une fusée s'élever dans les airs , et ils rient quand elle éclate.

VALVERDE.

Supposé qu'elle montât jusqu'aux nues , qu'espérerais-tu ?

ELVIRE.

De devenir vice-reine. Pizarre gouvernera ce peuple sauvage ; et moi je le polirai.

VALVERDE.

Vraiment ! tu connais bien peu la rusée ambition de Pizarre. S'il a le bonheur de parvenir au plus haut degré , il ne donnera sa main qu'à une personne dont la naissance couvrira la bassesse de la sienne , dont l'alliance puisse servir de rempart à la cour , et la pauvre Elvire sera oubliée , oubliée avec tout ce qu'elle aura fait et souffert.

ELVIRE.

Alors.... de grâce , siffle encore , reptile venimeux.

VALVERDE.

D'un autre côté , au contraire , Valverde aujourd'hui

326 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
d'hui simple secrétaire, mais peut-être bientôt chan-
celier, Elvire, son amie....

ELVIRE.

Effronté !

VALVERDE.

Tu foules aux pieds des fleurs que tu pourrais cueillir, au lieu de prétendre à des fruits trop élevés pour que tu puisses y atteindre. Crois-moi, tant qu'Alonso de Molina enseignera nos arts à l'ennemi, Pizarre fera d'inutiles efforts.

ELVIRE.

Et aussi long-temps que Pizarre méritera ma tendresse, aucune ruse ne me séparera de lui : si la fortune l'abandonne, Elvire lui tendra la main.

VALVERDE.

Le repentir est boiteux ; et cependant il atteint les fous. Chut, j'entends sa voix.

ELVIRE.

Prends bien vite un air de respect, artificieux personnage.

SCÈNE II.

PIZARRE, les précédens.

PIZARRE. Il s'arrête en trouvant ensemble Elvire et Valverde, et les regarde l'un et l'autre d'un air mécontent. Valverde s'incline ; Elvire rit.

Qu'est-ce qui te fait rire ?

ELVIRE.

Rire et pleurer sans savoir pourquoi, est le privilège des femmes.

PIZARRE.

Je veux le savoir.

ELVIRE.

Je veux, je veux ;... mais moi, je ne veux pas.

VALVERDE.

Dona Elvire se moquait de ma crainte.

PIZARRE.

De quelle crainte ?

VALVERDE.

Que l'ennemi si supérieur en nombre, et guidé par Alonso....

PIZARRE, avec une ironie amère.

Il n'y a qu'une femme, et ce qui lui ressemble, qui puisse craindre cet enfant.

VALVERDE.

Tu as raison ; il était timide comme un enfant, Naguère apprenti sous tes drapeaux, il ose se révolter contre son maître.

PIZARRE.

Il mangeait à ma table ; il dormait sur mes tapis.

VALVERDE.

L'ingrat !

PIZARRE.

Je l'aimais : il m'avait été confié par sa mère. Sa mère était une femme fière ; et dans le cœur de son fils brillait une étincelle d'héroïsme dont j'espérais d'allumer une flamme.

ELVIRE.

Il n'y a que les jeunes filles qui élèvent les héros.

PIZARRE, ironiquement.

Crois-tu ? Je n'ai jamais aimé.

ELVIRE, piquée.

Aussi n'es-tu pas un héros.

PIZARRE, à Valverde.

Souvent, lorsque je lui racontais comment dans notre première expédition, avec une poignée de monde, je louvoyais pendant soixante-dix jours ; comment sur mer les vents et les flots, sur terre à chaque pas les marais, les fleuves, les forêts impénétrables nous arrêtaient des journées entières ; comment tantôt les sauvages, tantôt le ciel luttèrent contre nous ; comment à chaque instant les combats et la faim, un climat brûlant et des maladies affreuses diminuaient notre petite troupe, au point que je fus contraint d'abandonner ces rivages maudits, et d'aller, pour conserver notre vie, chercher un asile sur la côte opposée, dans une île inhospitalière ; quand je retraçais ces tableaux, plein d'admiration, il me serrait dans ses bras, et une larme s'échappait de son grand œil bleu.

VALVERDE.

Et qui a pu détruire de si belles espérances ?

PIZARRE.

Las Casas survint avec sa langue douceuse, le transporta dans des sphères plus élevées, l'enivra de visions, et depuis lors je tentai vainement de le faire descendre des espaces imaginaires dans le monde réel.

VALVERDE.

Il s'enfuit, devint ton ennemi, et trahit sa patrie.

PIZARRE.

D'abord l'insensé petit garçon entreprit d'ébranler les principes d'un homme : il se jeta tout en pleurs à mon cou, voulut me faire poser mon épée déjà tirée, nomma les Péruviens nos frères....

VALVERDE.

Des idolâtres obstinés nos frères ! Je reconnais là Las Casas.

PIZARRE.

Lorsqu'il s'aperçut que ses larmes tombaient sur du marbre, il passa à l'ennemi, mit à profit pour leur service mes leçons, ses connaissances, notre fort et notre faible, et me força, ... hélas ! à une honteuse retraite.

VALVERDE.

La vengeance plane sur sa tête.

PIZARRE.

Je suis revenu avec de plus grandes forces, et il faut que le jeune homme apprenne que Pizarre vit encore.

VALVERDE.

Il s'agit de savoir si Alonso est encore en vie.

PIZARRE.

On a fait prisonnier son écuyer. Les ennemis ont douze mille hommes ; Alonso et Rolla sont à leur tête. Ils font aujourd'hui un sacrifice à leurs idoles ; nous profiterons de leur sécurité, et nous ferons une offrande de sang humain.

ELVIRE.

Une surprise, un combat. T'accompagnerai-je, Pizarre ?

PIZARRE.

Nous n'allons pas au bal.

ELVIRE, piquée.

Aussi ne demandai-je pas un danseur.

PIZARRE.

Si tu trouves dans mon arsenal une épée assez légère pour la main d'une femme, tu pourras venir, et marcher à mes côtés.

ELVIRE.

M'en aimeras-tu davantage ?

PIZARRE.

Oui, et sais-tu pourquoi ? Le tumulte du combat me sera un garant de ta fidélité.

ELVIRE.

Tu te trompes : une femme qui veut tromper, ne s'embarrasse ni de tempête, ni de tremblement de terre.

PIZARRE.

Je te remercie de l'avis, et je l'inscris dans ma mémoire.

ELVIRE.

Tu ne sais pas écrire ?

PIZARRE, lui jetant un regard sévère.

Elvire !

ELVIRE.

Est-ce ma faute ?

PIZARRE.

Tu sais ce que je ne me soucie pas d'entendre.

ELVIRE.

Si ta nourrice t'avait cassé une jambe , aurais-tu honte d'être boiteux ?

PIZARRE.

Laissons ce discours , et n'y reviens jamais.

ELVIRE, à part.

Achille n'était vulnérable qu'au talon.

SCÈNE III.

DIÉGO amené; les précédens.

PIZARRE.

Te voilà ! Sois le bienvenu.

DIÉGO.

Hélas ! moi , si brave garçon !

PIZARRE,

Me connais-tu ?

DIÉGO.

Comment aurais-je pu oublier la fleur de la chevalerie espagnole ?

PIZARRE.

Combien y a-t-il de temps que pour la dernière fois tu as visité ma cuisine ?

DIÉGO.

Il y a si long-temps que j'en suis devenu un squelette.

PIZARRE.

Ton maître existe-t-il ?

DIÉGO.

Il vit.

ELVIRE.

Comment as-tu passé de notre côté ?

DIÉGO.

Vos avant-postes faisaient rôtir un cochon de lait, l'odeur m'a attiré.

PIZARRE.

Quelle est la force de l'ennemi ?

DIÉGO.

Douze mille hommes.

PIZARRE.

Et Alonso les commande ?

DIÉGO.

Alonso et Rolla.

PIZARRE.

Qui est ce Rolla ?

DIÉGO.

Un sauvage qui a fait un pacte avec le diable, qui manie une massue comme moi un quartier d'agneau, et l'épée aussi lestement que votre cuisinier l'écumoire.

PIZARRE.

Je suis bien aise d'apprendre à le connaître. Alonso et lui sont-ils amis ?

DIÉGO.

Amis ! Oh ! oui : il est amoureux de dona Cora.

ELVIRE.

Quelle est cette Cora ?

DIÉGO.

L'épouse de mon maître.

PIZARRE.

Ton maître est marié ?

VALVERDE.

Et avec une païenne ? Quelle horreur !

DIÉGO.

Ils s'aiment comme des gens du commun.

VALVERDE.

L'a-t-il baptisée ?

DIÉGO.

Non ; il dit qu'il y a aussi de la vertu sans baptême.

VALVERDE.

Le scélérat !

PIZARRE.

Cora est-elle avec lui au camp ?

DIÉGO.

Elle et son enfant, et une foule d'autres femmes.

PIZARRE.

J'en suis charmé : plus il y a de femmes, plus la victoire est facile. Elles pleurent, elles crient, et les hommes se découragent. S'est-on préparé à une bataille ?

DIÉGO.

On offre aujourd'hui un sacrifice.

VALVERDE.

Probablement au diable ?

DIÉGO.

Au soleil.

VALVERDE.

Mais de victimes humaines ?

DIÉGO.

De fruits et de plantes odoriférantes.

PIZARRE.

Nous l'arroserons de sang sacrifice. Il suffit, don Diégo ; tu peux en attendant aller dans ma cuisine tourner la broche.

DIÉGO.

De grand cœur. Voyez ma maigre panse et mes os décharnés. Ils m'ont nourri de poisson pourri, de cerises aigres et de gâteaux de maïs.

PIZARRE.

Je devrais te faire brancher à un arbre comme un déserteur.

DIÉGO.

O ciel ! (*A Elvire.*) Mon beau seigneur, priez pour moi.

PIZARRE.

Décampe, et rends grâce à ton imbécillité de ce que je te laisse vivre.

DIÉGO.

Que le ciel soit loué de m'avoir fait si bête !

UN SOLDAT.

Faut-il l'enchaîner ?

DIÉGO.

Sot ! enchaîne ta langue.

PIZARRE.

Qu'on lui donne à manger et à boire ; il ne s'en ira pas.

DIÉGO.

Vive don Pizarre ! il reconnaît ses anciens amis.

(Il sort.)

PIZARRE, après un moment de réflexion.

Oui , je l'ai résolu : que les sacrificateurs servent de victimes. D'abord le conseil de guerre , ensuite le combat. Elvire , éloigne-toi.

ELVIRE.

Pourquoi ?

PIZARRE.

Parce que des hommes vont se rassembler.

ELVIRE.

Comme si alors une femme était de trop ! Vraiment , les hommes sont d'ingrates créatures : ce que la nature leur a donné de plus utile ne leur sert que d'amusement. Je demeure.

PIZARRE.

Eh bien , reste , et tais-toi si tu peux.

ELVIRE.

Je penserai. Une tête vide babille : la réflexion et le silence vont toujours ensemble.

SCÈNE IV.

Les précédens ; LAS CASAS, ALMAGRE, GONZALE, DAVILA, et autres.

LAS CASAS.

Tu nous a convoqués ici...

PIZARRE.

Prends place , vénérable vieillard ; et vous aussi, amis. Le moment est venu de recueillir le fruit de notre courage. L'ennemi , dans une pleine sécurité, fait aujourd'hui un sacrifice à ses idoles. Voici mon avis : tombons sur lui à l'improviste ; mort à ceux qui seront armés , des chaînes aux autres.

ALMAGRE.

Mort à tout Péruvien ! Armé ou non armé , il n'importe.

GONZALE.

On doit épargner les femmes et les enfans.

ALMAGRE.

Il vaudrait mieux exterminer toute la race.

VALVERDE.

Pour l'honneur de la foi.

LAS CASAS.

Ne blasphème pas.

ALMAGRE.

Nous sommes restés assez long-temps oisifs sur ce rivage.

LAS CASAS.

Et massacrer pour vous c'est travailler.

ALMAGRE.

Je ne vois encore aucun dédommagement des frais immenses que nous avons faits.

PIZARRE.

Nous manquons de tout, et les soldats murmurent.

GONZALE.

En attendant, Alonso se rit de nous au sein de l'abondance.

PIZARRE.

Le petit perfide !

LAS CASAS.

Mon cœur me dit que l'humanité et l'amour de la patrie livrent un grand combat à Alonso.

ALMAGRE.

Ton cœur protège ton élève.

LAS CASAS.

Oui, il est mon élève, et j'en suis fier.

ALMAGRE.

Il suffit ; il apprendra à nous connaître.

PIZARRE.

Les forces de l'ennemi s'accroissent ; le pays nous est inconnu ; le besoin nous presse, et l'irrésolution endort le courage. Le seul moyen d'échapper à tous ces dangers qui nous menacent, c'est une bataille.

TOUS, excepté Las Casas.

La bataille ! la bataille !

LAS CASAS.

Quel redoutable écho ! la bataille ! contre qui ? contre un roi qui , il y a peu de jours encore , vous a tendu une main pacifique ; contre un peuple cultivant tranquillement ses champs , bénissant à sa manière le Créateur , et de mœurs innocentes et pures.

VALVERDE.

Un roi idolâtre qui adore le soleil , et que le glaive doit exterminer.

LAS CASAS.

Votre soif du sang n'est-elle pas encore assouvie ? Ces paisibles enfans de l'innocence , dont l'hospitalité vous accueillit , quand auront-ils assez souffert ? — Dieu tout-puissant , dont la foudre peut briser les rochers , et le soleil fondre des montagnes de glace , prête ta force à mes paroles , puisque ton intérêt seul m'anime. — Jetez un regard sur les millions de victimes égorgées sans besoin par votre cupidité. Vous fûtes reçus comme des dieux , et vous vous êtes montrés tels que des démons. On s'empessa de vous donner de l'or et des fruits , et pour récompense vous outrageâtes les femmes et les filles. L'humanité s'indigna , les opprimés murmurèrent ; on déchaîna des chiens pour les dévorer. Ceux que cette infernale chasse épargna , liés à la charrue , furent forcés de labourer pour vous leurs propres champs , ou en-

sevelis dans les mines pour satisfaire votre soif insatiable de l'or.

PIZARRE.

Tu exagères.

LAS CASAS

J'exagère ! — Plût au ciel que j'eusse tout dit ! Hélas ! ce qui me reste à rappeler arracherait des larmes aux yeux d'un tigre. Écoutez-moi. — On pariait à qui, avec plus d'adresse, pourfendrait un homme ou abattrait une tête ; on arrachait des enfans des bras de leurs mères , et on les brisait contre les rochers ; on brûlait leurs chefs à un feu lent, et quand leurs cris plaintifs troublaient le sommeil de leurs bourreaux , on leur enfonçait un bâillon dans la bouche. On attachait treize Indiens à treize potences..... oserai-je le dire, grand Dieu !.... en l'honneur de Christ et de ses douze apôtres. Mes yeux ont été les témoins de ces cruautés, et je respire encore ! — Vous pleurez , dona Elvire ! est-ce vous seule que mon effroyable tableau aura émue ?

ALMAGRE.

C'est que nous n'avons parmi nous point d'autres femmes qu'elle et toi.

PIZARRE.

Ce que tu racontes ne nous regarde pas. Que nous importent les cruautés d'un Colomb, d'un Ovando ?

LAS CASAS.

N'êtes-vous pas au moment de les renouveler ?

VALVERDE.

Et quand cela serait ! il est à peine décidé si les Indiens sont des hommes ou des singes.

LAS CASAS.

Malheur à vous de ce que le saint-père s'est vu jadis obligé de publier une bulle pour vous apprendre à connaître les hommes.

VALVERDE.

Il nous a donné le Nouveau - Monde *pour le soumettre , avec le secours de la grâce divine* ⁽¹⁾.

PIZARRE.

C'est assez de paroles inutiles. Le temps s'écoule et l'occasion échappe : voulez-vous combattre ?

TOUS.

Nous le voulons.

LAS CASAS.

Envoyez-moi encore une fois auparavant chez l'ennemi ; laissez-moi lui porter des paroles de paix, et prêcher avec douceur notre sainte religion.

VALVERDE.

Laisse d'abord combattre les guerriers, et ouvrir le chemin à notre doctrine.

LAS CASAS.

Par du sang ?

ALMAGRE.

Tu le laveras ensuite avec de pieuses larmes. Allons, amis, ne différons pas plus long-temps.

LAS CASAS.

Dieu ! tu m'as consacré à ton service non pour

maudire , mais pour bénir ; mais ici ma bénédiction serait un sacrilège. Malédiction sur vous , fraticides ! malédiction sur vos projets ! Qu'il retombe sur vous et sur vos enfans , le sang innocent qui doit être aujourd'hui versé ! — Je vous abandonne pour jamais , et je ne veux plus être témoin de vos barbaries. J'irai m'ensevelir dans les antres et dans les forêts ; je m'adresserai aux tigres et aux léopards ; et quand nous comparâtrons un jour devant celui dont vous reniez la douce loi , tremblez alors de mes accusations.

(Il veut sortir.)

ELVIRE, avec un mouvement involontaire.

Emmène-moi, Las Casas.

LAS CASAS.

Demeure , et sauve des hommes si tu le peux. Les charmes d'une femme sont plus puissans que les discours d'un vieillard. Peut-être es-tu destinée à devenir l'ange protecteur de quelque infortuné.

(Il sort.)

PIZARRE.

Quel était ton dessein , Elvire ?

ELVIRE.

Je l'ignore. Ce vieillard m'a paru en ce moment si supérieur à l'humanité , et toi et vous si au-dessous d'elle.....

ALMAGRE.

Ce vieux barbon radote.

VALVERDE.

Il rêve un monde comme Platon.

PIZARRE.

Il ne peut plus jouir, et il prêche la pénitence.

ELVIRE.

Dites ce qu'il vous plaira ; il y a quelque chose en moi qui vous dément,

GONZALE.

La pitié sied bien à une jolie femme.

ELVIRE.

Comme l'humanité au vainqueur.

PIZARRE.

Heureux d'être délivrés du sermoneur !

ALMAGRE.

Nous bâillerons moins et combattrons davantage.

PIZARRE.

C'est à midi que l'ennemi doit faire son sacrifice. Tu prendras par la gauche, Almagre, à travers la forêt. Toi, Gonzale, gravis la colline par la droite. Moi, je marcherai directement par le front. Si nous triomphons, les portes de Quito nous seront ouvertes.

ALMAGRE.

Et nous te saluerons, Pizarre, roi du Pérou.

PIZARRE.

Point du tout, amis ! qui va doucement va sûrement. Qu'Ataliba reste une ombre de roi, je règnerai sous lui, j'épouserai sa fille, et je m'assurerai ainsi pour l'avenir le trône de cet empire.

GONZALE.

J'approuve ce plan.

ALMAGRE.

Pizarre est à la fois guerrier et homme d'état.

VALVERDE, bas, ironiquement.

Eh bien, Elvire !

ELVIRE.

Ce plan est très-agréable. Et où reste Elvire ?

PIZARRE.

Dans la maison de son ami.

ELVIRE.

En qualité de servante royale.

PIZARRE.

Je donne à l'héritière du Pérou ce qu'on donne ordinairement aux princesses, ma main. Elvire conserve mon cœur.

ELVIRE.

Et quand je serai vieille tu me feras gouvernante de tes enfans, n'est-il pas vrai ?

PIZARRE.

Tu es susceptible, Elvire : songe qu'un trône m'appelle.

ELVIRE.

Moi, susceptible ? oh ! non. Je suis seulement fâchée que cette grosse tête ait vu plus loin que moi.

PIZARRE.

Que veux-tu dire ?

ELVIRE.

Oh ! rien ; des visions. Pardonne le babil d'une

344 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
femme : il ne doit pas arrêter plus long-temps les
pas d'un guerrier. Le bruit des armes vous appelle.
Allez, allez, mortels valeureux !

PIZARRE.

Tu voulais m'accompagner ?

ELVIRE.

Ah ! sans doute. Je veux être la première à prêter
serment au nouveau roi.

SCÈNE V.

Les précédens, GOMEZ, UN CACIQUE.

ALMAGRE.

Qu'amènes-tu, Gomez ?

GOMEZ.

Un prisonnier. Nous avons trouvé sous des pal-
miers, sur une colline, un vieux cacique qui sem-
blait épier notre camp. Il n'a pas cherché à fuir, et
s'est volontairement laissé enchaîner ; mais toutes
ses paroles sont pleines d'amertume et de mépris.

PIZARRE.

Conduis-le devant moi. (*Gomez sort, et rentre
avec le cacique.*) Qui es-tu ?

LE CACIQUE, toujours d'un ton ferme, mais sans affectation.

Où est le chef des brigands ?

PIZARRE.

Ha !

ALMAGRE.

Es-tu en délire ? (*A Pizarre.*) Fais-lui arracher la langue.

LE CACIQUE.

Fort bien ; la vérité me restera dans la gorge.

DAVILA , tirant son poignard.

Permets-moi de l'expédier.

LE CACIQUE , à Pizarre.

Comptes-tu beaucoup de héros de cette espèce dans ton armée ?

PIZARRE , le regard furieux.

Tu mourras vieux mutin ; mais confesse auparavant ce que tu sais.

LE CACIQUE.

Jel'ai déjà fait ; mais tu m'as appris une nouvelle.

PIZARRE.

Laquelle ?

LE CACIQUE.

Que je dois mourir.

PIZARRE.

Peut-être avec moins d'opiniâtreté pourrais-tu sauver ta vie.

LE CACIQUE.

Ma vie est un arbre mort ; elle ne vaut pas la peine que je la ménage.

ALMAGRE.

Nos armes peuvent te faire le premier de ton peuple.

LE CACIQUE.

Mon peuple connaît le vieux Crozimbo ; il n'a jamais été le dernier.

PIZARRE.

Nous allons battre votre armée ; sois notre guide par la forêt, et nous te comblerons de trésors.

LE CACIQUE.

Ah ! ah ! ah !

PIZARRE.

Tu ris ?

LE CACIQUE.

Je suis riche ; j'ai deux fils vaillans, et de plus, en réserve, quelques bonnes actions.

PIZARRE.

Quelle est la force de votre armée ?

LE CACIQUE.

Compte les arbres de la forêt.

ALMAGRE.

Quel est le côté le plus faible de votre camp ?

LE CACIQUE.

La justice le couvre de toute part.

DAVILA.

A quelle heure offrez-vous un sacrifice au soleil ?

LE CACIQUE.

Notre reconnaissance à toute heure.

PIZARRE.

Où renfermez-vous vos enfans et vos femmes ?

LE CACIQUE.

Dans le cœur de leurs pères et de leurs époux.

ALMAGRE.

Connais-tu Alonso ?

LE CACIQUE.

Si je le connais, lui, le bienfaiteur de notre nation ?

PIZARRE.

Par où a-t-il mérité ce nom ?

LE CACIQUE.

Il ne vous ressemble en rien.

ALMAGRE.

Insensé ! parle avec respect.

LE CACIQUE.

Je dis à Dieu la vérité : que dois-je dire aux hommes ?

VALVERDE.

Tu ne connais pas Dieu ?

LE CACIQUE, étendant ses bras avec une religieuse assurance.

Je le connais.

VALVERDE.

Nous vous apportons la seule vraie religion.

LE CACIQUE.

Elle est écrite au fond de nos cœurs.

VALVERDE.

Vous adorez des idoles.

LE CACIQUE.

Laisse-nous une antique croyance qui nous enseigne à vivre heureux et à mourir tranquilles.

DAVILA.

Engeance endurcie!

LE CACIQUE.

Jeune brigand! nous ne dérobons pas la propriété d'autrui.

DAVILA.

Tais-toi, ou tremble.

LE CACIQUE.

Je n'ai jamais tremblé devant Dieu : tremblerais-je devant les hommes? et pourquoi devant toi, qui es moins qu'un homme?

DAVILA, tirant son poignard.

Pas un mot de plus, chien de païen, ou je te tue.

LE CACIQUE.

Frappe, afin que de retour chez toi, tu puisses te vanter d'avoir aussi massacré un Péruvien.

DAVILA, le frappant.

Va-t'en aux enfers.

PIZARRE.

Que fais-tu?

DAVILA.

Peux-tu supporter plus long-temps ses invectives?

PIZARRE.

Doit-il mourir sans torture?

LE CACIQUE, se sentant mortellement blessé.

Jeune homme! tu as perdu une belle occasion d'apprendre à souffrir.

ELVIRE.

Barbares! (*Elle s'accroupit près de lui.*) Malheureux vieillard!

LE CACIQUE.

Moi malheureux!... si près de ma félicité!... mon épouse me fait signe... le soleil sourit.... que Dieu vous rende meilleurs... et vous bénisse!

(Il meurt.)

ELVIRE.

Valverde! un chrétien meurt-il plus dignement?

VALVERDE.

La puissance de Satan lui donnait sa force.

PIZARRE.

Qu'on emporte le cadavre... et toi, Davila, ne sois plus si prompt.

DAVILA.

Pardonne; mon sang s'est soulevé.

PIZARRE.

Amis! suivez-moi; que chacun prenne le poste qui lui est assigné. Avant que le dieu des Péruviens se plonge dans la mer, nous renverserons les murs de Quito.

(Il sort suivi d'Almagre, de Davila, de Gonzale et de Gomez.)

SCÈNE VI.

VALVERDE, ELVIRE.

VALVERDE.

Eh bien ! belle Elvire , mon espoir s'accroît avec l'arrogance de Pizarre.

ELVIRE.

Je n'en reviens pas. — Cet horrible échange de scènes de cruauté... ces impudens aveux d'ambition et de cupidité...

VALVERDE.

Jette-toi dans mes bras.

ELVIRE.

Malheur à moi si tes bras doivent être mon dernier refuge !

VALVERDE.

Ne me supposes-tu pas la force de me servir sûrement d'un poignard ?

ELVIRE.

Par derrière, oui. A quel prix vends-tu un assassinat ?

VALVERDE.

A un haut prix , mais qu'il est facile de payer.

ELVIRE.

Facile ! tu te trompes... même une femme outragée n'achète pas si chèrement la vengeance. Va ; laisse-moi seule , tu entendras parler de moi.

VALVERDE.

Le poignard est aiguisé, le bras levé. Un mot, et il meurt à tes pieds.

(Il sort.)

ELVIRE.

Non, quoique la mort soit dans mon cœur, point de cette vengeance, point de cet instrument. Fi, de toute société avec des misérables. Si Pizarre me rejette, moi qui lui ai sacrifié vertu, honneur..... alors... Me rejeter !... (*Avec dignité.*) C'est moi qui le repousse. Que puis-je aimer en lui ? sa grandeur ?... il est devenu un homme bien petit.... mon amour s'est évanoui. Arrête, cependant... tout ce qu'un mortel projette s'accomplit-il ?... l'ambition élève des châteaux de carte, et l'amour souffle dessus. — Encore une épreuve, Elvire, et si tu le trouves indigne de toi, accable-le de mépris et foule-le aux pieds dans la poussière dont il est sorti.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Péruviens , près d'un village dont on aperçoit les dernières maisons. Un autel est dressé au milieu du théâtre. Dans le fond , un tertre sur lequel s'élève un arbre.

CORA assise sur un banc de gazon avec un enfant sur ses genoux. ALONSO , placé près d'elle et la contemplant avec ravissement.

CORA , souriant tantôt à don Alonso et tantôt à l'enfant.

IL te ressemble.

DON ALONSO.

Non , à toi.

CORA.

Ne me prive pas de mon plaisir.

DON ALONSO.

N'a-t-il pas les cheveux noirs ?

CORA.

Mais les yeux bleus.

DON ALONSO.

Et quand il sourit , n'est-ce pas précisément comme toi ?

CORA, pressant l'enfant contre son cœur.

Notre portrait.

DON ALONSO.

Tu aimes moins le père depuis que l'enfant joue sur ton sein.

CORA.

Tu ments.

DON ALONSO.

Il te dérobe bien des baisers qui devraient m'appartenir.

CORA.

Je t'embrasse en lui.

DON ALONSO.

Ce petit garçon me rendra jaloux.

CORA.

Je ne vis qu'en toi et en lui. Dernièrement j'ai songé que ses petites dents blanches avaient percé.

DON ALONSO.

Ce sera un beau jour.

CORA.

Et la première fois qu'il courra de moi à toi...

DON ALONSO.

Et quand pour la première fois il bégayera les noms de père, de mère!....

CORA.

Oh ! Alonso ; nous devons tous les jours remercier Dieu.

DON ALONSO.

Dieu et Rolla.

Théâtre de Kotsbue.

CORA.

Tu es heureux , n'est-ce pas ?

DON ALONSO.

Est-ce à Cora de le demander ?

CORA.

Pourquoi donc t'agites-tu quelquefois la nuit sur ta couche ? pourquoi entends-je des soupirs s'échapper de ton sein ?

DON ALONSO.

Dois-je combattre contre mes frères ?

CORA.

Ne veulent-ils pas notre ruine ? Tous les hommes sont frères.

DON ALONSO.

Et si les Espagnols triomphent , quel sera mon sort ?

CORA.

Nous fuirons dans les montagnes.

DON ALONSO.

Avec un nourrisson sur les bras ?

CORA.

Pourquoi non ? Penses-tu qu'une mère fugitive s'inquiète du poids de son enfant ?

DON ALONSO.

Et j'aurais tant de plaisir à te soulager de ce doux fardeau !

CORA, malicieusement.

Il ne resterait pas avec toi ; il crierait.

DON ALONSO.

Chère Cora, veux-tu me voir tranquille?

CORA.

Sans doute, je le veux.

DON ALONSO.

Fuis donc dès aujourd'hui dans les montagnes ; va chez ton vieux père ; là tu seras en sûreté. En ce cas, quoi qu'il arrive, j'irai t'annoncer la victoire, ou terminer ma vie avec toi dans ce libre asile de la nature.

CORA.

Ou élever dans notre fils un vengeur de la patrie.

DON ALONSO.

Nous le ferons.

CORA.

Oui, Alonso ; mais je ne saurais fuir en ce moment : l'idée de tes dangers m'arrêterait à chaque pas. Toi, peut-être, blessé, abandonné à des soins étrangers.... Non, cela est impossible.

DON ALONSO.

Rolla ne reste-t-il pas auprès de moi ?

CORA.

Oui, tout le temps que vous combattrez. Rolla s'entend à faire des blessures, mais non à les panser ; il te vengera, mais il ne te sauvera pas. Non ; là où est le mari, là doit être aussi la femme. J'ai juré de ne te quitter qu'à la mort.

DON ALONSO.

Reste donc, ma fidèle amie ! et que Dieu nous accorde la victoire !

CORA.

Notre défense n'est-elle pas juste? Les dieux nous prêteront leur appui.

DON ALONSO.

S'ils nous le refusaient, que la mort me frappe dans tes bras!

CORA.

Ne parle pas de mourir. Depuis que j'ai donné le jour à cette créature, je ne pense à la mort qu'à regret.

DON ALONSO, à genoux, embrassant sa femme et son fils.

Femme chérie, née pour moi, et qui m'appartient par une sorte de miracle! Oh! qu'il est à plaindre, celui qui, désirant le bonheur, le cherche ailleurs que dans l'amour!

CORA, lui rendant ses caresses.

L'amour est silencieux; celui qui court après le fracas ne trouve pas sa trace.

DON ALONSO.

Ma Cora! mon univers!

CORA.

Mon Alonso! mon tout!

SCÈNE II.

Les précédens, ROLLA.

ROLLA, qui s'est avancé doucement pour être témoin de plus près de leurs caresses.

Je rends grâce aux dieux pour ce moment.

DON ALONSO.

Ah ! Rolla ! toi, ici ?

ROLLA.

Je partageais votre ravissement.

DON ALONSO.

Il est ton ouvrage.

ROLLA.

Je m'en réjouis.

CORA.

Tu m'as rendue heureuse plus que je ne puis l'exprimer.

ROLLA.

Cora heureuse par Rolla ! Rois de la terre, qui de vous hésiterait à me proposer un échange !

DON ALONSO.

Cher frère !

CORA.

Plus que notre frère ; notre ami !

ROLLA.

Allons, rendez-moi vain ; enivrez-moi de votre bonheur.

CORA.

Si jamais cet enfant faisait moins pour toi que pour son propre père, il attirerait sur lui la malédiction de sa mère.

ROLLA.

C'est assez. Je n'ai rien fait que pour Cora : elle est heureuse ; je suis récompensé. Écoute maintenant un conseil d'ami. Retire-toi avec ton enfant au fond de la forêt ou dans la montagne ; ici, tu n'es pas en sûreté.

DON ALONSO.

Je l'en ai aussi priée, mais vainement.

CORA.

Pas en sûreté près de toi et d'Alonso !

ROLLA.

L'ennemi se prépare à nous surprendre.

CORA.

Eh bien ! ne sommes-nous pas sur nos gardes ?

ROLLA.

La victoire est dans la main des dieux.

CORA.

Fuir avec vous, me sera facile.

DON ALONSO.

Épargne-toi les inquiétudes inévitables dans le voisinage du combat.

CORA.

Je ne connais l'inquiétude que loin de toi.

ACTE II, SCÈNE II.

369

ROLLA.

Tu ne peux nous être d'aucun secours, et tu peux nous nuire.

CORA.

Vous nuire ! comment ?

ROLLA.

Faut-il que je m'explique ? Tu sais que tu nous es chère : si tu restes près de nous, nous combattons avec anxiété, et nous nous replierons toujours en combattant vers le lieu où tu seras. Un amant ne peut commander une armée qu'autant qu'il sait sa bien-aimée en sûreté.

DON ALONSO.

Rolla a raison : comment pourrais-je fondre sur l'ennemi, tant qu'il resterait à côté ou derrière moi un seul Espagnol à portée de pénétrer jusqu'à Cora ?

CORA, souriant.

Vous voudriez intimider la femme faible ; mais l'épouse ne vous écoute pas.

DON ALONSO.

Et la mère aussi est aveugle.

ROLLA.

Fais ce qui te plaira ; je t'ai dit la vérité.

DON ALONSO.

Toutes nos femmes s'éloignent ; toi seule....

CORA.

Je mets toute ma confiance dans les dieux et en vous. Cependant, s'il y va de votre tranquillité, j'irai où vous voudrez.

DON ALONSO.

Excellente femme ! je te remercie.

ROLLA.

Le roi approche pour le sacrifice.

DON ALONSO, à Rolla.

Nous as-tu mis à l'abri de toute surprise ?

ROLLA.

Tous nos postes sont attentifs.

DON ALONSO.

Je ne sais ce qu'est devenu mon écuyer. Ce n'est pas un traître ; mais c'est un imbécile.

ROLLA.

Ne crains rien , nous sommes prêts.

SCÈNE III.

§

ATALIBA , Guerriers , Courtisans , Prêtres , Femmes , les précédens.

ATALIBA.

Sois le bienvenu Alonso. — Ta main , Rolla. —
(*A Cora.*) Que le ciel te bénisse , heureuse mère !

CORA.

Que Dieu protège le père de son peuple !

ATALIBA.

Le bonheur des enfans fait la félicité du père. Où en sommes-nous , amis ? que font nos braves guerriers ?

DON ALONSO

Ils crient avec transports : le roi est au milieu de nous.

ROLLA.

Ils partagent avec nous les privations et les dangers.

DON ALONSO.

Dieu et le roi !

ROLLA.

La victoire ou la mort !

ATALIBA.

Je connais mon peuple. Si ce bouclier est transpercé , chacun de mes sujets m'offrira son sein.

DON ALONSO.

Choisis alors le mien.

ROLLA.

N'oublie pas Rolla.

CORA, présentant son fils.

Et ici croît un ami pour ton fils.

ATALIBA.

Votre amour fait ma richesse, et je sens que je suis riche. — Mais parlez : l'ennemi est-il toujours en repos ?

ROLLA.

Il ressemble à une nuée orageuse.

ATALIBA.

Qu'un courage tranquille soit notre abri.

ROLLA.

Ils combattent pour un vil métal ; nous combattons pour la patrie.

DON ALONSO.

Un aventurier les guide au combat , et nous avons à notre tête un roi que nous aimons.

ATALIBA.

Et un Dieu que nous implorons. — Venez , amis ! offrons un sacrifice aux dieux.

(Les prêtres sont placés derrière l'autel ; le roi et le peuple des deux côtés.)

CHOEUR DE PRÊTRES.

Divinité qui nous donnas le jour ,
Jette sur nous , jette un regard d'amour !

LE PEUPLE.

Les premiers accens de l'enfance ,
Les derniers des vieillards s'élèvent jusqu'à toi :
Daigne écouter leurs vœux ! qu'à jamais ta puissance
Serre d'un même nœud la patrie et le roi !

CHOEUR DE PRÊTRES.

Par vos chants et par la prière ,
Fils du soleil ! célébrez ses faveurs.

LE PEUPLE, à genoux.

Prosternés devant toi , Dieu ! nous t'offrons nos cœurs :
Que ne sont-ils , hélas ! purs comme ta lumière !

(Le roi s'approche , et jette sur l'autel des plantes odoriférantes)

CHOEUR DE PRÊTRES.

Si nos pieuses voix , t'apportant nos souhaits ,
Ne doivent pas envain implorer tes bienfaits ,
O Dieu ! sur cet autel que ta flamme descende ,
Et que ton feu sacré consume notre offrande.

(Une flamme tombe sur l'offrande et l'embrase (e).)

LE PEUPLE.

Nous triomphons, nous sommes exaucés,
Et sur l'autel, l'offrande est embrasée.
Que dans les airs les dards soient balancés,
Hors du fourreau, glaives ! resplendissez ;
Tout vous promet une victoire aisée.
Nous triomphons, nous sommes exaucés !

SCÈNE IV.

Les précédens , UN INDIEN hors d'haleine.

L'INDIEN.

L'ennemi....

ATALIBA.

Approche-t-il ?

ROLLA.

Où est-il ?

L'INDIEN.

J'ai examiné son camp du haut de la colline : il
marche en avant...

ROLLA.

Il suffit.

ATALIBA.

Mettez les femmes et les enfans en un lieu de sû-
reté.

CORA.

Cher Alonso !

DON ALONSO.

Nous nous reverrons.

CORA.

Bénis ton fils.

DON ALONSO.

Que Dieu vous protège tous deux !

ATALIBA.

Allez : les momens sont précieux.

CORA.

Adieu , Alonso.

(Les femmes embrassent leurs maris , et les enfans les genoux de leurs pères.)

DON ALONSO.

Va , ne m'ôte pas mon courage.

CORA.

Je pars. Sois vaillant... mais ménage-toi si tu peux.

ROLLA , attristé.

Tu ne me dis rien , Cora ?

CORA , lui tendant la main

Ramène-moi Alonso.

ATALIBA.

Que Dieu soit avec toi et avec nous !

CORA.

Qu'il soit avec vous !

(Elle sort avec les prêtres et les femmes.)

ATALIBA , tirant son épée.

Marchons , amis.

ROLLA.

Nous te suivons.

ATALIBA.

Alonso , tu défendras le défilé dans la montagne ;
toi , Rolla , tu recevras l'ennemi à droite dans la fo-

rét. Je garderai le centre, et je combattrai jusqu'à la mort.

ROLLA.

Tu ne périras pas sans nous.

ATALIBA.

Vivez pour mon fils, et que mon fils vive pour la vengeance.

DON ALONSO.

Que le père triomphe !

ROLLA.

Ce soir nous rendrons grâce aux dieux.

ATALIBA.

Le cri de ralliement sera : Dieu et la patrie.

(Il sort. Rolla veut le suivre ; il est retenu par Alonso.)

DON ALONSO.

Rolla , encore un mot.

ROLLA.

Le signal du combat est donné.

(Il veut sortir.)

DON ALONSO.

Un mot de Cora.

ROLLA.

De Cora ? Parle.

DON ALONSO.

Qu'allons-nous obtenir dans un moment ?

ROLLA.

La victoire ou la mort.

DON ALONSO.

Toi, la victoire ; moi, la mort. Peut-être ne reviendrai-je pas. Qui peut le savoir ?

ROLLA.

Nous pouvons être frappés tous deux.

DON ALONSO.

Si nous succombons l'un et l'autre, la mère et l'enfant sont recommandés à Dieu et au roi. Qu'alors Dieu les console et que le roi les protège !

ROLLA.

Il le fera.

DON ALONSO.

Si je péris seul, Rolla, tu seras mon héritier.

ROLLA.

Que veux-tu dire ?

DON ALONSO.

Que ma femme devienne la tienne, et que mon fils soit le tien.

ROLLA.

Ce sera.

DON ALONSO.

Tu me le promets ?

ROLLA.

Si Cora y consent.

DON ALONSO.

Tu lui porteras mon dernier vœu.

ROLLA.

Je le ferai.

DON ALONSO.

Et ma paternelle bénédiction pour mon fils à la mamelle.

ROLLA.

Arrête, ami. Au moment du combat, j'aime mieux entendre un formidable cri de guerre que les dernières volontés d'un père et d'un époux.

DON ALONSO.

Je ne sais quel pressentiment me poursuit. Je n'ai jamais eu le cœur si oppressé.

ROLLA.

Marchons au combat.

DON ALONSO.

Encore un seul moment. Tu enseveliras mes restes sous les palmiers où je venais m'asseoir à la fin de chaque jour, et tu viendras comme auparavant le soir sous ces palmiers, et tu t'assieras avec Cora sur le tombeau de ton ami. Quand mon fils y cueillera une fleur, ou quand le vent d'occident murmurerà parmi le feuillage, alors, pensez à moi.

ROLLA, ému.

Laissons là ces visions.

DON ALONSO, lui pressant la main.

Alors, pensez à moi.

ROLLA.

Nous y penserons.

DON ALONSO.

Maintenant, allons combattre.

ROLLA.

! Toi, à gauche; moi, à droite. Nous nous reverrons.

DON ALONSO, tristement.

Ici ou là-haut.

ROLLA.

Ici, ici.

DON ALONSO.

Dieu le veuille !

ROLLA.

Tirons nos épées.

(Il tire la sienne.)

DON ALONSO, tirant aussi la sienne.

Pour Cora et pour le roi.

(Ils sortent par différens côtés.)

SCÈNE V.

UN VIEILLARD aveugle, UN ENFANT, restés seuls.

LE VIEILLARD.

Ils sont partis?

L'ENFANT.

Tous, d'un côté ou de l'autre.

LE VIEILLARD.

Ah! mes yeux! si j'y voyais, j'aurais encore saisi une épée et je serais mort glorieusement.

L'ENFANT.

Voulez-vous rentrer dans votre cabane? ..

LE VIEILLARD.

Non, mon enfant. Conduis-moi à l'autel. (*L'enfant l'y conduit.* Laisse-moi là. Sommes-nous absolument seuls?

L'ENFANT.

Tout s'est éloigné. Le père est avec l'armée, la mère, je ne sais où.

LE VIEILLARD.

Je suis inquiet pour toi, mon pauvre enfant.

L'ENFANT.

Je reste auprès de vous, mon cher aïeul.

LE VIEILLARD.

Que feras-tu si l'ennemi survient?

L'ENFANT.

Je lui dirai que vous êtes vieux et aveugle.

LE VIEILLARD.

Ils t'emmèneront.

L'ENFANT.

Oh ! non ; ils verront bien que vous ne pouvez pas vous passer de moi.

(On entend un bruit lointain.)

LE VIEILLARD.

Ah ! déjà on est aux mains. — Va, enfant, monte sur l'éminence que forme le tombeau de ton aïeule. Grimpe sur l'arbre que j'y plantai et qui a déjà tant grandi. De là tu pourras voir la bataille.

L'ENFANT.

Puis-je vous laisser seul ici ?

LE VIEILLARD.

Je suis à l'autel. Dieu m'environne de tous côtés. Va, et tu me diras ce que tu entends et ce que tu vois. (*L'enfant monte sur l'arbre.*) C'est la première bataille où je ne me trouve pas. Il y a peu d'années encore, je tendais un arc aussi facilement qu'aucun inca. Maintenant j'épluche du coton avec les femmes. Maintenant je suis réduit à entendre le cliquetis des armes et le choc des boucliers; je ne puis plus être d'aucun secours pour moi-même ni pour les autres. Mais à chaque cri de guerre, à chaque son de clairon, ma main s'agite et se porte avec empressement du côté.... où aucune arme n'est plus suspendue. — Eh bien, enfant, qu'aperçois-tu?

L'ENFANT.

Beaucoup de poussière et de fumée.

LE VIEILLARD.

Je sais ce que c'est que la poussière; je l'ai souvent respirée; mais la fumée vient à coup sûr des armes à feu; elles vomissent des flammes et font retentir leur tonnerre comme le redoutable Catacunga⁽³⁾. — (*A l'enfant.*) Continue.

L'ENFANT.

Quand la fumée se dissipe je distingue les nôtres.

LE VIEILLARD.

Vont-ils en avant?

L'ENFANT.

Ils sont arrêtés.

LE VIEILLARD.

A la bonne heure. Vois-tu l'étendard de l'inca?

L'ENFANT.

Il flotte au milieu d'eux.

LE VIEILLARD.

Grâces au dieux, le roi respire.

L'ENFANT.

A présent, je vois aussi les ennemis; leurs armes brillent.

LE VIEILLARD.

Poursuis, poursuis.

L'ENFANT.

Ils ne sont pas faits comme nous.

LE VIEILLARD.

En quoi, mon enfant?

L'ENFANT.

Ils sont plus grands et plus rapides.

LE VIEILLARD.

C'est qu'ils sont portés sur de hardis animaux.

L'ENFANT.

A présent ils se mêlent avec nos troupes.

LE VIEILLARD.

Et ils tombent?

L'ENFANT.

Je ne vois que des éclairs et de la fumée.

LE VIEILLARD.

Dieu vengeur, lance la foudre!

L'ENFANT.

L'étendard de l'inca a disparu.

LE VIEILLARD.

O malheur !

L'ENFANT.

Nos troupes reculent.

LE VIEILLARD.

Mon épée, mon épée ! j'y veux aller, je veux combattre. — O soleil ! rends-moi pour un seul moment ta lumière.

L'ENFANT.

Une épaisse vapeur enveloppe tout.

LE VIEILLARD.

Malheur à moi ! Faut-il que je survive à ce jour ! Ne puis-je donc plus rien pour ma patrie ?..... je peux du moins encore prier. (*Il se met à genoux et embrasse l'autel.*) O dieux ! dont la colère nous accable et laisse anéantir un peuple qui vous adore et vous sert avec une sainte ferveur, protégez votre fils le digne inca ; ne le laissez pas succomber sous les coups de brigands !

L'ENFANT.

Une petite troupe s'approche.

LE VIEILLARD.

Sont-ce des ennemis ?

L'ENFANT.

Je ne vois que de la poussière.

LE VIEILLARD

Fuis, cher enfant, fuis dans la montagne.

L'ENFANT.

Les pointes des lances brillent.

LE VIEILLARD.

Ce sont donc des Péruviens ?

L'ENFANT.

Ils s'avancent de ce côté.

LE VIEILLARD.

Descends.

L'ENFANT.

Dans l'éloignement tout marche en désordre.

LE VIEILLARD.

Les nôtres combattent-ils ?

L'ENFANT.

Ils se replient lentement.

LE VIEILLARD.

Mais ils se replient ! Dieux inhumains ! Viens ,
mon enfant , descends.

L'ENFANT, descendant.

Irons-nous rejoindre ma mère ?

LE VIEILLARD.

Le tombeau , mon enfant , le tombeau ouvert.

SCÈNE VI.

Les précédens , ATALIBA blessé , Guerriers.

ATALIBA.

Laissez-moi me reposer ici..... ou mourir s'il le faut.

UN SOLDAT.

Nous ne te quittons pas.

ATALIBA.

C'est inutile ; retournez : on a là-bas besoin de vous.

LE SOLDAT.

Mais ta blessure ?....

ATALIBA.

N'est pas dangereuse. Allez , vengez vos frères morts. Allez , je vous l'ordonne. (*Son escorte s'éloigne. — S'appuyant sur l'autel.*) Dieux justes ! par où vous ai-je offensés ?

LE VIEILLARD.

J'entends un infortuné , mais je ne le vois pas. Qui es-tu , toi qui gémis ?

ATALIBA.

Un malheureux abandonné qui implore la mort.

LE VIEILLARD.

Le roi vit-il encore ?

ATALIBA.

Il vit.

LE VIEILLARD.

Tu n'es donc pas abandonné : Ataliba protège le moindre de ses sujets.

ATALIBA.

Et qui le protège, lui ?

LE VIEILLARD.

Les dieux.

ATALIBA.

Leur courroux s'est appesanti sur sa tête.

LE VIEILLARD.

C'est impossible. Il n'a jamais violé les droits de la justice, jamais opprimé le faible ; il n'a jamais engraisé ses courtisans de la substance du peuple ; il n'a jamais fermé sa main à l'indigence, ni son oreille à la plainte.

ATALIBA, à part.

Dieu ! tu as réservé pour l'heure la plus amère de ma vie, un des plus doux momens. — Bon vieillard, connais-tu le roi ?

LE VIEILLARD.

Oui, je l'ai vu souvent. Il y a peu d'années encore j'ai combattu à ses côtés contre Huascar.

ATALIBA.

Combien de temps l'as-tu servi ?

LE VIEILLARD.

Cinquante-quatre ans.

ATALIBA.

Le roi t'a-t-il récompensé ?

LE VIEILLARD.

Ne jouis-je pas du repos au sein de ma famille ?

ATALIBA.

Est-ce là tout ?

LE VIEILLARD.

N'est-ce donc rien ? Un roi a beaucoup fait quand il a assuré le repos de ses sujets.

ATALIBA.

Il te devait davantage.

LE VIEILLARD.

Ne dis pas cela : chaque jour mes petits-fils me racontent combien il rend heureux son peuple. Je les écoute attentivement et je me réjouis.

ATALIBA touché.

Tous tes compagnons pensent-ils comme toi ?

LE VIEILLARD.

Ils pensent tous ainsi.

ATALIBA.

Pourquoi craindrais-je la mort ? que m'arrive-t-il ? je ne sens plus mes blessures.

LE VIEILLARD.

Tu es blessé ! Enfant , va chercher mes sucres d'herbes dans la cabane.

(L'enfant sort.)

ATALIBA.

Je te remercie. Seulement au bras....

LE VIEILLARD.

Tu n'aurais pourtant pas dû quitter le roi.

ATALIBA.

Un tendon est coupé ; je ne pouvais plus combattre.

LE VIEILLARD.

Tu devais prendre l'épée de l'autre main.

SCÈNE VII.

Les précédens , INDIENS , fuyant à travers le théâtre.

LES INDIENS.

Tout est perdu ; sauve , sauve qui peut !

ATALIBA , à l'un des derniers.

Arrête , je te l'ordonne.

ATALIBA.

(L'indien obéit.)

Où est Alonso ?

L'INDIEN.

Je ne l'ai pas vu.

ATALIBA.

Où est Rolla ?

L'INDIEN.

Au milieu des ennemis.

ATALIBA.

Et tu as abandonné ton général !

L'INDIEN , honteux.

J'ai perdu mon épée.

ATALIBA.

Prends la mienne , et meurs comme un enfant de la patrie.

L'INDIEN, partant avec l'épée.

La mort seule pourra m'arracher ce présent.

LE VIEILLARD, l'appelant.

Le roi respire-t-il ? hélas ! il ne m'entend plus.

ATALIBA.

Il vit.

UN INDIEN, grièvement blessé, se trainant aux pieds d'Ataliba.

C'est ici que je dois mourir.

ATALIBA.

Tout est-il perdu ?

L'INDIEN.

Tout.

ATALIBA.

Rolla a-t-il aussi succombé ?

L'INDIEN.

Alonso a péri. Rolla se défend encore.

ATALIBA, avec un profond chagrin

Alonso ! dieux !

LE VIEILLARD.

Tu ne t'informes pas du roi ?

ATALIBA, prenant l'épée du blessé.

Donne-moi ton épée ; elle ne t'est plus nécessaire

L'INDIEN.

O mon roi ! que prétends-tu faire ?

ATALIBA.

Troubler le triomphe de l'ennemi ; m'enlever
sous les ruines de mon empire.

LE VIEILLARD.

Grands dieux ! tu es Ataliba !

ATALIBA.

Qu'ils viennent ! je suis prêt.

ROLLA, derrière la scène.

Revenez , revenez , lâches ! — Ici , à moi ! Rolla vous appelle.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Nous accourons à toi , notre père Rolla ; nous te suivons.

ROLLA, entendu de plus loin.

Pour Dieu et pour le roi ! retournons au combat.

ATALIBA.

Mon brave Rolla respire. J'espère encore.

LE VIEILLARD.

O mon souverain ! si près de moi ! ah ! malheureux aveugle !

ATALIBA.

Ton attachement , vénérable vieillard , fait ma consolation dans ces momens d'amertume.

LE VIEILLARD, auquel l'enfant apporte les sucs de plantes.

Souffre que ma main tremblante mette un appareil sur ta blessure ; verses-y quelques gouttes de cette eau salutaire.

ATALIBA.

Donne ; je te rends grâce.

LE VIEILLARD.

Pourquoi n'ai-je plus à t'offrir que ce baume et ma prière ! — Enfant, va, remonte sur l'arbre.

(L'enfant obéit.)

L'INDIEN, se prosternant.

Fils du soleil !... bénis-moi... je me meurs.

ATALIBA.

Tu meurs pour la patrie ; que Dieu te bénisse !

L'INDIEN.

Que Dieu bénisse... le meilleur des rois.

(Il expire.)

ATALIBA, troublé, le considérant.

Sang de mes sujets ! dépôt précieux qui m'était confié, je ne t'ai pas volontairement sacrifié.

LE VIEILLARD.

Parle, enfant ! que vois-tu ?

L'ENFANT.

Amis et ennemis, tous confondus.

LE VIEILLARD.

Lesquels fléchissent ?

L'ENFANT.

Aucun.

ATALIBA.

Grands dieux ! vous faut-il une victime ? me voilà, mais protégez mon peuple.

L'ENFANT.

Çà et là disparaissent des chapeaux surmontés de plumes.

LE VIEILLARD.

Ce sont des Espagnols. Frappez, braves amis !
fondez vaillamment sur eux.

L'ENFANT.

Je reconnais Rolla.

ATALIBA.

Il est debout ?

L'ENFANT.

Son épée tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ,
brille comme l'éclair.

LE VIEILLARD.

Il est le favori des dieux.

ATALIBA.

Des dieux et des hommes.

L'ENFANT.

Ils cèdent.

LE VIEILLARD.

Qui ?

L'ENFANT

Les ennemis.

LE VIEILLARD, avec enthousiasme.

Voilà le moment : ne vous relâchez pas. L'un
tombe ici , un autre là ; passez sur leurs cadavres ;
point de pitié ; exterminatez tout ; fort bien ! toujours
en avant.

ATALIBA.

Le feu de la jeunesse embrase encore son cœur.

L'ENFANT.

Ils prennent la fuite.

LE VIEILLARD, s'éloignant de l'autel et montant à tâtons.

Ah! ils fuient! poursuivez-les; extirpez toute la race... Où suis-je? où suis-je?

L'ENFANT, criant.

Victoire! ils fuient.

ATALIBA, s'inclinant à l'autel.

Dieu, tu as récompensé ma confiance.

L'ENFANT, descendant.

Je les ai bien vus en déroute; l'étendard de l'inca flotte à leur poursuite.

(Il ramène son grand-père à l'autel.)

LE VIEILLARD.

Fils du soleil, permets que j'imprime mes lèvres sur ta main. Il coule encore une larme de mes yeux, une larme de joie; fils du soleil, souffre que je la verse sur ta main.

ATALIBA, se levant pour lui tendre le main.

Rendons grâces aux dieux.

LE VIEILLARD.

Des larmes de joie sont déjà une action de grâce.

UN INDIEN, entrant hors d'haleine avec l'épée qu'Ataliba lui a remise.

Nous sommes victorieux!

ATALIBA.

Messager du ciel!

L'INDIEN, déposant l'épée à ses pieds.

Voici ton épée; je ne l'ai point déshonorée.

ATALIBA.

Garde-la, et rappelle-toi ce jour.

L'INDIEN.

Laisse-moi l'oublier, roi clément, et reprends ton épée; je n'oserais pas la montrer à mes petits-fils.

ATALIBA, regardant l'épée.

N'est-ce pas là du sang ennemi ? Lève-toi ; tu as lavé ta faute. A présent raconte-moi comment nous avons obtenu la victoire.

L'INDIEN.

C'est Rolla qui l'a arrachée des mains des vainqueurs : il semblait inspiré par une puissance surnaturelle. Tandis que tout fuyait, que le canon de l'ennemi accélérât la fuite, et que ses épées étaient lasses de massacrer, Rolla s'est jeté au-devant des fuyards ; il a prié, menacé ; des éclairs partaient de ses yeux ; ses paroles retentissaient terribles comme le tonnerre, et quelquefois douces comme le chant du cygne ; tantôt il tournait son épée contre les fuyards, tantôt contre lui-même Il les a ainsi arrêtés, rappelés, rassemblés ; et, saisissant l'étendard des incas, il s'est élancé en avant. Déjà sûrs de la victoire, les Espagnols dépouillaient les morts ; leurs rangs étaient rompus. Rolla et les dieux à notre tête, la victoire n'a pas été long-temps incertaine : ici les ennemis étaient renversés sans résistance ; là ils criaient avec des cris d'épouvante. Le champ de bataille nous est resté. Arrêtez ! a crié Rolla. Victoire ! a répondu l'armée ; et moi, je suis accouru en ces lieux.

ATALIBA.

Où est le héros de la patrie ? où est mon cher Rolla ?

L'INDIEN.

Il approche.

ATALIBA.

J'éprouve en ce moment que les rois aussi sont pauvres.

SCÈNE VIII.

Les précédens ; ROLLA , portant l'étendard des incas , et accompagné d'une nombreuse suite ; Ataliba va au-devant de lui.

ROLLA , à genoux et déposant l'étendard à ses pieds.

Tu es vainqueur.

ATALIBA , l'embrassant.

Mon ami ! mon défenseur !

LE PEUPLE.

Vive Rolla !

ATALIBA , ôtant de son cou , et passant à celui de Rolla une chaîne d'or à laquelle est attaché un soleil en diamans.

Au nom du peuple dont tu es le sauveur , porte ce témoignage de ma reconnaissance. Les pleurs dont je t'arrose , te diront encore mieux ce que ressent ton roi.

ROLLA , se levant.

Je n'ai été que l'instrument des dieux.

LE VIEILLARD.

Qu'il est à plaindre l'homme aveugle qui ne peut
qu'entendre le héros !

ATALIBA.

Courons retrouver les femmes, qui doivent si
impatiemment nous attendre.

ROLLA.

Où est mon ami Alonso ?

ATALIBA, douloureusement.

Auprès des dieux.

ROLLA.

Ah ! malheureux !

UN INDIEN.

Il est tombé.

UN AUTRE INDIEN.

Il a été fait prisonnier.

LE PREMIER INDIEN.

Je l'ai vu tomber.

LE SECOND.

Je l'ai vu emmener.

ROLLA.

Pauvre Cora !

ATALIBA.

Victoire trop chère !

LE PREMIER.

Il est tombé, mais il vit.

LE SECOND.

Je l'ai entendu de loin appeler du secours.

ROLLA.

Et Rolla n'a point entendu la voix de son frère !

ATALIBA.

Les dieux voulaient une victime. L'ami est perdu ; la patrie est sauvée. Les cris de joie du peuple étouffent nos gémissemens. Courons vers les épouses devenues veuves, vers les mères privées de leurs fils. Essuyer des larmes est le plus beau devoir des rois.

ROLLA, au désespoir.

Et il me faut revoir Cora sans lui !

(Le roi sort et tous les personnages le suivent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Espace vide au milieu d'une forêt.

CORA, avec son fils ; FEMMES et ENFANS parta-
gés en divers groupes.

CORA, accroupie près de son fils qui repose sous un arbre, sur un lit de mousse
autour duquel elle plante des branches de verdure.

Tu dors toujours enfant chéri. Ne veux-tu pas
ouvrir tes deux petits yeux bleus, afin que ta mère
croie voir ceux de ton père ! (*Se relevant avec*
inquiétude.) Hélas, où sont les yeux de son père ?
brillent-ils encore ? voit-il encore le jour ?...

UNE FEMME, regardant dans le lointain, vers une élévation.

Xulica, ne vois-tu rien ?

UNE VOIX DE FEMME, derrière la scène.

J'ai vu un gros nuage de poussière ; mais il est
passé.

UNE FEMME.

Notre incertitude doit bientôt finir.

UNE AUTRE FEMME.

Tandis que j'étais sur la hauteur, j'ai entendu le
cliquetis des armes.

UNE TROISIÈME FEMME.

Un bruit sourd a frappé mon oreille.

LA PREMIÈRE FEMME.

C'était celui des boucliers de nos troupes.

LA TROISIÈME FEMME.

Nous avons toutes entendu les armes à feu des Espagnols.

LA SECONDE FEMME.

Que les dieux protègent nos époux!

CORA, à part, élevant les mains.

Que Dieu soit avec toi, Alonso!

LA PREMIÈRE FEMME, au loin.

Xulica, ne vois-tu rien?

XULICA, au loin.

Le soleil m'éblouit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Notre père jette un regard ici-bas: Les enfans du soleil remporteront la victoire.

CORA, à côté de l'enfant.

Une mouche t'a piqué. La méchante mouche! (*Elle l'évente avec un rameau.*) O Alonso! ta pauvre femme s'inquiète ici d'une piqure de mouche, tandis que peut-être une flèche te perce le sein.

LA PREMIÈRE FEMME.

Xulica, ne vois-tu rien?

XULICA, derrière la scène.

Je vois un homme, et plus loin j'en vois un autre; ils accourent tous deux en grande hâte.

LES FEMMES , alternativement.

Dieux cléments ! des messagers ! des messagers de nos époux !

XULICA , entrant.

Le premier s'est perdu derrière les arbres ; il doit être ici dans un instant.

CORA , tremblante.

Mon cœur est près d'échapper de mon sein.

UNE FEMME.

Le voilà. Apportes-tu la joie ou la douleur ?

UN PÉRUVIEN , hors d'haleine.

Nous sommes battus ; sauvez-vous.

(Les femmes se lamentent ; Cora tombe évanouie près de son fils.)

LE PÉRUVIEN.

Sauvez-vous. Tout est perdu ; le roi blessé.... peut-être déjà mort....

LES FEMMES , poussant des hurlemens.

O jour de douleur !

CORA , d'une voix faible.

Et Alonso ?

LE PÉRUVIEN.

Je ne l'ai point vu.

LES FEMMES.

Ou fuir ?

LE PÉRUVIEN.

Au fond de la forêt.

LES FEMMES.

Allons, mes sœurs ; emportez tout ; fuyez, fuyez.

CORA.

Je ne puis.

(Les femmes sont au moment de s'éloigner ; entre un autre Péruvien.)

LE PÉRUVIEN.

Où courez-vous ? tout espoir n'est pas perdu.

LES FEMMES.

De l'espoir ! et lequel ? lequel ?

LE PÉRUVIEN.

Rolla a rallié les fuyards ; Rolla s'est précipité sur l'ennemi comme un lion blessé.

LES FEMMES.

Rolla ! le favori des dieux.

CORA.

Et Alonso ?

LE PÉRUVIEN.

Je ne l'ai point vu.

LES FEMMES.

Le roi est-il blessé ?

LE PÉRUVIEN.

On l'a transporté hors du champ de bataille.

LES FEMMES.

Pourquoi pas ici , parmi nous ?

LE PÉRUVIEN.

Il a chancelé ; j'ai vu couler son généreux sang.

UNE FEMME, à genoux.

Priez , priez pour les jours du roi.

LES FEMMES, prosternées.

O dieux ! protégez les fils du soleil.

CORA, épuisée, se relevant sur ses genoux.

Unique Dieu ! conserve-moi Alonso. Enfant, joins tes petites mains ; prie pour ton père et pour la patrie.

UN TROISIÈME PÉRUVIEN.

Réjouissez-vous : nous sommes vainqueurs.

LES FEMMES, se levant toutes.

Sois le bienvenu, messager du salut !

(Elles l'entourent et l'étouffent presque de caresses.)

LE PÉRUVIEN.

Laissez-moi ; je n'en puis plus...

LES FEMMES.

Le roi vit-il ?

LE PÉRUVIEN.

Il vit.

LES FEMMES.

Parle ; raconte.

LE PÉRUVIEN.

La victoire est due à Rolla.

LES FEMMES.

Que Rolla soit béni !

CORA.

Et Alonso.

LE PÉRUVIEN.

Je ne l'ai pas vu.

LES FEMMES.

Allons ; courons au-devant de nos frères, de nos maris.

LE PÉRUVIEN.

Restez ; ils vont bientôt être ici.

LES FEMMES.

Ils viennent ! ils viennent !

LE PÉRUVIEN.

Ils marchent sur mes pas.

UNE FEMME.

Allons , mes compagnes , coupez des branches d'arbres ; tressez des couronnes pour les vainqueurs.

(Elles coupent des rameaux.)

CORA , tristement.

Personne ne l'a vu ! O mon fils ! n'aurais-tu plus de père ?

(On entend une marche lointaine.)

UNE FEMME.

Ah ! ils arrivent. — Venez , mes sœurs ! voyez les vainqueurs s'avancer fièrement ; élevez vos enfans, afin que leur bégaiement accueille les vainqueurs. Réjouissez-vous ; laissez éclater vos transports ! (*A mesure que la marche s'approche, les femmes font entendre leurs acclamations.*) Salut aux enfans du soleil ! Bonheur à Rolla le vainqueur ! béni soit Ataliba qui nous est rendu, béni soit notre père et notre roi !

SCÈNE II.

Les précédens; ATALIBA, ROLLA, troupes.

(Les femmes se mêlent avec des transports de joie aux troupes, et couronnent Ataliba et Rolla.)

ATALIBA.

Je vous rends grâce, mes enfans.

QUELQUES FEMMES.

Bon roi, tu es blessé ? où ? nous avons des suc's salutaires exprimés de végétaux.

ATALIBA.

Soyez sans inquiétude, ma blessure est légère ; la victoire a versé du baume dessus.

(Rolla est absorbé dans ses sombres pensées.)

CORA, son enfant au bras, revenant avec hésitation auprès de Rolla, après avoir parcouru toutes les troupes, pour chercher don Alonso.

Où est Alonso ? (*Rolla se détourne et garde le silence. Cora tombe aux pieds du roi.*) Rends-moi mon époux ; rends un père à cet enfant.

ATALIBA, feignant.

Alonso n'est-il pas encore ici.

CORA.

Tu l'attends ?

ATALIBA, la relevant.

Avec la plus vive impatience.

CORA.

Il n'est pas mort ?

ATALIBA.

Les dieux exauceront ma prière.

CORA.

O roi ! tu me tourmentes horriblement. Plus de paroles ambiguës ; écrase-moi d'un seul coup : suis-je veuve ? cet enfant est-il orphelin ?

ATALIBA.

Pourquoi , chère Cora , veux-tu , par de sombres pressentimens , diminuer notre faible espérance ?

CORA.

Faible ! mais du moins réelle ! que signifie cela ? parle , Rolla ; tu es ami de la vérité ; dis-la toute entière.

ROLLA.

Alonso est égaré.

CORA.

Égaré ! je ne te comprends pas : toi aussi tu as des subterfuges ! oh ! ne laisse pas errer la foudre ; fais-la tomber directement sur ma tête ; ne me dis plus égaré ; dis-moi , mort.

ROLLA.

Dois-je mentir ?

CORA.

Que les dieux soient loués si c'est un mensonge. Mais n'y a-t-il pas parmi vous quelqu'un assez pitoyable pour m'arracher à cette inexprimable angoisse ? lève ta petite main , pauvre enfant. Peut-être tes gémissemens seront-ils plus éloquens que la douleur de ta mère.

ROLLA.

Alonso est prisonnier.

CORA.

Prisonnier des Espagnols! ah! il est mort.

ATALIBA.

Pourquoi mort? je vais à l'instant envoyer offrir par un héraut une forte rançon pour sa délivrance.

CORA.

Une rançon!.... où sont mes joyaux? (*Elle va prendre une cassette derrière l'arbre.*) Où est le héraut?

ATALIBA.

Cora ne veut-elle pas m'accorder la satisfaction de racheter la vie de mon ami?

CORA.

Une rançon pour mon époux, et je conserverais autre chose que ce vêtement!

QUELQUES FEMMES, après s'être concertées, apportent chacune une cassette.

Voici, Cora, nos choses les plus précieuses que nous voulions sauver; prends-les; nous te les offrons de bon cœur.

CORA, les embrassant.

O mes amies!

ATALIBA, levant les yeux au ciel.

Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait régner sur des hommes.

CORA.

Que l'expression de la reconnaissance soit le pre-

396 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
mier bégaïement de cet enfant ! Prends , prends
Ataliba , et envoie ton héraut.

ATALIBA.

Sans retard.

(Il fait recueillir les bijoux par sa suite.)

CORA.

Je veux moi-même l'accompagner , et si l'éclat de
l'or ne les tente pas , ils ne résisteront pas à mes
larmes.

ATALIBA

Non , je ne saurais le permettre. Tu ne ferais
qu'exposer toi-même et ton époux à de plus grands
dangers. — Attends le retour du héraut.

CORA.

Apprends-moi donc à vivre jusque-là.

ATALIBA.

N'oublie pas la mère pour l'épouse. Veux-tu con-
fier ton enfant à des mains étrangères , ou faut-il
qu'il devienne la proie des féroces Espagnols ? —
Toi-même ! — Toi , avec tes charmes , dans les mains
de ces barbares ! Tu hasardes ta vie , ton honneur ,
les jours de ton fils ; et au lieu de délivrer Alonso ,
tu auras fait resserrer plus étroitement ses chaînes.
— Faut-il m'expliquer plus clairement ? — Demeure ,
chère Cora. — Tu es mère : ne l'oublie pas.

CORA , à son enfant.

Je ne veux pas l'oublier.

ATALIBA.

Je vais offrir aux dieux ma reconnaissance pour
la patrie , et mes prières pour Alonso.

CORA.

Tu sors. Oh ! donne-moi auparavant ta royale parole que ce soir même Alonso sera de retour.

ATALIBA.

Est-ce en mon pouvoir ?

CORA.

Non ? il est donc possible qu'il soit mort ? Pourquoi gardes-tu le silence, malheureux orphelin ? crie, crie bien haut ! demande à cet homme ton père ; c'est pour cet homme qu'il a péri.

ATALIBA.

Tu déchires mon cœur. Serais-je moins affligé que toi, si Alonso ne revenait pas ? j'aurais perdu un ami. Sa femme retrouve un amant ; mais un roi, retrouve-t-il un ami ? (4)

(Il s'éloigne avec sa suite et la plus grande partie des femmes.)

SCÈNE III.

CORA , ROLLA. Quelques femmes.

CORA.

Funeste consolateur ! pauvre enfant ! qu'allons-nous devenir ?

ROLLA.

Ne désespère pas , Cora ; mets ta confiance dans les dieux.

CORA.

Hélas ! ils m'ont abandonnée.

ROLLA.

Ils ont fait de l'amitié le baume de toutes les plaies.

CORA.

Non pas pour les miennes.

ROLLA.

Ils ont semé la fleur de l'espérance sur le sol de l'adversité.

CORA.

Elle est flétrie pour moi.

ROLLA.

Ton désespoir la détruit. La douleur te rend ingrate; ce que les dieux t'ont donné miraculeusement ils peuvent aussi miraculeusement le conserver.

CORA.

Et dans le cas contraire? si Alonso... ah! je ne puis achever.

ROLLA.

Ton fils est-il sans père, tant qu'existe Rolla?

CORA.

Peux-tu aussi remplacer sa mère? ou penses-tu que je puisse survivre à la perte d'Alonso?

ROLLA.

Pour l'amour de ton fils, oui.

CORA.

Faudra-t-il qu'il suce du sang à ma mamelle? faudra-t-il qu'il ne soit baigné que des larmes de sa mère?

ROLLA.

La main adoucissante du temps, l'amitié du roi ,
mon amour...

CORA.

Loin de moi votre amitié, votre amour. Une poi-
gnée d'herbe ne restitue pas au cultivateur sa mois-
son que la grêle a détruite.

ROLLA.

Ecoute donc l'ami d'Alonso , puisque tu repousses
le tien.

CORA.

L'ami d'Alonso ! qui ne l'était pas ?

ROLLA.

Ses dernières paroles avant le combat...

CORA, avec anxiété.

Ses dernières paroles ! Parle.

ROLLA.

Il m'a confié deux dépôts précieux : sa bénédic-
tion pour son fils , et un vœu pour toi.

CORA.

Un vœu !... le dernier... explique-toi.

ROLLA, brusquement et d'un air sombre.

« Si je meurs , dit-il , en serrant ma main dans
sa main tremblante , que Cora soit ton épouse ! »

CORA.

Ton épouse !

ROLLA.

Je l'ai promis et nous nous sommes séparés.

CORA.

Ah ! une lumière épouvantable m'éclaire. Alonso ! tu es la victime de ta loyauté. Que n'as-tu gardé le silence , au lieu de léguer ces tristes attraites à un avide héritier ?....

ROLLA.

Quel effroyable soupçon assiége ton âme !

CORA.

C'est évident : Vous l'avez placé au poste où la mort était inévitable. Sa valeur s'est laissé facilement abuser par votre artifice.... il est allé , il a volé... il s'est précipité sur les épées... Vous l'avez vu et vous avez souri...

ROLLA, étonné.

Cora !

CORA.

Avoue-le : tu aurais pu le sauver ; mais le legs s'offrait à tes yeux. Il a été frappé... tu as détourné la vue...

ROLLA.

O soleil ! que me faut-il endurer !

CORA.

Puisque tu ne l'as pas égorgé de ta propre main , de quoi la pauvre veuve a-t-elle à se plaindre ? La main que tu lui présentes , ne dégoûte pas du sang de son époux : c'est à quoi seulement tu as regardé.

ROLLA.

C'en est trop.

CORA.

Et ce dernier vœu... qui sait même s'il est sorti de la bouche d'Alonso ? les morts sont complaisans.

ROLLA.

Corra , prends mon épée et ôte-moi le jour.

CORA.

Pourquoi ne pas vivre pour l'amour ? pour un amour dont les fleurs écloreut sur le tombeau de ton ami ? — Mais écoute aussi mon serment , comme tu as reçu le vœu d'Alonso : Mon fils sucera du poison dans mon sein , plutôt que nous ne te donnions , moi le nom d'époux , et lui celui de père.

ROLLA.

Appelez-moi votre ami , votre défenseur...

CORA.

Loin de moi ! je ne connais de défenseurs que les dieux. Cet enfant dans mes bras , je parcourrai le champ de bataille ; je retournerai tous les corps mutilés ; je chercherai sur chacun des visages que la mort a défigurés le doux sourire de mon époux ; je l'appellerai à grands cris jusqu'à ce que mes veines éclatent dans mon sein ; et s'il conserve une étincelle de vie , il m'entendra et ses yeux s'ouvriront encore une fois à la lumière. Mais si je ne le retrouve pas , mon fils , nous nous précipiterons au milieu des ennemis. Le sourire de cet enfant doit m'ouvrir le chemin à travers mille glaives. Qui pourrait repousser une mère qui cherche son époux ? qui pourrait frapper un enfant qui appelle , en bégayant , son père ? Viens , mon fils ; nous serons partout en sûreté. Un enfant au sein de sa mère est un passe-port pour le monde entier , souscrit par la nature. Viens , viens , allons chercher ton père.

(Elle sort.)

ROLLA seul, après être resté long-temps immobile et les yeux attachés à la terre.

Est-ce à moi qu'elle s'adresse ? à moi ! (*Il retombe dans sa rêverie ; prenant ensuite une résolution énergique , il s'écrie :*) Je saurai la forcer à m'estimer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Camp de Pizarre.

PIZARRE, seul et dans une sombre agitation.

Fortune ! dont les faveurs ne sont que pour les jeunes gens, l'armure d'un homme est trop pesante pour toi. Celui qui a encore du duvet au menton et des joues vermeilles, c'est celui-là que tu flattes, que tu caresses ; mais tu tournes le dos à l'homme dont le front porte dans ses rides l'empreinte de la sagesse. Monstre fardé ! fais maintenant rouler ta roue , écrases-en mon cadavre ; mais vengeance ! vengeance d'Alonso ! — Souris-moi encore une fois seulement , et que ton sourire soit le trépas d'Alonso !

SCÈNE V.

PIZARRE, ELVIRE.

PIZARRE.

Qui vient ? qui t'a permis d'entrer ? où est ma garde ?

ELVIRE.

Oh ! elle a fait ce qui appartient à une garde fidèle. — Qui vive ? — Moi , Elvire. — On n'entre pas. — Pourquoi ? — Pizarre veut être seul ; il a sévèrement défendu..... Là mon doux regard s'est glissé , à travers ma blonde chevelure , sur sa barbe hérissée ; la hallebarde s'est inclinée , et me voilà.

PIZARRE.

Que veux-tu ?

ELVIRE.

Je veux voir comment un héros supporte son malheur.

PIZARRE.

Ne m'as-tu pas vu , au milieu de ma troupe fugitive , immoler les fuyards de cette main ? N'as-tu pas vu dans mon désastre , parmi mille têtes abaissées , la mienne , seule inflexible , braver les coups du destin ?

ELVIRE.

Je t'ai vu là et là ; mais , pour connaître entièrement le héros , j'avais besoin de le voir aussi sous sa tente. Un grand homme devant la multitude ne l'est pas toujours quand il est seul. Tel tremble,

404 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
solitaire , dans les ténèbres , qui , en présence de
mille témoins , affronte courageusement la mort.

PIZARRE.

Eh bien ! tu me vois ici ; suis-je changé par le
chagrin ? entends-tu de vaines lamentations ?

ELVIRE.

Fi ! des lamentations ! c'est bon pour les prêtres
et pour les femmes : mais tu enrages , et cela aussi
ne sert à rien.

PIZARRE.

Je devrais peut-être ouvrir le bal avec toi , parce
que le glaive de l'ennemi m'a ravi les plus braves
de mon armée ?

ELVIRE.

Tu dois être calme et froid , comme la nuit
quand l'orage s'apaise ; froid et calme , comme le
tombeau la veille de la résurrection. Le jour pa-
rait , et , éclairé par un nouveau soleil , le héros
s'avance plein d'une nouvelle force.

PIZARRE.

Femme ! pourquoi dans ce jour tous les hommes
n'ont-ils pas été des femmes telles que toi ?

ELVIRE.

Ma main t'aurait aujourd'hui couronné roi dans
Quito. Considère cependant que nous sommes en-
core sur le rivage. La couronne qui nage devant
nous dans des flots de sang n'est pas encore sous-
traite à nos regards. Rassemblons nos forces , et
précipitons-nous encore une fois dans ce torrent.

PIZARRE.

O Elvire ! mon espérance ne se ranimera que faiblement tant que cet Alonso , ce fléau de ma vie , sera à la tête des ennemis.

ELVIRE.

Ah ! j'oubliais de te le dire : Alonso a été pris.

PIZARRE.

Serait-il possible ?

ELVIRE.

Tellement qu'une foule des nôtres vient de le traîner en triomphe par tout le camp.

PIZARRE, l'embrassant.

Femme ! quelle nouvelle tu m'apportes ! — Alonso prisonnier ! Dès lors , c'est moi qui suis victorieux ; j'ai battu l'ennemi.

ELVIRE.

Tu me donnes vraiment le désir de voir un homme que Pizarre redoute.

PIZARRE.

Où est-il ? — Gardes ! (*les gardes entrent*) qu'on amène ici le prisonnier espagnol. (*Les gardes sortent.*) Il mourra , mais durant de longues heures.... durant de longs jours....

ELVIRE.

Rougis. Que dira la postérité ? Pizarre ne pouvait vaincre tant qu'aurait vécu Alonso !

PIZARRE.

Qu'importe ?

ELVIRE.

Quelle parole dans ta bouche ! N'agis pas toujours généreusement , mais agis du moins avec grandeur.

PIZARRE.

Et que me conseilles-tu ?

ELVIRE.

Rends-lui son épée , et le défie à un combat singulier.

PIZARRE.

Il a trahi sa patrie , et peut-être aussi son Dieu ; une mort glorieuse n'est pas faite pour un traître.

ELVIRE.

Fais comme il te plaira ; mais, si tu le fais périr, Elvire est perdue pour toi,

PIZARRE.

Quel intérêt prends-tu à un inconnu ? qu'est-il pour toi ?

ELVIRE.

Lui ? rien ; mais ta gloire m'est tout. Crois-tu que c'est toi que j'aime ? non , c'est ta gloire.

PIZARRE.

Je n'ambitionne pas la gloire , mon cœur n'a soif que de vengeance ; je l'ai jurée , et je suis Espagnol.

SCÈNE VI.

Les précédens , ALONSO enchaîné.

(Elvire considère don Alonso avec un mélange d'étonnement et de curiosité.)

PIZARRE.

Ah ! sois le bienvenu , don Alonso de Molina ; il y a long-temps que nous ne nous sommes vus.

DON ALONSO.

Nous nous voyons encore trop tôt.

PIZARRE.

Vous avez grossi ; vous êtes engraisé.

DON ALONSO.

Ce n'est pas , du moins , de sang et de rapine.

PIZARRE.

Marié aussi , à ce qu'on dit ; peut-être déjà père ?

DON ALONSO.

Êtes-vous fâché de ne pouvoir plus égorger l'enfant dans le sein de la mère ?

PIZARRE, avec des yeux étincelans.

Jeune homme !

ELVIRE.

Il a raison : pourquoi de la dérision ?

PIZARRE.

Qui t'a chargée d'être son avocat ?

ELVIRE.

C'est une lâcheté d'insulter aux vaincus.

PIZARRE.

Eloigne-toi.

ELVIRE.

Je ne veux pas.

PIZARRE.

Faut-il que j'emploie la force ?

ELVIRE, tirant un poignard.

La force ?

DON ALONSO.

Généreux jeune homme, qui êtes-vous ? Je ne vous avais jamais vu.

ELVIRE.

Pourvu que je sois généreux, que vous importe mon nom ?

DON ALONSO.

Songez à vous-même. Vouloir me défendre, c'est prétendre enlever au tigre sa proie.

PIZARRE.

Et ce tigre est la justice.

DON ALONSO.

Quel nom profanent tes lèvres !

PIZARRE.

Tu as trahi ta patrie.

DON ALONSO.

Suis-je né parmi des brigands ?

PIZARRE.

Tu as renié ton Dieu et ta religion.

DON ALONSO

C'est une imposture.

PIZARRE.

Ta femme est idolâtre.

DON ALONSO.

Dieu connaît les cœurs et les juge.

PIZARRE.

Et récompense selon le mérite.

DON ALONSO.

Là-haut, sans doute.

PIZARRE.

Tes momens sont comptés ; justifie-toi si tu peux.

DON ALONSO.

Où sont mes juges ?

PIZARRE.

Tu le demandes encore ?

DON ALONSO.

Es-tu despote ici ?

PIZARRE.

En appelles-tu au conseil de guerre ?

DON ALONSO.

Si Las Casas en fait partie, oui ; sinon, je puis arguer mes paroles.

PIZARRE.

C'est ainsi que l'inconsidération cherche un appui dans la folie d'autrui.

DON ALONZO.

Las Casas un fou ! Oh ! dans ce cas épargnez-moi votre sagesse ; et toi , Dieu tout-puissant ! fais-moi mourir dans la folie de Las Casas.

PIZARRE.

Tu es plus près que tu ne crois du but où tendent tes vœux.

DON ALONZO.

Prétendrais-tu m'effrayer ?

PIZARRE.

Si Las-Casas était ici à ma place, que lui dirais-tu ?

DON ALONZO.

Ce que je lui dirais ? je lui ferais parcourir les plaines de Quito : Vois, lui dirais-je, comme tout est vert et fleuri ; comme ici la charrue sillonne des champs naguère incultes, et comme là mûrit une riche moisson, objet de nos espérances ; c'est mon ouvrage. Vois quel contentement épanouit tous les fronts, parce que la justice et l'humanité ont remplacé des lois barbares ; c'est mon ouvrage. Vois comment déjà plus d'une âme, pleine des plus hautes pensées, élève ses regards vers le seul et vrai Dieu ; c'est mon ouvrage. Et Las-Casas me serrerait dans ses bras, et une douce larme d'attendrissement répandrait sur moi la bénédiction. Conçois-tu maintenant comment on peut braver la mort en souriant ?

PIZARRE.

Tu es encore ce que tu fus toujours, un visionnaire.

DON ALONSO.

Ah ! si je renonçais à ces visions , Pizarre me jugerait digne de son amitié.

PIZARRE.

Tu me braves , jeune homme ! Mais ce ne sont pas de vieilles femmes qui siègent dans le conseil , ce sont des hommes.

DON ALONSO.

Je connais leur humanité , et j'y suis préparé.

PIZARRE.

Tu fais bien ; car tu n'as plus que quelques heures à vivre. Va , et dispose-toi à la mort.

DON ALONSO.

Je suis prêt.

PIZARRE.

Ton sublime fanatisme a-t-il aussi effacé de ton souvenir et de ton cœur ta femme et ton enfant ?

DON ALONSO.

Il y a un Dieu.

PIZARRE.

Je te fais compliment d'une si fière résignation. Va le prier : le premier rayon du soleil sera le messager de ta mort.

DON ALONSO.

Ta soif de vengeance est pressée. Je t'en rends grâce.

(Il va pour sortir.)

ELVIRE.

Arrête, Alonso. Je te le dis, Pizarre ; ce jeune homme ne mourra pas.

PIZARRE.

As-tu perdu l'esprit ?

ELVIRE.

Je ne te demande ni vertu , ni grandeur d'âme ;
fais seulement ce que l'honneur exige : rends-lui la
liberté ; donne-lui une épée ; combats contre lui ;....
sinon , je te méprise.

PIZARRE.

Lui en liberté ! Et qu'il trempe de nouveau sa
main dans le sang de ses frères !

DON ALONSO.

Des brigands n'ont jamais été mes frères.

PIZARRE.

Tu l'entends. Retire-toi, Alonso ; tu connais ton
arrêt.

DON ALONSO.

Je le connais , et je te méprise. Toi , bienveillant
jeune homme , je te remercie : tu es déplacé parmi
de tels hommes. Va chez les prétendus sauvages ;
là tu trouveras ta patrie.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PIZARRE, ELVIRE.

PIZARRE.

Injure , et verse de l'huile sur le feu de ma ven-
geance ! Voilà le fruit des leçons de Las Casas.

ELVIRE.

J'admire cet Alonso.

PIZARRE.

Dans quelques heures tu pourras dire : Je l'ai admiré.

ELVIRE.

Tu crois donc qu'il mourra ?

PIZARRE.

Aussi certainement que le soleil se couche.

ELVIRE.

Et de quel supplice ?

PIZARRE.

Je cherche combien de tourmens on peut rassembler dans l'espace d'une heure.

ELVIRE.

J'en sais un qui déchire éternellement celui qui le subit, et qui procure du contentement à celui qui l'inflige.

PIZARRE.

Quel est-il ?

ELVIRE.

L'humiliation.

PIZARRE.

Je ne te comprends pas ?

ELVIRE.

Pardonne-lui.

PIZARRE.

Encore !

ELVIRE.

Et mille fois. Bénis-moi de vouloir te dérober aux malédictions de la postérité. Elle lira tes exploits : Il aborda, suivi d'une poignée d'hommes, dans un monde inconnu ; il défit le roi d'un grand empire ; il fut vaillant ;.... il pardonna à son fier ennemi dans les chaînes.... Ah ! il fut grand.

PIZARRE, souriant.

Et mes ossemens desséchés retentiront joyeusement dans mon tombeau ; n'est-il pas vrai ?

ELVIRE.

La renommée est une bulle de savon , et le héros un enfant ; et cependant c'est cette chimère qui lie le demi-dieu à l'humanité.

PIZARRE.

Et si je l'immole à ma juste vengeance , que dira-t-on ?

ELVIRE.

Il plonge un poignard dans le sein d'un captif ; il ne fut qu'un homme vulgaire.

PIZARRE, souriant.

Hercule étouffa le géant, et Apollon écorcha Marsyas.

ELVIRE.

Ha ! ha ! ha ! fort bien, voudrions-nous l'écorcher ? il joue cependant de la flûte mieux que nous.

PIZARRE, se courrouçant.

Elvire, c'est assez.

ELVIRE.

Oui, cessons de plaisanter. Qui jamais a planté des cèdres dans un marais? — Parlons raison. La renommée et la gloire sont des choses déraisonnables. Un peu de fumée, un peu de flammé, ne chauffe pas, ne nourrit pas. Mais notre intérêt.... Qu'en dis-tu, Pizarre? si, par une générosité peu onéreuse, nous pouvions acheter une précieuse victoire?

PIZARRE.

Parle plus clairement.

ELVIRE.

Alonso peut sceller les leçons de Las Casas, ou par une mort glorieuse qui nous sera médiocrement utile, ou par une folie qui nous sera profitable. Le choix dépend de toi.

PIZARRE.

Comment?

ELVIRE.

Il faut prendre un rêveur dans ses propres visions. La chimère que les hommes appellent la vertu est son idole. — Fais-le venir en ta présence et dis-lui : Alonso, tu m'as offensé; je te pardonne, tu es libre. Qu'arrivera-t-il? le jeune homme se précipitera dans tes bras, et sa reconnaissance te livrera le trône de Quito.

PIZARRE.

Tu le crois? J'en doute.

ELVIRE.

Cet artifice est-il trop difficile pour toi seul? je t'aiderai. Qui l'amour peut-il plus facilement pousser

au bien ou au mal qu'un visionnaire?—Je suis jolie, j'ai de l'adresse, de l'esprit; je sais me plier aux caprices des hommes. Tu le sais, Pizarre; des millions d'hommes t'obéissent; et toi, tu obéis à moi, à une femme.

PIZARRE.

A toi?

ELVIRE.

Ne réplique pas; le temps est cher. Je vais trouver Alonso. N'ai-je pas déjà gagné son cœur sous mon apparence de jeune homme?... et quand je me présenterai à lui en femme; quand je tiendrai sa main dans la mienne; quand mes yeux supplians se reposeront sur les siens; quand ma bouche imitera le langage de la vertu, crois-tu qu'il me résiste?

PIZARRE.

Ta présomption m'amuse.

ELVIRE.

Remercie-moi de ma bonne volonté avant que je m'en repente.

PIZARRE.

Tu peux y avoir du regret, car ma résolution est inébranlable.

ELVIRE.

Alonso périra ?

PIZARRE.

Il mourra.

ELVIRE.

Etsi, à l'instant même de son trépas, Elvire devait t'abandonner pour jamais ?

PIZARRE.

Il en serait de même.

ELVIRE.

Et si, fuyant chez un ennemi généreux, elle travaillait avec Alonso au bonheur des Péruviens?

PIZARRE.

Il y a encore des cachots et des fers.

ELVIRE.

Non pour une femme qui n'a pas eu besoin des leçons de Las Casas pour apprendre à braver la mort.

PIZARRE.

Aurais-tu aussi des desseins sur celui-là?

ELVIRE, tendrement.

Pizarre, tu ne m'aimes plus.

PIZARRE.

Si tu crois faire d'un guerrier un Céladon, tu te trompes fort.

ELVIRE.

Ingrat! tu as oublié que j'ai abandonné pour toi ma patrie et mes parens, que je ne veux m'ensevelir que dans tes bras ou dans le sein des flots.

PIZARRE.

Ne t'ai-je pas rendu la pareille? De quoi te plains-tu? ne partages-tu pas ma puissance comme mes plaisirs?

ELVIRE.

N'oublie pas que j'ai aussi partagé tes dangers. Qui, dans cette terrible journée a été plus près de toi, au

418 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
plus fort de la mêlée? Ce sein peu accoutumé à l'armure guerrière ne t'a-t-il pas servi de bouclier?

PIZARRE.

Fort bien. Elvire, tu aimes comme une femme, et tu es brave comme un homme. Aussi tu as droit à un cœur tout entier et à la moitié du butin.

ELVIRE.

A la moitié! En ce cas, Alonso est mon prisonnier.

PIZARRE.

Point du tout; je me réserve le partage.

ELVIRE, d'un ton caressant.

Même si je t'en priais bien tendrement, si je baignais ton visage de mes larmes?

PIZARRE, froidement.

Même alors. (*Après une pause.*) Que dois-je penser de tout ceci? Les joues arrondies de ce jeune homme t'auraient-elles séduite?

ELVIRE.

Non, je t'aime encore; mais sois digne de ma tendresse. Un accident peut te ravir la victoire sur l'ennemi : triomphe de toi-même; et ta défaite sera la plus belle des victoires : tu redeviendras un héros, et ce n'est qu'un héros qu'Elvire peut aimer.

PIZARRE.

Vains efforts! Prends garde, Elvire, qu'aucun soupçon ne pénètre dans mon cœur; tu connais les Espagnols, tu me connais.

ELVIRE.

Où, je te connais : tu es jaloux de l'affection

des femmes, mais tu l'es plus encore de ta gloire ; tu ne déchireras pas l'unique lien qui attache Elvire à toi.

PIZARRE.

Chacune de tes paroles aggrave ses torts.

ELVIRE.

Eh bien ! que ce nœud soit détruit ! va aiguïser le fer qui doit égorger un prisonnier dont la captivité assure seule ta précieuse vie. Elvire a pris plaisir, après chaque combat, à essuyer du front de son héros la poussière et le sang, mais elle n'essuierait pas la poussière de la fuite ou le sang de l'assassinat. — Le bras qui aura massacré un ennemi sans défense ne doit plus embrasser une femme généreuse. Les lèvres qui auront froidement et dédaigneusement prononcé un arrêt de mort ne peuvent plus toucher les miennes. — Oh ! je sais bien que la vengeance est un sentiment doux et glorieux, mais seulement tant que l'ennemi est là pour le braver ; il tombe... et la vengeance s'évanouit. Qui sent autrement, je le plains ; qui agit autrement, je le méprise.

PIZARRE, souriant ironiquement.

Tu es une femme.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ELVIRE seule.

Une femme ! — Tu le sais et tu ne trembles pas ! — Eh bien ! toi que n'épouvantent ni la lutte contre les élémens , ni la force de l'ennemi , une femme a juré ta perte..... Alonso vivra.... et je veux l'aimer..... non parce que la grâce et la jeunesse lui prêtent de l'attrait , non..... mais parce que l'idole que j'adorais en Pizarre n'était qu'un ouvrage fragile ; parce que ce qui , dans le lointain , paraissait un temple de marbre , n'était qu'une mesure recrépie. — Ah ! Pizarre ! j'aurais pu te pardonner si le désir d'une couronne t'avait rendu infidèle ; mais tu te conduis sans honneur..... Elvire est perdue pour toi.

(Elle sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Tente dans le camp espagnol. — Il fait nuit.

ALONSO seul.

MÉPRISE la mort..... c'est ainsi que parlaient les Grecs et les Romains, païens que guidait la sagesse. Rougis, chrétien ! tu crains. — Ce dont ils n'avaient qu'un pressentiment est certain pour toi..... un meilleur monde..... Et tu as peur !.... La force de la jeunesse préserve-t-elle d'une mort prématurée ?..... Qu'est-ce qu'une mort prématurée ?..... Alonso doit-il compter sa vie par les années ?.... n'a-t-il pas possédé Cora ?... Cora !... hélas ! je touche là aux liens de fleurs qui m'attachent irrésistiblement au monde. Ma femme et mon fils ! Ici me retiennent les larmes de l'amour, et là le sourire de l'innocence. — Non, Cassius, tu n'étais pas époux ; Sénèque, tu n'étais pas père. La voix de la nature crie hautement : Vis ! et mon cœur répète hautement ce cri. Un tel vœu serait-il honteux pour le héros et pour l'homme ? — Arbitre de ma destinée ! je désire de vivre.

LE SOLDAT.

Mais, du moins, il offusque l'esprit et il émousse le chagrin.

DON ALONSO.

Laisse-moi. La mort n'est point un spectre qui me fasse cacher la tête sous mon oreiller. Bois toi-même le vin ; la nuit est fraîche , il te fera du bien.

LE SOLDAT.

Oh ! oui ; pourquoi pas ? comme il vous plaira. Vous êtes un brave chevalier. Il est seulement dommage que vous vous soyez fait païen. Je pleurerai volontiers sur vous, si toutefois ce n'était pas un péché.

(Il sort.)

DON ALONSO seul.

Pauvre homme ! il ne sait ce qu'il dit. Dieu ! tu créas la vigne pour l'Espagnol , et la banane pour le Péruvien. Tes eaux arrosent les fleurs aux pieds des Pyrénées comme aux pieds des Cordilières. Tu as placé ta croix sur nos autels comme le gage de ta clémence ; et cependant tu souris aussi au soleil sur la poitrine des incas.

SCÈNE III.

ELVIRE , ALONSO.

ELVIRE, en entrant.

Don Alonso !

DON ALONSO.

Approche. Qui es-tu ?

ELVIRE, s'approchant.

Ne me reconnais-tu pas ?

DON ALONSO.

Oui, je te reconnais, bon jeune homme. C'est toi qui t'es opposé à mon trépas quand le cruel Pizarre allait l'ordonner. Ta figure est gravée dans mon cœur.

ELVIRE.

Vis, car tu m'es cher.

DON ALONSO.

Il est noble, mais dangereux d'aimer un infortuné. Tu m'as caché ton nom. Jeune aiglon parmi des vautours, qui es-tu ?

ELVIRE.

Tu ne devines pas ?

DON ALONSO.

Comment pourrais-je le deviner ?

ELVIRE.

Où l'humanité a-t-elle un plus beau temple que dans le cœur d'une femme ? Qui ose, avec plus de hardiesse qu'une femme, braver même les tyrans ?

DON ALONSO.

Je ne reviens pas de ma surprise. Toi une femme ! peut-être dona Elvire ?

ELVIRE.

Tu parais attacher quelque idée à ce nom ? C'est le mien.

DON ALONSO.

Une telle visite à cette heure!

ELVIRE.

Qui veut secourir les opprimés ne compte pas les heures.

DON ALONSO.

C'est la dernière de ma vie.

ELVIRE.

Je t'assure que non.

DON ALONSO.

Pizarre a juré ma mort.

ELVIRE.

Et moi ta vie.

DON ALONSO.

Je te rends grâce, mais je saurai mourir.

ELVIRE.

Eh quoi! toujours la mort? Es-tu un de ces êtres singuliers qui aiment à se pencher sur le bord du tombeau, pour avoir le plaisir d'en sonder l'abîme?

DON ALONSO.

Je supporte la nécessité.

ELVIRE.

Meurs-tu sans peine?

DON ALONSO.

Je tromperais vous et moi si je répondais oui.

ELVIRE.

Hâte-toi donc de fuir.

DON ALONSO.

Fuir ! Vous plaisantez.

ELVIRE.

J'aurais vraiment bien choisi mon temps.

DON ALONSO.

Mes chaînes.... mes gardes....

ELVIRE.

Briser des fers et séduire des gardes, ce n'est qu'un jeu pour l'amour.

DON ALONSO.

Pour l'amour !

ELVIRE.

Donne-lui le nom que tu voudras : je ne prends jamais la peine d'exprimer méthodiquement mes sentimens. Je t'ai vu enchaîné devant Pizarre, et je t'ai entendu parler comme un Romain. Dans ce moment tes fers glissaient de tes mains et enchaînaient mon cœur. J'ai éprouvé le besoin de te sauver. La résolution et l'action ne sont jamais chez moi séparées par un long intervalle. J'ai senti.... et j'ai agi.

DON ALONSO.

Vous, me sauver !

ELVIRE.

Oui, moi ; et tu me sauveras à ton tour. Tu m'arracheras au tourbillon qui noie dans une lie sanglante chaque effort vers la gloire. Quittons des voies où la cupidité foule aux pieds chaque laurier. Je ne suis pas une femme ordinaire ; je ne veux pas aimer pour avoir à faire à mes enfans, en

filant une quenouille , des contes de vieille ; il ne doit sortir de ma bouche que le récit des exploits de mon amant. Enfants , voyez-vous cette colonne de marbre ? elle fut érigée à votre père. Entendez-vous ces transports d'admiration ? ils retentissent pour votre père. Tendez vos petites mains à l'ennemi réconcilié : votre père l'a vaincu par sa valeur et par sa magnanimité. Heureuse la femme qui peut tenir un pareil langage , et qui est en droit de se vanter que son amour ne fut pas une faiblesse ordinaire ! Jeune homme , me trouves-tu ainsi à ton gré ? veux-tu me faire oublier ainsi le malheur d'être née femme ? Consens.

DON ALONSO.

Si je vous comprends bien , belle dame , vous comptez sur une reconnaissance , qui n'est pas au pouvoir d'Alonso. Je suis marié.

ELVIRE.

Avec une idolâtre.

DON ALONSO.

N'importe : elle est mon épouse , et l'amour sanctifie dans tous les pays les nœuds de l'hyménée.

ELVIRE.

Répond-elle avec la même fidélité à ta tendresse ?

DON ALONSO.

Seulement avec la même ! Dona Elvire connaît son sexe , et sait bien qu'on ne l'égale ni dans l'amour ni dans la haine.

ELVIRE.

Et cependant tu veux qu'elle devienne veuve ?

DON ALONSO.

Son sort et le mien sont dans la main de Dieu.

ELVIRE.

C'est ce que disent tous ceux qui ne savent pas s'aider. As-tu des enfans ?

DON ALONSO.

J'ai un gage de l'amour le plus pur.

ELVIRE.

Et tu veux en faire un orphelin ?

DON ALONSO.

O mon Fernand !

ELVIRE.

Convient-il au héros de se plaindre quand il pourrait user de son courage ?—Écoute-moi : si tu es si cher à ton épouse, si elle veut racheter ta vie à tout prix, elle sacrifiera volontairement ses droits, et te cédera à ta libératrice.

DON ALONSO.

Elle en serait capable.

ELVIRE.

Eh bien !

DON ALONSO.

Jamais. Un prompt trépas va me délivrer de mes chaînes, une mort lente pourrait seule mettre un terme à sa douleur. Elle retiendrait ses pleurs en me voyant dans vos bras, et moi j'y pousserais tout haut des anglots. Les amans savent tout sacrifier hormis leur tendresse ; ils se passent de tout, excepté de l'amour.

Je suis tout pour mon épouse ; elle est pour moi plus que la vie. Nous vîmes dans ces climats pour chercher des trésors ; j'ai trouvé le plus précieux de tous, une digne femme ; et j'y renoncerais pour racheter une chose misérable qui sans elle n'est d'aucun prix ! — O Cora ! c'est dans tes bras que j'ai appris à connaître le vrai bonheur ; je ne puis passer de tes bras qu'au tombeau. — Allez, allez, madame ; s'il n'est point d'autre moyen de me sauver, gardez votre bienveillance ; je vous remercie.

ELVIRE.

Ton refus me plaît. Laisse-moi l'orgueilleuse présomption de croire que j'aurais mérité ton amour, si ton cœur était libre encore. Il me semble cependant que je suis jalouse de ton heureuse femme. Loin de moi ce vil sentiment ! Elvire veut l'étouffer promptement par une action désintéressée. Jeune homme, prends ce poignard, et suis-moi : je te conduirai dans la tente où repose Pizarro ; tu perceras son barbare cœur ; l'effroi se répandra dans tout le camp ⁽⁵⁾, et, dans la première confusion, au premier cri d'alarme, quand la foule accourra en désordre, nous fuirons chez les tiens. Là je veux sentir couler sur mes joues les larmes de joie de ton épouse ; là j'entendrai les bégaiemens de ton fils, et j'oublierai tous mes projets insensés. Allons, suis-moi.

DON ALONSO.

Moi, massacrer un homme endormi !

ELVIRE.

Le plus cruel de tes ennemis !

DON ALONSO.

J'épargnerais le démon s'il dormait.

ELVIRE.

Je hais Pizarre parce qu'il m'a trahie, et je le méprise parce qu'il a foulé aux pieds son ennemi vaincu. On ne doit être généreux que pour les cœurs magnanimes. Juge le méchant comme il juge les autres. Délivre la terre d'un barbare que l'ancien monde a vomi pour dévaster le nouveau. Des cris de reconnaissance et de joie de la part de ta seconde patrie, et un glorieux repos dans son sein, seront ta récompense. Allons, décide-toi.

DON ALONSO.

Je suis décidé.

ELVIRE.

Suis-moi donc.

DON ALONSO.

Non. Cherchez un autre instrument de votre vengeance. Il fut un temps où Pizarre m'aimait, où il partageait avec moi tous les glorieux dangers des combats et tous les mets délicats de sa table. Cent fois j'ai paisiblement dormi à ses côtés, et c'est un tel homme que je frapperais pendant son sommeil!

ELVIRE.

N'a-t-il pas rompu tous les liens qui vous unissaient?

DON ALONSO.

Tous, excepté celui de ses bienfaits.

ELVIRE.

Insensé! je te laisse; la solitude réveillera ta

raison assoupie , l'effroi de la mort dissipera ton ivresse. Apprends qu'on a offert une forte somme pour ta rançon : Pizarre l'a refusée. Il ne te reste aucune autre voie de salut.

DON ALONSO.

En ce cas , je saurai mourir.

ELVIRE.

Vois à l'orient les premiers rayons de l'aurore : ils annoncent ton prochain trépas. Les minutes s'écoulent ; il ne t'en reste qu'un petit nombre , et l'occasion ne retourne point sur ses pas. Je te laisse y penser. Je reviens dans un quart d'heure pour connaître ta dernière résolution.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ALONSO seul.

Épargne-toi ce soin ; il serait inutile. La mort est un remède amer, mais la trahison est un poison doux. — Que Dieu protège ma femme ! Dieu et Rolla. — Puisse-t-elle trouver un refuge dans les montagnes où résident la paix et l'innocence ! Puisse mon fils ne jamais apprendre de quel sang il est né ! — Toi , Jéhova , ou Soleil !... qu'importe comme que je te nomme ? conserve aux miens la santé et des mœurs pures ; tout le reste n'est qu'illusoire et frivole. (*Levant les yeux au ciel.*) La première lueur du matin éclaire la cime des monts ; une heure à peine me reste : je veux essayer de frauder les droits

de la mort ; je vais dormir. (*Il se couche.*) Toi, ma bonne conscience , procure un doux sommeil à ton ami. — Mes forces sont épuisées.... la lassitude apesantit mes paupières.... Viens , sommeil bienfaisant ! prépare-moi à la connaissance de ton frère ⁽⁶⁾.

(*Il s'endort.*)

SCÈNE V.

ALONSO , ROLLA , UN SOLDAT.

LE SOLDAT, en sentinelle à l'entrée de la tente.

Qui vive ? — Réponds : qui vive ?

ROLLA, en dehors.

Un prêtre.

LE SOLDAT.

Que demandez-vous , révérend père ?

ROLLA, en habit de moine.

Ami , dis-moi où l'on garde le prisonnier espagnol
Alonso ?

LE SOLDAT.

Ici, dans cette tente.

ROLLA.

Ici ? — Laisse - moi entrer.

LE SOLDAT.

En arrière. Je ne puis pas.

ROLLA.

Il est mon ami.

Théâtre de Kotzbue.

LE SOLDAT.

Quand il serait votre frère.

ROLLA.

Quel est le sort qu'on lui destine ?

LE SOLDAT.

Il doit périr au lever du soleil.

ROLLA.

Je viens donc fort à propos.

LE SOLDAT.

Pour être témoin de sa mort.

ROLLA.

Il faut que je lui parle.

LE SOLDAT.

Retirez-vous.

ROLLA.

Est-il seul ?

LE SOLDAT.

Oui.

ROLLA.

Je t'en prie , laisse - moi le voir.

LE SOLDAT.

En vain. La défense est sévère.

ROLLA , présentant au soldat le soleil que le roi lui a donné.

Vois ces beaux diamans.

LE SOLDAT.

Qu'en voulez-vous faire ?

ROLLA.

Ils sont à toi , si tu me laisses entrer.

LE SOLDAT.

Prétendez-vous me corrompre ? Je suis un vieux Castillan.

ROLLA.

Prends-les, et fais-en une bonne œuvre.

LE SOLDAT.

Retirez-vous : je connais mon devoir.

ROLLA.

Es-tu marié ?

LE SOLDAT.

Oui.

ROLLA.

As-tu des enfans ?

LE SOLDAT.

Quatre garçons.

ROLLA.

Où les as-tu laissés ?

LE SOLDAT, adouci.

Dans mon pays.

ROLLA.

Aimes-tu ta femme et tes enfans ?

LE SOLDAT, ému.

O ciel ! si je les aime !

ROLLA.

Si tu allais mourir dans ces contrées étrangères !

LE SOLDAT.

Mes camarades porteraient à ma famille mon dernier adieu et ma dernière bénédiction.

ROLLA.

Et s'il y avait quelqu'un d'assez cruel pour leur défendre l'accès de ta maison ?

LE SOLDAT.

Que voulez-vous dire ?

ROLLA.

Alonso a aussi une femme et un enfant ; sa malheureuse épouse m'envoie ici vers lui pour chercher sa dernière bénédiction et son dernier adieu.

LE SOLDAT.

Entrez.

ROLLA, en s'approchant.

O ! sainte nature ! tu ne te démens jamais. — Alonso , où es-tu ? — Le voilà , il dort. (*Il le secoue.*) Alonso , éveille-toi.

DON ALONSO, se réveillant.

Venez-vous déjà me chercher ? (*il se lève*) je suis prêt.

ROLLA.

Réveille-toi.

DON ALONSO.

Quelle voix !

ROLLA.

Je suis Rolla.

DON ALONSO, l'embrassant.

Rolla ! suis-je bien éveillé ? — Comment es-tu parvenu ici ?

ROLLA.

Ce n'est pas le moment des questions et des réponses. (*Il quitte le froc.*) J'ai pris ce vêtement

trompeur sur le cadavre d'un prêtre mort aujourd'hui dans le combat ; prends-le et fuis.

DON ALONSO.

Et toi ?

ROLLA.

Je resterai à ta place.

DON ALONSO.

Jamais.

ROLLA.

Je t'en supplie ; point de discours : couvre-t'en et fuis.

DON ALONSO.

Toi mourir pour moi ! plutôt mille morts !

ROLLA.

Que dis-tu ? je ne mourrai point. C'est Alonso que l'on hait, et non pas moi. Une courte captivité, dont bientôt ta main me délivrera.....

DON ALONSO.

Tu ne connais donc pas l'âme atroce de Pizarre ? Tu lui dérobés sa proie ; sa fureur t'immolerait à sa vengeance.

ROLLA.

Non ; une grosse rançon.....

DON ALONSO.

Sa soif du sang l'emporte sur celle de l'or.

ROLLA.

Et quand cela serait, qu'importe ? je suis seul dans le monde, un être qui ne tient à personne, un arbrisseau dans un désert de sable : qu'on le

438 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
coupe, qui s'en inquiète ? heureux quand deux
hommes de bien se chauffent à son feu ! — Toi,
au contraire, tu es époux et père ; de ta vie dé-
pend le bonheur ou le malheur de la meilleure
des femmes et d'un enfant à la mamelle. Allons,
allons, prends cet habit et fuis.

DON ALONSO.

Veux-tu faire de moi le lâche assassin de mon
ami ? veux-tu me conserver une vie qu'empoison-
neraient des tourmens inexprimables ?

ROLLA.

Ce n'est que dans les bras de Cora que tu dois
penser à moi. Une larme dans la coupe de votre
bonheur, c'est assez. J'ai inutilement vécu dans
le monde : accorde-moi, pour dernière satisfaction,
de ne pas mourir en vain.

DON ALONSO.

Un ami peut-il me tourmenter ainsi ! ah ! que
mon dernier moment est cruel !

ROLLA.

Je ne puis pas même t'apporter un salut de la
part de ta femme : elle ne reconnaît plus personne
autour d'elle ; elle tombe d'une faiblesse dans une
autre.

DON ALONSO.

O ma chère Cora !

ROLLA.

Si tu tardes à l'aller rejoindre, je crains pour
ses jours.

DON ALONSO, effrayé.

Pour ses jours !

ROLLA.

Tu mourras, elle mourra ; ton malheureux enfant restera orphelin.

DON ALONSO.

Rolla sera son père.

ROLLA.

Ah ! oui , Rolla ! penses-tu qu'il survive à Cora ?

DON ALONSO.

Quelle terrible lutte !

ROLLA.

Et que gagnes-tu par ton obstination ? — Tu ne veux pas fuir ? — Eh bien ! ni moi non plus. Je demeure ; aucune puissance ne peut me séparer de toi. Tu auras le plaisir de me voir tomber à tes côtés. Alors Cora restera seule au monde.

DON ALONSO.

Cruel ! tu m'arraches le cœur.

ROLLA.

Si tu persévères, tout est perdu, tout l'est inévitablement. Si tu fuis, au contraire, tout peut encore être sauvé. Mon supplice ne sera pas si prompt. J'amuserai Pizarre par d'importantes révélations ; j'obtiendrai des délais. De ton côté, tu te rends en toute hâte au camp, tu rassembles notre jeunesse, tu fonds ici comme la foudre, et tu ramènes ton ami triomphant. — Allons, Alonso ;

440 LES ESPAGNOLS AU PÉROU,
le jour luit, n'hésite plus ; cours dans les bras de
Cora, rends-lui la vie, et reviens ensuite sauver
la mienne.

DON ALONSO.

Rolla ! qu'exiges-tu de moi ?

ROLLA.

Rolla t'a-t-il jamais demandé rien de contraire
aux lois de l'honneur ? (*Il jette sur lui l'habit
de moine.*) Enveloppe-toi là-dedans ; soutiens tes
chaînes, afin qu'elles ne fassent point de bruit ;
cache soigneusement ton visage..... Fort bien.....
Adieu.... que le ciel te protège ! (*Attendri.*) Salue
Cora..... et dis-lui.... qu'elle a manqué pour moi
de justice.

DON ALONSO, l'embrassant.

Ami !..... comment t'exprimer ?....

ROLLA.

N'ai-je pas senti tes larmes couler sur ma joue ?
va, j'ai ma récompense.

DON ALONSO.

Dans quelques heures je suis de retour, ou pour
te délivrer, ou pour mourir avec toi.

(*Il sort rapidement.*)

SCÈNE VI.

ROLLA, seul, le suivant des yeux.

Il est parti. — Pour la première fois j'ai trompé
un mortel ; le Dieu de vérité me le pardonnera.
— Il se flatte de l'espérance de me revoir... oui,

là-haut , peut-être..... là-haut , où Cora pourra m'aimer. — Égoïste ! avoue-le : tu meurs afin que , lorsque Cora remontera dans le sein de notre père , sa première question soit : Où est Rolla ? — On vient.

SCÈNE VII.

ROLLA , ELVIRE.

ELVIRE.

Eh bien ! Alonso , as-tu réfléchi ? (*Apercevant Rolla.*) Que vois-je ? vous ici ! où est Alonso ?

ROLLA.

A laquelle de vos questions dois-je d'abord répondre ?

ELVIRE.

Où est Alonso ?

ROLLA.

Parti.

ELVIRE.

Il a fui !

ROLLA.

Oui.

ELVIRE.

Ah ! il faut le poursuivre.

(Elle veut sortir.)

ROLLA , lui fermant le chemin.

Arrête ; je ne le souffrirai pas.

ELVIRE.

Téméraire ! j'appelle la garde.

ROLLA.

Comme il te plaira , pourvu qu'Alonso gagne du temps.

ELVIRE , voulant encore sortir.

Si tu me retiens...

ROLLA.

Tu ne sortiras pas.

(Il la saisit dans ses bras.)

ELVIRE , tirant un poignard

Je te tue.

ROLLA.

Frappe ; mais je te retiendrai même en mourant.

ELVIRE.

Vraiment ! tu penses ainsi !... tu es donc digne que j'apprenne à te mieux connaître. Laisse-moi libre ; je resterai.

ROLLA , lui rendant la liberté.

C'est fait ; il est assez éloigné.

ELVIRE.

Alonso s'est-il échappé par ton secours ?

ROLLA.

Oui.

ELVIRE.

Et tu oses l'avouer !

ROLLA.

Pourquoi pas ?

ELVIRE.

Veux-tu mourir à sa place ?

ROLLA.

Je le veux.

ELVIRE.

Tu es un ami bien rare.

ROLLA.

Je n'ai point agi par amitié.

ELVIRE.

Pourquoi donc?

ROLLA.

Que t'importe?

ELVIRE.

Je remarque que tu es chiche de paroles.

ROLLA.

C'est ma manière.

ELVIRE.

Qui es-tu?

ROLLA.

Mon nom est Rolla.

ELVIRE.

Le général des Péruviens ?

ROLLA.

Lui-même.

ELVIRE.

Est-il possible? toi, en notre pouvoir!

ROLLA.

Entièrement.

ELVIRE.

On t'a peut-être offensé : Est-ce la vengeance qui t'amène parmi nous?

ROLLA.

Que veux-tu dire?

ELVIRE.

Ton roi n'a peut-être pas récompensé tes services?

ROLLA.

Il les a surpayés.

ELVIRE.

Et cependant tu es ici!... Ni par vengeance , ni par amitié!... et cependant tu es ici !

ROLLA.

Et je suis ici.

ELVIRE.

Je ne connais qu'une autre passion capable d'une action si audacieuse.

ROLLA.

Nomme-la.

ELVIRE.

L'amour.

ROLLA.

Tu as deviné.

ELVIRE.

Tu aimes ? qui?

ROLLA.

Qu'as-tu besoin de le savoir ?

ELVIRE.

Et tu espères par cette démarche....

ROLLA.

Je n'ai aucun espoir.

ELVIRE.

Maintenant je te comprends : ton amante n'est plus ; le désespoir, le dégoût de la vie , t'ont poussé dans ces lieux.

ROLLA.

Comme bon te semblera.

ELVIRE.

Je te plains.

ROLLA.

Je te remercie.

ELVIRE.

Ta perte était-elle irréparable ?

ROLLA.

Irréparable.

ELVIRE.

Si jeune, veux-tu renoncer au monde, et à l'éclat de ta renommée ?

ROLLA.

La renommée n'est un don que de la postérité.

ELVIRE.

Mais tu aurais pu rendre encore de grands services à ta patrie.

ROLLA.

Je le ferai si vous ne me tuez pas.

ELVIRE.

Et comment ?

ROLLA.

En combattant contre vous.

ELVIRE.

Et tu me le dis en face ?

ROLLA.

Il est fâcheux que tu ne sois pas Pizarre.

ELVIRE.

Pourquoi ?

ROLLA.

Parce que je le lui aurais dit à lui-même.

ELVIRE.

Ah ! tu es un homme comme je les aime.

ROLLA.

Imite-moi donc, si tu le peux.

ELVIRE.

Moi, t'imiter ! je ne suis qu'une faible femme.

ROLLA.

Toi ! une femme !

ELVIRE.

Tu t'étonnes !

ROLLA.

Oh ! non.

ELVIRE.

C'est fort bien. Un héros ne doit jamais s'étonner de rien.

ROLLA.

Au moins de la part d'une femme.

ELVIRE.

Pas même qu'elle fût capable d'une action hardie ?

ROLLA.

Pas même de cela.

ELVIRE.

Tu fais bien de l'honneur à notre sexe.

ROLLA.

Vous valez plus et moins que nous.

ELVIRE.

Si je rendais le repos à ta patrie et à toi, me mettrais-tu au rang des meilleures ?

ROLLA.

Peut-être.

ELVIRE.

Seulement peut-être ?

ROLLA.

Suffit-il donc de savoir comment tu agis ; et puis-je deviner ce qui te fait agir ?

ELVIRE.

Homme fier ! comment obtient-on ton amitié ?

ROLLA.

Par l'amitié.

ELVIRE.

Eh bien ! je veux la rechercher. Le jour luit à peine ; il est encore temps : prends ce poignard et suis-moi.

ROLLA.

Où ?

ELVIRE.

Je te conduis à la couche de Pizarre, tu lui plonges ce poignard dans le cœur, nous fuyons ; ta patrie est délivrée, tu es libre toi-même.

ROLLA.

Que t'a fait Pizarre ?

ELVIRE.

Sa gloire était le mobile de mon amour ; un même coup a détruit l'un et l'autre.

ROLLA.

Tu l'aimais autrefois ?

ELVIRE.

Je croyais l'aimer quand je l'entendais admirer.

ROLLA, froidement.

Et tu veux que je l'égorge pendant son sommeil ?

ELVIRE.

Ne voulait-il pas massacrer Alonso dans les fers ? nous le payons de la même monnaie. Ceux qui dorment et ceux qui portent des chaînes sont également sans défense.

ROLLA.

Donne-moi donc ce poignard.

ELVIRE.

Le voilà.

ROLLA.

Marche devant.

ELVIRE.

Il faut d'abord te défaire de la sentinelle qui garde la tente.

ROLLA.

C'est-il nécessaire ?

ELVIRE.

Il donnerait l'alarme.

ROLLA.

Reprends donc le poignard.

ELVIRE.

Pourquoi ?

ROLLA.

Ce soldat est un homme.

ELVIRE.

Eh bien !

ROLLA.

Un homme, m'entends-tu ? Tous les hommes ne sont pas des hommes.

ELVIRE.

Que veux-tu dire ?

ROLLA.

Ce soldat, que l'or n'a pu corrompre, a cédé à sa sensibilité. Il est mon frère ; je ne lui ferai point de mal.

ELVIRE.

Essayons donc de le tromper. Holà ! sentinelle.

SCÈNE VIII.

Les précédens, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Que voulez-vous ?

ELVIRE.

Où est le prisonnier ?

LE SOLDAT.

Où peut-il être qu'ici ? (*Regardant Rolla.*) Que vois-je ? (*Il regarde autour de lui.*) Grand Dieu ! Alonso s'est évadé.

ELVIRE.

Tu es perdu.

Théâtre de Kotsbue.

LE SOLDAT.

Vous m'avez trompé. On me donnera la mort.
Ah ! ma femme ! ah ! mes enfans !

ROLLA.

Rassure-toi. Pizarre n'a rien perdu au change. Il
ne t'arrivera rien, je t'en donne ma parole.

ELVIRE.

Et moi aussi ; mais il faut qu'à l'instant nous pré-
venions le général de cet événement. Je vais lui
conduire ce personnage. Accompagne-nous.

LE SOLDAT.

Il me fera ôter la vie.

ELVIRE.

Je te réponds de ta grâce.

ROLLA.

Moi de même.

LE SOLDAT.

Ah ! belle dame, pour l'amour de mes pauvres
enfans...

ELVIRE.

Viens seulement, viens ; il ne t'en coûtera pas un
cheveu. — Eh bien, Rolla ! es-tu résolu ?

ROLLA.

Je te suis.

ELVIRE.

L'ange exterminateur des tyrans marche devant
nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Tente de Pizarre.

PIZARRE seul, s'agitant, endormi sur un lit de repos, et prononçant des mots entrecoupés.

Du sang!.... du sang!.... point de grâce.... Vengeance!... vengeance!... Frappez... C'est cela... Le tronc couché sur la terre... Ha, ha, ha! — Les cheveux blonds... rougis de sang.

SCÈNE X.

PIZARRE, ELVIRE et ROLLA. Ils entrent avec précaution et sans bruit.

ELVIRE.

Le voilà qui dort. Hâte-toi.

ROLLA.

Retire-toi ; laisse-moi seul avec lui.

ELVIRE.

Pourquoi?

ROLLA.

Je ne tue point en présence d'une femme.

ELVIRE.

Mais...

ROLLA.

Va, où je le réveille.

ELVIRE.

Appelle-moi donc aussitôt que le coup sera porté.

ROLLA.

Attends-moi dehors.

ELVIRE.

Mais sois prompt, avant qu'il s'éveille.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

PIZARRE dormant, ROLLA.

ROLLA, le considérant.

Voilà donc le destructeur de notre repos, le brigand qu'un dieu en courroux nous a envoyé pour fléau ! Il dort. Un tel homme peut donc aussi dormir !

PIZARRE, rêvant.

Laissez-moi !.. laissez-moi !.. Spectres, éloignez-vous. Oh ! oh !

ROLLA.

Je me trompais... il ne saurait dormir. Méchants ! venez voir ce spectacle ! c'est ainsi que dorment les coupables.

PIZARRE, se levant avec effroi.

Qui est là ? Gardes !

ROLLA, tirant un poignard.

Point de bruit, ou c'est fait de toi.

PIZARRE.

O trahison !

ROLLA.

Parle bas ; je te l'ordonne.

PIZARRE.

Qui es-tu ?

ROLLA.

Un Péruvien, comme tu peux le voir : mon nom est Rolla. Ta vie est en ma puissance. Tu appellerais en vain du secours ; ce bras serait plus prompt que ta garde.

PIZARRE.

Que demandes-tu ?

ROLLA.

Je ne veux pas ta mort. J'aurais pu te la donner durant ton sommeil ; je ne l'ai pas fait : tu dois te rassurer.

PIZARRE.

Parle donc.

SCÈNE XII.

Les précédens, ELVIRE.

ELVIRE, entrant vivement.

Eh bien ! Ah ! que vois-je ? (*A Rolla.*) Traître !

ROLLA.

Rolla n'assassine point.

PIZARRE.

Qui donc ? (*Regardant fixement Elvire.*) Toi ? toi ? âme vile !

ELVIRE.

Si j'étais telle, je n'aurais pas projeté ta mort. Je n'ai été guidée ni par la vengeance, ni par l'ambition. La seule humanité conduisait mon poignard; il était destiné à un usurpateur, à l'oppressé d'un peuple innocent. C'est pour rendre au Pérou la paix que tu lui as ravie, que j'ai résolu ta mort.

ROLLA.

Si l'action avait été aussi généreuse que le motif, je t'aurais admirée.

ELVIRE.

Elle l'est plus qu'aucune de celle que j'ai pu faire. Pourquoi ne l'ai-je pas exécutée moi-même? pourquoi te l'ai-je confiée? Apprends, ami inconsideré des hommes, qu'il y avait plus de pitié à l'immoler qu'à l'épargner.

PIZARRE.

Tais-toi, furie! tu l'éprouveras, cette pitié. Gardes! (*Les gardes entrent.*) Saisissez cette femme. Elle voulait égorger votre chef; jetez-la dans le plus sombre des cachots.... et inventez de nouveaux supplices.

ELVIRE.

Tu es toujours Pizarre et je suis toujours Elvire. La mort sera la bienvenue, puisque le coup a manqué, mais tu m'entendras auparavant. (*Avec rage.*) Oui, je voulais, par pitié, te faire sortir de ce monde sans tourmens; mais tu es destiné à perdre la vie dans toutes les horreurs des remords. Égorge-moi aussi, meurtrier des nations; ne sais-tu pas ce que

tes perfides discours m'ont coûté d'innocence et de bonheur? n'entends-tu pas les dernières paroles de ma mère, maudissant le séducteur de sa fille? n'entends-tu pas le dernier soupir de mon frère, qui, voulant venger l'honneur de sa sœur, tomba sous tes coups? — Viens, barbare! tu me suivras tôt ou tard dans la nuit du tombeau; le concert pour ta réception est tout prêt : la malédiction de ma mère, le râlement de mon frère, et le cri de vengeance de peuples sans nombre.

PIZARRE, cachant son émotion.

Accomplissez mes ordres.

ELVIRE.

Toi, Rolla, tu m'as trompée; je te pardonne. Que ton mépris ne me suive pas dans la tombe! J'étais autrefois une fille douce, pieuse et sans reproche. Si tu savais comment cet hypocrite séduisit mon innocence, comment il sapa mes principes de vertu, comment il me conduisit par degrés dans le gouffre du crime, ah! sans doute tu me plaindrais.

ROLLA.

Je te plains.

ELVIRE.

Tu verses une goutte adoucissante sur le brasier de ma conscience. Adieu. — Et.... toi que j'avais condamné, mais qui vis encore, poursuis, accumule les forfaits; nous nous reverrons. Ah! nous nous reverrons! les tourmens que tu me réserves, je les brave. Ma pensée favorite m'occupe seule. La fortune n'a pas permis que j'eusse une vie honorable : puisse du moins l'être ma mort ⁽⁷⁾!

SCÈNE XIII.

PIZARRE, ROLLA.

ROLLA.

Je ne voudrais pas être à ta place.

PIZARRE.

Explique-moi maintenant le double miracle qui te fait trouver ici et qui t'y fait trouver pour être mon sauveur.

ROLLA.

Je suis venu pour délivrer mon ami Alonso.

PIZARRE.

Tu es donc venu vainement. Je te dois une grande reconnaissance; demande tout ce que je possède, mais non la vie de cet homme.

ROLLA.

Il est en sûreté.

PIZARRE.

Qui ?

ROLLA.

Ton prisonnier.

PIZARRE.

Il s'est enfui ?

ROLLA.

Oui.

PIZARRE.

Par l'enfer et le démon ! comment c'est-il possible ?

ROLLA.

Comment ? et pourquoi pas ? vous nous prenez

pour des barbares; sache à présent que nous connaissons l'amitié.

PIZARRE.

Quoi! tu as risqué....

ROLLA.

Ma personne : une robe de moine m'a caché; j'ai pénétré dans sa tente; je lui ai donné le vêtement; il s'est évadé et je suis resté.

PIZARRE.

Ah! tu m'as ravi ma proie la plus précieuse.

ROLLA.

Il est chef des guerriers; je le suis comme lui : immole-moi à sa place.

PIZARRE.

Homme étonnant! tu forces mon admiration.

ROLLA.

J'ai vraiment honte qu'elle soit due aussi à une femme. Elvire s'était rendue auprès de lui dans le même dessein.

PIZARRE.

Serait-il vrai? — L'indigne! — A ce que je vois, je dois te rendre grâce d'être arrivé à temps pour sauver Alonso. Si elle l'avait trouvé et choisi pour son instrument, mon assassinat serait maintenant consommé.

ROLLA.

Non, assurément. Alonso eût fait comme moi.

PIZARRE.

Tu le crois? j'en doute; et je t'ai une grande obligation. Parle : comment puis-je te récompenser?

ROLLA.

Peux-tu le demander ?

PIZARRE.

Tu es libre.

ROLLA.

Sans doute.

PIZARRE.

Reconnais que tes ennemis t'égalent en générosité.

ROLLA.

Tu fais ton devoir.

PIZARRE.

Va ; et si nous nous rencontrons de nouveau les armes à la main....

ROLLA.

Alors nous nous combattons comme de braves gens.

PIZARRE.

Je t'épargnerai toujours.

ROLLA.

N'en fais rien ; car maintenant que je te connais, tu seras le premier que je chercherai sur le champ de bataille. En attendant, adieu ; que le ciel te rende meilleur ! (*Il va, et revient.*) Encore un mot : la sentinelle de la tente d'Alonso a fait son devoir ; elle est innocente de l'évasion de mon ami. Pardonne-lui.

PIZARRE.

Tu demandes beaucoup.

ROLLA.

Si ma demande est vaine, je resté ici, et je réclame le châtiment que ce malheureux doit souffrir.

PIZARRE.

Quoi ! tu voudrais exposer ta vie pour un soldat obscur ?

ROLLA.

C'est un homme que j'ai entraîné dans le malheur.

PIZARRE.

Va en paix ; je lui pardonne.

ROLLA.

Donne-m'en ta main pour gage.

PIZARRE, lui tendant la main.

Soyons amis.

ROLLA.

Vis paisiblement au milieu de nous. Sers ton Dieu, nous servirons le nôtre ; sois l'ami de la vertu, et tu seras le mien.

PIZARRE.

Si le trône de Quito, but essentiel de mes travaux, m'est cédé....

ROLLA.

Brisons là : Adieu.

(Il sort.)

PIZARRE, après une pause.

Et je le laisse aller tranquillement ! Il est dangereux d'écouter un enchanteur ; on se laisse involontairement bercer. Mais il a ma parole. Ma parole ! dois-je demander à un prêtre si l'on doit la tenir à un idolâtre ? Mais celui-ci est un héros ; et les héros ont tous la même croyance.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

Lieu voisin du camp des Péruviens.

ATALIBA, se reposant sous un arbre.

Comme tout autour de moi est silencieux et désert ! N'en est-il pas après une victoire, comme après la fièvre ? on se réjouit de ce que le danger est passé, et à peine a-t-on la force de se réjouir : le sourire est noyé de larmes, et la joie cache les soupirs. Vraiment, la victoire est une marchandise précieuse ! l'histoire ne suppose que les morts, et devrait compter les malheureux. La flèche lancée semble n'atteindre qu'un cœur, et souvent elle en perce cent. Ah ! je donnerais tous mes triomphes pour une joyeuse fête de la moisson.

SCÈNE XV.

ATALIBA, UN COURTISAN.

LE COURTISAN.

Le héraut de retour n'apporte rien de consolant.

ATALIBA.

Alonso n'est plus ?

LE COURTISAN.

Il vit ; mais les Espagnols ont refusé sa rançon. Vos trésors, on dit les plus insolens, nous appar-

tiennent. Dans peu de jours nous serons vos maîtres : le droit réside dans notre force.

ATALIBA.

Quoi ! ils ne sont pas encore soumis ! Il renaît donc sans cesse ce serpent qui siffle autour de ma couronne ! Où est l'épouse d'Alonso ?

LE COURTISAN.

Elle s'est en allée avec son fils ; on ne sait où. L'armée est profondément consternée, à cause de la disparition de Rolla.

ATALIBA.

De Rolla ! impossible. Lui, m'abandonner, quand je suis assiégé de périls et de chagrins ! Dieu ! n'y a-t-il donc personne qui trouvât du plaisir à remplacer un roi ? Je ferais volontiers un échange avec le moindre de mes sujets.

SCÈNE XVI.

Les précédens ; ALONSO, en habit de religieux.

DON ALONSO.

O mon roi ! je puis donc te revoir !

ATALIBA.

Alonso, est-ce toi ?

DON ALONSO.

Où est ma femme ?

ATALIBA.

Heureuse apparition !

DON ALONSO.

Où est ma femme?

ATALIBA.

Comment t'es-tu sauvé?

DON ALONSO.

J'ai été délivré par une espèce de miracle.

ATALIBA.

Parle.

DON ALONSO.

Quel autre que Rolla pouvait faire à l'amitié un tel sacrifice ? quel autre que lui pouvait se cacher sous cet habit, pénétrer jusque dans ma prison ? C'est lui qui a brisé mes fers, pour s'en charger lui-même.

ATALIBA.

Rolla au pouvoir de l'ennemi ! ah ! tu me fais une nouvelle plaie.

DON ALONSO, quittant le froc.

Donne-moi une épée, et cinq cents hommes déterminés, et je cours le délivrer.

ATALIBA.

Dois-je hasarder en toi mon dernier appui?

DON ALONSO.

L'ennemi est découragé ; son camp est faiblement fortifié d'un côté ; Pizarre s'est fait détester par ses cruautés ; les soldats murmurent ; ne lui laissons pas le temps de se reconnaître. Encore une victoire,

et nous les rejetons dans la mer, dont les flots en-
seveliront nos dangers et leur rapacité.

ATALIBA.

Viens; je veux-moi-même examiner leur camp;
je veux voir où et comment une attaque est possible.

DON ALONSO.

Ne t'expose pas au danger. Tu es roi....

ATALIBA

Où le péril menace les enfans, là doit être le père
en personne.

DON ALONSO.

Laisse-moi seulement auparavant embrasser mon
épouse?

ATALIBA, troublé.

Ta femme?

DON ALONSO.

Cora ne peut qu'avoir beaucoup souffert.

ATALIBA.

C'est de quoi je suis témoin.

DON ALONSO.

Un seul instant et je reviens auprès de toi.

ATALIBA.

Où veux-tu la chercher?

DON ALONSO, alarmé.

N'est-elle pas ici?

ATALIBA.

Son inquiétude l'a entraînée.

DON ALONSO.

Où ?

ATALIBA.

Je l'ignore. Peut-être dans la montagne, auprès de son père.

DON ALONSO.

Ciel ! quel frisson dans tous mes membres !

LE COURTISAN.

On l'a vue sur le champ de bataille ; elle t'appelait jusque dans les ténèbres de la nuit.

DON ALONSO.

Et ensuite....

LE COURTISAN.

Elle s'est perdue dans la forêt.

DON ALONSO.

Dans la forêt qui fourmille d'ennemis ! Cora ! Cora !

ATALIBA.

Alonso ! où cours-tu ?

DON ALONSO.

Là où me pousseront mes angoisses, mon désespoir. — Inca, tu es en sûreté ; l'ennemi vaincu n'osera rien entreprendre. Toi, protecteur de tous les droits, respecte le droit de la nature ; ma femme, mon fils, j'ai tout perdu. Dispense le guerrier de son devoir, pour que l'époux cherche son épouse égarée.

ATALIBA.

Je ressens ta douleur. Vas, mais n'oublie pas notre Rolla.

DON ALONSO.

Cora ! Rolla ! quel bon ange conduira mes pas incertains ?

(Il sort.)

ATALIBA , au courtisan.

Prête-moi un moment ton épée. (*Le courtisan la lui remet. Ataliba essaie de l'agiter, mais il est bientôt obligé d'abaisser son bras.*) Je ne puis pas encore m'en servir. — Malheureux roi ! — Qu'importent la force de la tête et le courage du cœur , lorsque les membres sont débiles ?

(Il s'éloigne.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Épaisse forêt; dans le fond une cabane de feuillage. — Orage.

CORA, portant son fils dans ses bras, hors d'haleine et échevelée.

JE succombe.... la nature est plus faible que l'amour.... mon cœur voudrait poursuivre.... mais je ne puis faire un pas.... tu sommeilles, mon fils; ah! ton père dort.... tu te réveilleras; mon Alonso, jamais... Pourquoi suis-je mère... pourquoi cet enfant m'enchaîne-t-il à la vie?... je suis si malheureuse, que je ne puis pas même mourir. — Où suis-je?.... où m'entraîne mon anxiété? — Les éclairs jettent quelque clarté dans les ténèbres de la forêt; mais je ne vois point de vestiges humains. Le tonnerre retentit dans les montagnes; il surmonte ma faible voix. — Je ne saurais aller plus loin.... mes genoux refusent de me porter.... (*Elle tombe au pied d'un arbre.*) Aimable enfant! tu souris, exempt de peines. Brillez, éclairs; tonnerre, gronde : l'innocence sommeille dans les bras maternels. — Je veux te préparer ici un lit de mousse et de feuillages; je te couvrirai de mon voile, et mourrai ensuite à tes côtés. (*Elle forme*

une couche pour l'enfant qu'elle enveloppe dans son voile.) Repose là, dors, et puisses-tu ne te réveiller jamais, pour chercher en vain ta nourriture sur le sein de ta mère expirée. — Qu'est-ce donc que j'éprouve ? un nuage obscurcit mon esprit.... quel relâchement, quelle faiblesse dans tous mes organes!.. est-ce la mort ?

(Elle appuie sa tête contre un arbre.)

DON ALONSO, derrière le théâtre, et très-éloigné.

Cora !

CORA, effrayée.

Qu'ai-je entendu ?

DON ALONSO, toujours invisible.

Cora !

CORA.

C'est l'écho du tonnerre dans la montagne.

DON ALONSO.

Cora !

CORA.

Écoutons ; les esprits appellent.

DON ALONSO.

Cora !

CORA, se levant.

O mon cœur ! ne m'abuse pas. C'est la voix d'Alonso.

DON ALONSO.

Cora !

CORA, s'éloignant un peu de son fils.

Alonso ! où es-tu ?

DON ALONSO.

Cora !

CORA , faisant quelques pas du côté d'où vient la voix.

C'est sa voix. Alonso !

DON ALONSO.

Cora !

CORA , s'éloignant toujours.

Alonso !... Ah ! mes forces se raniment.

DON ALONSO , d'un peu plus près.

Cora ! où es-tu ?

CORA.

Ici , ici.

(Elle disparaît parmi les arbres. On entend quelque temps encore les voix d'Alonso et de Cora s'appelant réciproquement à une assez grande distance. Ils se rapprochent, et un cri de joie très-éloigné annonce qu'ils se sont rencontrés.)

SCÈNE II.

L'ENFANT, DEUX SOLDATS espagnols, ivres.

PREMIER SOLDAT.

Ami, où me conduis-tu ?

SECOND SOLDAT.

Où il te plaira.

PREMIER SOLDAT.

Sais-tu bien que nous nous sommes égarés ?

SECOND SOLDAT.

Repose-toi sur moi. Si nous laissons le soleil à notre gauche...

PREMIER SOLDAT.

Bon ! le soleil ! est-ce donc que tu le vois ?

SECOND SOLDAT.

Ne comprends-tu pas, imbécile, que nous ne pouvons pas le voir, parce qu'un orage le couvre ?

PREMIER SOLDAT.

Ensorte que si nous laissons l'éclair à gauche...

SECOND SOLDAT.

Précisément. Nous ne sommes pas loin du camp. J'ai entendu les postes appeler Cora.

PREMIER SOLDAT.

Est-ce là le cri de ralliement ?

SECOND SOLDAT.

Suis-moi.

(En se retirant ils heurtent contre l'enfant.)

PREMIER SOLDAT.

Oh ! oh ! qu'est ceci ?

SECOND SOLDAT, soulevant le voile.

Cela ? c'est un enfant.

PREMIER SOLDAT.

Comment se trouve-t-il ici ?

SECOND SOLDAT.

C'est ce qu'il faut savoir.

PREMIER SOLDAT.

Eh ! que nous importe ? plantons-le là ; c'est quelque enfant de païen.

SECOND SOLDAT.

Il dort si paisiblement ! J'en ai un qui est précisément du même âge. Ami, qu'en penses-tu ? j'ai envie de l'emporter.

PREMIER SOLDAT.

Eh bien ! prends-le ; mais ne compte pas sur moi s'il te devient à charge.

SECOND SOLDAT, elevant l'enfant.

Bon ! cette petite machine est légère comme une plume.

PREMIER SOLDAT.

Le ciel s'éclaircit derrière le bois.

SECOND SOLDAT.

Va toujours devant.

(Ils s'éloignent.)

CORA, derrière la scène.

Ici, Alonso ; c'est ici que je l'ai laissé.

SECOND SOLDAT, aussi derrière la scène.

Ne me fais donc pas frapper par les branches au visage.

CORA, plus rapprochée.

Mon cœur me conduit sûrement ; nous allons y être.

PREMIER SOLDAT, dans un plus grand éloignement.

Là-bas, sur la gauche, j'aperçois notre camp.

SCÈNE III.

CORA, DON ALONSO.

CORA.

Voici la place, sous ces arbres.

(Elle court à l'arbre, trouve le voile vide, et tombe anéantie à terre.)

DON ALONSO, s'approchant de Cora.

Cora ! que t'arrive-t-il ?

CORA, se levant.

Il n'y est plus.

DON ALONSO.

Il faut le chercher.

CORA.

Mon fils !

DON ALONSO.

Où reposait-il ?

CORA, montrant la place.

Ici.

DON ALONSO.

Il se sera réveillé et traîné quelques pas plus loin.

CORA, cherchant dans les buissons d'alentour.

Nulle part ; hélas ! nulle part.

DON ALONSO.

Rassure-toi ; nous le retrouverons.

CORA.

Fernand ! Fernand !

DON ALONSO.

Il ne peut être éloigné.

CORA , en cherchant inutilement.

Hélas ! il n'y est plus.

DON ALONSO.

Mais reconnais-tu bien sûrement la place ?

CORA.

N'y ai-je pas retrouvé le voile ? (*Avec désespoir.*)
Ah ! quelque animal féroce l'aura dévoré.

DON ALONSO.

Ne te livre pas aux pensées les plus funestes.

CORA.

Je ne pense rien. Je vois mon fils sanglant...

DON ALONSO.

Pour l'amour de Dieu....

CORA.

Il n'y a point de Dieu.

DON ALONSO.

Cora ! quelle horrible parole !

CORA.

Que lui ai-je fait pour qu'il m'accable d'un tel malheur ?

DON ALONSO.

Cora !... chère épouse ! viens dans mes bras.

CORA , levant les yeux au ciel.

Mon enfant, ou la mort.

DON ALONSO.

Vois cette cabane parmi les arbres.

CORA.

Ah ! c'est là qu'habite le ravisseur de mon fils.

(Elle court vers la cabane.)

DON ALONSO, la suivant.

Cora, prends garde : si des Espagnols étaient là...

CORA.

Et si c'était la retraite des mauvais génies ! holà !
holà !

DON ALONSO.

Laisse-moi te précéder.

CORA.

Holà ! holà !

SCÈNE IV.

Les précédens, LAS CASAS.

LAS CASAS.

Qui heurte ?

CORA.

Rends-moi mon enfant.

LAS CASAS.

Jeune femme , que me demandes-tu ?

DON ALONSO.

Ciel ! que vois-je ? Las Casas !

LAS CASAS.

Alonso ! c'est toi que je revois !

DON ALONSO.

Mon maître !

LAS CASAS.

Mon ami !

CORA.

Où as-tu caché mon fils ?

LAS CASAS.

Que veux-tu dire ?

DON ALONSO.

Ah ! dans quel moment nous nous retrouvons !

CORA.

Bon vieillard ! tu parais animé de sentimens humains : prends pitié d'une malheureuse mère.

LAS CASAS.

Je ne te comprends pas.

CORA , embrassant ses genoux.

Je serai ta servante jusqu'à ma mort ; mon fils sera ton esclave.

LAS CASAS.

Est-elle en démente ?

DON ALONSO.

Elle est mon épouse ; nous avons perdu notre enfant,

LAS CASAS.

Où ?

DON ALONSO.

Elle l'avait laissé endormi sous ces arbres.

LAS CASAS.

Elle l'y a abandonné ?

CORA , avec force.

Tu as raison. Je suis une mère dénaturée ; j'ai abandonné mon fils ; les dieux m'en punissent.

LAS CASAS.

Ah ! que ne puis-je te consoler !

DON ALONSO.

Aide-moi à supporter ce malheur.

CORA , égarée.

Voyez ce serpent diapré , comme il s'entortille autour du corps de mon fils !... Il siffle à présent, le venimeux reptile !.. Il darde maintenant l'aiguillon dans son cœur.

DON ALONSO.

Chère Cora , reprends tes esprits.

CORA.

Là plane le cruel condor dans les airs, il s'élance sur sa proie, et déchire de ses serres le faible poussin.... Plus loin, un tigre farouche épie sa proie... un saut hors des broussailles... et le sang ruissèle. (*Elle se jette à terre.*) Au secours ! au secours !

DON ALONSO , à genoux devant elle.

Ma femme ! mon fils !

LAS CASAS.

Le spectacle des maux me poursuit jusque dans cette solitude.

DON ALONSO.

Console-nous, Las Casas, toi, mon maître, mon bienfaiteur ! ne nous abandonne pas dans ces terribles momens.

SCÈNE V.

Extrémité du camp.

ROLLA, SOLDATS, PIZARRE.

(Des soldats traînent Rolla enchaîné.)

UN SOLDAT.

Par-ici, idolâtre !

ROLLA.

Pizarre m'a rendu la liberté.

UN SOLDAT.

C'est ce que nous ignorons. Aucun païen tombe entre nos mains n'en sort en vie, et encore moins libre. Marche vers la tente du général.

UN AUTRE SOLDAT.

Silence, ami ; le voici.

PIZARRE, entrant.

Que se passe-t-il ? Ai-je bien vu ? Rolla !

ROLLA, ironiquement.

C'est en effet bien étonnant !

PIZARRE.

Et enchaîné ?

ROLLA.

Si fortement, que tu peux être parfaitement tranquille.

PIZARRE.

Qui a eu l'audace de maltraiter le sauveur de ma vie ?

UN SOLDAT.

Cet homme avoue qu'il est un des chefs de son peuple ; il se glissait à travers les avant-postes.

ROLLA, d'indifférence.

Se glissait !

LE SOLDAT.

Nous l'avons arrêté ; et Almagro a commandé de l'enchaîner.

PIZARRE.

Tu vois que je n'y suis pour rien. Qu'on le délie. (*On lui ôte sa chaîne.*) Je suis humilié de voir un guerrier tel que Rolla désarmé. (*Il lui présente son épée.*) Apprends à mieux connaître les Espagnols : ils savent honorer la valeur dans leurs ennemis.

ROLLA, prenant l'épée.

Et les Péruviens savent oublier les outrages. Je te pardonne.

PIZARRE.

Pardonne seulement si je me montre indulgent pour mes gens, puisque cet accident me procure la satisfaction de te revoir encore une fois.

ROLLA.

C'est assez de paroles flatteuses ; laisse-moi partir.

PIZARRE.

Comme il te plaira ; mais permets que je me réjouisse de la douce espérance que cet événement

pourra peut-être nous rapprocher : Rolla et Pizarre ne sont pas faits pour être éternellement ennemis.

ROLLA.

Je te promets mon amitié.... aussitôt que la mer nous séparera.

PIZARRE.

Quoi ! même si nous étions liés par un intérêt commun ? Tantôt tu ne m'as qu'avec impatience entendu parler de mes prétentions au trône de Quito : j'y renonce. Soumettez-vous à la domination espagnole ; adoptez la foi chrétienne , et la paix se rétablit entre vous et nous.

ROLLA.

Quelle magnanimité !

PIZARRE.

De l'amitié de Pizarre dépend la protection d'un puissant monarque ; et ce Pizarre lui-même vous tend le premier la main.

ROLLA.

Rolla n'est point un traître.

PIZARRE.

Tu attires tous les maux à la fois sur ta patrie.

ROLLA.

Je dois à mon pays ma vie, mais non mon honneur.

PIZARRE.

Tu enlèves à un roi faible un rang dont il est indigne.

ROLLA.

Ataliba faible ! Et, quand il serait vrai ! un sou-

verain qui fait le bonheur de son empire est toujours fort de l'amour de ses peuples.

PIZARRE.

Prends conseil de toi-même.

ROLLA.

Ma conscience a dès long-temps prononcé.

PIZARRE.

Songes-y ; l'amitié dédaignée s'exaspère comme l'amour méprisé.

ROLLA.

Ah ! c'est là où depuis long-temps je t'attendais. Pourquoi te tourmenter toi-même ? jette le masque.

PIZARRE, dissimulant sa colère.

Rolla, cesse de me méconnaître.

ROLLA.

Puis-je partir ?

PIZARRE, après quelque hésitation.

Va.

ROLLA.

Rien ne me retiendra-t-il plus ?

PIZARRE.

Non ; si le regret ne te ramène pas.

ROLLA.

Grâces aux dieux ! Rolla n'a point eu encore à se repentir.

SCÈNE VI.

Les précédens , DEUX SOLDATS avec l'enfant.

PREMIER SOLDAT.

Seigneur, nous avons trouvé un enfant.

PIZARRE.

Que m'importe ? Retirez-vous.

SECOND SOLDAT.

Il était près du camp, dans un bocage.

PIZARRE.

Jetez-le dans le premier fossé venu.

ROLLA.

Oh ! Dieu ! c'est le fils d'Alonso !

PIZARRE, étonné.

Est-il possible !

ROLLA, aux soldats.

Remettez-le-moi.



PIZARRE, se plaçant entre les soldats et Rolla.

Doucement ! C'est, dis-tu, l'enfant d'Alonso ? rien de mieux. Sois la bienvenue, petite créature : tu me serviras d'otage pour les folies de ton père.

ROLLA.

Pizarre fait-il la guerre aux petits enfans !

PIZARRE.

Tu ne m'as pas compris. J'ai une ancienne dette à régler avec Alonso : je pourrais plonger un poignard dans le cœur de cet enfant, et elle serait acquit-

tée ;.... mais acquittée seulement,... et Alonso ne me devrait plus rien.

ROLLA.

Tu as raison ; je ne te comprends pas.

PIZARRE.

Figure-toi cette jolie petite tête au bout d'une lance , et le héros Alonso , se précipitant l'épée à la main dans les rangs des ennemis , tel qu'un torrent impétueux que rien ne peut arrêter, que.... la tête d'un enfant. Hé ! il reste pétrifié , laisse tomber son épée , et regarde avec horreur la bannière de sang dont les gouttes coulent encore le long de la lance. Ah ! ah ! ah !

ROLLA.

Et tu prétends être un homme !

PIZARRE.

De retour dans sa maison , auprès de la mère impatiente de le revoir , il en reçoit les plus tendres caresses ; elle veut essuyer de ses cheveux de soie les gouttes de sang dont ses vêtemens sont tachés.... Belle , sois moins empressée : tu crois que c'est du sang ennemi ;.... ah ! ah ! ah ! non ; c'est le sang de ton fils.

ROLLA.

Vois sourire cet enfant , pourrais-tu égorger l'innocence qui te sourit ?

PIZARRE.

Ne tordrais-tu pas le cou à une colombe ?

ROLLA.

Veux-tu une rançon ? je t'enverrai en argent dix fois le poids de cet enfant.

PIZARRE.

Fais-lui en fondre une statue, et place-la sur son tombeau.

ROLLA.

Pizarre, tu me dois la vie; que celle de cet enfant en soit le prix

PIZARRE.

Veux-tu m'humilier par une si médiocre demande?

ROLLA.

✓ Renvoie l'enfant; je reste dans tes fers.

PIZARRE.

Tu es libre.

ROLLA.

Homme! il est impossible que tu sois assez dénaturé pour qu'il ne reste pas caché quelque part, au fond de ton cœur, un sentiment d'humanité. Je me jette à tes pieds; moi, qui ai conservé ta vie, moi ton esclave, si tu me livres cet enfant.

PIZARRE, sans faire attention à Rolla.

L'enfant reste ici.

ROLLA, furieux.

Pizarre, écoute-moi.

PIZARRE.

Reconnaissez-vous vassaux de l'Espagne..... ou cet enfant est mon prisonnier.

ROLLA, se relevant.

Eh bien! (*il arrache l'enfant des mains du soldat, l'embrasse du bras gauche, et tire du droit son*

épée) cet enfant est à moi. Je n'aurai pas reçu cette épée en vain ; et qui osera me suivre trouvera la mort.

PIZARRE.

Le forcené ! le téméraire ! courez après lui , et , s'il se peut , ramenez-le-moi vivant. (*Les soldats sortent.*) Quel démon s'est emparé de cet homme ? pourquoi lui ai-je donné mon épée ? (*Il regarde hors de la scène.*) Comme le furieux presse sa fuite ! — Il s'éloigne toujours davantage. — Il leur échappe. Allez après ; ne le ménagez plus ; qu'il meure ! (*D'autres soldats sortent pour le poursuivre.*) La colline le dérobe à mes yeux..... Ne m'accuse pas de ta mort , forcené ! je t'aurais volontiers conservé pour te payer généreusement ma dette. (*On entend quelques coups de fusil.*) Meurs ; tu méritais un trépas plus glorieux. — Eh bien ?

UN SOLDAT.

Rassurez-vous , seigneur , le païen n'ira pas loin : je l'ai vu tomber ; la balle l'a , ce me semble , atteint au côté droit.

PIZARRE.

J'aurais été bien aise de le ravoir en vie. L'insolent ! me défier avec tant d'arrogance dans mon propre camp !

LE SOLDAT.

Ton ordre de l'épargner a coûté la vie à quatre de mes camarades.

UN AUTRE SOLDAT, entrant.

Il s'est fait jour, et il a heureusement atteint les avant-postes ennemis.

PIZARRE, frappant du pied.

Malédiction !

SECOND SOLDAT.

Mais il n'échappera pas à la mort, il est grièvement blessé.

PIZARRE.

Et cependant il s'est fait jour !

SECOND SOLDAT.

Seigneur, je n'ai jamais vu combattre de la sorte. Nos contes de chevaliers mores ne sont auprès de lui que des bagatelles. Quatre d'entre nous, qui voulaient le saisir en vie, sont tombés sous ses coups. Un coup de feu l'a renversé, mais il s'est relevé au même instant, s'est appuyé contre un arbre, a posé l'enfant à ses pieds et, comme l'ange, a frappé de son épée autour de lui, jusqu'à ce que deux autres des nôtres aient été couchés par terre, et que trois se soient armés de leurs fusils. Alors, aussi rapide qu'une flèche, il a pris son essor avec l'enfant qui poussait des cris, et à la place qu'il avait occupée, la terre était ensanglantée, et l'arbre contre lequel il était adossé et le chemin qu'il a parcouru, tout est couvert de traces de sang. Les sentinelles ont tiré sur lui; mais la colline l'a mis à couvert.

PIZARRE.

Pourquoi ne l'avoir pas poursuivi avec vos chevaux ?

SECOND SOLDAT.

Ils paissaient derrière le camp.

PIZARRE.

Ah! maudit idolâtre! et cependant je ne puis lui refuser mon admiration. Qu'on me donne mille hommes tels que lui, et je conquerrai l'univers.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Place devant le camp des Péruviens.

ATALIBA, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine, et arrivant d'un air pensif.

L'ennemi reste tranquille.... mon armée sommeille.... l'orage s'éloigne,... aucun souffle n'agite le feuillage,... partout un profond silence.... tout est en repos.... excepté ceci. (*Il montre son cœur.*) D'où vient que moi seul je n'en trouve point? Est-ce moi que l'image de ceux qui ont péri devrait poursuivre? est-ce moi que devraient tourmenter les cris des mourans? — N'ai-je pas tiré l'épée seulement pour Dieu et pour la patrie?

SCÈNE VIII.

CORA, ATALIBA, ensuite ALONSO et LAS CASAS.

CORA, entrant l'esprit égaré.

Où me conduisez-vous? — Où est le tombeau de mon fils? — (*Apercevant le roi.*) Ah! toi, fils du soleil, rends-moi mon enfant.

ATALIBA.

Cora, d'où viens-tu?

CORA.

Du fond du tombeau de mon fils.... dans les entrailles de la terre.... là ! il fait froid et humide.... je frissonne.

ATALIBA.

Quelle effrayante expression sur sa figure !

DON ALONSO, entrant avec Las Casas.

Infortunée où te conduit ta douleur ?

CORA.

Silence, Alonso ; nous touchons au but. Voilà le fils des dieux. Le soleil est son père ; il n'a qu'à dire un mot, et le tombeau rendra sa proie. (*Elle embrasse les genoux d'Ataliba.*) O mon roi ! prononce la cette parole toute-puissante ; prends pitié du désespoir d'une mère.

ATALIBA.

Dieux, que veut-elle dire ?

DON ALONSO.

Elle a perdu son fils.

ATALIBA.

Pauvre mère ! je ne puis te secourir. Je ne suis qu'un roi.

CORA.

Tu ne peux pas me secourir ! Et qui donc le pourra ? à qui les dieux ont-ils confié nos vies ? — N'est-ce pas toi qui as conduit les Péruviens au combat ? mon Alonso n'a-t-il pas combattu pour toi ? —

Oses-tu me refuser l'unique récompense de ses exploits ? la vie d'un enfant qui un jour aussi t'aurait donné son sang ?

ATALIBA.

Dieux ! anéantissez-moi ; je subirai mon sort sans me plaindre.

CORA , se relevant.

Tyran ! que mes gémissemens ne touchent pas, le soin de ta grandeur n'a-t-il pas encore coûté assez de sang ? Regarde, à chacun de tes diamans il en pend une goutte. Fallait-il encore arracher les enfans du sein de leurs mères et les jeter aux bêtes féroces ? Eh ! que m'importe le diadème ? qu'importe à une mère le trône de Quito ? Accourez, mères que la victoire a privées de vos fils ; joignez vos imprécations aux miennes ; que nos gémissemens montent au ciel en même temps que les cris de joie de ce barbare ; et si, dans la vie à venir, le tourment d'une seule mère malheureuse le déchire éternellement, il sera assez puni.

(Elle tombe épuisée à terre.)

DON ALONSO , à Ataliba, en relevant Cora.

Pardonne l'égarement d'une mère.

ATALIBA , s'essuyant une larme

Ah ! le trône n'a point de dédommagement pour une telle larme.

CORA , souriant.

Alonso, mon sein me fait mal. Approche mon fils, qu'il suce mon lait. (*Épuisée.*) Tu es cruel, Alonso,.... tu le vois, je meurs.... et tu ne veux pas que la mère se délecte encore une fois du sourire de son enfant ?

DON ALONSO.

Ah ! cette plainte est plus effrayante que sa fureur.
Livre-toi à ton désespoir, malheureuse mère ! tu
n'as plus de fils.

CORA.

Malheureuse mère ! tu n'as plus de fils !

SCÈNE IX.

Les précédens ; UN PÉRUVIEN , ROLLA.

LE PÉRUVIEN.

Voici Rolla.

ATALIBA ET ALONSO.

Rolla !

(Rolla, dangereusement blessé, entre en chancelant, la pâleur de la mort sur le front, tenant dans sa main droite une épée sanglante et l'enfant sur son bras gauche.)

ATALIBA

Dieux ! que vois-je ?

ROLLA, tombant sur ses genoux, près de Cora.

Cora !... Ton fils....

CORA, revenant à elle, reprenant ses forces à la vue de son enfant, et lui tendant les bras.

Mon fils!.... couvert de sang !

ROLLA, lui remettant l'enfant.

C'est mon sang.

CORA, se précipitant dans ses bras.

Mon fils!... Rolla !



ACTE V, SCÈNE IX.

491

ROLLA.

Je t'aimais.... tu as été injuste pour moi... Je n'en puis plus.

(Il tombe.)

DON ALONSO, se précipitant vers lui.

Rolla! tu meurs.

ROLLA.

Pour Cora.

(Il expire.)

CORA, douloureusement.

Oh! qui aime jamais comme lui! — Mon fils, tu es chèrement racheté.

DON ALONSO.

Las Casas! apprends-moi à croire en Dieu.

LAS CASAS.

Ses voies sont cachées. Prie et résigne toi.

(La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.





NOTES

SUR

LES ESPAGNOLS AU PÉROU.

(1) PROPRES expressions de la bulle d'Alexandre VI.

(2) Une de ces tromperies très-ordinaires des prêtres, beaucoup plus simple et plus innocente que tant de prétendus miracles chrétiens.
(*Note de l'auteur.*)

(3) Il y a lieu de croire que l'auteur désigne ici le volcan de *Cotopaxi*, dont la lave, dans l'éruption de 1743, s'étendit jusqu'à la ville de Latacunga. L'histoire a conservé le souvenir d'une éruption aussi terrible, au temps de la conquête du Pérou.

(4) Cette pensée rappelle celle de Ducis dans *Hamlet* :

On remplace un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient pas deux fois de la bonté des cieux.

(5) *Littéralement* : L'effroi étendra son aile sur tout le camp.

(6) Le texte porte : Frère cadet.

(7) *Littéralement* : Le sort m'a empêché d'être grande dans ma vie ; il ne m'empêchera pas d'être grande dans ma mort.

FIN DU PREMIER VOLUME DU THÉÂTRE DE KOTZBUE.

100

100

100

100

100



